00086041

BOMBAY BRANCH
OF THE
Royal Asiatic Society.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015

HISTOIRE GÉNÉRALE

DES VOYAGES.

TOME XIX.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,
RUE DE VAUGIRARD, N° 9.

HISTOIRE

GÉNÉRALE

DES VOYAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION

DES RELATIONS DE VOYAGES

PAR MER ET PAR TERRE,

MISE EN ORDRE ET COMPLÉTÉE JUSQU'A NOS JOURS

PAR C. A. WALCKENAER,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

86041
ac

TOME XIX.

Vol 19

A PARIS,

CHEZ LEFÈVRE, LIBRAIRE,

RUE DE L'ÉPERON, N° 6.

M DCCC XXX.

Fo 910.4
Wall His
86041

HISTOIRE GÉNÉRALE

DES VOYAGES.

PREMIÈRE PARTIE.

VOYAGES EN AFRIQUE.

SUITE DU LIVRE XVII.

VOYAGES AU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE ET LE LONG DES CÔTES OCCIDENTALES ET MÉRIDIONALES D'AFRIQUE, DEPUIS LE CAP NEGRO JUSQU'AU CAP CORRIENTES.

CHAPITRE I.

Voyage de M. Latrobe au cap de Bonne-Espérance, en 1815 et 1816.

M. Latrobe, un des ministres de la communauté anglaise des frères-unis, appelés en Allemagne frères moraves, fut envoyé, vers la fin de 1815, au cap de Bonne-Espérance, pour visiter les deux établissements de cette secte, Groene-Kloef et Gnadenthal, situés l'un au nord-ouest, et l'autre au nord-est de la ville du Cap, et pour aviser au moyen de fonder

un troisième établissement de ce genre en faveur des Hottentots. M. Latrobe s'acquitta de cette mission avec le zèle d'un homme inspiré par les intérêts de ses coreligionnaires; il employa le temps de son séjour au Cap, depuis la fin de 1815 jusqu'en octobre 1816, aux affaires de sa communauté, et tint un journal exact de ses voyages et de ses remarques, qu'il publia deux ans après son retour en Angleterre (1). Ce journal est écrit avec beaucoup de simplicité, et respire la dévotion particulière aux frères-unis : le récit des événements est souvent accompagné de réflexions pieuses; et l'auteur a noté aussi fidèlement les actes de piété auxquels il s'est livré, que les beaux sites, les traits de mœurs, etc.

M. Latrobe débarqua au Cap dans les derniers jours de décembre 1815; et ayant présenté au gouverneur lord Charles-Henri Somerset ses lettres de recommandation, et reçu de ce chef de la colonie anglaise la promesse de son appui pour les démarches utiles aux établissements des frères-unis, il se hâta de se rendre à Groene-Kloef, où il fut reçu par un chœur de Hottentots chantant des hymnes, et par les missionnaires. Cet établissement, qui reconnaît Gnadenthal pour sa métropole, fut fondé, en 1808, sous les auspices du gouverneur du Cap comte de Caledon, qui avait remarqué les bons effets

(1) *Journal of a Visit to South Africa in* 1815 *and* 1816, *with some account of the missionary settlements of the United-Brethren, near the cape of Good-Hope*; by the Rev. C. J. Latrobe. Londres, 1818, chez Seeley et chez Ackermann; in-4°, avec des vues enluminées, et une carte où l'on a indiqué les voyages de l'auteur.

de la mission de Gnadenthal par rapport à la civilisation des Hottentots : auparavant un capitaine hottentot avait sa station dans cet endroit avec une centaine d'individus de sa nation. Lors de la visite de M. Latrobe, la mission comptait déjà trois cents habitants, les enfants compris. Groene-Kloef est situé dans une vallée bornée à l'est et au nord par de petites collines boisées, sur lesquelles on voit dispersés des blocs de granit. Sur une de ces collines les frères-unis ont établi le cimetière de la mission. L'habitation et la ferme des missionnaires sont un peu séparées des chaumières occupées par les ménages hottentots; quelques uns commencent à se construire des maisons en pierre. Partout le sol est teint en jaune et en fauve par l'oxide de fer, et jonché de cailloux ferrugineux, entremêlés de fragments de quartz si durs qu'on peut les prendre pour des pierres à feu. On voit croître spontanément plusieurs belles plantes, entre autres le *fahlblar*, espèce d'aloès dont les feuilles rondes ont une couleur bleuâtre, et dont les fleurs écarlates pendent en grappes.

Il arriva de Gnadenthal deux missionnaires, dont l'un était le vénérable Marsveld, âgé alors de soixante-douze ans, qui, en 1792, était venu avec deux jeunes missionnaires renouveler la mission morave du Cap, et qui par conséquent était comme le second fondateur des établissements des frères-unis dans cette colonie. M. Latrobe eut la satisfaction de baptiser la fille d'un capitaine hottentot de Lauwes-Kloef, lequel avait toujours témoigné des disposi-

tions hostiles envers la mission; cependant, loin d'empêcher sa fille de se faire baptiser, il assista lui-même à la cérémonie, et entendit un sermon du père Marsveld.

De Groene-Kloef, M. Latrobe se rendit à la mission de Gnadenthal; les Hottentots vinrent à sa rencontre au-delà de la rivière Zonder-End, accompagnés de deux missionnaires. Les avenues du village sont bordées de haies vives, et on voit les habitations des missionnaires ombragées d'arbres touffus, qui ont été plantés par Marsveld et ses compagnons, et qui maintenant présentent l'aspect d'un bois fourré dans une contrée aride où aucun arbre ne paraîtrait pouvoir prospérer. Ce fut à l'ombre des gros chênes que les Hottentots, en chœur, chantèrent des hymnes, pour remercier le ciel de l'envoi d'un missionnaire d'Europe.

Gnadenthal est situé à environ cent vingt milles anglais du Cap. Pour s'y rendre, on traverse, à l'est du Cap, le Hottentotsch-Hollands-Kloef. La mission a près d'un siècle d'existence. L'église se voit de loin, quoiqu'elle n'ait pas de clocher; l'intérieur est vaste, mais d'une simplicité extrême; deux grosses colonnes soutiennent un plafond en bois jaune; vis-à-vis la table du ministre ou prédicateur sont les bancs pour les Hottentots; une galerie en bois règne sur un côté de la salle; un beffroi, construit depuis la domination anglaise, est élevé sous les arbres. Après l'arrivée de M. Latrobe, il fut résolu de bâtir un nouvel édifice, les anciens ne suffisant pas pour loger les étrangers. La cloche de la mission sonne

à cinq heures et demie du matin ; dès que tout le monde est levé, on s'assemble, on lit les passages de la Bible désignés pour chaque jour, on chante quelques versets d'un hymne ; puis on prend du café. Le véritable déjeuner a lieu plus tard : les repas sont en général très courts. On dîne entre midi et une heure ; à deux heures, on prend encore du café, selon la coutume hollandaise. On soupe entre six et sept ; à huit heures, tout le monde se rend à l'église pour assister au service du soir. Il y a, de plus, tous les jours une instruction religieuse à laquelle assiste, à tour de rôle, une partie de la communauté. On tient école le matin pour les garçons, et l'après-midi pour les filles. Le dimanche, le service divin n'a lieu que le soir, à cause des fréquentes visites que reçoivent les missionnaires des étrangers ce jour-là. La mission consiste actuellement en deux cent cinquante-six chaumières et cabanes, habitées par douze cent soixante-seize individus. Il y a deux rangées régulières de cabanes des deux côtés de la vallée ; le reste est dispersé sans ordre entre les deux rangs : quelques cabanes ne sont que de misérables huttes où habitent les plus pauvres de la communauté ; c'est-à-dire ceux que l'on n'admet que provisoirement. Les autres ont, en partie, des chaumières bâties en briques et enduites d'argile : chaque habitation a son jardin, dont l'état fait connaître le goût du possesseur ; en général, les jardins sont bien tenus. Dans la plupart des maisons, on voit les enfants entièrement nus. Quelques Hottentots portent encore pour tout vêtement, selon l'an-

cien usage de leur nation, un manteau de peau et un tablier; mais la plupart se vêtent, comme les Européens, de vestes et de pantalons. Les femmes se coiffent d'un mouchoir qu'elles arrangent avec assez de goût. A l'église, on les voit en robes de calicot. Les missionnaires admettent tous les païens qui se présentent; mais ce n'est qu'après un temps d'épreuve qu'ils les baptisent, ce qui leur donne l'entrée dans la communauté des frères-unis. Recevant ensuite une nouvelle instruction religieuse, ils deviennent candidats pour la communion; enfin, ils sont admis à la communion même. On choisit, parmi les hommes et les femmes de la mission, des assistants, dont le devoir est de visiter les malades, de contribuer au maintien de l'ordre, et de faire leurs rapports aux missionnaires; d'autres font, à tour de rôle, le service de l'église.

M. Latrobe accompagna un des missionnaires à Caledon, où sa femme prenait les eaux thermales. Caledon, siége d'un landdrost, est un village au sud de Gnadenthal, et en vue de la montagne appelée tour de Babel; le pays est aride, on ne voit de verdure que dans la vallée arrosée par la Kleine-Rivier; les eaux thermales sont à un mille du village. Les bains étaient tenus encore par le docteur Hassner, qui les avait ouverts lors du passage de M. Lichtenstein. Les deux sources d'eau thermale, séparées par une source d'eau fraîche, naissent sur le flanc d'une montagne couverte d'un humus noir au-dessous duquel on trouve une roche ferrugineuse, poreuse et d'une texture singulière; on dirait que cette

roche a subi l'action du feu. Le Zwarteberg, qui s'élève à peu de distance des bains, sur la route de Gnadenthal, présente un assemblage de blocs noirs, confusément entassés, et servant de repaire aux jakals, aux loups, aux tigres et aux serpents. Entre les roches croissent toutes sortes de plantes propres à intéresser les botanistes (1).

De retour à Gnadenthal, M. Latrobe consulta plusieurs fermiers des environs qui connaissaient le pays, sur la question de savoir quel serait le meilleur emplacement pour une nouvelle mission. Il se rendit encore au Cap, pour se concerter avec les autorités au sujet du voyage qu'il se proposait de faire, et de la mission qu'il désirait établir. Le gouvernement lui remit une liste des places à l'est du Cap dont il pouvait disposer, et lui donna des recommandations pour les landdrosts et les veldcornets. Un ingénieur de la colonie, M. Melville, désira accompagner les missionnaires dans leur excursion, et promit d'être à Guadenthal pour un jour déterminé.

Il s'y rendit en effet : M. Latrobe, de son côté, était retourné à la mission; et, le 5 mars 1816, la société se mit en route au milieu des chants pieux des Hottentots. Elle consistait dans M. Latrobe, le missionnaire Schmitt et sa femme, que notre voyageur, selon la coutume de la secte, n'appelle que sœur Schmitt; dans un autre missionnaire nommé Stein, dans l'ingénieur Melville et dans six Hottentots, dont l'un, déjà vieux, avait mené une vie vagabonde, et con-

(1) Latrobe, *Journal of a Visit to South Africa*, p. 78.

naissait bien la rivière de Chamtoos, que l'on voulait surtout visiter. Les missionnaires voyagèrent dans la voiture de M. Melville; frère Stein fut chargé de la surveillance du chariot de bagage. Les deux voitures étaient attelées de bœufs, comme d'ordinaire; on emmena de plus trois chevaux de selle. On devait se diriger à l'est sur l'extrémité du district d'Uitenhagen, près de la Cafrerie, et en suivant une route presque parallèle à la côte.

On passa la première nuit à la ferme de Van Helsland, sur la Bock-Rivier. Cette ferme est bien cultivée; les ravins qui entrecoupent la montagne sont couverts de bois. Il y a des jardins et des vignes. Les montagnes de Gnadenthal, vues de ce côté, offrent un coup d'œil très pittoresque. Van Helsland est un ancien capitaine de navire, et parle plusieurs langues. Il passe l'été à sa ferme; l'hiver il se retire avec sa famille à la ville du Cap.

On campa la nuit suivante dans la solitude; le lendemain, on était déjà en route lorsqu'un paysan arriva au galop, et plein de colère, pour réclamer un des six Hottentots qui, disait-il, avait contracté avec lui un engagement pour travailler dans sa ferme. Le pauvre Hottentot tremblait de tous ses membres. On promit au paysan de le satisfaire après le voyage; il se trouva néanmoins dans la suite que sa prétention était injuste. On campa au milieu du jour dans la Storms-Valley, auprès de la rivière Zonder-End; il y faisait une chaleur étouffante; l'intérieur de la tente ressemblait à un four; tout le beurre qu'on avait emporté se fondit. On traversa la

Breede-Rivier au clair de la lune, et on passa le reste de la nuit sur la rive orientale. Le 8 mars, on traversa la Leeuwen-Rivier, auprès d'une ferme située très agréablement; les bords de la rivière étaient hérissés de roches escarpées. On arriva ensuite à Zwellendam, où M. Latrobe se hâta d'aller trouver le landdrost pour lui remettre la circulaire du secrétaire de la colonie, qui invitait les landdrosts des districts de Zwellendam, George et Uitenhagen, à aider les frères-unis à trouver un terrain convenable pour une nouvelle mission.

Le landdrost, M. Von Buissini, donna aux voyageurs un ordre adressé à tous les veldcornets du district, pour qu'ils eussent à fournir des attelages, des guides et conducteurs. Dix-huit bœufs, mis en réquisition, transportèrent les missionnaires et leurs bagages, tandis que leurs propres attelages, ménagés comme réserve, suivirent la caravane. Le landdrost avait conseillé à M. Latrobe de visiter l'établissement de Zuerbrack, appartenant à la société des missions (protestantes) à Londres. La route était bonne, et le temps agréable. On ne voyait pas beaucoup de fermes, quoique l'eau des ravins ne manque pas à l'agriculture : c'est que les laboureurs sont rares. Depuis que la traite des esclaves est prohibée, les esclaves restant dans la colonie se vendent à des prix exorbitants, surtout quand ils savent quelque métier; et les Hottentots, sachant qu'ils sont libres, ne se laissent plus traiter aussi tyranniquement qu'autrefois. A la rivière de Buffelyachts, la caravane se détourna un peu de la grande route pour

entrer dans la vallée de Zuerbrack, traversée par cette rivière d'un bout à l'autre. Les bords en sont escarpés, et les pentes couvertes de bois. Quelques femmes hottentotes vinrent recevoir les étrangers en chantant un hymne à la manière des missions moraves. M. Seidenfaden, missionnaire, sa femme, sa belle-mère et son beau-frère, recueillirent chez eux les voyageurs, et leur montrèrent l'établissement. M. Seidenfaden s'est bâti une assez grande maison avec une vaste salle pour le service divin et pour l'école. Le village hottentot consiste en une seule rangée de cabanes sur le côté septentrional de la vallée. Nos voyageurs entrèrent dans quelques unes de ces cabanes; les habitants leur témoignaient de la bienveillance, et exprimaient leur reconnaissance de la peine que prenaient les missionnaires anglais pour les instruire.

La caravane, sortie de la vallée, se dirigea sur la ferme de Groot-Vaders-Bosch pour y passer la nuit. Quand on eut montré au paysan l'ordre du landdrost au sujet des attelages, il témoigna beaucoup de mécontentement d'être obligé de loger les étrangers et de les transporter; il déclara qu'il n'avait pas de lits, et qu'il ne pouvait leur procurer à souper. Cependant les voyageurs ne demandèrent qu'un endroit où ils pussent déployer leurs matelas, et la permission de faire préparer leur souper par sœur Schmitt. Groot-Vaders-Bosch est une forêt réservée par le gouvernement; c'est surtout dans les ravins et les vallées qu'on voit croître de beaux arbres. On passa le lendemain à une belle ferme sur la rivière de Duy-

ven-Hoek, située sur une éminence qui dominait le cours de la rivière, et avait en vue les montagnes de l'autre rive. Le fermier, M. Lombard, ayant commandé un corps de fermiers volontaires dans la guerre des Cafres, connaissait très bien le pays traversé par la rivière de Chamtbos, et put donner d'utiles renseignements à M. Latrobe.

On passa la nuit dans une autre ferme, appartenant à Piet du Preez, homme très hospitalier, qui fournit aux voyageurs un attelage de bœufs pleins de vigueur; ils partirent au galop. On traversa plusieurs jolies vallées couvertes de halliers. Vers midi, on arriva au Zeekœgat, où Cobus du Preez possède une belle ferme, entourée de riches plantations d'orangers, limoniers, figuiers, et d'autres arbres fruitiers. La vallée de Zeekœgat, arrosée par la Vat-Rivier, présente un aspect très pittoresque; au fond s'élèvent de hautes montagnes dont l'une se distingue par un énorme précipice.

On campa dans la vallée de Sœte-Melk, ou du lait doux: comme pour justifier ce nom, un fermier voisin vint les régaler de lait. Le lendemain, on passa à la ferme de Tyger-Fonteyn, nommée ainsi depuis qu'un tigre y a déchiré un pauvre esclave. Quelques personnes de la caravane allèrent à la poursuite des autruches, mais ne purent les prendre. Nos voyageurs trouvèrent dans la ferme où ils passèrent la nuit un accueil très hospitalier; ils échangèrent une brebis grasse contre deux de ces couteaux de la fabrique de Gnadenthal, qui sont connus sous le nom de boschi-

lemmers, et recherchés dans toute la colonie. A travers un pays brûlé, on arriva à la rivière Gowritz. Ne pouvant obtenir des relais dans les fermes voisines, on fut obligé de camper dans la plaine, qui était presque couverte de gros scarabées; ils se plaçaient sur tous les objets que les voyageurs posaient par terre. On ne fut pas plus heureux le lendemain pour les relais; on s'arrêta au bord de la Stink-Rivier. De là il n'y a pas loin à la Mossel-Bay, où les missionnaires avaient été engagés à visiter le terrain pour voir s'il leur convenait. On s'arrêta au Post, établissement du gouvernement, qui continuait d'être dirigé par le Danois Abue. Il est chargé, entre autres objets, d'acheter les grains des fermiers d'alentour, de les déposer dans les magasins du gouvernement, et de les diriger ensuite sur la ville du Cap. Par cette mesure, on a voulu ouvrir un marché fixe aux paysans, et assurer l'approvisionnement du chef-lieu. Cependant les paysans mettent peu d'empressement à porter leurs grains aux magasins de Mossel-Bay, ne trouvant pas les prix fixés par les autorités assez élevés pour compenser leur peine. Les côtes de la baie sont couvertes de bois : l'aloès surtout y croît en abondance; mais on a presque cessé d'en extraire la substance pour les pharmacies.

En se dirigeant sur Harten-Bosch, la caravane traversa une forêt où l'on aperçut un bosch-bock et d'autre gibier; la quantité d'épines qui hérissaient le bois ne permit pas de le poursuivre. Dans la ferme de Harten-Bosch, les voyageurs trouvèrent un ex-

cellent accueil. Le fermier leur racontait que les environs étaient quelquefois infestés de tigres et de loups, et que des buffles sauvages s'y montraient de temps en temps, mais que les animaux les plus dangereux du pays étaient les chiens sauvages. Ils vont en troupe, chassent nuit et jour, et attaquent tous les êtres vivants. Quand ils ont tué un animal apprivoisé, ils le quittent si l'homme les attaque; mais quand leur proie est un animal sauvage, rien ne peut les faire partir. Il n'y a pas long-temps qu'une troupe de ces chiens poursuivit et assaillit un rehbock auprès de la ferme. Voulant s'emparer de ce gibier pour sa table, le fermier sortit avec son fusil, afin de chasser les chiens; aussitôt ceux-ci se jetèrent sur lui, et, sans le secours de ses gens, il aurait risqué d'être mis en pièces (1). Il y a dans le pays beaucoup de porcs-épics : les serpents se glissent dans les basses-cours, et y font de grands ravages. L'hôte de nos voyageurs, marchant un soir dans la ferme, sentit ses pieds embarrassés par un objet qu'il prit pour une grosse corde; ayant fait venir de la lumière, il s'aperçut que c'était un serpent jaune. Le 15 mars on traversa une vallée charmante, couverte d'aloès et d'autres plantes; mais un violent orage troubla le plaisir de ce voyage, et, après la pluie, on vit passer une nuée de fourmis volantes, qui avaient quatre ailes, et dont une quantité tomba sur les voitures de nos voyageurs.

Après avoir passé deux fois à gué la petite Zout-

(1) Latrobe, *Journal of a Visit to South Africa*, p. 140.

Rivier, on s'arrêta dans une jolie vallée arrosée par la grande Brak-Rivier, qui débouche dans la Mossel-Bay. Cette vallée paraissait très convenable pour l'établissement d'une mission; mais nos voyageurs apprirent qu'elle faisait partie de la ferme, et que d'ailleurs, dans la saison des pluies, elle se changeait en un vaste lac. Ayant passé la rivière à gué, on gravit les collines où le sol n'était plus le même que sur l'autre rive. Au lieu de la pierre ferrugineuse qu'on avait eue constamment sous les yeux depuis Gnadenthal, la route brillait ici de mica, couleur d'argent, enfermé dans de petits fragments de granit; le quartz était bleuâtre, le feld-spath brun, et entremêlé, dans quelques pierres, de hornblende et de schorl. Sur les deux côtés de la route, on aperçoit des ravins et des fourrés de bois; on traversa ensuite une plaine couverte d'herbe, appelée Groeneland; un bas-fond, dans lequel se réunissaient en cascades plusieurs ruisseaux, arrêta la caravane quelque temps; cependant on le franchit sans accident.

Le soir ils arrivèrent à Hoogte-Kraal, où la société des missions à Londres entretient un missionnaire : il accueillit nos voyageurs avec bienveillance; mais n'ayant pas une maison assez vaste pour les loger, il leur proposa de coucher dans la chapelle, après que la prière du soir aurait été dite. Le soir, une servante, à l'aide d'une corne de vache, convoqua la communauté pour la prière. Il vint une centaine de Hottentots, hommes et femmes. On chanta d'abord deux cantiques; le missionnaire ex-

pliqua ensuite un passage de la Bible ; son discours fut suivi d'une prière et d'un cantique final. Le chant n'était pas des plus harmonieux; mais ce qui choqua le plus nos voyageurs, ce fut d'entendre une femme de la communauté pousser des sons plaintifs et prolongés. On crut d'abord qu'elle se trouvait mal ; cependant tout le monde dans la chapelle restait tranquille. Après le service, on apprit du missionnaire que ces cris plaintifs étaient regardés comme les expressions d'un cœur contrit, et passaient pour de la dévotion. Le lendemain matin le missionnaire, M. Pacalt, montra aux voyageurs sa mission, qui est encore peu considérable. Les chaumières des Hottentots sont rangées avec régularité, et les jardins bien entretenus; mais la mission n'a point d'arbres : on prétend que l'élévation du terrain et la qualité du sol s'opposent à leur croissance; l'ombrage est pourtant une chose indispensable sous le soleil d'Afrique. Le missionnaire occupe une maisonnette à deux chambres. Sa tâche est très pénible ; il tient l'école dans la journée; le soir il préside à la prière; il dirige, de plus, les affaires temporelles de la mission. Depuis peu les chiens sauvages avaient infesté la contrée. Nos voyageurs, au moment de partir, découvrirent entre les bœufs un serpent très venimeux, de deux pieds de long, dont la peau était admirablement tachetée.

La mission est à une lieue de George, chef-lieu du district de ce nom. M. Latrobe y fit connaître au landdrost le but de son voyage, et lui présenta la circulaire du secrétaire colonial. Le landdrost lui

conseilla de visiter un emplacement appelé Jackals-Kraal, sur la baie de Plettenberg, qui pourrait convenir pour une mission de cinq cents habitants. Vander-Kemp l'avait examiné autrefois ; mais il l'avait trouvé trop borné pour l'établissement qu'il voulait former. Il fut convenu que des ordres seraient envoyés aux veldcornets de la baie de Plettenberg, pour seconder M. Latrobe dans son expédition, et qu'en attendant, les voyageurs passeraient quelques jours chez le landdrost. Le district de George, au sud de la rivière des Éléphants, a été organisé pendant que sir J. Cradock était gouverneur du Cap. Il a plus de cinquante lieues de long. Le chef-lieu n'est encore qu'un village, avec une centaine d'habitants : les maisons ont deux étages, et sont séparées l'une de l'autre par des jardins : elles forment une seule rue, à laquelle se joint, sous un angle droit, une rue récemment commencée, où il y aura l'église, le presbytère et l'école. L'église sera bâtie, dans le style grec, sur les dessins de l'ingénieur Petersen. En attendant qu'elle soit achevée, le service divin se célèbre dans une grange. La ville reçoit de l'eau par une petite rivière, le Zwart-Rivier, venant des montagnes, et ne tarissant jamais. Le pasteur de George venait de préparer à la mort cinq paysans, condamnés pour cause de rébellion, dans le district d'Uitenhagen. Depuis long-temps il y avait eu des mouvements insurrectionnels contre le gouvernement anglais : on avait pensé qu'il était temps de faire un exemple. Parmi vingt-quatre coupables cinq avaient été pendus ; et les autres condamnés à la prison, au bannissement,

ou à la confiscation. On prétend que c'était la première fois que des Africains, d'origine européenne, avaient subi le dernier supplice dans la colonie, pour un crime semblable(1).

Nos voyageurs laissèrent à George leur propre attelage de douze bœufs, et prirent deux attelages frais, chacun de quatorze bœufs vigoureux, pour les conduire à travers les gorges de montagnes redoutables entre George et la baie de Plettenberg. Le landdrost leur remit aussi des ordres de relais jusqu'à Uitenhagen. Ils se mirent en route; le 18, pleins de reconnaissance pour le bon landdrost qui les avait accueillis avec la plus grande cordialité, et s'était vivement intéressé à leur entreprise. Après avoir longé quelque temps les montagnes, et traversé des vallées agréables et bien boisées, il fallut descendre dans le défilé de Kaymans-Gat. Les Hottentots ne rassuraient pas beaucoup nos voyageurs, en rappelant les accidents arrivés dans cette descente, moins dangereuse encore par sa pente roide que par le mauvais état de la route, si toutefois on peut appeler ainsi un chemin naturel sur les roches, pour lequel l'art n'a rien fait. Obligés de descendre d'une roche à l'autre, les chariots tomberaient cent fois, si les Hottentots, accoutumés à cette besogne, ne les soutenaient constamment. La route descend d'abord à travers un bois fourré; un profond ravin, sur la droite, reçoit les eaux du ruisseau de Zwart-Rivier, le même qui passe à George : sa chute remplit de

(1) Latrobe, *Journal of a visit to South Africa*, p. 148.

bruit les précipices et les bois. On prétend qu'autrefois le défilé était le repaire des crocodiles; maintenant on n'en voit plus. Comme on arriva avant le temps de la marée au bord du ruisseau, qui se jette dans la mer à quelque distance au-dessous du défilé, on put le traverser sans danger. La descente avait été pénible; mais la montée au-delà du ruisseau le fut bien davantage. Les bœufs attelés au chariot de bagage étaient fatigués : ni les cris des conducteurs, ni les claquements des fouets, ni les coups enfin, ne purent les faire avancer. Il fallut dételer douze bœufs de l'autre voiture, et les joindre aux quatorze du chariot, pour gravir les marches naturelles des rochers. Par ce moyen on sortit enfin du défilé, dont l'aspect était extrêmement pittoresque. On traversa un bois, entrelacé par les tiges rampantes des cordes de singes (bayiaas-tau), qui s'emparent des arbres les plus forts, et étouffent la végétation. Un grand nombre d'Hottentots et d'esclaves étaient occupés dans ce bois à couper des arbres, et à les scier en planches.

Au bout d'une heure on arriva au second défilé, celui de Trekata-Kou (1); la descente est rude et escarpée. On passe à gué, au fond de la gorge, un ruisseau qui sort d'un bois sombre et d'un aspect sauvage; on le voit couler, sur la gauche de la route, au-dessous de bancs horizontaux de roches qui s'avancent et portent de beaux arbres et des buissons. La montée au-delà du ruisseau est si escarpée, qu'il fallut tous les vingt-huit bœufs pour traîner le chariot de ba-

(1) Voyez, sur ce nom, t. XXII, p. 343.

gage; encore les cris et les coups de fouet ne furent-ils pas toujours capables de faire avancer les pauvres bêtes. On employa plus d'une heure à gravir les rochers. Vers le fond du défilé, on voit de gros blocs de granit disséminés à la surface du sol; plus haut, c'est le grès qui domine, avec des pierres ferrugineuses et du quartz, comme ailleurs. Le mica, couleur d'argent, y forme de larges plaques, en partie cristallisées. Le feldspath et le quartz sont dans un état de décomposition très avancé; ce qui paraît devoir être attribué au fer qui y a pénétré; le granit, mieux protégé contre ce métal, est aussi mieux conservé, et d'une dureté extrême.

Nos voyageurs campèrent auprès d'une misérable ferme, dite de Zaayman, où ils trouvèrent néanmoins un bon souper. Le lendemain on partit, avant le lever du soleil, pour atteindre dans la journée Melkhout-Kraal sur la Knysna. On déjeuna chez un yeldcornet, qui régala les voyageurs de bon pain blanc, de beurre, de lait, de miel sauvage d'un goût délicieux, de pêches et de poires. Il leur montra les peaux de quatre tigres qu'il avait tués récemment; la plus grande avait cinq pieds six pouces de long, non compris la queue, qui avait quatre pieds. Les Cafres, dans la dernière guerre, avaient détruit la ferme; il n'en restait que les murs. On passa à gué la Zwart-Rivier, dont le lit est profond et vaseux. Il fallut traverser un autre gué, large et profond, à Ruygte-Valley. On fut obligé de décharger les voitures, et transporter les bagages dans une barque, consistant en un arbre creusé. On chemina

dans une belle vallée boisée, où coule la Gowcamma, dont les bords escarpés ne sont pas sans danger pour les voitures. Ayant passé la rivière dans un endroit ombragé par de gros arbres, et d'où l'on voyait le courant surgir d'entre des roches noires, on atteignit la ferme à moitié ruinée de Terblanche. Le fermier régala les voyageurs de pain et de lait épais. Ils virent ici un bel oiseau, appelé le coucou vert; il est du petit nombre d'oiseaux de ces bois solitaires où jamais ne retentit la voix du rossignol ou du merle : de temps en temps on y entend le sifflement monotone de quelque pinson coloré, ou le roucoulement mélancolique de la tourterelle. En approchant de la Knysna, les voyageurs aperçurent tout à coup le golfe de l'Océan, où débouche cette rivière, et, au-delà du golfe, la ferme de M. Rex, appelée Melkhout-Kraal. La marée ne permit pas de passer à gué la Knysna; en conséquence on campa la nuit en deçà de la bouche du fleuve, dans un site charmant, entouré de collines boisées. M. Melville tua un oiseau de l'espèce du martin-pêcheur, dont les ailes et le reste du plumage étaient admirablement marqués de blanc et de noir. Pendant le souper, les voyageurs entendirent de tous côtés les hurlements des loups dans les bois. On leur disait aussi que les tigres infestaient la contrée. Ils partirent au milieu de la nuit, profitant d'un moment favorable pour traverser la rivière, qui, même après la marée, est profonde et rapide. A neuf heures, on arriva à la ferme de M. Rex, qui engagea vivement les voyageurs à prendre du repos chez lui. Ils n'en partirent que le 22. M. Rex voulut

les accompagner à Jackals-Kraal, auprès de la baie de Plettenberg. Tout le long du chemin on ne voit que collines et bois, repaires des éléphants, des buffles, des tigres, des loups et des sangliers sauvages : quelques uns de ces animaux se tiennent près de la côte; les autres s'enfoncent davantage dans les montagnes. Le voyageur rencontre peu de ces animaux sauvages. M. Melville ne tua que quelques perdrix. On n'entendait dans ces bois ni le chant des oiseaux, ni le bourdonnement des insectes qui animent nos forêts d'Europe. A la rivière de Samson; qui, au contraire des autres rivières de la côte, coule d'abord vers le sud, et se détourne ensuite pour s'unir à la rivière de Kierboom, les voyageurs renouvelèrent leur provision d'eau fraîche. Sur le bord d'un des ruisseaux qui entrecoupent la côte, ils virent croître la grande espèce de bukku, plante aromatique, et un des simples les plus efficaces du pays; infusée dans l'eau-de-vie ou dans le vinaigre, puis exposée au soleil, elle émet un jus onctueux, qui rend le fluide aussi épais que le miel, et qu'on applique avec succès aux plaies et aux membres cassés. Les Hottentots emploient ce jus aussi intérieurement, en en mettant une cuillerée dans de l'eau chaude. Les feuilles de la plante sont pointues, en forme de lance, et dentelées sur les bords (1).

Jackals-Kraal avait été désigné aux frères-unis comme un endroit convenable pour une mission. Le fermier Rex avait déjà adressé au gouvernement une

(1) Latrobe, *Journal of a Visit*, etc., p. 160.

demande pour avoir la jouissance de la vallée de ce nom; aussi M. Latrobe voulut-il abandonner le projet de visiter l'emplacement, pour ne pas nuire aux vues de M. Rex; mais celui-ci déclara qu'il y renonçait volontiers, et qu'il verrait avec plaisir une mission s'établir dans son pays. Ce ne fut pas sans peine qu'on descendit dans la vallée de Jackals-Kraal, où il n'y avait pas de chemin frayé; on y dressa une tente pour la nuit, et on alluma deux grands feux. Le lendemain on examina le site, qui avait un aspect très pittoresque. Au fond coulait un ruisseau caché en partie sous les pierres; les deux pentes étaient couvertes de bois; par-ci par-là on voyait percer les roches. Il y avait assez de terre pour une communauté de cinq cents personnes; seulement les Hottentots, peuple pastoral, trouvaient un grand inconvénient dans le manque de pâturages. Du reste, le sol paraissait susceptible de toute sorte de culture, et on pouvait communiquer aisément avec le Cap par la baie de Plettenberg. A l'entrée de la vallée il y a une ferme entourée de collines d'où l'on a une belle vue sur la baie: nos voyageurs y virent un jardin rempli de toutes sortes d'arbres fruitiers, tels qu'orangers, limoniers, pêchers, etc. Le fermier leur dit que le pays était infesté de tigres, de loups, de singes; que les bêtes fauves approchaient rarement de sa demeure, mais qu'on entendait fréquemment les cris des antilopes, et d'autres animaux emportés et déchirés par les bêtes féroces. Ce fermier ne voyait pas de bon œil le dessein des missionnaires de s'établir au Jackals-Kraal, qu'il regardait presque comme annexé à sa ferme.

Nos voyageurs se remirent en route avec la persuasion que cet emplacement était très bon pour une nouvelle mission : toutefois, ils continuèrent leur exploration pour voir encore d'autres emplacements qu'on leur avait signalés. Après avoir passé à gué le ruisseau de Wittedrift, qui se jette dans la rivière de Kierboom, on gravit les montagnes, du haut desquelles la vue dominait sur la baie ; le navire chargé constamment du transport du bois au Cap y était à l'ancre; les vents violents du sud-est ne permettent pas aux bâtiments une longue station dans cette baie. En chassant un coq de bruyère, M. Melville fit lever un blaauwbock ou bouc bleu de la plus petite espèce d'antilopes : aussitôt les Hottentots au service de M. Latrobe, les guides et les conducteurs de bœufs se mirent tous avec deux chiens à la poursuite de cet animal rare, qu'un Hottentot bon coureur peut attraper à la course ; mais en se jetant dans un bois, il se déroba à la poursuite de ses nombreux chasseurs. On campa, la nuit, auprès d'une ferme, et on n'eut pour souper que du café, du pain et du miel. Le fermier n'était pas hospitalier ; cependant, le lendemain matin, la sœur Schmitt gagna sa bienveillance, et il donna du pain, du lait et des choux. Après le déjeuner on se remit en route sur un chemin raboteux et rempli d'amas de pierres : on devrait croire que les chariots se brisent cent fois entre ces roches; heureusement le Créateur, ajoute pieusement M. Latrobe, a pourvu aux besoins de l'homme dans toutes les contrées. Il croît ici un bois précieux, appelé *eysterhout* ou bois de fer, tellement dur et tenace, qu'un essieu fait de

ce bois résiste mieux aux chocs qu'un essieu de fer une fois plus gros.

Sur les hauteurs, les voyageurs eurent la vue sur les chaînes de montagnes qui vers l'est et le sud-est enferment le Lange-Kloof, et présentent des crêtes hérissées de pics. Des rangées de collines, entrecoupées verticalement par des kloofs ou ravins, se prolongent devant ces chaînes. Par une descente très rapide on arriva au Paerde-Kop, ou tête de cheval, montagne composée de bancs presque perpendiculaires de grès; les roches sont tapissées en partie de buissons d'aloès et d'un lichen couleur de vermillon. Les bœufs étaient déjà fatigués lorsqu'il fallut gravir cette montagne roide; il fallut doubler l'attelage du grand chariot. Nos voyageurs, prenant un sentier qui abrégeait la route, rencontrèrent un vieux Hottentot à longue barbe, vêtu du karous et du tablier de peau. M. Latrobe lui donna quelques petites pièces de monnaie : le Hottentot le remercia en assurant que la monnaie était ce qu'il aimait le plus au monde; sur quoi frère Schmitt le reprit en lui disant qu'il fallait aimer Dieu par-dessus tout : le Hottentot répondit qu'il ne le connaissait pas. Le missionnaire lui fit une courte exhortation religieuse; le Hottentot l'écouta avec attention, et promit en partant de penser aux avis qu'on venait de lui donner.

On passa auprès d'un kraal habité par un Hottentot avec deux esclaves : sa demeure consistait en une chaumière ronde, bâtie en roseau et couverte de gazon. On campa pour la nuit au Kloetes-Kraal, où il n'y avait plus ni habitant ni maison. Le lendemain

il fallut traverser encore plusieurs collines, sur une route très rocailleuse et pénible pour les bœufs : quoique les hauteurs soient généralement arides, on y voit croître pourtant des plantes, surtout des aloès. On aperçoit des sangliers et des antilopes. Cette contrée montagneuse et sauvage est habitée aussi par des éléphants, des loups, des tigres et des singes. Un des guides raconta que, sachant qu'un tigre venait quelquefois la nuit auprès du kraal qu'il habitait, pour tâcher de surprendre les poules qui se perchent sur une plate-forme mise en travers sur une poutre, il le guetta, pendant plusieurs nuits, par un trou pratiqué dans le mur de la chaumière. Le tigre vint enfin ; et pendant qu'il était grimpé sur la poutre, et saisissait quelques poules perchées sur le bord de la plate-forme, le chasseur tira sur lui presque à bout portant. Le tigre tomba en poussant des hurlements affreux. Le chasseur lâcha ensuite le chien, qui acheva de tuer cette bête féroce. A Klip-Rivier, la caravane trouva une famille pauvre, mais qui lui servit néanmoins du bon lait et d'excellents raisins : les missionnaires, à leur tour, la régalèrent de café. Elle ne put donner de relais aux voyageurs ; ils n'en trouvèrent pas davantage à la rivière de Kierboom, où à peine on leur offrit des siéges. Ils se retirèrent dans leur tente. Le lendemain il fallut attendre les relais que le veldcornet du canton promit d'envoyer. La sœur Schmitt gagna la bienveillance de la famille du fermier, qui montra ce jour plus d'hospitalité que la veille, et invita frère Schmitt à prêcher dans la ferme. Le soir, une trentaine d'individus, dont la

plupart étaient des Hottentots et des esclaves, se trouvèrent réunis, et écoutèrent avec beaucoup de recueillement les exhortations pieuses du missionnaire de Gnadenthal.

Ce sermon valut aux voyageurs pour le lendemain un bon déjeuner; ils continuèrent de s'enfoncer dans le Lange-Kloof, filant le long d'une chaîne de petites collines entrecoupées de ravins étroits. A la ferme de Welgelegen ils se pourvurent d'attelages frais; dans une autre ferme, appelée Ungelegen, où ils arrivèrent le soir, ils ne trouvèrent même pas de gîte, et furent obligés de coucher dans la basse-cour. Ils ne furent guère mieux reçus le lendemain à la ferme de Kliphübel, appartenant au veldcornet Fereira; cependant sœur Schmitt parvint encore à s'insinuer dans les bonnes grâces de la fermière, qui finit par servir aux voyageurs un plat de gibier. Les Fereira sont d'origine portugaise : leur aïeul ou bisaïeul fut le seul individu qui échappa au naufrage d'un bâtiment portugais auprès du Cap; s'étant assis sur une planche, il la laissa dériver pendant trois jours au gré des flots; et ramant de temps en temps avec ses mains, il aborda enfin au Cap, exténué de fatigue et mourant de faim. Là, il se procura par son industrie des moyens d'existence, et y devint père de famille. Son fils ou petit-fils eut d'autres dangers à braver : un gros tigre ayant fait beaucoup de ravages aux environs de la ferme, et enlevé beaucoup de ses brebis, il résolut, avec les paysans d'alentour, d'aller à la chasse de cette bête féroce. Dès qu'on eut découvert son repaire, Fereira s'avança le pre-

mier à cheval pour l'attaquer. Aussitôt l'animal s'élance sur lui ; le cheval emporte son cavalier ; pendant ce temps les chiens attaquent le tigre : Fereira revient à la charge ; dès que l'animal l'aperçoit, il s'élance sur lui une seconde fois, lui arrache d'un coup de griffe la peau du crâne, et le jette à terre pour le déchirer. Dans ce moment critique son fidèle esclave accourt, et essaie de percer le tigre d'un coup de couteau ; l'animal furieux saisit la main de l'esclave avec ses dents, et le jette sur son maître pour les mettre tous deux en pièces. Heureusement les autres chasseurs accoururent, tirèrent sur le tigre, et le tuèrent. Le pauvre Fereira était dangereusement blessé, et on douta long-temps si on parviendrait à le sauver ; cependant il finit par guérir complétement.

S'étant remis en route, les missionnaires longèrent la rivière de Wageboom, nommée ainsi d'après le bois qui couvre les collines de part et d'autre. Ils passèrent à la ferme d'Olivier lorsqu'il faisait déjà nuit. Le chariot de bagage versa dans l'obscurité, et frère Stein eut la tête et le bras meurtris de la chute ; on n'eut d'autre médicament à y appliquer qu'une infusion de bukku. La route était sablonneuse, et le mal résultant du versement d'une voiture lourdement chargée, était moindre qu'on ne devait l'espérer. On fut obligé de passer le reste de la nuit dans la vallée où l'accident était arrivé, et ce ne fut que dans la matinée du 30 qu'on put atteindre la ferme de Mey, sur la Kromme-Rivier, où l'on avait voulu coucher. Entre cette ferme et celle de Jagers-

bosch, il fallut plusieurs fois passer la Kromme-Rivier à gué. Dans la dernière ferme, appartenant à un Allemand, un Hottentot venait de tuer un jeune tigre d'une grande beauté, qu'il avait attaqué avec dix chiens, et sans autre arme qu'une massue. M. Latrobe promit au Hottentot de lui acheter la peau de l'animal, si à son retour elle était bien tannée. Le fermier offrit aux missionnaires sa ferme à vendre pour 1200 rixdalers. La maison était misérable; mais les terres, qui s'étendaient le long de la rivière, étaient bonnes pour le labourage et pour servir de prairies. Des chênes, des bambous, et des arbres fruitiers de diverses espèces, tels qu'orangers, limoniers et pêchers, croissaient auprès de la maison. Cependant cet emplacement ne convint pas aux missionnaires, parce qu'il était situé sur la grande route, qui, dans le midi de l'Afrique, est sans cesse fréquentée par des voyageurs qui demandent l'hospitalité. Deux autres fermes du pays allaient être abandonnées, à cause des frais énormes auxquels le gouvernement anglais assujettissait les fermiers, sous prétexte du nouvel arpentage.

Ayant passé à la ferme d'Essenbosch, les voyageurs se dirigèrent sur une jolie vallée boisée, où ils trouvèrent un abri contre la pluie pendant la nuit; mais les hurlements d'un tigre, dans le voisinage de leur tente leur firent grand'peur. Le lendemain matin ils eurent une très belle vue vers l'ouest. Un pic, d'une forme conique, dominait au-dessus de trois chaînes de collines qui s'élevaient graduellement les unes derrière les autres. Dans une ferme voisine, ils al-

lèrent voir une femme de quarante-trois ans, dont l'embonpoint était tel qu'elle ne pouvait plus marcher, et qu'elle restait sans cesse dans son fauteuil. Elle avait déjà fait faire son cercueil, qui aussi était d'un volume énorme. Chez le veldcornet de Sockow les missionnaires furent très mal accueillis, et ils campèrent la nuit en plein air. Il leur dit, le lendemain, qu'il était harassé de tous les ordres qu'on lui adressait pour des relais. La caravane traversa un pays couvert de buissons, entre lesquels croissaient de magnifiques aloès en pleine floraison. On en coupa un plus remarquable que les autres. Sur une tige de six pieds de haut, et entourée de fleurs qui occupaient un espace de trois pieds de diamètre, étaient disposées sept branches de fleurs : celle du milieu avait un pied et demi de long ; les six autres branches, longues d'environ treize pouces, étaient groupées avec régularité autour de la branche centrale. Toutes étaient couvertes d'une suite de fleurs en forme de cloches, qui, ayant près de la tige la couleur de l'orange, prenaient diverses nuances, et présentaient, à l'extrémité, la vivacité du vermillon. Rien ne saurait égaler cette belle production de la nature. « Le Créateur dans sa bonté, ajoute M. Latrobe, a disséminé une profusion étonnante de beautés végétales dans cette contrée, qui fournit si peu de moyens de subsistance aux hommes et aux animaux. A peine y a-t-il une place où ne s'élève pas, dans la saison convenable, quelque plante belle et curieuse ; et, au milieu de ce désert, nous voyions la fleur du superbe *chan-*

delier, ou de l'*étoile rouge*, étaler ses rayons brillants entre les pierres et le sable (1).

En descendant dans le Soute-Kloof, vers la riviere de Chamtoos; les voyageurs remarquèrent que le sol changeait de nature, étant jonché de fragments d'un quartz bleuâtre avec du mica. En quelques endroits perçait un schiste tendre; mais vers le fond reparaissait le grès du Cap, coloré par l'oxide de fer. Les bois se composaient en grande partie de mimosa. Nos voyageurs visiterent une caverne dont l'entrée formait une arcade naturelle d'environ vingt pieds de large. La roche était un pudding composé de cailloux qu'unissait une argile ferrugineuse.

Arrivé sur la rivière de Chamtoos, M. Latrobe s'informa des emplacements qui pourraient convenir pour une mission : il apprit que tous étaient occupés; on avait même dépossédé les Hottentots d'un terrain qu'ils avaient auparavant sur la Kleine-Rivier; cependant le gouvernement anglais avait promis de le leur faire rendre. Par cette raison, M. Latrobe, à qui on avait proposé le même terrain, refusa de l'accepter, ne voulant pas, dit-il, en aucune manière, contrarier les titres de propriété d'autres individus. Il résolut donc de continuer son voyage à l'est jusqu'à Uitenhagen.

Au-delà de la Kleine-Rivier, la route serpentait entre les bois et collines; on voyait beaucoup de grottes qui auraient mérité peut-être un examen.

(1) Latrobe, *Journal of a Visit*, etc., chap. XI, p. 195.

particulier. On campa la nuit dans la vallée arrosée par la rivière de Louri. Les hurlements de bêtes féroces qu'on entendit dans les bois voisins donnèrent quelque crainte; cependant la nuit se passa sans accident. Beaucoup de tigres ont leur repaire dans les ravins boisés et dans les cavernes auprès des rivières Chamtoos et Louri. Le lendemain, on ne put obtenir, dans une ferme voisine, qu'un demi-relais. Au Galgenbosch, le pays prend un aspect très-agréable; on croirait voyager dans des parcs; des bouquets d'arbres ou des mimosa isolés ombragent de distance en distance les collines; au sud, vers la mer, les chaînes de collines s'abaissent; quelques fermes sont dispersées au milieu de ces jolis sites. A la ferme d'un Allemand nommé Neukirch, sur la Klaare-Fontein, les frères-unis trouvèrent l'hospitalité la plus cordiale ainsi que des relais. La ferme avait été brûlée dans la dernière invasion des Cafres. Le fermier conduisit les voyageurs jusqu'au Kaffre-Kraal, à la ferme de son frère, sur la rivière Van-Staade, qui coule entre des rochers escarpées, mais couvertes de bois. Étant sorti de la vallée, on entre dans une lande, où l'aloès, le figuier d'Inde et d'autres buissons et plantes croissent en grand nombre. On voit ensuite Uitenhagen, situé dans la vallée arrosée par la rivière de Zwart-Kop.

M. Latrobe, ayant présenté au landdrost, colonel Cuyler, une lettre du secrétaire colonial, s'entretint avec lui sur le choix d'un emplacement pour une mission. Le landdrost désigna un terrain sur la Kleine-Rivier pour un village de cinq cents âmes; et un

autre dans l'Achter-Bruintjès-Hoogte, dont le tenancier, impliqué dans la dernière rébellion des paysans, venait d'être condamné au bannissement.

Il répugnait aux frères-unis de prendre ce terrain. Nos voyageurs virent dans la cour de la drostie un jeune lion à la chaîne; il était apprivoisé, et paraissait caressant comme un chat familier dans la maison. Il avait la crinière noire. Ils y virent aussi un singe dont le poil était gris d'argent. L'un et l'autre animal avaient été pris dans le pays.

Les frères-unis firent une excursion à Bethelsdorp, mission dépendant de la société anglicane des missions à Londres. Le directeur, M. Read, était absent. Nos voyageurs furent reçus par les missionnaires Messer et Hooper, dont le premier est Allemand, et le second Anglais. Ils avaient pensé que les bruits qui couraient sur l'état déplorable de Bethelsdorp étaient exagérés. Cependant l'aspect de la mission les convainquit bientôt de la vérité de ce qu'on leur avait assuré. Il est inconcevable que le fondateur Vander Kemp, qui avait le choix entre les meilleurs terrains de la contrée, alors peu habitée, ait préféré pour sa mission précisément le lieu le plus aride et le plus triste de toute l'Afrique méridionale. On n'y voit pas un arbre; les collines derrière le village sont stériles, et le petit ruisseau qu'on aperçoit ne peut servir à l'irrigation ni à des moulins. L'église et l'ancienne demeure de Vander Kemp prouvent le goût singulier de ce missionnaire. Le premier de ces édifices consiste en deux ailes qui se joignent sous un angle droit; au point de réunion est placée la chaire du prédicateur,

qui est vue ainsi par les deux sexes, sans qu'ils se voient l'un l'autre, étant séparés à cause de la disposition du bâtiment. L'église est basse et non voûtée. On y a formé une petite bibliothéque et un commencement de cabinet minéralogique qui paraît entièrement négligé.

La maison de Vander Kemp, ou plutôt sa chaumière, n'a guère plus de huit pieds carrés; elle est en briques crues, comme les autres habitations que l'on commence maintenant à bâtir dans l'alignement des rues nouvellement tracées. On bâtissait une maison pour l'école et pour l'imprimerie. L'un des missionnaires, M. Messer, à force de soins, est parvenu à former un assez joli jardin. Les Hottentots s'adonnent peu au jardinage; d'ailleurs l'absence des haies et des arbres rend l'aspect des jardins de Bethelsdorp peu agréable. Le moulin tombait en ruines; la forge et l'atelier de charpente étaient sans occupation. Les Hottentots avec lesquels les frères-unis conversèrent se montraient timides et réservés; on prétend que cette réserve leur a été inspirée par le fondateur, qui craignait les relations entre les étrangers et ses ouailles (1).

De retour à Uitenhagen, M. Latrobe apprit du landdrost qu'on lui avait signalé un bon terrain sur la Witte-Rivier, où il y avait de l'eau, du bois et de bonne herbe, et que personne n'occupait en ce moment. On engagea le missionnaire à visiter cet emplacement, ainsi que celui qu'on lui avait déjà signalé

(1) Latrobe, *Journal of a Visit*, etc., p. 209.

dans l'Achter-Bruintjes-Hoogte, et qu'il répugnait aux frères-unis d'accepter, comme provenant d'un fermier exilé.

Le jour des Rameaux, les frères-unis célébrèrent le service divin sous leur tente. Beaucoup de Hottentots accoururent pour entendre le sermon du frère Schmitt. Nos voyageurs avaient espéré faire divers achats à Uitenhagen, mais ils trouvèrent les boutiques très mal fournies. Un marchand allemand, Von Bucherode, qui s'était établi à Uitenhagen, vint heureusement à leur secours. Le landdrost leur fournit des attelages de bœufs, des chevaux, et leur donna deux soldats hottentots pour les escorter par la vallée de Witte-Rivier et à Kourney. Ils se mirent en route le 9 avril; le pays à l'est d'Uitenhagen était couvert de buissons entre lesquels on apercevait des plantes curieuses. Dans une ferme sur la rivière de Kouga ils se procurèrent du lait et du beurre. Ils campèrent, la nuit, dans le bois de Geelhoutboom, auprès de la Zondags-Rivier. On assure que ce bois est infesté de tigres : cependant les voyageurs n'en aperçurent point. Le lendemain, tandis qu'une partie de la caravane se rendit directement à Kourney, M. Latrobe et quelques uns de ses compagnons firent une excursion dans la vallée par laquelle la Witte-Rivier débouche dans la Zondags-Rivier. On entre dans cette vallée par un défilé où le gouvernement anglais a établi un poste militaire. Les soldats montrèrent aux missionnaires les peaux de divers animaux qu'ils avaient tués, tels qu'un buffle, des tigres, un lynx et une gerboise. Nos voyageurs traversèrent des bois

charmants où ils virent des scarabées avec des ailes du plus bel azur. Il fallut passer plusieurs fois à gué la Witte-Rivier, à l'ombre d'arbres superbes. La vallée s'élargit à un quart de lieue de l'entrée; les montagnes s'écartent, présentent de bons pâturages, et sont entrecoupées de ravins remplis de bois; les roches se composent de cailloux et d'argile fortement imprégnée d'oxide de fer; en quelques endroits, les roches sont d'un rouge foncé. Au milieu de la vallée, les rochers enferment un lac autour duquel on remarqua beaucoup de fiente d'éléphant. Ces animaux demeurent pendant le jour dans les ravines et dans le fond des forêts; mais la nuit ils viennent au lac étancher leur soif. Le bassin de ce lac entrecoupe la vallée; sur la gauche, il ouvre un passage par lequel on peut se rendre au haut des montagnes qu'on voit couronnées d'arbres; sur la droite, le même bassin ou ravin entrecoupe une chaîne de collines présentant des formes singulières : il y en a qui ressemblent à des fortifications. On aperçoit des rangées de cavernes naturellement cintrées. Nos voyageurs visitèrent la ferme de M. Scheper, qui occupe un site charmant au pied des collines. Il semblait qu'on n'y pouvait qu'être heureux; la fermière n'était pas de cet avis. Hélas! disait-elle en soupirant, à quoi servirait-il de bâtir une jolie maison, quand il faut toujours craindre que les Cafres ne viennent vous assassiner et brûler votre habitation et vos magasins? A quoi bon faire des plantations, arranger avec soin de jolis jardins, quand on est exposé à voir, un beau matin, tout ravagé par les éléphants? Ce que l'on peut faire

de mieux, dans une pareille situation, c'est de se passer de tout cela; moins il y a à perdre, moins on a à regretter. Cependant, ainsi que le remarque M. Latrobe, il ne faudrait que plus d'habitants dans cette belle vallée pour écarter les bêtes fauves et même les Cafres. Du temps du premier gouverneur du Cap, les tigres et les lions infestaient la ville même; aujourd'hui ils s'en tiennent à une grande distance. De même lorsque les missionnaires moraves s'établirent à Baviaans-Kloof, ce pays était infesté de singes et d'autres bêtes sauvages; aujourd'hui ces mêmes animaux vivent retirés dans le fond des bois.

Nos voyageurs rejoignirent ensuite leurs voitures et leurs gens à Kourney. Ils trouvèrent un accueil extrêmement bienveillant chez le fermier Oysterhusen, vieillard septuagénaire qui avait encore beaucoup de vivacité, et savait une quantité d'anecdotes. Frère Schmitt fut invité à présider à un exercice pieux pour lequel on assembla les esclaves et les Hottentots de la ferme. Pendant la nuit on entendit les hurlements d'un loup: une génisse, qu'on n'avait pas mise en sûreté, devint la proie de cet animal affamé. Le lendemain on renvoya les bœufs et les chevaux prêtés par le landdrost d'Uitenhagen, et on prit les relais du fermier; on trouva un piquet de soldats à la ferme de Zand-Vlackte; les soldats chargés de défendre le pays contre les incursions des Cafres occupaient de petites cabanes de roseaux. On passa le mont Zuurberg, du haut duquel on peut voir toute la route depuis Uitenhagen. Vers l'est, dans le lointain, les guides montrèrent le Boschberg, qui de-

vait être le terme du voyage; surpris par la nuit, et voyant les bœufs harassés, on campa, sur le plateau de la montagne. Il faisait un beau clair de lune; mais le vent souffla avec tant de force, que la tente faillit être renversée et enlevée. Le lendemain, 12 avril, on descendit dans la vallée, où l'on trouva dans le lit d'un ruisseau de l'eau vaseuse, la seule que l'on pût se procurer; il y avait, dans le voisinage, les ruines d'une ancienne ferme dévastée par les Cafres. A cause du vendredi saint, les frères-unis célébrèrent le service divin; ils se remirent ensuite en route en gravissant une hauteur stérile, et ayant en vue une chaîne de collines qui se rattache au Zuurberg, et se fait remarquer par ses formes régulières, étant entrecoupée à des distances égales par des ravins, et ayant un tertre semblable à un coussin au bas de chaque colline. On compte une vingtaine de ces tertres, qui sont probablement le produit de quelque révolution de la nature qui s'est opérée dans cette contrée.

On passa auprès d'une autre ferme incendiée, autour de laquelle les amas de fumier desséchés par le soleil fumaient encore. A Comadoche, le poste militaire était abandonné, et on vit les retranchements en terre sans défense; mais on trouva un autre poste militaire tout à l'extrémité du territoire de la colonie, sur la grande Visch-Rivier; on s'y procura quelques vivres chez le fournisseur militaire, et le lieutenant fit cadeau à la sœur Schmitt d'un pain de froment, véritable rareté dans ce pays. Ce jour même, les Cafres avaient volé cinquante pièces de

bétail dans une ferme voisine. Des paysans et des soldats s'étaient mis à la poursuite des voleurs. Ceux-ci avaient été forcés de lâcher leur proie, mais ils avaient blessé un paysan d'un coup d'hassagaie.

Nos voyageurs passèrent la rivière à gué, pour voir de près le territoire cafre, qui commence sur l'autre rive. La plaine et les collines auprès de la Visch-Rivier étaient ombragées de mimosa; le sol paraissait offrir de bons pâturages; les frères-unis adressèrent au ciel des prières pour qu'il éclairât les Cafres des lumières du christianisme (1).

Pour retourner à Gnadenthal, ils remontèrent d'abord un peu la grande Visch-Rivier dans la direction du nord, voulant visiter Somerset, lieu situé dans cette direction, et nommé d'après le gouverneur anglais du Cap. Le docteur Mackrill y habite une petite maison au bas des collines : des cabanes pour ses esclaves, et quelques dépendances, sont situées alentour; il a formé un beau jardin où il a transplanté beaucoup de fleurs des déserts et des bois. Les orangers et autres arbres fruitiers y viennent à souhait. Derrière le jardin s'élève le Boschberg, belle montagne assez élevée, et entrecoupée par des ravins boisés qui donnent lieu à des précipices et varient beaucoup les sites. Nos voyageurs virent deux gros babouins assis sur deux roches; ils étaient peut-être placés là en sentinelle par une troupe de singes, selon la coutume de ces animaux. Les cris et les gesticulations des étrangers ne les firent reculer que de

(1) Latrobe, *Journal of a Visit*, etc., p. 227.

quelques pas, et ils revinrent bientôt à leur poste. En passant auprès d'une cabane, frère Schmitt vit un serpent d'un beau vert, tacheté en argent, dresser sa tête contre lui ; il se hâta de le tuer : c'était un de ces reptiles venimeux appelés par les Hollandais dachschlange, ou serpents des toits, parce qu'ils aiment à se cacher sous de vieux toits de chaume ou de roseaux.

Le gouvernement a fait établir à Somerset un magasin où les Cafres, les Hottentots et les paysans de la contrée peuvent se procurer de la quincaillerie, de la poterie de terre et d'étain, des draps, mousselines, soieries, du tabac, etc. Sa principale intention a été de donner lieu à des relations amicales entre les sauvages et les colons, et d'habituer les premiers à un commerce ou un trafic paisible. Ce magasin est sous la direction du docteur Mackrill. Ce qui a déterminé ce médecin à venir s'établir dans une contrée aussi reculée, c'est que le sol étant très-propre à la culture du tabac, il a voulu introduire cette culture pendant la guerre d'Amérique, lorsque le tabac exotique était renchéri. Depuis la paix, la baisse de cette denrée a mis un terme à la spéculation du docteur ; désormais ce sera le grain qu'il faudra cultiver de préférence sur le beau sol de ce pays. La ferme est limitée par un torrent qui forme deux jolies cascades avant de se jeter dans la petite Visch-Rivier, qui débouche dans la grande. A la première cascade, l'eau tombe de huit à dix marches ; à la seconde, elle se partage en plusieurs filets qui se jettent dans un bassin profond. De gros arbres de haute futaie,

et d'énormes buissons, revêtent les rives escarpées du torrent. Le docteur Mackrill mena M. Latrobe dans les bois; espérant lui procurer le plaisir de voir des busch-books, et quelques unes des nombreuses espèces de singes qui les habitent; cependant on n'en vit point, mais on remarqua les traces d'un tigre sur le sable, et on tua deux serpents. Le soir, frère Schmitt prêcha sous la tente aux Hottentots et aux esclaves, au sujet de la solennité du jour de Pâques.

Dans le voisinage de Somerset était situé l'emplacement qu'on avait signalé comme étant propre à servir de demeure à une mission; malgré la répugnance de M. Latrobe à prendre possession d'un domaine confisqué, ou plutôt retiré des mains du fermier, il crut devoir au moins le visiter. La ferme se composait de masures délabrées et dégoûtantes de malpropreté; mais elle était bien arrosée, et avait des terres labourables et des prés. M. Latrobe donna la préférence au terrain sur la Witte-Rivier.

La caravane, pourvue par le docteur Mackrill de tout ce dont elle avait besoin, retourna par Kourney à Uitenhagen. On poursuivit en route une troupe de spring-bokken, mais on ne parvint pas à en tuer un seul; les sauts et bonds de ces animaux amusèrent beaucoup les missionnaires. A Kourney, trois éléphants venaient de pénétrer la nuit dans le jardin de l'officier du poste; ils y avaient tout dévasté. Un lézard venimeux s'étant glissé dans le panier aux biscuits de nos voyageurs, gâta toute cette provision.

Après s'être reposé un jour à Uitenhagen, on continua, le 22 avril, le voyage de retour par le même chemin qu'on avait pris en venant. A la ferme de Klaare-Fontein, M. Latrobe put écrire ses notes à l'aide d'une encre faite de feuilles de wageboom, que l'on fait bouillir avec un clou de fer rouillé et un morceau de sucre candi. Chez un honnête fermier, nommé Van Roy, nos voyageurs entendirent de graves plaintes au sujet de l'administration anglaise. Le fermier regrettait que les Anglais perdissent l'affection des colons par les taxes exorbitantes sur les fermiers. Un paysan a-t-il amélioré à grands frais sa ferme, ses cultures, ses plantations, aussitôt l'administration coloniale le surcharge d'impôts. Encore si l'administration protégeait suffisamment les paisibles cultivateurs contre les incursions des sauvages; mais les colons ne peuvent jamais jouir en paix du fruit de leur travail. M. Latrobe avoue que de pareilles plaintes, répétées dans d'autres endroits, lui faisaient de la peine; et il espère que le gouvernement trouvera le moyen de faire en sorte que son administration, au lieu de devenir un sujet de malédiction, soit une bénédiction pour les habitants. Plusieurs fermes ont été abandonnées par les tenanciers, fatigués de toutes les exactions du fisc anglais.

En repassant le Klein-Rivier, les missionnaires visitèrent un emplacement qui leur avait été signalé comme propre à une mission : c'était une belle vallée, arrosée par l'eau limpide et abondante de cette rivière; des arbres de haute futaie, et des buissons couvraient en partie cette vallée; les collines, de part et d'autre,

étaient couvertes de bois jusqu'au sommet. Un fermier, habitant, avec sa famille et ses gens, deux cabanes misérables, occupait provisoirement ce terrain, qui plut aux missionnaires, moins pourtant que celui qu'ils avaient vu sur la Witte-Rivier.

A la ferme de Jagers-Bosch ils achetèrent dix bœufs, moyennant 250 dollars; ils payèrent une partie de cette somme en couteaux de Gnadenthal, qui trouvent un débit facile dans la colonie. Les relais pour lesquels ils avaient les ordres du gouvernement colonial n'étaient donnés quelquefois par les fermiers qu'au milieu des plus vifs murmures. Dans une des fermes, où il y avait des soldats anglais, on refusa d'admettre les frères-unis : ils furent obligés de passer la nuit dehors, entendant les cris joyeux de la compagnie qui se divertissait dans l'intérieur. Le lendemain on leur donna un attelage de vaches, qui pourtant traînèrent assez vite les voitures. Un autre fermier, qui était absent lorsque les missionnaires arrivèrent à sa ferme, les rencontra pendant que son esclave noir les conduisait au relais suivant. Il s'élança en fureur sur cet esclave, et le menaça d'un rude châtiment à son retour, pour avoir été si complaisant envers les étrangers. Telle est la grossièreté de plusieurs fermiers du pays.

Il parut bien doux à nos voyageurs de trouver dans la ferme d'Avontuur des gens hospitaliers, qu'ils ne s'attendaient pas à y rencontrer. Ils y débitèrent des couteaux de Gnadenthal. M. Latrobe acquit d'un dragon anglais une peau de chat sauvage (*bosch-cat*), contre du papier et des plumes. Ayant obtenu des

bœufs de relais, les frères-unis continuèrent leur voyage pour la rivière de Kierboom, et puis pour celle de Gowritz, en prenant une route plus courte et plus septentrionale que celle qu'ils avaient prise la première fois le long de la baie de Plettenberg. Ils passèrent dans cette route par la rivière des Zèbres, qui n'avait alors que quelques mares d'eau. Dans un vallon, au-delà de cette rivière, ils virent le sol couvert de buissons et d'arbres de wageboom; de gros quartiers de quartz blanc étaient revêtus de mousse couleur de vermillon, ce qui, mêlé à la verdure des arbres et buissons, présentait un aspect étranger. Dans une ferme, auprès de la Dorn-Rivier, ils virent un esclave fugitif enchaîné à un poteau; qu'on allait transporter au lieu d'où il s'était enfui. Quand on reprend ces malheureux, on les transporte de ferme en ferme, pour leur faire subir leur châtiment dans la drostie à laquelle ils appartiennent.

Chez un fermier, dont la demeure est située sur la grande Dorn-Rivier, M. Latrobe acquit la peau d'un koudou et celle d'un cheval sauvage; on trouve beaucoup de ces animaux dans le pays. Ailleurs, notre voyageur avait fait acquisition de cornes énormes de buffle. A la rivière de Safran, le fermier refusa de fournir des bœufs de relais, et laissa à peine les voyageurs entrer chez lui : ils quittèrent son toit inhospitalier, résolus à passer l'Attaquas-Kloof aussi bien que possible avec leurs bœufs fatigués. En gravissant les hauteurs, ils virent plusieurs cavernes qui paraissent servir de repaire aux chats-tigres; cependant quelques unes sont des lieux de refuge et

des abris pour les voyageurs surpris dans les montagnes par la nuit. En levant une pierre, M. Latrobe trouva en dessous un jeune scorpion. Dans un autre endroit, voulant examiner une pierre, il avait soulevé en même temps une tarentule; heureusement il en fut quitte pour la peur.

Le 3 mai, on arriva à la ferme de Groote-Paerde-Kraal, dont le propriétaire, septuagénaire, était un Allemand, nommé Rutter. Dans sa jeunesse il avait été entraîné dans une de ces maisons redoutables d'Amsterdam, où l'on spéculait sur l'inexpérience des jeunes étrangers, et forcé de s'enrôler pour le service du Cap. Il racontait à nos voyageurs que, pendant qu'il était soldat dans la colonie, il avait un singe qui le divertissait beaucoup par ses tours. Une nuit l'animal rompit la chaîne à laquelle il était attaché, grimpa dans le beffroi, et sonna la cloche d'alarme. Aussitôt la rumeur est dans la garnison, les uns croyant qu'il s'agit d'un incendie, les autres que les ennemis ont débarqué sur la plage. On court au beffroi, et l'on découvre le singe qui s'amuse à sonner. Le lendemain on tint un conseil de guerre; le maître du singe fut condamné à recevoir cinquante coups pour n'avoir pas mieux surveillé son animal favori. Il avait encore ce singe dans la ferme.

Les voyageurs visitèrent un autre fermier allemand, Krieg, demeurant au Hunikliff-Kloof, qui avait été, comme le précédent, enrôlé de force, pendant sa jeunesse, dans les troupes de la colonie. A cette époque, les pauvres soldats étaient traités si durement qu'il mourut, dans la traversée, sur le vais-

seau où l'on avait embarqué ce Krieg, cent quarante hommes; lui-même fut envoyé à l'hôpital du Cap; et quand il eut recouvré sa santé, il mit toute son industrie à gagner assez pour acquérir la petite ferme qu'il cultivait. Ayant passé la rivière de Duivenhoek, nos voyageurs aperçurent plusieurs antilopes de la belle espèce des buntebock. Elle était sur le point de s'éteindre, lorsque le gouvernement défendit de tuer ces animaux, sous peine de 500 rixdalers : aussi la race se multiplie-t-elle. On vit quelques autruches; mais la chasse qu'on fit sur elles fut inutile. La rivière de Bufféljagd était grossie et dangereuse à passer à gué; cependant les voitures la traversèrent sans accident, et arrivèrent bientôt après à Zwellendam, où nos voyageurs furent aussi bien reçus par le landdrost que la première fois. M. Latrobe visita l'église, et il remarque à ce sujet que le gouvernement anglais a trop peu fait jusqu'à présent pour les établissements ecclésiastiques de la colonie; il pense que les colons murmureraient moins s'ils voyaient les autorités publiques plus occupées de leurs besoins, tant spirituels que temporels. Les frères-unis firent une visite à un M. Koster, qui, étant arrivé dans la colonie comme missionnaire, a fini par s'établir à Zwellendam en qualité d'apothicaire; ce qui ne l'empêche pas de rassembler de temps en temps les Hottentots et les esclaves, pour leur adresser des exhortations pieuses. Le 11 mai, la caravane fut de retour à Gnadenthal, où des actions de grâces furent rendues dans l'église pour cet événement.

M. Latrobe demeura quelque-temps chez les frères-

unis, afin de prendre avec le père Marsveld, chef de la mission, quelques dispositions relatives à la discipline. Par un commun accord, le père Marsveld exerçait les fonctions de juge de paix; mais il ne pouvait veiller à la conduite des jeunes gens, qui trouvaient dans quelques maisons de la mission toutes les séductions des mauvaises tavernes. Il fut donc convenu que l'on prendrait cinquante-quatre habitants de la mission, pour la plupart pères de famille, pour agir en inspecteurs, et veiller au maintien du bon ordre. M. Latrobe dressa aussi le projet de statuts obligatoires pour ceux qui s'établiraient dans la mission. Ce projet fut discuté par les missionnaires et les principaux habitants; et à ce sujet, M. Latrobe rend justice au bon sens et à l'esprit judicieux des Hottentots. Il fut convenu que ces statuts seraient lus publiquement à des époques fixes dans l'année.

Il fut pris aussi des arrangements pour agrandir quelques édifices. L'atelier pour la coutellerie, par exemple, n'était pas assez vaste. Frère Beinbrech dirigeait cet atelier, dans lequel travaillaient quatorze Hottentots. On se rappellera que la coutellerie de Gnadenthal jouit de beaucoup de réputation dans la colonie, et que les couteaux de la mission sont un article d'un débit facile chez les colons. Il fut décidé que l'on construirait un nouvel atelier. On devait aussi travailler à de nouveaux défrichements, malgré les réclamations du chef hottentot, institué par le gouvernement comme capitaine des Hottentots-Hesquas. Il se plaignait que l'on ôtât à sa nation peu à peu tous ses pâturages, après qu'elle avait été

long-temps propriétaire du sol de Gnadenthal. M. Latrobe s'efforça de lui prouver que le gouvernement ayant donné la propriété du terrain aux missionnaires, et ceux-ci ayant dépensé beaucoup d'argent, et pris beaucoup de peine pour améliorer le sort des Hottentots, et pourvoir tant à leur bien temporel qu'à leur salut, les indigènes se trouvaient infiniment plus heureux qu'autrefois, lorsqu'ils vivaient dans la barbarie et dans la misère. M. Latrobe assure que le capitaine pleura en entendant parler du triste sort des nègres dans les colonies (1).

Après avoir lu un discours aux Hottentots et à tous les habitants de la mission pour leur faire ses adieux, M. Latrobe partit le 11 juin de Gnadenthal, afin de se rendre encore à la mission de Groene-Kloof. Environ deux cents Hottentots se pressèrent autour de lui dans l'avenue, et il fallut prendre congé de chacun en particulier. Au moment où M. Latrobe monta en voiture, ils entonnèrent leur hymne d'adieu. M. Latrobe en fut touché jusqu'aux larmes, et il avoue qu'il n'a quitté Gnadenthal qu'avec chagrin, tant il y a trouvé de piété, d'affection et d'union. Les autres missionnaires, et beaucoup de Hottentots, l'accompagnèrent au-delà de la rivière sans Fin, jusqu'à la ferme de Badenhorst, où ils chantèrent pour la dernière fois leur hymne. La chaîne des montagnes de Gnadenthal étant couverte de neige, réflétait avec un vif éclat les rayons du soleil. A Caledon, M. Latrobe reçut du landdrost suppléant une lettre du gouver-

(1) Latrobe, *Journal of a Visit*, etc., page 372.

nement qui accordait, dans les termes les plus obligeants, aux frères-unis, le terrain sur la Witte-Rivier, pour l'établissement d'une nouvelle mission. Notre voyageur passa le 13 la Botte-Rivier, et s'arrêta à la ferme de M. Urie, au pied des montagnes de Have-Hoek. Les roches de cette chaîne, hérissée de plusieurs pics, servent de séjour à une foule de babouins. M. Urie, en se promenant avec le voyageur dans ses plantations, lui raconta qu'il avait été récemment témoin d'un combat entre les singes dans un terrain en friche auprès de ses jardins. Une grande troupe de singes était descendue du Have-Hoek, et une autre troupe était venue des hauteurs opposées. Les deux partis s'étaient attaqués avec beaucoup de fureur, et en poussant des cris horribles; tout à coup un jakal, se jetant dans la mêlée, suspendit le combat; le pauvre animal ayant été saisi par un parti, avait été poussé sur l'autre, qui l'avait renvoyé contre le premier; ses cris de détresse s'étaient mêlés à ceux des combattants; à la fin il avait expiré sous les coups des deux partis, qui s'étaient retirés ensuite dans leurs repaires. Le 14, M. Latrobe trouvant le gué de la rivière aux Palmites impraticable, à cause des hautes eaux, passa cette rivière auprès de la maison de péage, sur le seul pont qui existait alors dans toute l'Afrique méridionale: les piles sont en pierre, le reste est en bois, et attaché par des chaînes à la maçonnerie. Le plancher est jonché de tiges épaisses et spongieuses de palmites. Les bœufs étaient harassés; notre voyageur n'arriva que le 17 à Groene-Kloof. Il fit de là deux ou trois voyages au Cap. Nous allons rassembler les

observations qu'il fit pendant les divers séjours à la mission.

Groene-Kloof est regardé comme une ferme dont les missionnaires ont la jouissance, ou plutôt la dépense; car ils ont réparti le terrain entre les Hottentots, qui ne paient rien pour cela : M. Latrobe espère qu'ils finiront par comprendre la nécessité de contribuer, par un cens annuel, au défraiement des dépenses générales.

La sœur Schmitt a établi dans cette mission une école de filles; on y enseigne les travaux à l'aiguille, même la broderie. Une autre sœur a établi à Gnadenthal une école semblable; il paraît que les filles hottentotes deviennent de très habiles couturières. Auparavant, ces enfants étaient presque abandonnées et vivaient avec leurs parents dans la misère; maintenant elles sont en état de contribuer au bien-être de leurs familles.

M. Latrobe posa solennellement la première pierre d'une nouvelle église pour la mission de Groene-Kloof; on entama pour cet édifice les rocs de granit, dans les montagnes auprès de l'établissement. Les Hottentots exploitèrent ces carrières avec beaucoup d'adresse. M. Latrobe se rendit quelquefois aux carrières pour y découvrir quelque objet curieux. Il y vit entre autres l'animal que les Hottentots appellent salamandre des montagnes; il a la forme d'un lézard, mais il est plus large; il a sept à huit pouces de long, et il est couvert d'écailles; celles de la queue sont pointues et relevées. On trouva aussi une nichée de serpents appelés *aobra di capella;* un jeune Hot-

tentot aguerri en prit un que M. Latrobe mit dans un bocal rempli d'eau-de-vie : on en fit de même à l'égard d'une vipère (*bergaddes*). On trouva sous la pierre un scorpion et de grosses araignées; on procura encore à M. Latrobe un serpent de l'espèce appelée serpent de nuit (*nacht schlange*), dont la peau est richement décorée d'anneaux jaunes, rouges et bleu foncé.

M. Latrobe vit à Groene-Kloof M. Slabbert, fermier de Lange-Fontein, et homme doué d'un esprit supérieur à celui des autres fermiers. C'est le même dont parle Le Vaillant. M. Slabbert apprit avec étonnement que Le Vaillant, dans la relation de ses voyages, est représenté comme un homme très courageux et entreprenant, tandis que M. Slabbert et sa famille n'avaient vu en lui qu'un voyageur timide et presque pusillanime.

Un peu au nord de Groene-Kloof est située la ferme du gouvernement appelée Groote-Post, qui sert aussi de lieu de chasse au gouverneur de la colonie. On s'y rend par un désert couvert de buissons, dans lesquels se cachent diverses espèces de gibier, telles que antilopes, korhans ou coqs sauvages noirs qui s'envolent avec un bruit glapissant. Les quartiers de roche amassés sur les collines servent de repaire à des singes, des loups et des jakals. Ces animaux font de fréquents ravages dans le pays.

La maison de Groote-Post, bâtie à la hollandaise, n'est ni grande ni commode, et ce rendez-vous de chasse n'est guère digne du gouverneur de la colonie. Les terres cultivées de Groote-Post s'étendent au loin,

et, vues du haut des montagnes voisines, elles ressemblent à un grand tapis de verdure jeté sur un fond sombre.

M. Latrobe visita, avec le frère Schmitt, Cruywagens-Kraal et Lauwes-Kloof, fermes dépendant de la mission. La première est un ancien séjour des Hottentots, dans une vallée charmante, fertile, et arrosée par une fontaine. On ne se sert de ce terrain que pour les pâturages. Au Lauwes-Kloof, frère Schmitt montra à M. Latrobe l'endroit où, en 1811, il avait eu sa fameuse lutte contre un tigre, dont il se trouve une description détaillée dans le cinquième volume des Rapports des Missions des frères-unis. Il raconta sur les lieux son aventure à M. Latrobe. Comme les loups avaient fait beaucoup de ravages parmi les troupeaux des Hottentots de la mission, on fit, le 6 août 1811, une battue pour les détruire; les missionnaires Bonatz et Schmitt, avec une trentaine de Hottentots, étaient partis le matin de bonne heure pour la colline de Lauwes-Kloof. Le premier loup qu'on rencontra fut blessé, et s'enfuit dans les buissons. Pendant que les Hottentots cherchaient à le débusquer, frère Schmitt, accompagné d'un Hottentot nommé Philippe Moïse, était un peu en arrière; leur chien fit sortir des broussailles un animal qui y était caché : c'était un tigre, qui s'élançant tout à coup du milieu du feuillage, et franchissant plusieurs buissons, de six à huit pieds de haut, par un saut qui devait avoir une vingtaine de pieds en longueur, tomba sur le Hottentot, planta ses griffes dans la figure du pauvre indigène, et le renversa. Le mis-

sionnaire, au lieu de s'enfuir, crut devoir voler au secours de son serviteur, et coucher en joue le tigre. Aussitôt cet animal féroce quitte sa proie et s'élance sur le frère Schmitt; celui-ci avait avancé le bras gauche pour protéger sa figure; le tigre ouvre la gueule pour broyer ce bras; pendant ce temps, le missionnaire saisit de l'autre main une patte de l'animal, qui n'en déchire pas moins, avec les griffes de l'autre patte, les vêtements et la poitrine du missionnaire. Cette lutte les fait tomber tous les deux; heureusement le tigre eut le dessous, et le genou de Schmitt se trouva sur le poitrail du tigre. Le missionnaire presse fortement son adversaire, et saisit en même temps avec sa main droite la gorge du tigre, dont la gueule ouverte poussait des hurlements affreux, tandis que ses yeux roulaient avec fureur dans sa tête. Dans ce moment critique, frère Schmitt, ne pouvant pas contenir long-temps un animal furieux, à qui le désespoir et la fureur pouvaient donner des forces extraordinaires, appela les Hottentots à son secours. Ils accoururent; l'un d'eux saisit le fusil chargé, que frère Schmitt avait été obligé de jeter, et tira sur le tigre; la balle perça heureusement le cœur de l'animal, qui expira sur-le-champ, sans une agonie qui aurait pu être fatale au missionnaire. M. Schmitt avait le bras déchiré, et la figure de Philippe Moïse était tout ensanglantée. On porta les deux malheureux à la mission, et on appela le docteur Cairns, de l'hôpital de la marine du Cap. Celui-ci ne put venir que trois jours après : l'inflammation des blessures prit un caractère alarmant; Schmitt, dans son délire, crut sans cesse

voir la gueule béante et les yeux étincelants du tigre dirigés sur lui ; dans deux ou trois endroits, les griffes de l'animal avaient pénétré jusqu'aux os : grâce au traitement du docteur et aux soins de la sœur Schmitt, le missionnaire fut ensuite guéri entièrement (1).

Environ un mois après l'accident, un Hottentot passant par le même hallier vit un gros tigre mâle couché dans les buissons : il tira sur lui, et le manqua. Cependant l'animal resta tranquille, fixant seulement des yeux le chasseur, qui s'estima heureux de faire sa retraite sans être attaqué.

Pendant que frère Schmitt racontait son histoire à M. Latrobe, le soleil se couchait, et le crépuscule commençait à se répandre sur la contrée. L'imagination des deux missionnaires était excitée ; entendant quelque bruit dans les buissons, ils craignirent que ce fût encore un tigre, et se retirèrent précipitamment par un chemin rude et abrupte, vers quelques cabanes hottentotes, dans la vallée.

Derrière la colline de Lauwes-Kloof est le Wolfs-Kloof, remarquable par ses amas de roches, dont les unes sont debout et les autres jonchées sur la pente de la colline. Quelques antres, formés par ces roches et cachés par les buissons, servent de repaires aux bêtes féroces. Autrefois les loups et les tigres infestaient cette montagne ; aujourd'hui encore on n'est pas délivré de leurs ravages. On voit des assemblages pareils de blocs de granit sur une hauteur à deux ou trois milles et au nord de la mis-

(1) Latrobe, *Journal of a Visit*, etc., p. 307.

sion ; les interstices des roches sont remplis de buissons et de plantes curieuses. Le Baviansberg, ou Mont-aux-Singes, qui appartient à la mission, est remarquable par les mêmes amas de roches de granit. M. Latrobe y vit croître une quantité de buissons d'olivier de douze pieds de haut, et même davantage. On y remarque aussi le speek-boom, dont la tige est molle et cassante comme une carotte ou un navet ; la feuille est cireuse et d'un vert clair. Tout le haut du Baviansberg est couvert de toute espèce de buissons et de plantes de la contrée ; en quelques endroits le bois est impénétrable, à cause des plantes épineuses.

M. Latrobe vit labourer les Hottentots ; ils commençaient par semer ou jeter le grain sur tout le champ ; puis, le même jour ou le lendemain, ils labouraient la terre. Ils prétendaient qu'on ne pouvait procéder autrement. Ils avaient une charrue lourde et grossière : heureusement, au Groote-Post, on fabrique actuellement des charrues sur les modèles anglais, et ces nouvelles charrues commencent à se répandre dans la colonie. Ce n'est pas un médiocre triomphe remporté sur le préjugé et la routine des paysans du Cap.

M. Latrobe fit une excursion à la ferme de Gaense-Kraal, située vers la mer. La ferme, occupée par un M. Dashwood, est bien bâtie ; mais il n'y a pas un arbre sur le terrain. Ceux qui y croissaient autrefois ont été abattus, parce qu'on croyait que les oiseaux qui y nichaient faisaient trop de ravages dans les champs. Maintenant on voit encore des troupes

d'oiseaux, quoiqu'il n'y ait plus d'arbres. En parlant des oiseaux, M. Latrobe fait mention des hirondelles de Groene-Kloof, dont les nids en forme de bouteille sont suspendus aux poutres des chambres, et remplis d'un duvet très fin. Ces hirondelles, semblables à celles d'Europe, sont, sous les ailes, d'un rouge brun; elles partent au commencement de l'hiver : on assure qu'elles ont pour ennemi un oiseau noir et blanc, appelé l'hirondelle sauvage, qui leur fait la guerre jusque dans leurs nids; aussi les Hottentots font-ils la chasse à cet ennemi des hirondelles domestiques.

Entre le Gaense-Kraal et la mer, la côte présente d'épais halliers, où séjournent des loups et des léopards. La côte est rocailleuse; un violent vent d'ouest poussait sur la plage des flots d'écume, et une quantité de gros coquillages, brisés pour la plupart. Les fermiers voisins viennent emporter des charretées de ces coquilles cassées, qu'ils brûlent pour s'en servir comme de la chaux.

De retour à la ville du Cap, M. Latrobe fit, avec plusieurs de ses amis, une partie de plaisir pour visiter le fameux vignoble de Constantia. On prit la route de Newlands, maison de campagne du gouverneur de la colonie; on passa au camp de Wynberg, lieu élevé où il y a une caserne, et qui est regardé comme jouissant du climat le plus salubre de la colonie. On a de là une très belle vue sur les dunes du Cap, sur les montagnes de Stellenbosch et sur la baie de Simon.

Après trois heures et demie de voyage, la société

arriva chez M. Colin, l'un des propriétaires de Constantia, et gendre de M. Cloet, dont il a été déjà question dans les voyages précédents. Les jardins sont situés dans un creux, au-dessous de la maison, et distribués dans le goût hollandais. Les vignes occupent une hauteur légèrement inclinée vers l'est. Beaucoup de ceps étant vieux, on devait les arracher l'année suivante, pour les remplacer par de nouveaux. Le véritable constantia ne vient que sur un terrain peu étendu. M. Colin montra aux voyageurs une haie au-delà de laquelle on n'a jamais pu obtenir des grappes semblables à celles du bon vignoble (1).

La société visita aussi la ferme de Sébastien van Rhenen; il était sur le point d'établir un vignoble, qui, selon son espoir, devait rivaliser, sous peu d'années, avec celui de MM. Cloet et Colin. Chez un autre propriétaire, madame Van Helsting, on fit goûter aux voyageurs toutes les sortes de vins faits sur le terrain : c'était le hahnen-pootgen, tant rouge que blanc, du frontignac, du vin de Klipp, et une autre sorte d'un goût un peu rude. Dans les jardins de la propriétaire, on avait une vue charmante; l'œil suivait une étroite vallée couverte de bois, se dirigeant vers le sud-est de la montagne de la Table, et ayant à son extrémité une jolie maison de plaisance. Au-delà des bois, sur la gauche du spectateur, s'élevaient les rochers et les montagnes de la Hout-Bay. Une avenue de gros chênes auprès de la

(1) Latrobe, *Journal of a Visit*, etc., p. 340.

maison présentait une promenade bien ombragée. Nos voyageurs retournèrent à Constantia par un bois de witteboom, dans lequel le dernier ouragan avait renversé des centaines d'arbres. M. Colin les conduisit dans son cellier, où les tonneaux sont rangés sur des tréteaux de part et d'autre, laissant entre eux un large passage. Au milieu du cellier il y a une table et des chaises pour les convives que les propriétaires veulent régaler du constantia le plus exquis.

On aurait pu se croire en Champagne ou en Bourgogne; mais ce qui rappela promptement la colonie du Cap, c'est qu'après le dîner on vit entrer et s'asseoir sans façon, à table, un vieil esclave qui, à défaut d'amusement, servait de bouffon à la famille, et débitait les plus grandes extravagances. M. Latrobe fut affligé de voir la dignité humaine ravalée ainsi dans la personne d'un esclave : il assure qu'un singe, comme on en voit chez beaucoup de paysans du Cap, l'aurait diverti bien plus que les bouffonneries forcées de ce malheureux.

La maison de M. Cloet, située sur une éminence, n'est pas très loin de celle de son gendre; elle est bien bâtie, et annonce l'aisance dans laquelle vit le propriétaire. Il a aussi son cellier, semblable à celui de son gendre. Les plantations autour de la maison sont bien entretenues, et disposées avec une sorte de grandeur. Dans une niche au-dessus de l'entrée de la maison, et dans une autre niche au-dessus du cellier, on voit la statue de cette Constantia, femme du gouverneur van Stell, en l'honneur de laquelle le vignoble a été nommé.

M. Latrobe ayant terminé sa mission, s'apprêta enfin à retourner en Angleterre; après avoir arrangé, dans plusieurs entrevues avec le gouverneur, les affaires des frères-unis, il s'embarqua le 17 octobre sur le navire le Zèbre, et arriva le 13 décembre suivant en Angleterre, après avoir fait, à Sainte-Hélène, de vains efforts pour avoir une audience de Napoléon Bonaparte.

CHAPITRE II.

Second Voyage de Campbell, en 1820 (1).

§ I.

Voyage du Cap à Lattakou.

Les directeurs de la société des missions de Londres ayant témoigné le désir que celles de l'Afrique méridionale fussent visitées une seconde fois, prièrent Campbell et John Philip de se charger de cette commission. En conséquence, ceux-ci partirent de Londres le 10 novembre 1818, et s'embarquèrent à Liverpool; ils mirent à la voile le 18; le 20 février 1819, ils débarquèrent heureusement au Cap.

(1) John Campbell's *Travels in South Africa undertaken at the request of the London missionary Society; being a narrative of a second journey in the interior of that country*. London, 1822, deux volumes in-8°, avec une carte et des planches coloriées.

Les affaires de la société, et les préparatifs nécessaires, les retinrent dans cette ville jusqu'au 4 mai. Alors, accompagnés de MM. Évans et Moffat, deux autres missionnaires, ils visitèrent les postes situés dans le voisinage de la côte orientale, et compris dans les limites de la colonie, savoir : l'institution de Caledon (ci-devant Zurebrak), Pascaltsdorp (Hooge-Kraal), Bethelsdorp et Theopolis dans l'Albany, sur les confins de la Cafrerie. Une guerre survenue dans ces contrées les empêcha d'aller plus loin. Campbell revint au Cap le 12 novembre. Plus tard, il fut décidé qu'il serait à propos de visiter les missions de Griqua-Town et de Lattakou; mais le cours des affaires ne permettant pas que Campbell et Philip fussent absents en même temps, ce dernier resta au Cap, et le premier se mit en route le 18 janvier 1820, avec M. et madame Moffat, et une troupe de Hottentots.

Les voyageurs passèrent par Stellenbosch, Paarl et Tülbagh; le 28, ils arrivèrent à l'entrée du Hex-Rivier-Kloof: c'est un défilé long et tortueux, entre des montagnes hautes et escarpées, dont le pied était couvert de mimosa en fleur. On entendait le fracas du Hex-Rivier, qui se précipitait à travers les broussailles : rien de plus pittoresque que ce paysage sauvage.

Un fermier chez lequel on s'arrêta le 31, près du fond de Hex-Rivier-Kloof, observa que le climat et le terrain de cette vallée convenaient également à la culture du blé et à celle de la vigne. Les châtaignes, les noix, les pêches, les brugnons, les abricots, les

mûres, les oranges, les pommes, les poires, les coings, les citrons, couvraient tellement les branches des arbres, qu'elles les faisaient plier sous le poids (1).

On sortit de la vallée en gravissant sur des coteaux; on s'engagea dans un ravin, et l'on fit halte sur la lisière du Karrou. Le 4 février, un orage épouvantable dura plus de deux heures; le soir, on traversa le Buffalo-Rivier, qui est un affluent de l'Oliphants-Rivier, et plus loin on fit halte sur les bords du Helbeck-Rivier, où l'on trouva de l'eau.

Le lendemain on vit du haut d'un monticule les monts de l'Éléphant, à une vingtaine de milles de distance; de tous les côtés s'étendait un désert d'une aridité affreuse. Pendant le jour, le thermomètre dans les chariots marquait 94° (27° 53). Les voyageurs avaient pour guide, dans le Karrou, un colporteur qui parcourait cette contrée; les habitants des fermes ou des postes situés près de ce désert accouraient pour lui acheter des marchandises.

Au lever du soleil, le 5, Campbell aperçut un des plus beaux groupes de montagnes qu'il eût observés en Afrique; il consistait en quatre rangées, courant parallèlement les unes aux autres, du nord-ouest au sud-est; la plus proche des voyageurs était la plus basse, ensuite elles s'élevaient successivement les unes au-dessus des autres; l'ensemble présentait un aspect magnifique. Leurs cimes, examinées avec une lunette d'approche, n'offraient que des rochers pelés: ce n'était qu'à une distance considérable au-dessous

(1) Campbells' *Travels*, p. 7.

que l'on découvrait la couleur brune indiquant la région des bruyères.

Tout le pays voisin n'est qu'un désert où l'œil ne distingue que des buissons chétifs, poussant avec peine au milieu des fragments de schiste, de grès rouge, et du gravier.

« Pendant le jour, dit Campbell, je remarquai, à l'aide d'une lunette, une sorte de mur gigantesque blanc, qui s'étendait à quatre ou cinq milles, le long du sommet d'une chaîne de montagnes au sud; beaucoup de cavernes profondes, d'immenses falaises, et une sorte de façade d'une maison élégante, mais de vaste dimension; tous les rochers sur la surface des montagnes étaient blancs, mais les falaises et les excavations étaient de couleur rouge. J'eus bien du regret de ne pouvoir m'approcher assez de ces objets pour les mieux observer. »

On trouva de l'herbe forte et rampante dans le lit du Dweka-Rivier, qui était à sec, et des melons jaunes en abondance sur ses bords. Plus loin on traversa le Cat-Rivier, puis la Gamka ou Leeuwe-Rivier : la première rivière était à sec; la seconde, qui tire son nom de la quantité de lions fréquentant ses rives, s'était enflée brusquement à la suite de pluies tombées dans l'intérieur du pays; elle était rapide et avait plus de cent pieds de largeur. Ses bords étaient embellis par des mimosa en fleur, ombrageant des fragments de schiste, du sable et du gravier (1).

On trouva heureusement du bois, le 11 au soir, pour allumer du feu; c'était afin d'empêcher les lions

(1) Campbell's *Travels in South Africa*, t. 1, p. 14.

d'approcher. Durant le jour, on avait observé des traces de deux de ces animaux pendant plusieurs milles, le long de la route. On marchait au nord en remontant le long de la Gamka; le 11 on s'égara, et l'on se trouva embarrassé au milieu d'arbres, de rochers, de sables profonds, de petites falaises et de bras nombreux de la rivière; les chariots manquèrent plusieurs fois de verser. Au bout d'une demi-heure on sortit de ce labyrinthe : d'autres chariots avaient évidemment passé par là, mais il était difficile de deviner pourquoi.

Bientôt la Gamka fut réduite à un ruisseau; des cotonniers sauvages croissaient dans son lit. On visita une ferme où il y avait des autruches privées. Quand on entend un loup dans le voisinage, les chiens courent aussitôt à lui, et les autruches se joignent ordinairement à la poursuite. On vit là deux sources: bien que séparées seulement par un intervalle de douze pieds, l'une était douce, l'autre salée. Le fermier près de la maison duquel on campa le soir se nommait Pinar; son père avait été tué d'un coup de fusil, vingt-six ans auparavant, par Africanir. C'était ce Pinar de l'importunité duquel Le Vaillant s'est plaint si amèrement (1).

Cependant les terres voisines de la Gamka devenaient meilleures : on vit des centaines de bœufs paissant près de cette rivière; ils avaient été enlevés aux Cafres dans une expédition récente. A midi, le thermomètre, à l'ombre, marquait 90° (25° 75); à deux heures, dans le chariot, 95° (27° 97); à trois

(1) Voyez ci-dessus, t. XVI, p. 383.

heures, 100° (30° 20); jamais les Hottentots n'avaient trouvé la chaleur si incommode.

Après en avoir encore beaucoup souffert, les voyageurs atteignirent Beaufort, drosdy dépendant de celui de Graaff-Reynett, et formé depuis peu de temps; on n'avait pas encore commencé à bâtir la ville. Le landdrost demeurait dans la maison d'un fermier. Celui-ci rendit un témoignage très favorable de la conduite des habitants de Griqua-Town, lorsqu'ils étaient venus à la dernière foire; il dit qu'ils valaient mieux que les blancs leurs voisins, et qu'ils écoutaient toujours la voix de la raison.

Les voyageurs partirent de Beaufort le 21 février; le landdrost leur avait donné une provision de farine, de pommes de terre, de vin, d'ognons, de fruits et de viande, et deux guides, pour traverser le pays des Boschimans; ces gens connaissaient la route et les lieux où il y avait de l'eau. On traversa d'abord une plaine bornée à droite par la Gamka, et à gauche par une rangée de coteaux qui, dans une étendue d'une douzaine de milles, étaient surmontés d'une masse de rochers ressemblant à un mur ou à un rempart haut d'une cinquantaine de pieds, et si perpendiculaire, que l'on n'y apercevait pas la moindre saillie.

Le soir, on ne trouva pas d'eau; le lendemain, on s'avança dans une vallée bornée, de chaque côté, de coteaux pittoresques; leurs couches régulières se voyaient à travers l'herbe comme des gradins séparés par de grands intervalles. Les cimes de quelques-uns de ces coteaux étaient couronnées de rochers immenses qui paraissaient fortement colorés par le minerai

de fer, et offraient une teinte rougeâtre (1). Le soir il fallut gravir, par une route tortueuse, sur un de ces coteaux; ce qui fut une entreprise plus difficile qu'on ne l'avait supposé. De l'autre côté, on descendit, au contraire, par une pente extrêmement roide, dans une plaine, puis on traversa une rivière dont le fond était rocailleux et les rives escarpées; enfin l'on arriva chez un fermier dont la maison était entourée de coteaux sur lesquels il y avait des tas innombrables de pierres semblables à celles qui couvrent les tombeaux des guerriers de l'antiquité. Ce lieu se nomme Dass-Fontein.

Une cinquantaine de Boschimans, hommes, femmes, enfants, étaient au service du fermier: ce n'était pas qu'il eût besoin de tant de monde; mais il disait qu'il aimait mieux garder ces gens chez lui que d'être environné d'autant de voleurs.

Après avoir franchi un défilé qui terminait une montée longue et à pente douce, les voyageurs observèrent que les ruisseaux commençaient à couler au nord, au lieu de se diriger à l'est et au sud-est; puis ils entrèrent dans une plaine qui s'étendait à perte de vue vers le nord. Ils passèrent devant des montagnes isolées, à sommet aplati, et dont la base couvrait une vaste surface. Des fermiers se sont fixés dans ces cantons; les lions et d'autres bêtes féroces s'en sont retirés. Deux sources, l'une salée, l'autre douce, jaillissaient près d'une ferme à une centaine de pas l'une de l'autre: la première donne naissance

(1) Campbell's *Travels*, p. 26.

à une rivière. La terre, dans plusieurs parties de cette plaine, était tellement couverte de cailloux, que l'on aurait cru qu'il serait impossible de pouvoir les enlever; mais Campbell parvint sans peine à en nettoyer un espace assez grand; le terrain lui parut bon. Lorsque les voyageurs atteignirent Bosch-duyl-plaats, qui est la ferme la plus reculée de ce côté, les habitants, peu accoutumés à voir passer des chariots, furent un instant alarmés. Dans le cours du premier mois qui suivit leur établissement en ce lieu, ils avaient tué vingt-huit lions. Le fermier possède des bœufs et plusieurs milliers de moutons, réunis dans des enclos; ses troupeaux sont gardés par des Boschimans. Campbell ayant conseillé à ceux-ci, qui étaient extrêmement sales, de se laver quelquefois dans des mares voisines, ils ne purent comprendre ce qui résulterait de cette opération, dont l'idée les divertit beaucoup.

A peine on était entré dans le pays habité par les Boschimans sauvages, que l'on aperçut, à minuit, un lion qui tantôt devançait, tantôt suivait la caravane, dont il épiait les mouvements. On s'arrêta pour mettre tous les fusils en état de défense, s'il essayait une attaque; il eut la finesse de rester sous le vent, afin que les bœufs ne le sentissent pas, et ne prissent pas l'alarme. Il finit par disparaître.

Dans la plaine immense que l'on traversait en cheminant au nord, on aperçut, le 28 février, une colline conique qui semble avoir été placée par la Providence pour guider la marche des voyageurs. Les mares que l'on rencontrait attiraient des troupes

nombreuses de springbocks et d'autres antilopes, de quagguas, d'autruches et de divers animaux qui s'arrêtaient à la vue de la caravane, puis s'enfuyaient; on eut occasion d'en tuer plusieurs. On reçut la visite de cinq Boschimans et de deux femmes. Ils savaient qu'il y a un Dieu, mais disaient qu'il n'était que pour les blancs. La vue de la boussole de Campbell les amusa infiniment. Un Hottentot leur ayant raconté que cet instrument dirigerait toujours ce missionnaire vers le chemin qui menait chez lui, ils essayèrent, en tournant la boussole, de forcer l'aiguille à marquer un autre point que le nord : n'en pouvant venir à bout, ils se mirent à rire de bon cœur, et regardèrent Campbell comme un homme très heureux de posséder une chose qui le guiderait constamment vers sa maison.

On avait marché le 1er mars et une partie du 2 sans trouver de l'eau, lorsque l'on aperçut de la fumée sur une colline à gauche; on supposa que c'était un signal fait par les Boschimans pour indiquer qu'il y avait de l'eau, ce qui se vérifia; deux de ces gens joignirent bientôt les voyageurs. Quand on visita leur kraal, trois femmes dansaient de la manière la plus sauvage, frappant la terre avec leurs pieds, se battant avec leurs bras, criant avec violence et éclatant de rire.

Dans la nuit suivante, on campa près d'une rangée de petites collines; lorsque l'on eut dételé les bœufs, on les vit aller avec les chiens vers des roseaux peu éloignés; quand ces derniers revinrent, ils avaient les pattes mouillées, ce qui prouvait qu'ils avaient découvert de l'eau. On cherchait un nouveau gué

pour passer le Groote-Rivier : on aperçut des traces de chariots qui se dirigeaient d'abord de ce côté; mais bientôt on reconnut que ce sentier conduisait à un lac salé; un autre, que l'on suivit pendant quelque temps, finit par disparaître, et l'on se trouva, le 4, au milieu de la nuit, dans un désert inconnu : heureusement on s'aperçut au point du jour que ce lieu fournissait de l'herbe et de l'eau fort bonne; on apprit plus tard que si on n'eût pas fait halte dans cet endroit, on eût été obligé de voyager deux journées entières sans trouver une goutte d'eau.

« La chaleur était si grande, dit Campbell, que notre sucre était devenu aussi dur que de la brique; l'encre était séchée dans l'écritoire; la planche dont je me servais en guise de table pour écrire était fendue; l'eau dans nos vases était aussi chaude que le thé que l'on boit en Angleterre, et je ne pouvais toucher, sans éprouver de la douleur, aucune partie du chariot exposée au soleil. Le thermomètre, à l'ombre, marquait 96° (28° 42). Plusieurs Boschimans restèrent avec nous toute la journée. Par l'intermédiaire de notre guide, qui entendait leur langue, nous leur parlâmes de Dieu et du Sauveur : je remarquai qu'ils riaient quand cet homme leur expliquait nos discours; celui-ci se tournant vers moi d'un air significatif, me dit : Monsieur, ils n'entendent rien à tout cela! »

L'après-midi on aperçut un nuage de sable du côté du Groote-Orange-Rivier; comme il s'avançait vers les voyageurs, ils en conclurent qu'il était causé par les chariots de M. Anderson, missionnaire de Griqua-

Town, qui allait au Cap. Effectivement on le rencontra bientôt avec sa femme et ses enfants; un fort détachement de Griquas les escortait à travers le pays des Boschimans.

Les voyageurs ne se séparèrent que le 6; Campbell avec sa troupe continua sa route au nord; quelquefois des milliers de springbocks entouraient la caravane; mais ils étaient si farouches qu'il fut impossible d'en tuer un seul. L'eau du Brak-Rivier, près duquel on fit halte, était presque aussi salée que celle de la mer: mais en creusant la terre à peu de distance, on en trouva qui l'était moins. Partout les traces de lions étaient visibles; l'abondance du gibier les attirait sans doute dans ces régions.

Enfin, à huit heures du soir, on arriva sur les rives du Groote-Rivier. Le lendemain, une vingtaine de Corannas d'un kraal voisin vint rendre visite à la caravane. Quelques Hottentots se jetèrent à la nage pour sonder la profondeur de la rivière; ils n'en purent trouver le fond, même en plongeant; il n'y avait donc pas moyen de la passer en cet endroit. Campbell alla au kraal, qui était peu peuplé, et dont une partie des habitants prit la fuite; il supposa que la vue de son parasol les avait effrayés. Les huttes, qui n'avaient pas plus de trois pieds de haut, étaient agréablement situées, sous l'ombrage épais de beaux mimosa. Au retour d'une promenade, Campbell trouva les Corannas moins farouches; il donna aux femmes des boutons dorés qu'elles suspendirent à leurs oreilles; d'autres les attachaient à une des touffes de laine du devant de leur tête;

tant il y a de diversité dans les goûts, même chez les sauvages (1).

Dans le désert, on avait quelquefois éprouvé de violentes et brusques rafales; il en fut de même sur les bords du Groote-Rivier; un furieux coup de vent du sud-est obligea les Hottentots de se réfugier derrière les buissons, et manqua d'enlever les tentes des missionnaires; mais au bout de quelques minutes l'air redevint calme.

Il fallut remonter le long fleuve; on traversa une plaine, puis des coteaux pierreux; les gros cailloux rendaient les descentes extrêmement difficiles. Une troupe de Corannas, qui vint trouver les voyageurs, demanda avec empressement de l'eau de feu (eau-de-vie); sans doute c'est par les Griquas qu'ils l'ont connue. Ces gens prenaient grand plaisir à voir des dessins d'animaux : l'un d'eux avait une large incision au travers du dos, qui lui avait été faite pour guérir une douleur des reins; d'autres avaient le front couvert de plaques de bouze de vache en guise d'ornement; d'autres l'avaient peint en ocre rouge; presque tous avaient une jointure du petit doigt coupée : cette opération, qui se fait avec une pierre aiguisée, n'a lieu que pour saigner l'individu, afin de le débarrasser d'une douleur.

Les orages, le tonnerre, les tourbillons de vent étaient fréquents; enfin, le 11, on parvint à un endroit où le Groote-Rivier était assez bas pour qu'on pût le passer; ce qui fut effectué en huit minutes, à

(1) Campbell's *Travels*, p. 44.

l'aide de Griquas venus exprès pour aider les voyageurs.

Le lendemain, on reçut la visite de beaucoup de Griquas et de Corannas; la plupart prirent part aux prières; quelques uns étaient en état de lire les saintes Écritures.

Pendant le jour, la chaleur était si forte, que chacun cherchait un abri à l'ombre des buissons les plus touffus; mais le soir, l'air devenait plus frais, et l'on se chauffait avec plaisir. En avançant, on voyagea pendant deux heures dans une belle forêt de mimosa, couvrant une vallée qu'une rivière arrose pendant la saison des pluies.

Campbell ressentit une joie bien vive en trouvant ses amis les missionnaires de Griqua-Town en bonne santé. Les habitants témoignèrent hautement la satisfaction qu'ils éprouvaient à le revoir. Celui-ci trouva que l'école était fréquentée plus assidûment; elle était fondée sur le principe de l'enseignement mutuel. Il observa une grande amélioration dans les bâtisses; il y avait plusieurs maisons de pierre avec des portes et des fenêtres. Les femmes griquas, vêtues à l'européenne, étaient occupées à coudre divers objets en toile de coton; Campbell leur fit présent d'aiguilles, de fil, de dés. Un moulin à farine était mis en mouvement par un petit ruisseau (1).

Les orages furent fréquents durant le séjour de Campbell à Griqua-Town; il apprit que récemment huit personnes avaient été tuées par la foudre à l'avant-

(1) Campbell's *Travels*, p. 55.

poste de Hard-Castle. Le 14, à quatre heures après-midi, il y eut une éclipse de soleil presque totale; de sorte que la planète de Vénus fut visible pendant près d'une heure, ce qui causa une surprise extrême aux indigènes. Avant l'éclipse, le thermomètre marquait 82° (22° 20), et après, 70° (20° 42).

Le 16, Campbell vit arriver un chariot de Lattakou avec Jan Hendric, instituteur griqua; il voyageait avec trente Matchappis qui allaient porter à Beaufort de l'ivoire et d'autres choses, pour les échanger contre des objets dont ils avaient besoin.

Le 21, Campbell partit de Griqua-Town, et prit une route à l'est de celle qu'il avait suivie dans son voyage précédent : ces deux routes sont séparées par une chaîne de petits coteaux, et se réunissent à Steven-Fontein. On fit halte à Coglebane-Fontein, où il y a de l'eau excellente. Autour des étangs, un espace d'environ sept acres est couvert d'herbe pour le bétail; mais au-delà on ne voit que des rochers. Comme on devait parcourir cinquante milles dans un pays absolument aride, on fit une bonne provision d'eau.

Les voyageurs franchirent des plaines et des vallées étroites, et traversèrent des collines; ils longeaient une chaîne qui s'étendait à leur gauche. Le 27, à leur réveil, le chant d'un coq leur annonça qu'ils étaient dans le voisinage du kraal de Bérend, qui a mis en culture une étendue considérable de terre. Des Griquas et des Boschimans vinrent saluer les missionnaires, et furent suivis par des Matchappis de Lattakou qui allaient à la foire de Beaufort, où ils comptaient échanger des peaux de bœuf, des

sagaies, des couteaux, des boucliers et d'autres objets, contre des verroteries. Ils paraissaient n'avoir d'autre provision de voyage que deux à trois sacs remplis de lait aigre, privé de sa partie liquide et aussi dur que du fromage nouveau; il avait un goût aussi acide que le vinaigre, et produisait la même impression sur le gosier. Tous se souvenaient d'avoir vu Campbell six ans avant. Il y avait avec eux deux chefs, Tchakka et Maklanka.

L'augmentation du nombre des fusils chez les Griquas avait rendu le gibier rare dans la contrée où les voyageurs se trouvaient actuellement, et par conséquent diminué la quantité des lions, des loups et des autres bêtes féroces, qui avaient moins de moyens de subsistance. Dans les vallées l'herbe était si haute qu'elle atteignait au ventre des bœufs. Une famille de Boschimans que l'on rencontra était composée de l'homme et de la femme, d'un jeune frère, de deux filles de onze à douze ans, et d'un petit enfant que la mère nourrissait encore. L'homme avait un arc et un carquois rempli de flèches empoisonnées. Ces gens avaient une partie des intestins d'un zèbre pleins d'eau; et ils en buvaient fréquemment. Ils en remplirent aussi cinq coquilles d'œufs d'autruche, pour la porter chez eux. On donna un morceau de tabac à l'homme : en signe de remercîment il fit un signe de la tête, et articula quelques mots d'une voix très basse. On le gratifia ensuite de la peau d'un mouton tué le matin; alors il ajouta aux précédentes expressions de sa gratitude celle de se frapper les côtes avec ses coudes. Interrogé sur le temps qui s'était

écoulé depuis qu'il n'avait lavé sa peau, qui était excessivement sale, il réfléchit un peu, et ensuite répondit qu'il ne pouvait le dire, mais qu'il devait y avoir bien long-temps. Sa femme éclata de rire à la question des missionnaires. Une des filles, après avoir broyé le tabac entre deux pierres, mêla cette poudre avec les cendres blanches du feu; alors la mère prit une grosse pincée de cette composition, et mit le reste dans un morceau de peau de chèvre du côté du poil, et le serra pour l'avenir. Une raie de couleur bleu foncé, ressemblant à du tatouage, et large de six lignes, s'étendait du dessus de ses sourcils à son nez; elle en avait de plus petites aux tempes; l'homme avait plusieurs entailles aux bras, et de plus petites aux tempes; il en était de même des enfants. Ces gens dirent que c'était pour la guérison de maladies. La couleur foncée de ces entailles était due au charbon pilé dont on les avait frottées quand elles étaient fraîches. « Un peintre qui aurait voulu offrir aux Européens un échantillon de la misère humaine, s'écrie Campbell, y aurait réussi en représentant cette famille; mais les Boschimans ne semblaient pas avoir la conscience de leur triste condition » (1).

Après avoir voyagé en général dans une plaine, on traversa les monts Reyner par un défilé, et l'on parvint à Steven-Fontein. D'après le temps employé à venir de la dernière source, éloignée de cinquante-deux milles, les bœufs prêtés par Berend, qui étaient robustes et frais, avaient parcouru quatre milles à l'heure.

Des Matchappis de Lattakou, qui gardaient un

(1) Campbell's *Travels to South Africa*, t. 1, p. 62.

kraal de bétail, vinrent voir les voyageurs à Steven-Fontein, et leur donnèrent du lait; d'autres veillaient à peu de distance sur les bœufs des missionnaires de cette ville. Ces pâtres, et notamment les fils des propriétaires des troupeaux, peuvent donner une partie du lait à des étrangers; mais il leur est interdit d'en prendre pour eux; tout doit être porté au maître. Les pluies abondantes de l'année précédente avaient grossi considérablement Steven-Fontein, dont les eaux jaillissent en abondance d'une douzaine de sources. On alla visiter la source du Krouman-Rivier, que Campbell avait déjà examinée dans son premier voyage; on y entra par une ouverture différente qui était fort basse, de sorte qu'il fallut ramper; mais dans l'intérieur, la hauteur était de huit à quatorze pieds, et la voûte arquée: d'un côté le passage avait quatorze pieds de long; ensuite il tournait à droite, et était assez élevé pour qu'on pût s'y avancer à une trentaine de pieds de plus; il se partageait ensuite en plusieurs allées basses, d'où coulaient constamment des sources abondantes.

Un frère de Mahoutou, reine de Lattakou, et d'autres Matchappis, rendirent visite aux missionnaires; ils revenaient d'une expédition de chasse; ils suivirent à pied les chariots, quoique ceux-ci, grâces au bon état des bœufs, parcourussent près de cinq milles à l'heure. On finit par se trouver entre de vastes champs de sorgho (1), qui couvraient les

(1) C'est la houlque ou le sorgho des Cafres, nommé *holcus Cafrorum* par Thunberg (*Voyage*, t. 1, p. 204). Le grain est nommé *cafers corn* par les Hollandais, et *cafre's corn* par les Anglais. Il en a été question dans le premier voyage de Campbell, p. 285. E.

deux côtés de la route. Les Hottentots étaient ébahis de voir tant de terres cultivées. Les missionnaires entrèrent à cinq heures après midi dans Lattakou. Ils eurent le plaisir d'y trouver en bonne santé leurs amis, qui y étaient établis, et que deux Boschimans avaient instruits de leur prochaine arrivée (1).

§ II.

Séjour à Lattakou, et voyage au vieux Lattakou.

Les missionnaires étaient à Lattakou depuis une heure à peu près, lorsqu'ils reçurent la visite du roi Matibé; de Kossi, roi de Machâou; de Salakoutou, de trois frères du roi; des trois femmes de Matibé, et de celles des autres.

Une maison de prière très commode avait été bâtie, et pouvait contenir quatre cents fidèles. Les maisons des missionnaires formaient une longue ligne; derrière il y avait des jardins, et par-devant une clôture en roseaux; ce qui embellissait l'aspect de l'ensemble.

Le lendemain matin fut employé à faire des paquets contenant les présents destinés aux principaux personnages. Il y avait pour Matibé une scie qui lui fit un plaisir singulier; une boîte à amadou; un caléidoscope, dont il ne parut pas aussi enchanté qu'on l'avait supposé; une garniture de boutons dorés; un bonnet rouge en laine, et des grains de verroterie

(1) Campbell's *Travels*, p. 64.

sans lesquels tout le reste n'aurait été regardé que comme une bagatelle. Diverses autres choses furent ajoutées à celles-là. On choisit pour Mahoutou, son épouse, un bonnet galonné en argent, et couvert de paillettes. Kossi, roi des Machâous, ne fut pas oublié dans cette distribution. Les Machâous habitent à une grande distance au nord-est de Lattakou. Quant à Kossi, c'était un petit homme d'une physionomie douce et intéressante.

Munamits (1), oncle du roi, qui avait montré tant de bienveillance aux missionnaires à l'époque du premier voyage de Campbell, était malade. Celui-ci le trouva couché devant sa maison, sur la partie velue d'un manteau. Munamits lui tendit la main, se mit sur son séant, et dit qu'il se trouvait mieux, quoiqu'il se sentît encore mal à son aise. Il ouvrit le paquet, en tira un bonnet rouge qu'il mit sur sa tête, et prit dans la tabatière une grosse prise. Après avoir examiné chaque chose avec beaucoup d'attention et en silence, il exprima le plaisir qu'il avait de revoir Campbell.

Après le coucher du soleil, Matibé, ses trois fils et un de ses neveux arrivèrent chez M. Hamilton, où logeait Campbell. Cette visite, faite sans apparat, avait sans doute pour but d'obtenir du tabac, afin de pouvoir l'emporter secrètement, Matibé sachant bien qu'autrement chaque personne qu'il rencontrerait lui en demanderait. Un de ses fils apportait un grand vaisseau en bois rempli d'un mélange de farine

(1) Dans son premier voyage, Campbell l'appelle constamment Munanits ; dans le second, il a changé l'orthographe du nom.

et de lait, qui ressemblait à du gruau épais; cela leur tient lieu de pain. Le fils aîné, âgé de seize ans, avait l'air mâle, et cependant fort doux. Campbell lui ayant demandé s'il voudrait le suivre au pays lointain d'où il venait, le jeune homme sourit, et répondit que non. La même question ayant été adressée au neveu du roi, âgé de treize ans, il montra la terre avec son doigt, et dit : « J'aime mieux rester ici. » Matibé paraissait enchanté de ce qu'ils préféraient leur patrie à une contrée éloignée.

Campbell avait apporté une cloche; elle fut mise en place; mais lorsqu'on la sonna il n'en résulta pas, de la part des Matchappis, le degré de curiosité auquel il s'était attendu; une cinquantaine au plus accoururent pour la voir. Néanmoins cela valait mieux que la trompe employée auparavant pour appeler le peuple à la prière, et dont le son ne pouvait pas être entendu à une grande distance; ce que plusieurs personnes alléguaient pour excuser leur négligence.

Campbell prêcha ; Matibé, Kossi et plusieurs capitaines furent au nombre de ses auditeurs. Ce dernier, devant bientôt retourner dans son pays, les missionnaires exprimèrent le désir d'avoir une conférence avec lui en présence de Matibé; elle était indispensable pour qu'ils pussent convenablement négocier avec un roi étranger; ils les invitèrent donc à venir chez M. Hamilton, et Campbell les pria de lui dire leur opinion sur son projet d'envoyer des missionnaires chez les Machâous et dans les pays plus éloignés, et sur l'intention où il était de les visiter. Kossi fit un signe significatif à Matibé, pour qu'il

parlât le premier; celui-ci répondit : « Jamais je n'em-
« pêcherai les progrès de la parole de Dieu. Je n'ai
« pas d'objection contre ton idée d'aller chez les
« Machâous et chez les autres peuples qui habitent
« dans cette direction (1); mais quand tu arriveras
« chez les Machâous, Makkabba, roi de Malita (2),
« qui n'est pas éloigné de ceux-ci, apprenant que tu
« es là, t'enverra chercher. C'est un homme mé-
« chant; je serais fâché de te voir aller là. Je sais
« qu'il te tuera. J'ai dit la même chose au docteur
« Cowan; il n'a pas voulu me croire, et il n'est jamais
« revenu. »

Kossi approuva les observations de Matibé, et ajouta que si nous arrivions chez quelqu'une de ces nations, nous ne devions rien faire sans l'intermédiaire des rois, et sans leur avis. Il ajouta que l'eau était rare le long de la route.

Campbell saisit une occasion d'expliquer à Matibé la cause des éclipses de soleil et de lune; mais ce chef avait bien de la peine à croire que la terre pût se placer entre le soleil et la lune. « Quand je lui dis, ajoute ce missionnaire, que les hommes blancs venaient du nord, de pays situés au-delà de celui des noirs, il secoua la tête en indiquant le sud, comme pour signifier qu'il savait mieux ce qui en était, et

(1) « Comme toutes les marchandises d'Europe parviennent dans l'intérieur par Lattakou, ce qui procure un profit à Matibé et à son peuple, nous fûmes surpris de la facilité avec laquelle il consentit à notre voyage, qui devait être suivi de l'envoi de missionnaires, circonstance qui pouvait préjudicier à son commerce avec ces nations. » (Note de Campbell.)

(2) Malita est le nom de la ville, Wanketzens celui de la nation.

que certainement ils venaient de ce côté. Du reste, cette opinion n'avait rien de surprenant, tous les blancs qu'il avait vus étant arrivés du Cap, qui est au sud de Lattakou, et plusieurs de ses gens qui avaient voyagé très loin dans le nord, ayant toujours trouvé des nègres dans tous les pays où ils avaient pénétré. »

Quelques jours après, Campbell eut une entrevue formelle avec Matibé; Mahoutou, sa femme, et d'autres personnes de la famille y assistèrent. Campbell, assis sur une gamelle renversée, commença par dire que, conformément aux promesses qu'il avait faites dans son premier voyage, il avait envoyé des missionnaires à Lattakou, et que le roi avait été également fidèle à sa parole, en les recevant bien et en leur accordant sa protection. Lorsqu'il exprima son chagrin de ce que si peu d'enfants fréquentaient l'école, le roi répondit qu'ils soignaient le bétail. Campbell manifesta ensuite sa satisfaction de ce que Matibé et son peuple avaient abandonné l'usage de faire des incursions chez leurs voisins pour les piller. Alors Matibé répliqua que, puisqu'il s'était conformé à l'avis des missionnaires en renonçant à ces expéditions, il espérait que Campbell aurait égard au sien, en n'allant pas chez des gens qu'il n'aimait point: par exemple chez Makkabba, roi des Wanketzens; que si les Matchappis qu'il prendrait avec lui (1) venaient lui dire qu'il y avait du danger de tel côté

(1) Campbell n'en avait pas demandé; mais probablement Matibé avait résolu d'en envoyer quelques uns pour épier les actions du missionnaire, et être instruit de tout ce qui serait arrivé.

ou de tel autre, il devrait suivre leur conseil; enfin, que, puisque lui Matibé avait quitté l'habitude des incursions, action à laquelle il attachait un grand mérite, ce qui le privait du bétail qu'il se procurait par ce moyen, on devait lui fournir des fusils et de la poudre pour tuer du gibier. « Je reconnus, ajoute Campbell, que son intention n'était pas que les missionnaires dussent l'en approvisionner; mais il voulait que le gouvernement de la colonie lui permît d'en prendre en échange contre du bétail. Je lui dis que j'ignorais ce que l'on pourrait faire au Cap, et que les missionnaires n'y avaient aucun pouvoir. Comme c'était un sujet délicat, je souhaitais d'en être débarrassé le plus tôt possible; Matibé vint à mon secours, en annonçant qu'il voulait fumer et demandant une lumière; aussitôt Piklo, son fils aîné, apporta deux bâtons, dans l'un desquels il y avait une demi-douzaine de trous qui pénétraient jusqu'à la moitié de l'épaisseur, et qu'on aurait cru percés avec un fer rouge: ce morceau ayant été placé à terre, de manière à ne pouvoir remuer, Piklo posa l'extrémité de l'autre bâton dans un des trous, et la fit tourner aussi rapidement qu'il put entre la paume de ses mains, en appuyant en bas. Matibé prit ensuite le bâton, puis ce fut le tour de sa fille, jusqu'à ce que la fumée parût; elle fut suivie du feu; alors, le roi alluma sa pipe et fuma. Je demandai les deux bâtons pour les porter en Angleterre: le roi répondit qu'ayant été malade, tout ce qu'il avait chez lui était au pouvoir du médecin, mais que, lorsque cet obstacle serait écarté, j'aurais les bâtons. Celui qui s'enflammait

était de bois de lait ; l'autre, d'un arbrisseau nommé mahatcha.

Le lendemain, la conférence continua chez le roi. Campbell commença par lui demander s'il regardait comme un service rendu à lui et à son peuple, que des missionnaires lui eussent été envoyés d'un pays aussi éloigné que l'Angleterre, pour les instruire des choses qu'ils ignoraient. « Il est bien qu'ils soient « venus, répondit le roi ; ceux de nos compatriotes « qui n'ont pas voulu quitter le vieux Lattakou pour « nous accompagner jusqu'aux rives du Krouman, « nous ont dit : Les missionnaires veulent faire de « nous leurs serviteurs. » Puis, pour nous prouver que ses adhérents et lui avaient profité de l'enseignement des missionnaires, il ajouta : « Nous désap- « prouvons les choses mauvaises, par exemple, les « incursions. »

« Je lui demandai ensuite si quelqu'un de ses compatriotes était devenu meilleur ou pire, par les choses que les missionnaires leur avaient dites ; il répondit qu'elles leur faisaient plaisir, mais qu'ils ne pouvaient les comprendre ; qu'ils voudraient avoir les moyens de les entendre, et que maintenant ils dormaient bien. Alors, je le priai de me dire si la cause de ce sommeil tranquille dont ils jouissaient venait de ce qu'ils connaissaient quelque chose de meilleur, ou parce que des hommes blancs, avec des fusils, vivaient maintenant parmi eux. « La paix de « Dieu et sa parole sont venues parmi nous, » s'écria-t-il. »

La conversation continua sur le même sujet. Ma-

tibé convint qu'il ne comprenait pas encore comment la Bible ou une lettre pouvaient dévoiler leur contenu à l'homme qui les lisait, et raconta qu'étant venu trouver le missionnaire pendant qu'il écrivait, celui-ci ne lui avait jamais mis la plume à la main; et en parlant ainsi il se prit à rire; puis il ajouta que tout le monde, excepté lui, avait été invité à venir apprendre à écrire. L'interprète dit alors à Campbell que, dans la langue des Boutchouanas, il n'y avait pas d'autre mot que cœur ou haleine pour exprimer âme ou esprit, et qu'il était encore douteux que ce peuple comprît qu'il avait une âme; il saisit cette occasion de dire que, de même que Matibé, il ne voyait dans un livre que deux couleurs différentes. Le roi observa que les paroles des missionnaires étaient paisibles, et que les enfants le savaient, puisque jadis, quand les chariots arrivaient, ils s'en fuyaient, et que maintenant ils couraient à leur rencontre. Pendant que Matibé parlait, Mahoutou répétait fréquemment quelques unes de ses paroles, puis le roi les redisait. Il fut ensuite question de l'existence de Dieu; et les Matchappis rendirent un compte assez satisfaisant de sa puissance. Ce peuple était réellement devenu religieux. Peu de temps avant, une expédition avait eu lieu pour délivrer le pays des chacals qui l'infestaient; elle n'était composée que de Matchappis; ils finissaient la journée par des exercices de dévotion, et priaient pour les missionnaires et pour la sûreté de la ville (1).

Le 1er d'avril, vers deux heures du matin, un

(1) Campbell's *Travels*, p. 81.

Matchappi arriva en grande hâte du poste extérieur placé à la source du Krouiman : c'était pour annoncer que les Boschimans avaient enlevé le bétail de la société. Cette nouvelle causa un mouvement et une confusion extrême. Les hommes s'armèrent et sortirent de la ville en petits détachements, ce qui continua pendant plus d'une heure; à peine en resta-t-il quelques uns dans la ville; ils marchaient en ordre, avec leurs lances suspendues et leurs boucliers pendants sur le dos. La haine de plusieurs d'entre eux pour les Boschimans est si grande qu'ils voyaient avec plaisir cette circonstance, qui leur fournissait l'occasion de l'assouvir sur ces malheureux. Quand le messager qui apporta la nouvelle entra dans la ville, il fit entendre une espèce de cri ou de hurlement qui fut aussitôt répété d'un quartier à l'autre. En peu de temps, le roi et ses capitaines s'assemblèrent devant la maison des missionnaires. Matibé donna le commandement de l'expédition à son frère Malalla. Les Hottentots attachés à la mission partirent avec les détachements.

Il y a une trentaine d'années que les Matchappis furent presque ruinés, parce que les Corannas enlevèrent la plus grande partie de leur bétail. Le vieux capitaine griqua Cornélius Kok était alors à la chasse avec quelques uns de ses compatriotes, et rencontra les Matchappis dans cette triste situation. Il resta deux ans avec eux, les protégea, et leur fournit du gibier pour leur subsistance, jusqu'à ce qu'ils eussent recouvré une partie de leurs troupeaux : c'était pour cela qu'ils l'appelaient encore leur père.

A onze heures du matin, quatre messagers arrivèrent de Krouman-Fontein, pour informer Matibé du nombre des bestiaux volés par les Boschimans : il était de quatorze. Le 3, deux des Hottentots des missionnaires revinrent de l'expédition, n'ayant pu en supporter la fatigue. Malalla, qui commandait le détachement, proposa aussi de rebrousser chemin ; mais Teyssy, autre chef, insista pour que l'on continuât la poursuite. Ils avaient trouvé un veau récemment tué par les Boschimans, et un feu allumé pour le faire cuire ; leur approche mit ceux-ci en fuite, et ils profitèrent de l'occasion pour faire un repas. Le 4, on eut des nouvelles : les Matchappis, arrivés à la grande caverne qui est le refuge général des Boschimans de ces cantons lorsqu'ils sont poursuivis, reconnurent, par les traces, que ceux-ci étaient allés plus loin ; d'où ils conclurent qu'ils venaient des bords du Malalarin ; ces traces étaient si visibles, qu'on les distinguait au clair de la lune. Dans ces sortes d'expéditions, ceux qui font la poursuite étendent leur front, afin d'avoir mieux en vue les vestiges des fuyards, et de temps en temps on appelle, de différents points de la ligne, pour savoir si l'on en voit encore. Ils observent également si une portion quelconque du bétail a été envoyée dans une direction différente de celle que suit la masse. Ayant remarqué, dans cette occasion, que les traces d'un Boschiman et d'un bœuf tournaient à droite vers les montagnes, ils en conclurent que le bœuf avait été donné à cet homme en récompense d'avoir guidé les voleurs au kraal du bétail.

Le 5, vers le coucher du soleil, des clameurs universelles indiquèrent que l'expédition revenait; quatre-vingts hommes arrivèrent, ayant laissé en arrière les autres, trop fatigués. Ils marchaient en lignes, sur six de hauteur, chacun portant devant lui un bouclier, et sa lance dressée; tous chantaient ensemble, sans faire attention à ceux qui les entouraient. Il y en avait toujours un ou deux qui sortaient des rangs, allaient à une distance de quatre-vingt-dix à cent pieds, en avant et en arrière, imitant l'attaque contre les Boschimans, ou faisant mine de se défendre contre eux. En entrant dans la ville, ils marchèrent droit à l'enclos, devant la maison de Matibé, où ce roi et ses capitaines étaient assis à gauche de la porte, ceux-ci en demi-cercle, le roi au milieu et en avant. Le détachement s'assit en face à une distance d'une soixantaine de pieds. Une troupe nombreuse de femmes salua les guerriers à leur arrivée.

La cérémonie commença par un chant grave, durant lequel tous les hommes sortirent des rangs tour à tour et deux à deux, pour exécuter des évolutions militaires. Quand elles furent finies, le chant cessa, et Malalla, chef de l'expédition, se leva, et raconta ce qui s'était passé. Matibé avait été instruit à l'avance de ces particularités par des messagers envoyés au-devant des guerriers, et montés sur des bœufs. Malalla commença son discours par tancer les hommes qui étaient restés à Lattakou, au lieu de l'accompagner; il dit ensuite qu'arrivés à Koning-Fontein, les Matchappis reconnurent les traces de cinq bœufs conduits à droite vers les monts Reyner; mais

ils suivirent ceux du troupeau le plus nombreux jusqu'au kraal des Boschimans, où ils trouvèrent neuf de ces animaux tués. Les Boschimans s'enfuirent avec cinq bœufs, et en égorgèrent un en route. Afin d'engager les Boschimans à revenir, les Matchappis laissèrent tout dans le même état, et se retirèrent hors de la vue, à une certaine distance. En effet, les Boschimans se rapprochèrent de leur kraal; mais, ayant aperçu quelques Matchappis, ils décampèrent de nouveau. Alors ceux-ci s'avancèrent, mangèrent les bœufs, puis retournèrent à Lattakou. Durant ce discours, les femmes firent fréquemment entendre des acclamations. La voix et les gestes de Malalla auraient fait honneur au premier orateur d'un pays civilisé. Campbell observe qu'on aurait cru entendre réciter des vers blancs. Quelquefois Malalla penchait la tête silencieusement; ensuite il la relevait, et continuait son récit, qui dura près d'un quart d'heure. Le détachement avait pris tous les effets des Boschimans qu'il avait pu trouver, tels que nattes, peaux, etc. Ces objets furent suspendus autour de l'enclos comme des trophées. Lorsque Malalla eut fini, Matibé se leva, et réprimanda sévèrement les hommes du détachement pour n'avoir pas continué la poursuite jusqu'à ce qu'ils eussent joint les Boschimans et les bœufs qui restaient encore; ensuite l'assemblée se sépara. Quelques femmes paraissaient presque folles de joie de revoir leurs fils et leurs maris revenus sains et saufs. Elles chantèrent et dansèrent jusqu'à minuit. L'expédition avait duré six jours (1).

(1) Campbell's *Travels*, p. 106.

Le lendemain Matibé, Malalla et quatre des principaux capitaines vinrent chez Campbell pendant qu'il écrivait, action qui sembla leur inspirer le plus vif intérêt. Campbell apprit que Kossi, roi des Machâous, était parti depuis deux jours. Ces gens n'ont pas d'idée de ce que c'est que prendre congé. L'après-midi, Matibé revint, amenant deux bœufs, afin d'acheter un fusil pour ses frères, parce qu'il s'était aperçu que les missionnaires en avaient plusieurs. « C'était une affaire très délicate, dit Campbell; car je savais que le fusil lui tenait au cœur, et, d'un autre côté, je n'ignorais pas que le gouvernement colonial du Cap était opposé, avec raison, à ce que les peuples vivant au-delà des limites de la colonie eussent des fusils; je dis en conséquence à Matibé que j'avais encore une longue route à parcourir, et que ces armes m'étaient nécessaires non seulement pour ma défense, mais encore plus pour tuer du gibier pour notre nourriture; qu'il ne devait donc pas être surpris de ma répugnance d'en céder aucune. Il fut visiblement contrarié de cette réponse; mais il eut l'air de trouver quelque force dans les raisons que j'alléguais. Le soir, il m'apporta de la bouillie en présent, ce qui n'était pas une petite marque d'amitié de la part d'un homme si peu prodigue. Un domestique avait transporté le vase jusqu'à la porte; là le roi l'avait pris pour le placer sur la table de mon appartement : il avait l'air très content de sa générosité. »

Le même jour, les missionnaires apprirent que le roi et ses capitaines étaient décidés à tirer une vengeance signalée des dernières déprédations des Bos-

chimaus, en envoyant contre eux une expédition nombreuse. Quelque temps avant, ceux-ci ayant tué un frère de Matibé, l'on avait pris le même parti; les Matchappis massacrèrent tout ce qu'ils rencontrèrent de cette misérable nation, hommes, femmes, enfants, au nombre de près de deux cents. Il paraît que les Boschimans, quand ils se voient attaqués par une troupe supérieure en nombre, et qu'ils n'ont aucun espoir de s'échapper, ne font pas de résistance, et se laissent égorger. Il en est de même des Matchappis: il y a quelque temps, une troupe considérable de Boschimans marcha contre le vieux Lattakou, et en plein midi s'empara de presque tout le bétail, à la vue de la ville. Les Matchappis, intimidés par une défaite que les Boschimans leur avaient fait éprouver récemment, ne les poursuivirent pas. Les Boschimans, enhardis par ce manque de résolution, s'avancèrent jusqu'aux habitations, et demandèrent des pots pour faire cuire la viande du bétail enlevé; mais, dans une dernière occasion, les Matchappis se montrèrent plus courageux, et depuis ils n'ont pas été inquiétés (1).

Campbell et ses compagnons avaient entendu parler d'une grande caverne à l'extrémité des monts Reyner, à peu près à trois milles au sud de Lattakou. Ils y allèrent avec Mousica-Piklou, fils du roi et de Mahoutou; Yankein, également fils du roi et de la vieille reine; Kouky, neveu du roi; Makkamma, petit-fils de Munamits; Élisa, domestique du roi; et le fils d'un forgeron. Sans eux, les missionnaires

(1) Campbell's *Travels*.

auraient eu beaucoup de difficultés à traverser les champs de sorgho. La caverne était à la moitié de la hauteur de la montagne: elle a neuf cents pieds de long et cent cinquante à cent quatre-vingts de hauteur; elle semblait avoir été creusée dans une falaise, la partie supérieure formant une saillie de plus de soixante-dix pieds; le fond était presque perpendiculaire; vers l'extrémité méridionale, la route diminuait graduellement de hauteur. Plusieurs nids de guêpes venimeuses étaient attachés à cette voûte; de loin, ils ressemblaient aux nids d'hirondelles qu'on voit en Europe; mais, en les examinant de plus près, on reconnaissait qu'ils consistaient en une réunion de cellules composées d'une sorte de cire blanche. De gros morceaux de rochers étaient tombés d'en-haut. Un des missionnaires fit une traînée de poudre, et l'enflamma avec un verre ardent; ce qui d'abord effraya, et ensuite divertit beaucoup les Mâtchappis. Ayant trouvé de grosses pierres de rocher transparent, ceux-ci offrirent de les transporter à la ville pour les missionnaires. Piklou en garda une sur son épaule nue pendant plus d'un mille; alors il dit que cette pierre était fâchée, et la fit porter par son domestique. Il voulait dire, par le mot fâché, que les angles de la pierre, étant aigus, faisaient du mal à son épaule. Près de l'endroit où l'on avait rencontré cette espèce de spath, on découvrit dans la roche granitique trois grandes excavations pleines d'eau de pluie, qui causa autant de plaisir que si c'eût été un trésor, toute la troupe étant altérée; quoique cette eau fût tiède, elle rafraîchit beaucoup les voyageurs. Piklou remarquant

que les missionnaires examinaient presque tous les objets qu'ils voyaient, cueillit pour eux plusieurs plantes curieuses. Campbell avait mis quelques pierres dans sa poche; les Matchappis rirent de bon cœur de ce qu'il traitait ces pierres avec tant de respect (1).

Un intervalle d'une cinquantaine de milles sépare le nouveau Lattakou de l'ancien : ces deux villes ont à peu près la même population, qui est de quatre mille âmes. Les maisons et les kraals sont de forme semblable. Les missionnaires étant allés sur une éminence, purent bien juger de l'aspect du nouveau Lattakou; les quartiers, au nombre de six, sont séparés les uns des autres, afin que chacun puisse avoir à sa portée des champs pour semer le sorgho; des buissons épineux pour faire des clôtures, et du bois pour le chauffage. Les missionnaires résidents, et quelques Hottentots attachés à la mission, ont creusé un canal du Krouman à la ville; sa longueur est de trois milles, et il procure les moyens d'arroser les champs, et les jardins situés sur ses bords. Les cultures s'étendent à deux milles au-delà, le long de la rivière. Quoiqu'elle soit épuisée par ce canal, elle devient bientôt plus grosse qu'auparavant, parce qu'une douzaine de fontaines qui jaillissent au-dessous de la retenue des eaux, et qui ne tarissent jamais, remplissent son lit. Sur le penchant d'un coteau bas, près de la retenue, il y a une excavation qui ressemble à une carrière; elle est en forme de cône renversé, profonde d'une quarantaine de pieds; elle paraît être principalement

(1) Campbell's *Travels*, p. 92.

creusée dans le roc vif, qui est mêlé d'un peu de terre rouge; des buissons croissent dans le fond. Trois des quartiers de Lattakou sont situés un peu au nord-est des autres; tous sont à une distance considérable de la rivière. Campbell, ayant fait des observations à cet égard, apprit que les Boutchouanas regardent comme insalubre de demeurer près d'une rivière; et il se souvint qu'effectivement le vieux Lattakou était à deux milles de la rivière de même nom (1).

Les pluies viennent fréquemment du nord-ouest et de l'ouest, ce qui est la direction du grand désert; quelquefois une petite pluie fine arrive du sud, jamais de l'est. Un mois avant l'arrivée de Campbell, la récolte de sorgho avait presque manqué à cause du défaut de pluie. Durant la sécheresse, les Matchappis s'étaient fréquemment adressés au faiseur de pluie, personnage qui prétend posséder la faculté d'en faire tomber, au moyen de divers enchantements; mais son pouvoir avait été sans effet. Le roi en instruisit les missionnaires, et les pria de faire des prières pour la pluie. Ceux-ci fixèrent un jour de chaque semaine pour une prière du soir; depuis que ces réunions avaient commencé, la Providence avait voulu qu'il plût toutes les semaines : ces ondées étaient accompagnées de tonnerre et d'éclairs très vifs. Après cette abondance de pluie salutaire, il y eut des prières d'actions de grâces.

Avant d'arriver à Lattakou, Campbell avait projeté de pénétrer plus loin dans l'intérieur de l'Afrique,

(1) Campbell's *Travels*, p. 104.

si c'était possible. Les circonstances favorisèrent ses desseins; les nations vivant plus au nord étaient en paix. Matibé, roi des Matchappis, se montrait favorable à l'entreprise; Munamits, oncle du roi, consentit à accompagner le missionnaire; plusieurs Matchappis témoignèrent le désir de le suivre, afin d'échanger, sous la protection des fusils européens, des verroteries contre du fer chez les Maroutzis; enfin il eut la compagnie de M. Read, que son long séjour à Lattakou avait familiarisé avec les mœurs et les usages des Boutchouanas, et qui connaissait plusieurs habitants des pays que l'on allait visiter. Le départ eut lieu le 11 avril. Le chariot des voyageurs était entouré du roi, de sa femme et de beaucoup de Matchappis, dont quelques uns les suivirent hors de la ville. Ceux qui devaient faire partie de l'expédition avaient rempli une partie de la voiture de peinture rouge et de poudre bleue luisante, de verroterie, de manteaux, qu'ils voulaient donner en échange contre du fer, du cuivre et du bétail.

Après que l'on eut passé le Krouman, on entra dans une plaine qui se prolonge au nord jusqu'au vieux Lattakou. La première halte fut à Harré-ê-Tuneouay (champ de chasse), où quatre Matchappis, partis à l'avance, avaient déjà allumé du feu. Campbell reconnut, à la lueur des flammes, Mionstoui, qui, dans son précédent voyage, avait été un de ses guides de Lattakou à Malapitzi. Comme, dans le voisinage de Lattakou, les deux saisons des fleurs sont, l'une en janvier et février, et l'autre en août et septembre, on n'en vit guère, leur temps étant

passé. La plaine où l'on marchait était couverte de longues herbes mêlées de groupes d'arbrisseaux. Le Maklarin est formé par la jonction de deux petites rivières près du lieu où l'on s'était arrêté; il coule au sud-ouest un quart-ouest jusqu'à son confluent avec le Krouman sur la lisière du grand désert; ensuite tous deux disparaissent bientôt, ainsi que Campbell eut ensuite l'occasion de l'observer. Dans la saison des pluies, le Maklarin est considérable; mais dans les mois de sécheresse il diminue beaucoup. On campa, le 12, sous un mimosa, qui préserva la troupe de l'air froid de la nuit.

Munamits n'était jamais entré dans un chariot; il ne se serait même pas hasardé à employer cette manière de voyager, si un gros rhume dont il venait de guérir ne l'y avait pas forcé. Comme il se tenait trop ferme sur son siége, et ne cédait pas au mouvement de la voiture, il était jeté contre les côtés, ou frappait le haut avec sa tête chaque fois que les roues rencontraient de grosses pierres. Les Boutchouanas dorment peu en voyage; ils aiment mieux causer autour du feu, racontant ce qu'ils appellent des nouvelles, ou plutôt répétant des histoires que tous ont peut-être entendues cinquante fois. On arriva, le 13, au vieux Lattakou. Cette ville est bâtie dans une grande vallée traversée par la rivière de même nom, et bornée au nord par une file de coteaux bas, dirigés de l'est à l'ouest, et entremêlés de beaux mimosa. Le vieux Lattakou est à peu près de la grandeur du nouveau. Toute la population sortit au-devant des missionnaires. Ceux-ci trouvèrent Mahoumou-

Pelou (cœur généreux), le chef actuel, assis sur la place au milieu de ses principaux capitaines, et prêt à recevoir les étrangers : il était occupé à coudre un bonnet de cuir. Deux femmes qui étaient près de lui faisaient, avec du jonc, des bonnets de forme circulaire, et très propres. Les capitaines prirent la main des missionnaires, et quelques uns demandèrent aussitôt du tabac. Les enfants, quoiqu'ils eussent déjà vu des blancs, étaient très effarouchés; mais leur frayeur se dissipa bientôt. Le chef présenta aux missionnaires deux pots de bouillie, qu'il goûta d'abord pour montrer qu'elle ne contenait pas de poison.

Cupidon, ce missionnaire hottentot dont il a été question dans le premier voyage de Campbell, vint de Malapitzi pour voir celui-ci. Ses chariots paraissaient aussi antiques que s'ils eussent appartenu au temps qui précéda le déluge; au lieu d'être couverts en toile, comme les autres, ils l'étaient avec deux peaux de bœuf qui avaient encore leur poil, et que la chaleur et la pluie avaient tellement racornies, qu'elles laissaient de chaque côté un intervalle d'un pied au-dessus du bois.

Campbell avait le plus grand désir de visiter l'emplacement où était le vieux Lattakou lors de son premier voyage, et où la population actuelle des deux villes était alors réunie. Il est à six milles de distance à l'est. Les missionnaires y allèrent à cheval, et se firent accompagner de deux Hottentots armés. Ils rencontrèrent sur la route plusieurs anciens kraals à bétail, construits en pierre; mais les Matchappis n'ont

aucune tradition sur la nation qui les a construits; ils savent seulement que ce ne sont pas leurs ancêtres, car ils ne font les clôtures qu'en branchages, et une génération suit aveuglément les usages de celles qui l'ont précédée. Campbell découvrit plus tard que ces constructions étaient dues aux Maroutzis, ou à quelque autre nation qui les avoisine, et qui aujourd'hui bâtit des enclos semblables. Les Maroutzis ont donc habité le pays que les Matchappis occupent maintenant; mais la cause qui les a portés à s'en éloigner autant est absolument inconnue.

Il ne restait pas le plus petit vestige du vieux Latakou; on ne voyait sur son emplacement d'autres créatures vivantes que quelques oiseaux solitaires et des lézards. Le terrain était couvert de grands buissons de mimosa, qui, en peu de temps, devaient devenir des arbres et former une forêt impénétrable. Les missionnaires allèrent au puits que leurs gens avaient creusé, et qui contenait encore de l'eau excellente. De retour à la ville, ils réunirent dans leur tente Mahoumou-Pelou et quelques uns des principaux habitants, afin de les consulter sur leur intention relativement à la réception d'un missionnaire, objet qui devait leur occasionner de la dépense. Mahoumou déclara qu'il serait très satisfait d'en voir arriver un. Dans la soirée, les Matchappis dansèrent pendant environ une heure près des chariots, et ensuite depuis le coucher du soleil jusqu'à dix heures du soir : ce divertissement fut très bruyant, surtout de la part des femmes (1).

(1) Campbell's *Travels*, p. 117 à 132.

§ III.

Voyage du vieux Lattakou à Korritchané.

Le 15, les missionnaires partirent du vieux Lattakou; les chefs et une partie de la population les accompagnèrent jusqu'à un coteau éloigné de plus d'un mille. « Du haut de cette éminence, dit Campbell, le pays que nous avions devant nous présentait un aspect nouveau. Du Cap à Lattakou, la surface de la terre était nue, excepté sur le bord des rivières : ici elle était partout couverte de bois; les arbres, au lieu d'être rapprochés les uns des autres, étaient épars, et quelquefois en groupes; on aurait dit un beau parc. Le seul canton de l'Afrique qui, dans mon premier voyage, eût offert quelque ressemblance avec ce que j'apercevais en ce moment, était celui des environs de Malalarin, à peu près à cent milles à l'est du nouveau Lattakou. Partout de l'herbe fort longue croissait entre les arbres; quoique l'hiver fût proche, la chaleur rappelait l'été de l'Angleterre. Ce pays diffère du Zuureveld ou Albany, sur les confins de la Cafrerie, en ce que dans ce dernier les bois sont presque impénétrables, excepté pour des Cafres. Ici le voyageur se croit entouré d'un bois où il n'arrive jamais, les arbres ayant l'air de se séparer à mesure qu'il avance. Les traces de chariots n'étaient plus visibles; on n'apercevait que des sentiers larges d'environ dix-huit pouces; ils sont tracés par les pas des Matchappis qui vont des kraals

à bétail porter du lait à la ville. Les racines des herbes qui croissaient en touffes séparées étaient si dures, que les chariots éprouvaient des cahots comme s'ils eussent roulé sur des pierres.

Au bout de six heures de marche, on passa devant un lac d'eau saumâtre; les bœufs n'en burent que très peu. Une heure après, on se trouva sur les bords du Tchou-aï-ing, autre lac, alors à sec; sa circonférence est à peu près de quatre milles; le fond est d'argile blanche, et, à une certaine distance, ressemble à du sel. Sur ses bords, il y a une demi-douzaine de trous creusés par les Matchappis, et contenant de l'eau couverte de substances végétales vertes; elle n'avait pas mauvais goût. Des troupes de quaggas, springbocks, et d'autres animaux sauvages paissaient tranquillement sur ses bords. Le 15, dans la soirée, les six moutons de la caravane s'enfuirent dans un accès de frayeur; tous les Matchappis coururent pour les rattraper, et revinrent sans y avoir réussi. Le 16, au point du jour, les moutons égarés furent retrouvés; mais on reconnut qu'il manquait deux chevaux et trois bœufs; quelques hommes partirent à leur recherche. A huit heures, les deux chevaux furent ramenés; et une heure après on apprit qu'un des bœufs avait été tué par des lions; fâcheuse nouvelle, parce que les missionnaires n'avaient pas plus de bétail qu'il n'en fallait pour traîner les chariots. Les deux autres bœufs arrivèrent ensuite, conduits par les gens de la caravane, qui rapportaient une partie de l'animal mis en pièces par les lions.

Le même jour on vit les montagnes de Malapitzi,

à une quarantaine de milles dans le sud. On fit halte le soir à un groupe d'arbres nommé Mooutouatzepé (jambe de springbock), d'après une rivière qui coule, dit-on, à l'est. Quoiqu'il n'y eût pas d'eau, on pensa qu'il convenait de rester là plutôt que de voyager dans l'obscurité, à cause des dangers que présentaient les fosses, les lions, les branches des arbres qui auraient enlevé la couverture des chariots, et les nids de fourmis, si hauts et si durs qu'ils les auraient probablement fait verser. Dès qu'on faisait halte, les moutons avaient pris l'habitude étrange de s'échapper, malgré les efforts des Hottentots et des Matchappis pour les retenir; il fallait courir pendant près d'un mille pour les rejoindre. A peine ramenés, ils s'enfuyaient d'un autre côté. Ce soir-là, arrêtés enfin l'un après l'autre au bout d'une lutte d'une heure, ils furent attachés aux chariots, ainsi que les bœufs. Réunis autour de trois grands feux, à l'abri d'un énorme mimosa, les Matchappis, qui avaient eu de la viande en abondance, parlaient avec tant d'action, et même d'un air si courroucé, qu'on aurait pu croire à chaque instant qu'ils allaient se porter des coups de sagaie, ou se fendre la tête avec leurs haches de bataille. Au plus fort du vacarme, Campbell ayant demandé à l'interprète la cause de la dispute, celui-ci répondit d'un air insouciant qu'elle roulait simplement sur la meilleure route qu'il convenait de faire le lendemain pour avoir de l'eau. Cette scène désagréable dura jusqu'à minuit (1).

(1) Campbell's *Travels*, p. 142.

Le 17, après une heure et demie de marche, on parvint à un étang nommé Masse-Tâtché (dispute gagnée). C'était un dimanche; on ne bougea pas de la journée. Avant le lever du soleil, un lion vint près des chariots, et après avoir rugi plusieurs fois, il s'en alla. On vit arriver Marissé, gendre de Matibé, qui gardait des troupeaux dans le voisinage. Il faisait partie de la peuplade du vieux Lattakou. Quand il se rencontra dans la tente avec Munamits, celui-ci lui raconta en détail tout ce qui s'était passé durant le voyage; et à son tour, Marissé fit en peu de mots le récit de ses aventures. Le soir, Munamits annonça qu'il ne connaissait pas le pays au-delà de celui des Tammahas, où l'on allait entrer. Lorsqu'il avait proposé aux missionnaires de les accompagner, c'était pour leur servir de guide jusque chez les Maroutzis, le peuple le plus éloigné qu'ils eussent l'intention de visiter. Quand on fut parti de Lattakou, il dit qu'il ne connaissait la route que jusque chez les Machâous, qui sont avant les Maroutzis; maintenant il changeait encore de langage. Les missionnaires ne purent former aucune conjecture exacte sur ces variations: était-ce la frayeur des dangers attachés à une telle entreprise, ou la crainte que le commerce de sa nation ne souffrît quelque préjudice? c'est ce qu'il leur fut impossible de deviner.

Depuis Lattakou, on avait monté presque constamment; mais, le 18, on commença à descendre; le terrain offrait une descente à perte de vue vers l'est. Quatre collines, le Maslouramach (graisse du lait ou beurre), le Lemati et le Machâou s'élevaient au mi-

lieu de la plaine, qui était peu boisée, et entouraient un petit étang d'eau blanchâtre, mais de bon goût, et près de laquelle on campa. Les vrais Boschimans ne passent jamais le Groote-Rivier ; ceux que l'on rencontre dans ces cantons reculés sont une race mélangée dont les kraals sont éparpillés ; des gens de la caravane en aperçurent un, mais ne purent jamais déterminer les habitants à venir aux chariots. Au-delà des coteaux, le pays parut de nouveau aussi uni que la mer. On ne voyait plus d'arbres ; on voyageait à travers de grands buissons qui diminuaient graduellement en hauteur ; enfin ils finirent par ne plus avoir que deux pieds, et par devenir rares. On vit tant de traces de lions, que les Hottentots et les Matchappis, quoique très experts en ces sortes de matières, n'en purent déterminer le nombre. Pendant la nuit, leurs rugissements troublèrent le sommeil des voyageurs, et effrayèrent tellement les bœufs attelés, que, par leurs mouvements, ces animaux manquèrent de renverser le chariot de Campbell. On avait campé près d'un trou profond et rempli d'eau, mais inaccessible aux bœufs ; il n'était qu'à quelques pas de distance d'une rivière qui ne coule que dans la saison des pluies.

Après avoir passé au milieu de petits buissons dont les feuilles étaient d'une couleur que Campbell compare à celle du vert-de-gris, on entra, le 19, dans une plaine immense et nue. En avançant, on vit le sommet d'une colline basse s'élever peu à peu dans le nord-est ; mais rien n'interrompait la triste uniformité de la perspective, excepté lorsque des troupes

de quaggas, d'autruches, de gnous, de springbocks, de hartebest, et d'autres animaux sauvages, se montraient. La chasse procura aux Matchappis un quagga qu'ils mangèrent avec délices : ces gens sont voraces; la veille ils avaient eu deux marmites pleines de chair de quagga, ce jour-là ils en eurent trois. La chaleur força de s'arrêter près du lac Manapanné : il a près d'un mille de circonférence, mais n'est pas profond; il paraît très-fréquenté par différentes espèces de canards et d'autres oiseaux aquatiques; on en tua quelques uns, et l'on trouva de leurs œufs. L'eau de ce lac, de même que celle de tous les étangs de cette contrée, est blanche, à cause d'un mélange d'argile; mais elle a bon goût. Campbell pense que ce lac n'est alimenté que par les pluies. Tandis que l'on était sur ses bords, on reçut la visite d'une horde de Boschimans composée de onze hommes, onze femmes, sept grands garçons et trois petits enfants; ils sont sujets de Matibé, et lui portent toutes les peaux des chacals qu'ils prennent; ils peuvent disposer à leur gré des autres animaux. Deux des hommes avaient perdu leur œil droit. On leur donna de la chair de quagga et du tabac; ils s'en allèrent bientôt. Quoique leur kraal fût à deux milles de distance, on les entendit distinctement, après le coucher du soleil, chanter, danser et frapper des mains.

Le voyage continua, le 20, à travers une plaine absolument nue, jusqu'au lac Tchaou-aï-ing-Mirebouh, dans le voisinage duquel il y a deux collines basses, et, à quelques milles au nord, une troisième plus haute, couverte d'arbres et d'arbrisseaux. Ce

66041

lac paraît avoir cinq à six milles de circonférence; son eau était aussi salée que celle de la mer; il est entouré de pierres calcaires et de pierres schisteuses, bonnes pour construire des maisons et pour faire des ardoises. Une centaine de phénicoptères étaient dans ce lac lorsque Campbell le visita. On avait vu dans la plaine des troupes nombreuses d'animaux, et on y avait rencontré des flaques d'eau; l'herbe qui les entourait était plus verte que celle qu'on avait aperçue ailleurs. Dans cette région de l'Afrique, les pluies ne sont pas périodiques comme dans la plupart des autres; elles tombent en toute saison; néanmoins l'herbe étant aigre, les bœufs des voyageurs voulaient à peine en brouter; malgré sa belle couleur, elle est dure et comme dépourvue d'humidité; mais probablement les bêtes sauvages l'aiment beaucoup, puisqu'elles fréquentent autant ces cantons.

La plaine nue continua au-delà du lac; on rencontra trois étangs; ils y sont nombreux. On voyageait au hasard, toutefois en se dirigeant constamment au nord-est. La journée du 20 fut froide et sombre; il plut beaucoup à une certaine distance, et trois fois la pluie mouilla la caravane. Dans la soirée, il y eut, comme à l'ordinaire, des éclairs très vifs; leur présence rend cette période de la journée moins triste. Vers le coucher du soleil, on gagna des buissons que l'on vit à l'est. Ils mirent les voyageurs à l'abri du vent du nord-ouest, qui était très froid. Quand on sortit, le 21, du milieu de ces halliers, on se retrouva dans la plaine. Une élévation visible de sa surface cachait le pays au nord et au nord-est. A midi on

entra dans un bois de mimosa à longues épines; l'aspect du pays devenait plus gai, par le mélange de plaines et de buissons, et par la vue des troupeaux des Tammahas, qui pâturaient. On passa devant un lac de plusieurs milles de circonférence, et dont l'eau était cachée par les joncs et les roseaux qui y croissaient. Enfin, à l'extrémité du bois, les missionnaires entrèrent dans une campagne unie qui leur rappela les communaux de l'Angleterre. Ils y aperçurent des troupes de femmes et d'enfants quittant les champs de sorgho, et accourant pour contempler le spectacle étrange des maisons mouvantes ou chariots. Tous se tenaient à une distance respectueuse, sauf quelques enfants, qui approchèrent à une trentaine de pas; ce qui certainement était très hardi. Le mouvement des roues attirait principalement leur attention, et les divertissait beaucoup. Quand on approcha de Meribohouey, on en vit sortir un grand nombre d'habitants armés de sagaies, de haches de combat, de longs bâtons; coiffés de bonnets de peau, vêtus de manteaux de cuir, chaussés de sandales, et tous peints de rouge. Ils présentaient un aspect formidable, quoiqu'ils vinssent comme amis. Après des salutations mutuelles, tout le monde entra à la fois dans la ville, et les chariots furent placés dans un enclos près de la porte principale (1).

«Peu d'instants après notre arrivée dans la ville principale des Tammahas, dit Campbell, près de cinq cents personnes de tous les âges s'assemblèrent, sur plu-

(1) Campbell's *Travels*, p. 181.

sieurs lignes, vis-à-vis des chariots. Les deux ou trois premiers rangs s'assirent à terre, afin que les autres pussent nous voir. Étant resté quelques moments devant eux pour satisfaire leur curiosité, je m'approchai de plusieurs enfants assis en avant; mais dès qu'ils eurent aperçu mon mouvement, ils s'enfuirent bien loin; aucun des autres ne rit de leur frayeur. Alors, voyant près de moi Tannenyana, petite fille de sept ans que son père, Pelanghaié, avait amenée de Lattakou, je la pris par la main, et je m'avançai vers d'autres enfants; ceux-ci, voyant qu'elle était de la même couleur qu'eux et habillée comme eux, et que cependant elle marchait familièrement à mon côté, ne bougèrent pas de leur place, et me laissèrent toucher leur tête; mais la gravité de leur physionomie annonçait qu'ils éprouvaient intérieurement un grand trouble.

« Nous disposâmes nos trois chariots en triangle, et plaçâmes au milieu notre tente; l'action de la dresser causa un grand étonnement. Construire une maison en cinq minutes avait dû paraître jusqu'alors une chose impossible. Pas un seul Tammaha n'osa s'approcher de la tente jusqu'à la prière du soir; alors ils la remplirent, et d'autres s'assirent vis-à-vis de la porte. Connaissant leur caractère sanguinaire, je leur adressai une exhortation dont le texte était pris de l'Épître de saint Paul aux Galates, ch. VI, v. 10 : « Faisons du bien à tous les hommes. » Ils restèrent bien tranquilles, et eurent l'air de m'écouter avec attention; tout était nouveau pour eux, les choses qu'ils voyaient et celles qu'ils entendaient; la tente, la table,

la chandelle, le chant, la prière, dans leur langue, par le moyen de notre interprète, tout semblait exciter chez eux l'intérêt et la surprise. Jamais, dans le cours de mon voyage, je n'avais plus vivement désiré la présence des amis des missions, pour être témoins de ce spectacle.

« Le soir, Munamits vint dans la tente avec l'interprète, ce qui me fit penser qu'il allait me faire une communication importante. Il nous dit qu'ayant été informé de notre intention d'aller chez les sujets de Sybinell, nation à l'est des Tammahas, après que nous aurions été chez les Maroutzis, il jugeait convenable, ayant été chargé de nos personnes, de nous déclarer qu'il ne croyait pas qu'il y eût pour nous de sûreté à aller chez ce peuple; que si nous étions décidés à faire cette course en revenant de chez les Maroutzis, il ne nous accompagnerait pas, et nous attendrait chez les Machâous; il ajouta que, de ce côté, il n'y avait pas de fin aux querelles des nations; qu'elles n'avaient d'autre occupation que de se tuer les unes les autres, et qu'il pensait, en conséquence, qu'elles avaient un pressant besoin de la parole de Dieu. Il exprima ensuite son chagrin de ce que la sienne ayant été, dans cette contrée, la première qui eût entendu cette parole, il n'eût ni oreille ni cœur pour la comprendre. »

La pluie, qui avait duré toute la nuit, avait tellement rempli d'eau l'endroit où étaient les chariots, que le lendemain matin c'était un vrai bourbier. Il fallut les retirer de là, et ils furent traînés hors de la ville sur un terrain sec. Dans une conférence qui eût

lieu avec les principaux personnages, les missionnaires apprirent que le nom du roi était Libé; un autre commandait dans la partie de la ville où ils s'étaient arrêtés; il était plus jeune, et se nommait Mahalalcouhey (raclures de peau). Libé paraissait âgé de soixante ans; il était très noir, avait la barbe blanche, et le visage très ridé. Campbell exposa le motif de son voyage, qui était d'instruire les Tammahas de la parole de Dieu, et de s'informer si, de même que Mahoumou-Pelou, chef du vieux Lattakou, ils étaient disposés à recevoir des instituteurs, et à s'engager à les protéger. Ensuite Munamits leur expliqua le motif qui l'avait engagé à venir avec les missionnaires, et ce que ceux-ci enseignaient aux Matchappis. Il leur assura que les missionnaires ne demanderaient rien pour eux-mêmes, et se contenteraient de recevoir ce qu'on voudrait leur donner; qu'ils ne prenaient rien par force; que c'étaient des hommes paisibles; qu'à leur exemple, il était venu sans armes, et que leurs fusils servaient à tuer, non pas des hommes, mais des lions, des éléphants, des rhinocéros, et du gibier pour manger (1).

Mahalalcouhey parla le premier; il conseilla aux missionnaires de ne pas aller chez Makkabba, qui leur ferait du mal; puis il ajouta: « Nous avons grand « besoin de la parole de Dieu; car nous avons des ennemis de tous les côtés; nous avons les mêmes intentions que Mahoumou-Pelou; nous recevrons « avec plaisir des instituteurs. » Libé prit ensuite la

(1) Campbell's *Travels*, p. 259.

parole comme un homme décidé, et comme un homme qui, s'il menaçait, exécuterait certainement ses menaces. Il commença par se plaindre des Corannas de Malapitzi, qui, quelques années avant, lorsqu'ils n'avaient pas encore d'instituteurs, lui avaient enlevé sept paires de bœufs, et tué son frère. Il exigeait qu'on lui rendît le bétail, sinon il vengerait cette insulte; d'ailleurs il n'insistait sur ce point que parce qu'ils avaient tué son frère, dont la vie était plus précieuse que tout ce qui avait été pris. Les missionnaires lui promirent leurs bons offices auprès des Corannas. Après cela il se plaignit de Salakoutou, oncle de Matibé, qui ne venait dans le pays des Tammahas que pour leur faire du mal. Munamits répondit que Salakoutou était un méchant homme, qui n'osait jamais retourner dans un lieu où il était allé une fois, parce qu'il y commettait toujours du dégât. Alors le roi exprima le désir de voir arriver des missionnaires chez les Tammahas, parce que les enfants broieraient et mangeraient les os des animaux que leurs pères jetteraient, et que les hommes pourraient se nourrir de la peau des animaux qu'ils tueraient. Il finit en disant : « Tous les hommes devraient entendre la parole de Dieu. »

Campbell ayant apporté deux paquets contenant de petits présents pour le roi et les principaux capitaines, ouvrit d'abord celui de Libé, et lui donna les objets un à un; ce fut en premier lieu un bonnet de nuit blanc. Libé s'informa de son usage; aussitôt on le lui mit sur la tête, et il l'y garda jusqu'à la fin de l'assemblée. En recevant un miroir, il s'y regarda

long-temps sans montrer aucune émotion. Il ne put concevoir l'usage des ciseaux avant que Campbell lui eût, avec son consentement, coupé une partie de sa barbe; il ignorait également l'emploi des aiguilles, des dés, des pelotes : il lui fut expliqué. Campbell lui montra comment on ouvrait une tabatière, et Munamits la manière d'ouvrir un couteau. Tous les Tammahas présents furent surpris de la promptitude avec laquelle on perçait un bâton avec une vrille. Le miroir fut passé de main en main, afin que chacun pût le voir. Un mouchoir rouge à taches blanches fit le plus grand plaisir.

Les Tammahas demandèrent à Munamits de la peau de quel animal la tente était faite. Il le leur expliqua, ainsi que l'usage de tout ce qu'elle renfermait. Ces gens furent singulièrement divertis par la manière dont les missionnaires se servaient de leurs couteaux et de leurs fourchettes. Campbell avait mis des demi-bottes à cause de la pluie; elles donnèrent lieu à un nombre infini de remarques et de critiques. Dès que les chariots eurent été transportés sur un terrain sec, la quantité de personnes de tout âge et de tout sexe qui vint visiter les missionnaires augmenta beaucoup. Les chefs leur dirent, le 23, que sans doute ils allaient bientôt commencer à échanger des verroteries contre d'autres objets; Campbell leur représenta qu'ils étaient venus non pour commercer, mais pour leur enseigner la parole de Dieu; qu'ils souhaitaient seulement leur acheter un bœuf, pour remplacer celui qui avait été tué par les lions. Le roi dit alors qu'il espérait qu'ils tueraient des quaggas

pour que les Tammahas les mangeassent, et qu'ils ne le quitteraient pas aussi promptement qu'ils l'annonçaient. On lui fit entendre que la pluie avait empêché les gens de la suite des missionnaires de tuer des quaggas, et que l'on ne pouvait pas s'arrêter longtemps dans un même endroit.

Bientôt après, le roi amena, pour la première fois, ses deux femmes à la tente des missionnaires; il paraît qu'elles n'étaient venues que pour examiner la théière, dont la renommée avait frappé leurs oreilles; elles la regardèrent avec beaucoup d'attention, et exprimèrent leur étonnement en levant les mains au ciel. Vers midi, des Maroutzis, allant à Lattakou, arrivèrent à Meribohouhey. L'un d'eux avait un grand morceau de métal ressemblant à de l'argent, et de la forme d'un cœur, suspendu à son oreille droite; un autre avait au poignet quatre anneaux du même métal. Interrogés là-dessus, ils répondirent que ce métal ne se trouvait pas dans leur pays, mais venait d'une nation blanche qui était au-delà. Campbell pense qu'elle ne peut être autre que les Portugais de la côté de Mosambique. Il jugea que ces gens avaient la physionomie plus douce que tous ceux qu'il avait vus auparavant. Ils n'étaient pas peints en rouge, ce qui leur donnait une apparence singulière dans cette partie de l'Afrique où cette coutume est si générale. Campbell profita de l'occasion pour écrire à ses confrères à Lattakou.

Le soir les nuages se dissipèrent, la lune brilla; il y eut, à peu de distance des chariots, des danses qui ressemblaient à celles des Matchappis, et qui durè-

rent sans interruption jusque vers dix heures. Campbell estime la population de cette ville à six ou sept cents individus; il y a deux autres villes obéissant au même chef; les missionnaires ne les virent pas. Le 24, Campbell adressa, par le moyen de son interprète, une exhortation chrétienne à une assemblée nombreuse de Tammahas; puis il leur fit ses adieux, et se mit en route pour le pays des Machâous. Les chefs, et plusieurs centaines d'habitants de Meribohouhey, accompagnèrent les chariots à un mille et demi. Ils ne faisaient que de partir lorsque les missionnaires rencontrèrent Maquotou, un des principaux capitaines des Machâous, qui, avec trois hommes, venait au-devant d'eux pour les conduire, leur approche étant connue des habitants. « Des guides tels que ceux-là, dit Campbell, sont assez utiles; mais souvent, sans intention, ils occasionnent des difficultés : ceux-ci n'ayant pas l'idée de choisir un chemin pour les chariots, suivirent les sentiers auxquels ils avaient été accoutumés, et qui ne convenaient qu'à des piétons. »

« Nous traversâmes de vastes champs de sorgho, appartenant aux Tammahas, puis nous gravîmes sur un coteau bas couvert de mimosa à longues épines, d'où nous découvrîmes un pays dont la beauté l'emportait sur tout ce que nous avions vu précédemment en Afrique. C'était une immense vallée offrant de gras pâturages entremêlés de beaux arbres qui déployaient çà et là une verdure magnifique. Plusieurs pasteurs accoururent vers les chariots pour satisfaire leur curiosité. Parvenus à l'extrémité de la vallée,

nous franchîmes une montée basse entre de jolis coteaux, ornés jusqu'à leur sommet de toutes sortes de beaux arbres. Dans ces cantons, ce n'est jamais dans les vallées, c'est toujours sur les collines que l'on voit des arbres d'espèces différentes. La plupart des buissons exhalaient une odeur aromatique, quoique la saison des fleurs sous cette latitude ne fût pas encore arrivée (1).

Quand on fut parvenu au haut de la montée, une autre vallée également belle, large d'environ cinq milles, bornée au nord par une rangée de collines pittoresques, et semblables à celles que l'on avait déjà vues, se présenta aux regards des voyageurs. Le trajet de ces collines fut très rude, parce que le chemin était jonché de gros cailloux noirs et de roches sortant de terre; d'ailleurs les jeunes mimosa y étaient tellement rapprochés, qu'ils ne laissaient pas le passage nécessaire pour les chariots. On en abattit quelques uns, on écarta quelques grosses pierres, et l'on put avancer. De ce défilé, on aperçut une partie de la ville de Machâou, située sur une éminence où il n'y avait ni arbre ni buisson, mais couverte de champs de sorgho. Meribohouhey, quoique moins élevé, est dans une position semblable, sans doute afin que l'ennemi ne puisse pas s'approcher sans qu'on le voie. Après qu'on eut passé une petite rivière qui ne coule que dans la saison des pluies, on commença à monter vers Machâou, dont les habitants sortirent en foule pour venir au-devant

(1) Campbell's *Travels*, p. 170.

des missionnaires, qu'ils saluèrent à mesure qu'ils s'approchèrent d'eux. Les guides avaient pris les devants pour annoncer l'arrivée des voyageurs, qui furent conduits à un enclos vis-à-vis de la maison du roi. Celui-ci, son oncle, et plusieurs des principaux personnages, les attendaient assis par rangs, en dedans de la porte conduisant à l'enclos. « Le roi Kossi et son oncle Mangalli, qui étaient l'un à côté de l'autre, nous regardèrent pendant quelques minutes, dit Campbell; puis ils se levèrent, et nous prirent la main très amicalement. La place fut bientôt remplie d'hommes, de femmes et d'enfants qui faisaient un bruit terrible. Cette entrevue finie, les chariots furent arrangés et la tente fut dressée; personne n'y entra pendant que les missionnaires dînaient, marque de politesse que les missionnaires n'avaient encore reçue nulle part. Après le repas, Kossi et plusieurs capitaines vinrent rendre visite aux missionnaires. Munamits leur rendit compte du voyage qu'il avait fait, et une conférence fut fixée au lendemain pour qu'il pût exposer le motif de sa venue. « Quand nous sortîmes de la tente, dit Campbell, une petite femme d'un physionomie très vive nous raconta, par le moyen de notre interprète, qui nous déclara ne pas bien comprendre son langage, qu'elle appartenait à une nation demeurant au nord-est du côté de la grande eau, où le peuple naviguait dans des bateaux et avait des maisons blanches. Je fus fâché de ce que notre interprète eût de la difficulté à la bien entendre, car j'aurais extrêmement désiré d'obtenir d'elle des informations qu'elle était évidemment capable de

donner; elle avait l'air intelligent, et paraissait âgée d'une cinquantaine d'années.

Le soir, Campbell adressa un discours au roi, aux chefs et à plusieurs autres habitants, sur la religion; puis il leur demanda s'ils souhaitaient que des hommes blancs vinssent demeurer parmi eux, pour leur enseigner les choses qu'ils ignoraient, et leur expliquer plus amplement la parole de Dieu; il les renvoya au témoignage de Munamits pour connaître la manière dont les missionnaires s'étaient conduits depuis trois ans qu'ils séjournaient à Lattakou. Celui-ci dit qu'ils donnaient leur avis quand Matibé le leur demandait, et que d'ailleurs ils ne se mêlaient jamais du gouvernement. Le roi et son oncle Mungalli gardèrent le silence, mais un vieux capitaine prononça un long discours; ensuite deux autres parlèrent brièvement. Un vieillard de grande taille, d'un air respectable, âgé d'environ quatre-vingts ans, et qui passait pour le plus ancien capitaine de cette partie de l'Afrique, entra quand les autres finissaient leurs harangues; tous les yeux étaient fixés sur lui; il s'exprima en faveur de l'admission des missionnaires; son opinion fut décisive, tout le monde la partagea.

Le lendemain, Kossi et son oncle Mungalli firent présent aux missionnaires de deux bœufs, comme une marque de leur gratitude pour la promesse de leur envoyer des instituteurs. A son tour, Campbell fit don au roi de divers petits objets, qui furent reçus sans occasionner ni une question, ni une remarque: d'autres furent envoyés aux vieux capitaines, qui

étant plus réservés que les jeunes, venaient moins souvent chez les missionnaires.

Un parent de Munamits, qui connaissait bien la route du pays des Maroutzis, consentit à y accompagner les missionnaires; mais ils auraient pu se passer de lui, parce que les Maroûtzis qu'ils avaient rencontrés à Meribohouhey, allant à Lattakou, n'ayant pu se procurer un guide pour cette ville, étaient revenus à Machâou. Ils proposèrent aux missionnaires de les mener dans leur pays, et ensuite de les suivre à Lattakou; proposition qui fut acceptée.

Les Machâous sont depuis long-temps gouvernés par des rois de la même famille. Kossi et d'autres capitaines les nommaient dans l'ordre suivant lequel ils s'étaient succédé. Cette nomenclature remontait à dix générations. Kehilouay, père de Kossi, mourut mineur. Son oncle Mutchlakou, nommé régent, périt avec un grand nombre des siens dans une expédition contre les Motsémanyanaë, voisins des Maroutzis. Kossi (père de l'Éléphant), n'étant pas circoncis, ne pouvait prendre en main les rênes du gouvernement; un de ses oncles les tenait à sa place en attendant qu'il subît l'opération. Son oncle puîné, Mungalli, qui est un grand jeune homme bien fait, méprisait Kossi, à cause de sa petite taille, et en concluait que ses facultés intellectuelles étaient faibles. Il aspira donc au pouvoir souverain; et un rhinocéros ayant été tué, il en prit secrètement la poitrine, ce qui était autant que se déclarer roi. Kossi fit semblant de ne pas s'en apercevoir; mais quelque temps après, de

l'avis de plusieurs capitaines, il s'empara de quelques veaux qui appartenaient à Mungalli; les conduisit dans son kraal, et, se plaçant à la porte, défia ainsi son oncle de les enlever. Celui-ci, reconnaissant par ses recherches que les amis de Kossi étaient plus nombreux et plus puissants qu'il ne l'avait supposé, jugea qu'il était prudent de ne pas parler de la capture de ses veaux. Depuis cet événement le pouvoir de Kossi n'a pas été disputé. Ce chef s'était marié récemment.

Il se plaignit aux missionnaires qu'il avait été assailli deux fois par les Wanketzens, sous les ordres de Makkabba. Campbell observe à ce sujet que les Machâous attaquant d'autres peuples quand il y a quelque apparence de succès, les plaintes de Kossi n'étaient pas fondées; et que probablement toutes les nations dans ce pays belliqueux et sanguinaire, sont sans cesse à s'épier les unes les autres; et saisissent la première occasion de faire une incursion et d'enlever du bétail. Il pense que l'instruction donnée par les missionnaires pourra seule empêcher la continuation de ce système de déprédation. Du reste, il parut que Makkabba avait cessé d'être l'ennemi de Kossi, car, deux jours avant l'arrivée des missionnaires, celui-ci avait reçu du premier un messager qui invitait les Machâous à se joindre aux Wanketzens, dans une expédition contre une nation qui leur avait pris des bestiaux. Makkabba les avait rattrapés; mais il voulait maintenant se venger des agresseurs. Les Machâous refusèrent de s'engager dans cette entreprise; ce qui fit espérer à Campbell que bientôt ils suivraient l'exemple de Matibée en renonçant entière-

ment aux incursions : ils convenaient qu'ils y avaient plus perdu que gagné.

Les missionnaires allèrent se promener hors la ville, et comptèrent à l'entour sept ou huit villages, ou plutôt quartiers qui en dépendaient, mais qui probablement en sont ainsi séparés pour que l'on soit dans le voisinage des champs. Étant montés sur deux éminences pour juger de l'étendue des terres cultivées, les missionnaires aperçurent plusieurs centaines d'acres semés en sorgho ; plusieurs tiges avaient huit à neuf pieds de haut, et toute cette campagne offrait une belle apparence. Campbell se rendit au nord-ouest de la ville, et compta onze villages ou quartiers ; et dans la soirée, dix-huit du côté du sud-ouest ; quelques uns égalaient en étendue le quartier du roi. Il estima en conséquence la population à dix ou douze mille âmes, et calcula que les champs avaient au moins vingt milles de circuit. Il y a aussi des kraals extérieurs pour le bétail, qui est gardé par des pâtres. On dit à Campbell qu'à une journée de marche au sud-est de la ville, on trouve un grand lac, dont la circonférence est de trente milles (1).

Un des Hottentots qui gardaient les bœufs des missionnaires pendant le jour tua un redbok ; d'autres, qui étaient allés à la chasse, abattirent deux buffles, et blessèrent un rhinocéros. Un de ces hommes manqua d'y perdre la vie. Deux de ces gros et féroces animaux coururent vers lui ; lorsqu'il voulut

(1) Campbell's *Travels*, p. 181.

tirer sur eux, son fusil fit long feu; alors il s'enfuit dans un hallier, et fut poursuivi par un des rhinocéros, qui, avec sa corne, fendait la terre en avançant. Ayant vainement essayé d'en frapper le chasseur épouvanté, il fut forcé, par la violence de sa course, de passer au-delà de l'objet de sa rage, qui put par ce moyen s'échapper avant que son terrible antagoniste eût le temps de retourner sa lourde masse. Un Matchappi blessa deux rhinocéros, et, s'attendant à ce qu'au moins un des deux tombât, il les suivit jusqu'au coucher du soleil; mais il fut obligé alors d'abandonner la chasse. Cependant le roi, instruit de la mort des deux buffles, en ressentit la joie la plus vive, et promit un bœuf à Campbell. La route étant trop rocailleuse pour les chariots, il engagea les missionnaires d'envoyer le lendemain des bœufs pour rapporter les buffles. Un Machâou affamé emporta le corps du redbok; mais des Hottentots le lui reprirent. Quand les bœufs revinrent avec les buffles, on montra au roi la part qu'on lui réservait; et aussitôt il demanda si les panses seraient pour ses chiens.

Le soir, il dit aux missionnaires qu'il les aurait accompagnés chez les Maroutzis, si sa femme n'était pas en couche, leur loi défendant pendant ce temps au mari de s'éloigner de sa femme : mais il ajouta qu'il enverrait avec eux, pendant une partie de la route, quelques uns de ses domestiques avec des bœufs, pour rapporter le gibier que l'on aurait de trop, les vivres étant rares à Machâou. Beaucoup de jeunes gens ressemblaient à des squelettes, faute de nourriture suffisante. « Dans une telle situation,

observe Campbell, il n'aurait pas été surprenant qu'ils eussent fondu sur nous pour nous prendre tous nos bœufs ; et le roi nous recommanda bien de ne pas oublier de lui envoyer de la viande. » Il n'est pas étonnant, d'après ce récit, que les Machâous mangent avec délices toutes sortes d'animaux, même en putréfaction.

La veille du départ Mungalli vint dans la tente des missionnaires, et regarda tout ce qui était sur la table, comme aurait fait un enfant. On lui donna du pain et du fromage qu'il tint sur la paume de sa main ; puis il demanda s'il pourrait d'abord prendre un morceau de l'un, et ensuite un morceau de l'autre. On lui répondit affirmativement : aussitôt il baissa la tête, et dévora les mets avec la voracité d'une bête sauvage. Sa belle figure et ses manières grossières offraient un contraste frappant. Le sommet de sa tête était garni de sa chevelure laineuse ; ensuite on voyait un espace circulaire rasé ; puis un cercle de cheveux, large d'un pouce, faisait le tour de la tête ; le reste était rasé. La partie chevelue était ornée d'une espèce de poudre bleue luisante, mêlée de graisse. Son corps était légèrement peint d'ocre rouge, unie à de la graisse, pour la faire tenir. Il portait à chacune de ses oreilles deux boutons dorés que Campbell lui avait donnés. Ce n'est pas pour s'attirer de la considération que les hommes se parent, c'est surtout pour satisfaire leur fantaisie. Quelques femmes avaient sur elles une quantité extraordinaire de verroteries, et semblaient en être fières ; car elles s'efforçaient de les faire remarquer par les autres. Campbell en

compta quinze rangs de la grosseur du doigt autour du cou d'une jeune femme : elle en avait cinq semblables à chaque bras, au-dessus du coude ; de plus petites autour des poignets ; des anneaux de cuivre à ses jambes, et un manteau de peau tannée sur les épaules ; sa chevelure était poudrée copieusement avec de la poussière bleue luisante, et sa peau peinte en rouge.

Les Machâous calculent le temps non par jours, mais par nuits ; ils dirent aux missionnaires qu'il leur faudrait six ou sept nuits pour arriver chez les Maroutzis.

Le 27 avril, les missionnaires partirent ; le roi, son frère et plusieurs habitants les accompagnèrent à deux milles. Peu de temps après qu'on les eut quittés, on entra dans une forêt de mimosa mêlés de kornès et d'autres arbres. Le pays offrait alternativement des montées et des descentes en pentes douces : l'herbe atteignait jusqu'au ventre des bœufs ; des masses de fleurs jaunes ajoutaient à la beauté du coup d'œil. En avançant, on distingua des traces fraîches de rhinocéros, et l'on vit un kraal de Boschimans composé d'une quarantaine de huttes ; ce qui fit évaluer sa population à deux cents individus. Il ne s'y trouvait que quelques vieilles femmes : tout le reste était à la chasse.

Les arbres étaient garnis de leurs feuilles jusqu'à un mille de l'extrémité de la forêt ; mais tout à coup on les en vit entièrement privés, les branches étaient dépouillées de leur écorce, l'herbe était flétrie, tout présentait l'aspect de l'hiver. On supposa que ce dé-

gât était causé par les sauterelles; mais on apprit ensuite qu'il avait été occasionné par la grêle. Tout le pays à perte de vue, à l'est et à l'ouest, offrait le même aspect de nudité. En sortant du bois, on entra dans un terrain ouvert, sans arbres et presque sans buissons; mais l'inégalité de sa surface empêchait de voir au loin. On traversa le Maretsaney, rivière qui coulait au nord-ouest; son lit était large, profond, et couvert de hautes herbes et de joncs qui cachaient de l'eau excellente.

Il plut pendant la nuit, et le lendemain matin rien n'annonçait un changement de temps. Le climat du pays des Morolongs diffère de celui des cantons plus intérieurs de l'Afrique, ou des contrées situées à de plus grandes distances des océans oriental et occidental. Dans celles-ci, les pluies accompagnent le tonnerre et durent rarement plus d'une heure ou deux; mais dans le pays des Morolongs, et dans ceux qui sont voisins de la côte orientale, la pluie continue fréquemment pendant des journées entières, et souvent pendant plusieurs jours. « Il n'était donc pas surprenant, observe Campbell, qu'il en fût ainsi le long de la route que nous suivions; car nous étions évidemment sur le terrain le plus élevé de cette partie de l'Afrique. Les rivières que nous rencontrions coulaient à l'ouest, tandis que celles qui étaient éloignées de deux journées à l'est se dirigeaient de ce dernier côté ou au sud-est. L'élévation de notre campement sur les bords du Maretsaney expliquait aussi le froid que nous éprouvâmes; pendant la pluie le thermomètre marquait 60 (12° 43). Vers le soir,

les nuages commencèrent à se séparer, ce qui nous fit espérer de pouvoir partir le lendemain.

Vaine espérance, le 29 la pluie tombait à torrents; les chariots se trouvaient dans un bourbier; les Matchappis étaient abattus et découragés, car il n'y a pas d'hommes que la pluie et l'humidité affectent autant; enfin ils avaient consommé toute leur provision de viande, qui, avec un degré ordinaire de modération, aurait pu durer quatre à cinq jours de plus. Ils étaient assis dans la tente, mornes et silencieux; mais Campbell leur ayant donné un peu de tabac, leurs langues se délièrent. Enfin, à onze heures du matin, on put se remettre en route; on entra bientôt dans un beau pays, couvert d'arbres si rapprochés les uns des autres, qu'ils nuisaient au passage des voitures et à la croissance de l'herbe. On rencontra ensuite le village de Tcheyou, habité par des Boschimans boutchouanas; quoiqu'il y eût des Matchappis et des Machâous dans la troupe, ils montrèrent beaucoup de timidité, notamment les femmes et les enfants.

Les chasseurs trouvèrent un lion mort, accroupi comme s'il eût été en vie; ce ne fut qu'après lui avoir tiré des coups de fusil que, ne le voyant pas remuer, ils osèrent s'approcher. Une partie du bas du dos avait été déchirée, probablement par des loups. A quelque distance, ils aperçurent trois lions qui poursuivaient un hartebest. Campbell n'avait jamais observé autant de nombreux troupeaux de grand gibier, tels que quaggas, hartebest, gnous et autres. « Vivant, dit-il, dans un pays où les fusils ne sont

pas en usage, ils sont rarement inquiétés, excepté par les lions et les loups. » L'herbe, très abondante, s'élevait au-delà du ventre des bœufs, et était aussi verte qu'au printemps, quoique l'on fût au commencement de l'hiver. On tua un gnou très gras, ce qui répandit la joie parmi les Matchappis et les Machâous mourant de faim. Quand on eut fait halte au-delà du Lotchakaney, rivière coulant à l'ouest, on vit passer trois Wanketzens, allant à Machâou, et conduisant un troupeau de bœufs qui appartenait à Makkabba. On avait descendu pendant toute la journée; quelquefois la perspective avait été très étendue au nord et au nord-ouest; d'ailleurs le pays ressemblait à une forêt immense. Les pluies continuelles et la faim avaient tellement découragé les Machâous venus avec les bœufs du roi pour lui rapporter de la viande, qu'ils s'étaient, dans la matinée, mis en route pour retourner chez eux.

Dans la journée du 30, on rencontra plusieurs vieux kraals à bétail, bâtis en pierre, et aussi bien faits dans quelques parties que s'ils l'eussent été par des Européens. Il était évident qu'une ville avait autrefois existé sur cet emplacement, et que les kraals étaient ceux des différents quartiers; elle paraissait avoir eu deux milles de long et une largeur considérable. On passa aussi devant deux à trois villages de Boschimans boutchouanas, peuple extrêmement méprisé de toutes les tribus voisines. On aperçut deux coteaux au nord-est, à une vingtaine de milles de distance; puis on traversa le Meusari, petite rivière coulant à l'ouest, et dont les bords étaient si escar-

pés, que les chariots ne les franchirent qu'avec difficulté. Bientôt après, Campbell vit pour la première fois un rhinocéros, qui passa à moins de six cents pas des chariots. Ensuite, un homme vint annoncer que les chasseurs en avaient tué un du côté où celui-là était allé; de sorte qu'il jugea que c'était le même. Campbell, arrivé à l'endroit où gisait l'animal, fut étonné de sa grosseur; mais les Africains de la troupe étaient ravis d'une si énorme proie à dévorer: ils se mirent aussitôt à la dépecer, et en moins d'une heure il ne resta pas un pouce de chair. L'opération avait été accompagnée de vociférations, de disputes terribles, et même de coups pour le partage des morceaux que chacun s'était empressé d'emporter. Le soir, autour de quinze feux allumés, de petites troupes firent rôtir et bouillir la chair du rhinocéros. Les gens de la caravane n'avaient pas encore fait halte si près les uns des autres; Campbell profita de cette circonstance pour les compter; ils étaient au nombre de quatre-vingt-neuf, en comptant les missionnaires; les Maroutzis ne s'étaient pas encore joints à eux, on les attendait à chaque minute.

Pendant la nuit, on entendit le rugissement de plusieurs lions, et dans la matinée on en vit trois qui rôdaient près des chariots. Le 1er mai, on resta en place, parce que c'était dimanche; à l'exception des capitaines, peu d'Africains assistèrent à la prière; les autres restèrent auprès de leurs marmites. Campbell étant allé se promener, vit arriver les Maroutzis; ils le saluèrent par le mot de Murelle, puis, lui montrant leur ventre aplati, crièrent la faim. Il juge

qu'après avoir peu mangé chez les Machâous, à cause de la disette, ils avaient trouvé encore moins sur la route. Les missionnaires leur firent donner une partie de leur viande; des Africains suivirent leur exemple, et il fut décidé qu'ils auraient leur part du premier rhinocéros qui serait tué. La caravane était alors de cent vingt-huit individus, dépendant tous pour leur subsistance de la poudre et du plomb des Européens.

Les jambes et les pieds du rhinocéros doivent, à cause de leur grande dimension, être cuits dans un four. Les Africains se servent à cet effet des nids de fourmis, qui sont en argile et de la forme convenable, et ont deux ou trois pieds de haut : ils les creusèrent, détruisirent les fourmis, remplirent l'intérieur de bois embrasé, et tinrent le feu allumé jusqu'à ce que le fond et les côtés fussent rouges ; alors ils enlevèrent de l'intérieur les cendres et les charbons, y placèrent les pieds du rhinocéros, et bouchèrent l'ouverture avec de l'argile durcie et des cendres chaudes; ils firent aussi du feu sur les nids, et laissèrent les choses dans cet état pendant plusieurs heures. Tous ces peuples aiment beaucoup la viande cuite de cette manière.

A la prière du soir, il y eut plus de monde qu'à celle du matin. Les Maroutzis se firent, avec des branches de mimosa, des cabanes temporaires extrêmement commodes; ils avaient aussi formé un enclos pour empêcher leurs bœufs de s'écarter, et les mettre à l'abri de l'attaque des lions; Campbell les trouva mangeant, dans une gamelle, du sorgho bouilli; leur

capitaine tenait un plat dans une main, et dans l'autre une cuiller également en bois; les autres se servaient de leurs mains. Campbell goûta ce mets, qui lui parut bon; il fit par là grand plaisir à ces gens, qui exprimaient leur satisfaction de ce qu'il venait ainsi les visiter. Leurs bœufs étaient chargés de peaux d'animaux qu'ils avaient achetées à Meribohouhey. Ils devaient les échanger avec les nations vivant à l'est de leur pays, du côté des établissements portugais.

Des lions se firent encore entendre pendant la nuit. Un brouillard épais parut, aux premiers rayons du soleil, comme une pluie extrêmement fine; l'herbe était couverte de rosée. On marchait à pied; le terrain était noir; les arbres se montraient de loin en loin; dans quelques endroits, l'herbe avait trois à quatre pieds de haut. Les rives du Moloppo, large de trente pieds et profond seulement de deux dans quelques parties, étaient dénuées d'arbres à une grande distance; les joncs y abondaient; le fond était pierreux, l'eau limpide et bonne. Les Africains dirent que sa source se trouvait à une petite distance, et qu'il coulait à l'ouest; on fit halte après l'avoir passé. Campbell observe que cette rivière ne figurait pas encore sur les cartes des géographes, et que ce fut de ses bords que parvinrent les dernières nouvelles que l'on avait eues de Cowan et de ses compagnons, qui l'avaient traversée quatorze ans avant. Au-delà on entra dans une plaine où, pendant quelque temps, on vit des bouquets d'arbres très-éparpillés; ensuite seulement une pelouse immense, bornée à une grande dis-

tance par des arbres; on rencontra parfois de grandes dalles de granit entre lesquelles l'herbe poussait. On marchait avec beaucoup de précaution, à cause des serpents. On était en vue d'une longue chaîne de collines qui s'étendait de l'est à l'ouest; les missionnaires apprirent qu'il fallait la franchir pour arriver dans le pays des Maroutzis.

« En voyageant dans cette plaine sans arbres, dit Campbell, nous eûmes, pour la première fois, l'occasion de voir toute notre caravane : chariots, hommes, femmes, enfants, moutons et bœufs, en différentes troupes, s'étendaient sur une longueur de plus d'un mille. Cinquante-cinq bœufs de somme, marchant à la file, occupaient un espace considérable. Tous les hommes étaient armés de sagaies, et les femmes portaient leurs enfants ou quelque chose sur le dos, les épaules ou la tête. En les regardant, je ne pouvais m'empêcher de souhaiter que toute la société des missions eût pu être présente pour contempler un spectacle si singulier : Hottentots, Matchappis, Tammahas, Machâous, Maroutzis, tous montraient quelque différence dans leurs personnes, leurs habillements, leurs ustensiles. Pendant toute la marche, des corbeaux, attirés par l'odeur de la chair que portaient quelques uns des bœufs, volèrent autour de nous. »

On avait vu deux rhinocéros paissant tranquillement sur le penchant d'une colline basse, à un demi-mille à gauche; toute la troupe les dévorait des yeux; par malheur, les chasseurs armés de fusils se trouvaient bien loin d'un autre côté. Un homme alla atta-

quer les deux quadrupèdes avec sa sagaie; il les manqua, et fut obligé de se réfugier dans un buisson. Le 3 mai, après avoir passé sur un terrain rocailleux, on arriva sur les bords d'un lac de très bonne eau, et où il y avait des roseaux de huit à neuf pieds de haut; il en sortait une rivière coulant à l'est; ensuite les rochers, qui çà et là étaient saillants d'un pied au-delà du sol, et en général pointus et tranchants, rendirent la marche dangereuse pour les chariots. On pouvait craindre que les roues ne se brisassent. Plus loin, on nomma Phillip-Fontein une jolie source sortant du milieu de gros rochers sur la pente d'un coteau bas, et ombragée par des arbres toujours verts; elle donne naissance à un gros ruisseau large d'une trentaine de pieds, et dont la profondeur est d'un pied. C'est la source principale d'une grande rivière connue de quelques uns des Africains qui étaient avec Campbell; elle se dirige à l'est; sans doute elle a son embouchure dans l'Océan indien, à la côte de Mosambique. Plusieurs Maroutzis se séparèrent des missionnaires pour aller annoncer leur arrivée au roi.

On entra bientôt dans un défilé entre deux jolis coteaux boisés; il fallut descendre par une route très rocailleuse; on traversa un ruisseau limpide qui coulait sur des rochers placés de manière qu'on aurait cru qu'ils avaient été taillés et placés là exprès pour servir de conduit. Dans le défilé, on rencontra trois Maroutzis partis le matin de Korritchané pour la chasse; le visage du principal d'entre eux était peint en rouge d'une teinte plus foncée que celui des na-

tions vivant plus au sud. Leurs chiens furent si alarmés de la figure des hommes blancs, qu'ils s'enfuirent. En sortant de cette gorge, on se trouva dans une grande vallée entourée de coteaux; une ouverture au nord-est permit de voir le pays de ce côté; une rivière, qui traversait le milieu de la vallée, coulait à l'est avec grand fracas; la profondeur et l'escarpement de ses bords, hauts de vingt pieds, semblaient devoir arrêter complétement la marche des chariots; mais, à l'aide de la bêche et de la pioche, on réussit à pratiquer une route, et ils passèrent sans accident. De l'autre côté, la montée fut difficile, et se prolongea, avec des intervalles malaisés, à deux milles. Là on se trouva au pied de coteaux plus hauts et plus escarpés que ceux que l'on avait rencontrés depuis Machâou; mais ils n'étaient pas la moitié aussi formidables que les récits des Africains l'avaient fait supposer. « Toutefois, observe Campbell, si on les mesure du niveau de la mer, leur élévation peut égaler celle des autres montagnes de l'Afrique méridionale; car ils paraissaient donner naissance à des rivières coulant, les unes à l'ouest, vers la mer d'Éthiopie, les autres à l'est, vers la mer des Indes; mais, à compter de leur base, ils n'étaient nullement imposants. On observa là un arbre de la colonie; on le nomme arbre à chariot; on dit qu'il ne se trouve jamais à plus de cinq à six journées de la mer. On était dans la première semaine de l'hiver de ces régions, et cependant la verdure de l'herbe et la vivacité de la teinte du feuillage des arbres auraient fait croire qu'on se trouvait dans la première semaine de l'été. Le ter-

rain était noir et contenait beaucoup de schiste, que l'abondance des pluies avait mis au grand jour.

On vit passer, le 4, dans la matinée, quinze Maroutzis allant à une mine de fer située dans le défilé étroit que les missionnaires avaient traversé. On dit qu'ils fabriquent, avec ce métal, des sagaies, des couteaux, des grains pour des colliers, qu'ils échangent contre d'autres marchandises avec les nations voisines. La plupart de ces hommes avaient, pour porter le minerai, des filets en herbe ou en jonc.

La caravane partit à neuf heures du matin, monta graduellement sur la chaîne de montagnes qu'elle avait au nord, et arriva bientôt sur ce qu'on peut appeler le grand chemin des Maroutzis, qui la coupe, et qui consiste en quatre ou cinq sentiers parallèles, et si rapprochés les uns des autres, qu'ils ressemblaient beaucoup à une route de traverse en Angleterre. Une rangée de pierres plates, posées de champ, et fixées en terre du côté inférieur de la route, était aussi droite que si elle eût été tirée au cordeau. Les couches de la montagne étaient inclinées au nord; la route qui croisait les collines était couverte de pierres détachées, et offrait plusieurs marches hautes de deux, trois et quatre pouces, qui pourtant n'arrêtèrent pas le train des chariots. Les flancs du défilé étaient boisés jusqu'à leur sommet; la roche était d'une couleur bronzée et jaune, et fournissait un riche minerai de fer.

Le lendemain, au point du jour, on envoya quelques hommes en avant, qui abattirent les branches trop saillantes des arbres de la forêt, comblèrent les

trous les plus profonds, unirent d'autres parties, et écartèrent les plus grosses pierres; opération qui facilita le passage des chariots. Au sommet de la montée, on trouva un grand tas de petites pierres, formé de toutes celles que chaque voyageur y avait ajoutées; c'était un monument de respect pour la mémoire du roi d'une nation éloignée, qui avait été tué dans le voisinage, et dont les pieds et les mains étaient enterrés dans ce lieu. De cette éminence, la vue se portait au loin, dans le nord, sur un pays montagneux, dont les hauteurs et les vallées paraissaient être boisées. Il fallut souvent couper des branches d'arbres avant que les chariots pussent avancer; on marcha ainsi pendant une heure entre deux coteaux couverts d'arbres très variés et tapissés d'herbe verdoyante. La sérénité de l'atmosphère permettait de jouir de la beauté de la perspective; mais le coup d'œil changea totalement quand on arriva sur les rives escarpées du Lekkouwhai, dont le lit était profond et bourbeux; on crut qu'il serait impossible de le traverser. La hauteur des bords était d'une cinquantaine de pieds, excepté dans un endroit où tout indiquait que les bœufs des Maroutzis avaient passé. La rivière avait soixante pieds de largeur; on la sonda, et on reconnut qu'à deux pieds sous la vase le fond était ferme. Après beaucoup d'hésitations, les voyageurs, apprenant qu'il n'y avait pas moyen de découvrir un autre chemin, résolurent de risquer le trajet; le premier chariot descendit rapidement, et s'enfonça dans l'eau jusqu'au moyeu: avec de grands efforts, les bœufs réussirent à le retirer de la vase, et ensuite à

escalader la rive opposée : les autres chariots n'eurent pas une plus mauvaise chance.

On pénétra ensuite dans une vaste et belle vallée; elle montait et était arrosée par une rivière sinueuse qu'il fallut traverser souvent; quand on fut parvenu à sa source, on reconnut que l'on se trouvait à une hauteur égale à celle des montagnes dont on était entouré; cependant la descente fut extrêmement douce. A l'ouest, on apercevait une ligne de coteaux qui couraient du sud au nord, et de ce côté se perdaient à l'horizon; une autre chaîne allait de l'est à l'ouest; les arbres, parmi lesquels on distinguait des palmiers, étaient d'espèces très variées. A deux heures après midi, les voyageurs arrivèrent dans une longue plaine dont la largeur n'était que de deux à trois milles; bientôt ils distinguèrent, sur le sommet d'un des coteaux les plus élevés de cette partie de l'Afrique, la ville objet de leurs désirs. Moïlouay, fils aîné du dernier roi des Maroutzis, revenant en ce moment de la chasse avec quelques uns de ses compagnons, rencontra les voyageurs, et se joignit à eux pour leur servir de guide. Il était grand, bien fait, avait une physionomie fort douce, et paraissait âgé de vingt-cinq ans. Quand on passa au milieu des champs, tous ceux qui s'y trouvaient, hommes, femmes, enfants, accoururent vers les chariots; ils avaient l'air d'être ravis en extase en les regardant. Le claquement du fouet suffisait pour faire fuir ceux qui s'approchaient le plus. Il fallut encore escalader un coteau escarpé et pierreux, puis descendre dans une plaine, avant de parvenir à celui sur lequel Korri-

tchané est situé; il ne tarda pas à être couvert par une foule innombrable que la curiosité faisait sortir de la ville.

§ IV.

Séjour à Korritchané. Retour à Lattakou.

« Abordés à Korritchané, dit Campbell, nous fûmes d'abord menés dans un emplacement ouvert, où l'on nous dit de nous asseoir sur un banc en terre élevé de trois pouces au-dessus du sol. Nous y étions depuis quelques minutes, entourés d'une foule de curieux; lorsqu'un messager vint pour nous conduire plus loin; la rue où nous passâmes était remplie de monde; beaucoup de gens accoururent sur leur porte pour nous voir; la vue d'hommes blancs les faisait rire aux éclats; quant aux enfants, saisis d'épouvante, ils cherchaient un lieu où ils pussent se cacher. Tout ce tumulte était accompagné du bruit ordinaire dans ces sortes d'occasions.

« Notre guide nous introduisit dans un vaste enclos entouré d'un mur en pierre, excepté à la porte par laquelle nous étions entrés, et où il y avait de gros poteaux hauts d'une douzaine de pieds qui étaient fixés en terre. On nous invita de choisir une partie de cet enclos pour y faire stationner nos voitures; elles arrivèrent au bout d'une demi-heure. Nos deux chevaux excitèrent autant de curiosité qu'en produiraient deux éléphants traversant les rues de Londres.

« Serrés depuis une heure par la foule, nous chargeâmes Munamits de demander où le roi demeurait;

nous apprîmes que trois personnes qui se tenaient tout près de nous étaient les frères du feu roi, et que Liqueling, l'un d'eux, exerçait la régence pendant la minorité de son neveu; on nous en indiqua d'autres comme étant parents du roi. Alors nous exprimâmes le désir d'exposer le motif de notre voyage à Korritchané; les Maroutzis nous répondirent, conformément à l'usage de cette contrée, que cette communication devait avoir lieu dans une assemblée publique, afin que tous pussent en avoir connaissance.

« Apercevant une éminence d'où nous pourrions bien voir la ville, nous parlâmes d'y aller; et aussitôt quelqu'un fut chargé de nous montrer le chemin. Nous fûmes surpris de l'étendue de Korritchané; chaque maison était entourée, à une distance convenable, d'un mur circulaire en pierre; quelques unes étaient crépies et peintes en jaune à l'extérieur; nous en remarquâmes une dont la peinture en rouge et en jaune ne manquait pas de goût. Le sol de l'espace compris entre la maison et le mur était couvert d'argile aussi unie qu'un plancher, et balayée très proprement. Nous aperçûmes enfin une vaste plaine environnée de montagnes, et dont la circonférence pouvait être d'une centaine de milles. On nous dit qu'elle abondait en buffles et en éléphants, et on nous montra plusieurs coteaux à l'est sur lesquels il y avait des villes considérables.

« En retournant à nos chariots, nous les trouvâmes encore entourés d'une grande foule, tandis que d'autres curieux se tenaient sur les murs, sur les maisons et sur les éminences pour pouvoir les re-

garder. A chaque tour que je faisais dans le voisinage des voitures, j'étais suivi d'une centaine de gens au moins; ils parlaient beaucoup sur les raies bleues et blanches de mon pantalon; ce que je supposai à leurs gestes : j'appris plus tard qu'ils disputaient sur la peau de l'espèce d'animal dont ils le croyaient fait. A la fin l'approche de l'obscurité et de l'heure du repas dispersa peu à peu la multitude, ce qui nous laissa la liberté de mettre notre couvert.

« Le jeune roi nous fut présenté; il était petit, et paraissait âgé d'environ seize ans; sa figure n'avait rien d'intéressant : il portait plusieurs ornements. Moïlouay nous envoya trois grands vases de lait et du sorgho bouilli. Les gens qui les avaient apportés étant revenus pour les prendre, entrèrent dans notre tente, et furent tellement surpris de tous les objets, tels que couteaux, fourchettes, tasses et soucoupes qu'ils virent sur la table, et de l'usage que nous en faisions, qu'ils se dirent les uns aux autres : « Certainement ces gens sont des dieux, et non des hommes. »

Le 5, Campbell fut réveillé par le bruit de la multitude qui entourait les chariots; à chaque instant une nouvelle troupe de curieux en remplaçait une autre, ce qui fit juger que la ville était très peuplée; quelques uns firent présent aux missionnaires de morceaux de canne à sucre. Cette plante est cultivée dans le pays des Morolongs et des Boutchouanas; elle parvient à six à huit pieds de haut. C'est ordinairement la première chose qu'ils offrent aux étrangers; mais ils ne savent pas en extraire le suc : si

les missionnaires leur enseignaient cet art, ils ajouteraient beaucoup à la prospérité de ces Africains.

Dans la nuit du 6 mai, il y eut un vacarme extraordinaire dans la ville. Le son d'un grand nombre de sifflets se fit entendre de tous les côtés; les hommes hurlaient, et à peu près cinq cents bœufs et vaches renfermés dans l'enclos près des chariots beuglaient de toute leur force. Campbell fut éveillé par ce bruit; mais supposant qu'il n'était occasionné que par l'arrivée des hommes qui venaient traire les vaches le matin, il se rendormit bientôt. Il apprit ensuite que la cause de ce tapage avait été plus sérieuse qu'il ne l'avait supposé. Des Boquains, rôdant autour de la ville, avaient examiné la position du bétail; et l'on supposait que cela annonçait chez eux l'intention d'attaquer. Des Hottentots de la suite des missionnaires ayant voulu, dans la matinée, sortir pour aller à la chasse aux éléphants, on les pria de différer jusqu'à ce que des Maroutzis pussent les accompagner, parce que, n'étant pas en état de distinguer les Boquains des Maroutzis, ils pourraient tuer ceux-ci. Il avait été résolu qu'un détachement, commandé par Moïlouay, se placerait en embuscade, et que le bétail serait laissé sans gardiens; ce qui pourrait exciter les Boquains à l'attaquer; et par-là ils se trouveraient pris au piége qu'eux-mêmes avaient préparé.

Vers le coucher du soleil, cette troupe revint marchant en bon ordre. Les hommes étaient armés de boucliers, de sagaies et de haches de bataille : ils avaient la figure barbouillée d'argile blanche, cha-

cun d'une manière différente; les jambes peintes de même jusqu'au genou; ce qui ressemblait à des bas. En faisant halte près des chariots, ils exécutèrent diverses manœuvres usitées quand ils attaquent un ennemi avec leurs sagaies; quelquefois ils sautaient à une grande hauteur, comme pour éviter une flèche ou une sagaie. Leurs mouvements en avançant et en reculant étaient dans une direction tortueuse, comme pour empêcher que l'ennemi ne les visât. Cet exercice terminé, ils sortirent et s'assirent en ordre en dehors de la porte. Bientôt accourut un homme portant un plat de sorgho bouilli, qu'il présenta à Moïlouay; celui-ci, d'un air de dignité et sans regarder le mets, ordonna de le donner à ses hommes; ce qui fut fait à l'instant : ensuite il se leva et se retira. Peu de temps après, il vint dans la tente des missionnaires, où ses manières furent aussi aisées que s'il n'était rien arrivé. On lui fit présent de plusieurs choses dont il parut très content; il les porta chez lui, et en rapporta une jarre peinte en rouge, en bleu et en blanc, qu'il pria Campbell d'accepter.

Le lendemain de leur arrivée les missionnaires, au retour d'une promenade, envoyèrent chercher Munamits, pour qu'il leur donnât des renseignements relativement à une assemblée publique, dont il n'avait pas encore été du tout question. Il ne put leur rien apprendre sur ce point; mais il leur dit que quelques Maroutzis étaient d'avis que les missionnaires se joignissent à eux dans une expédition contre une nation voisine, qui leur avait enlevé du bétail. Cette nouvelle ne leur plut pas. Ils formèrent des conjec-

tures sur ce que le régent n'était pas encore venu à leur tente, et sur ce que ni lui ni aucun autre ne leur avait encore demandé le motif de leur venue. « D'ailleurs, ajoute Campbell, nous avions appris que cinq Wanketzens, envoyés par Mākkabba, ce chef sanguinaire, pour une affaire dont nous ne pûmes savoir la nature, étaient arrivés à Korritchané, et que Liqueling leur avait donné audience. Tout cela nous semblait suspect; aucun Maroutzi ne s'approcha le soir de nos tentes. Cependant, vers huit heures, le régent et Moïlouay entrèrent, et s'assirent avec nous autour du feu. Afin de découvrir ses sentiments, je l'invitai à nous accompagner à Lattakou, pour rendre une visite à Matibé. Il répondit qu'il irait volontiers, mais que l'état des affaires ne lui permettait pas de s'absenter. Alors je m'informai si les Maroutzis que nous avions rencontrés à Meribohouhey, allant à Lattakou, et qui étaient revenus avec nous à Korritchané, s'en retourneraient avec nous. « Non, reprit-il, parce que nos gens sont très souvent assassinés sur cette route.

« Alors, ayant invité Liqueling et Moïlouay à entrer dans la tente, puis ayant mangé avec eux du pain et du fromage, nous leur exposâmes le motif de notre voyage à Korritchané; nous dîmes que nous étions venus comme des amis; que nous désirions les connaître et être connus d'eux, et que s'ils étaient disposés à recevoir et à protéger des hommes de notre pays qui viendraient leur enseigner la parole de Dieu, nous ferions nos efforts pour les leur envoyer; mais que lorsque ces hommes seraient à Korri-

tchané, il ne faudrait pas les inviter à faire partie des incursions, parce que le Dieu du ciel et de la terre avait voulu que sa parole fût annoncée à toutes les nations, afin qu'elles pussent vivre en paix entre elles. »

Liqueling répondit que les Maroutzis aimaient la paix; qu'il avait appris avec plaisir que les hommes blancs (les missionnaires) qui étaient venus à Lattakou enseignaient que les hommes devaient vivre paisiblement; que c'était tout ce qu'il désirait. Lorsqu'il avait instruit Makkabba de ces sentiments, celui-ci avait dit qu'il était fâché, parce que cela l'empêcherait de faire du butin. Liqueling ajouta que son peuple et lui ne combattaient que pour rattraper le bétail qui leur avait été volé. Interrogé pourquoi la ville avait été bâtie sur une éminence, et non dans la vallée, il dit que c'était à cause des ennemis, et que, par la même raison, plusieurs autres villes étaient placées sur des hauteurs, mais que cela était très incommode, parce que l'on se trouvait très éloigné du bois et de l'eau. Campbell lui parla d'une assemblée générale, parce qu'il ne pouvait s'arrêter long-temps; Liqueling dit qu'il ne tarderait pas à la convoquer.

Cette conversation, qui dura près de deux heures, dissipa les soupçons de Campbell, et lui fit espérer le succès de sa tentative. Liqueling exprima ses regrets de ce que les circonstances étaient si mauvaises; car autrement il aurait approvisionné plus libéralement les missionnaires de vivres, tandis qu'il n'avait pu leur donner qu'un bœuf.

Le lendemain Liqueling envoya une grande dent d'éléphant en don à Campbell; celui-ci le fit prier de venir recevoir les présents qu'il lui destinait; ils lui furent remis en présence d'un grand concours de peuple qui s'assit à terre, afin que tout le monde pût voir. Campbell lui donna un miroir entouré d'un cadre doré, un mouchoir rouge, un bonnet de laine rouge, de la verroterie, un couteau à ressort, des ciseaux, des gravures, et diverses bagatelles. Tout ce qui pouvait se suspendre fut placé sur sa personne; il parut très satisfait. Une figure d'enfant endormi sur un piédestal, en porcelaine, passa de main en main pour que la multitude pût la voir. Cet objet excita l'admiration et la joie. Liqueling, chargé de tous ces présents, alla au milieu de l'enclos pour les montrer à un plus grand nombre de spectateurs.

Le roi des Doughoubonis, qui sont à une vingtaine de milles au sud-est de Korritchané, était présent : c'était un homme de grande taille, robuste, et d'une figure agréable. Il donna un bœuf à Liqueling. Campbell vit, l'après-midi, une centaine de capitaines mangeant cet animal à la porte de l'enclos; Liqueling, coiffé du bonnet rouge qu'il avait reçu, était assis au milieu de la troupe. On posa devant lui une très grande gamelle remplie de viande bouillie : il la coupa avec un couteau; il semblait remplir les fonctions d'écuyer tranchant, et servir tout le monde. Les convives se dépêchèrent de finir leur repas, comme s'ils n'eussent eu que cinq minutes pour le faire. Campbell, revenant d'une petite promenade, trouva Liqueling qui cousait un manteau de peau;

il lui fit présent d'un kaléidoscope, du portrait du prince régent d'Angleterre, et de celui du prince de Saxe-Cobourg. Le régent en parut bien plus satisfait qu'il ne l'avait été le matin des autres dons; ce qui venait probablement de ce que le dernier était absolument imprévu. Il dit à Campbell : « Tu m'as rendu tout-à-fait léger aujourd'hui. » Des présents furent également faits à d'autres personnes de la famille royale.

Le soir, le nombre des Maroutzis qui assistèrent à la prière fut plus grand qu'il ne l'avait encore été. Le chant des Hottentots attira principalement leur attention. Ils se comportèrent très bien pendant l'exhortation et pendant la prière, qui fut prononcée dans leur langue par l'interprète; mais, dès que le service fut achevé, ils se mirent à rire et à jaser comme des hommes qui avaient été divertis quelques instants, qu'très contents que ce fût fini. Les messagers du roi des Wanketzens, qui étaient présents, firent une grande attention à tout, probablement dans l'intention d'en parler à leur maître.

Les Maroutzis continuèrent à assister aux prières; Campbell, qui connaissait la frivolité de ce peuple, avait soin de ne pas parler trop long-temps; ce qui n'empêchait pas que plusieurs ne quittassent la place l'un après l'autre. Un jour, après le thé que Liqueling était venu prendre, plusieurs capitaines arrivèrent; Campbell s'efforça de faire comprendre au régent quelques uns des ouvrages de Dieu, dont il était journellement entouré. « Entre autres questions, dit-il, je lui demandai s'il savait où le soleil allait pendant la nuit. Il rit, et me répondit, d'un air

très indifférent, qu'il l'ignorait. Je lui dis qu'alors il éclairait d'autres nations, et j'essayai de lui expliquer ce fait. » « Éclairer d'autres nations ! s'écria-t-il; « je suis sûr d'être au milieu de toutes les nations; « car j'ai des hommes blancs à l'est, et des hommes « blancs au sud. » Il fit ensuite un long discours sur les verroteries; son peuple attendait que nous leur montrassions celles que nous avions apportées pour faire des échanges : puis il se plaignit de ce que quelques uns de nos gens en avaient déjà échangé avec les Maroutzis, ce qui était contraire à leur loi; les étrangers devant d'abord les lui montrer comme chef du peuple, et, s'il ne pouvait leur offrir des marchandises qui leur fussent agréables, alors ils avaient la liberté de s'adresser à d'autres personnes.

« Quoique je ne comprisse pas son discours, je remarquai que, pendant qu'il parlait, il avait l'air de mauvaise humeur. Je lui répondis que notre objet, en venant à Korritchané, avait été non de vendre des verroteries, mais de former avec lui des liaisons amicales, et de lui envoyer, ainsi qu'à son peuple, la parole de Dieu; et j'ajoutai que notre arrivée lui ouvrirait le chemin du pays des verroteries. Munamits, avec beaucoup de douceur, et comme conciliateur, lui expliqua nos vues; le régent lui répondit sans sourire.

« Makelsey, fils du feu roi Makrakka, et venu de Machâou avec nous, parla ensuite d'un voyage qu'il avait fait au vieux Lattakou pour voir son frère Mahlala; il y trouva un des hommes blancs, qui n'avait pas de verroterie pour échanger contre un cou-

teau qu'il désirait; mais l'homme blanc promit d'en envoyer aussitôt qu'il serait de retour chez lui au nouveau Lattakou, et il ne tarda pas à tenir sa parole. « Par conséquent, dit-il à Liqueling, tu peux te fier à eux. » Celui-ci sourit, et eut l'air plus satisfait. Pelanghaye, venu avec nous du vieux Lattakou, s'exprima en notre faveur, ainsi qu'un jeune capitaine de Machâou, parent de Munamits. Alors Liqueling dit qu'il était persuadé que le but de notre voyage n'avait pas été de vendre des verroteries, et que nous ne voulions leur apporter que ce que nous avions annoncé, et dont la nouvelle lui était déjà parvenue, qui consistait à donner la paix à toutes les nations. Il dit que toutes les tribus qui l'entouraient immédiatement le reconnaissaient pour leur supérieur; mais que d'autres, telles que les Boquains, qui demeuraient plus loin, lui causaient de grands dommages; puis il revint sur son désir de recevoir des missionnaires, et sur le caractère paisible de son peuple. Je lui témoignai ma reconnaissance de ses intentions bienveillantes, et mes regrets de n'avoir pas apporté des verroteries, ajoutant que, dans mon pays, on y attachait moins de prix qu'aux choses que je lui avais données ainsi qu'à ses amis, et que probablement ils ne tarderaient pas à en être approvisionnés par les Matchappis et les Griquas (1).

Le soir, Liqueling demanda aux missionnaires que les Hottentots qui avaient des fusils accompagnassent des Maroutzis dans la plaine à l'est de la ville, afin

(1) Campbell's *Travels*, p. 252.

de les aider à tuer des éléphants; quoique cette proposition déplût aux missionnaires, ils ne la rejetèrent pas. Le lendemain, au point du jour, la troupe partit; comme elle ne revint que vers le coucher du soleil, les missionnaires craignirent qu'il ne lui fût arrivé quelque accident. Les Hottentots racontèrent que les Maroutzis n'avaient jamais eu l'intention de chasser; ayant marché pendant la moitié du jour dans une direction, les plaçant et les gardant en avant, ils semblaient chercher plutôt des ennemis que des éléphants. Une fois leurs conducteurs, indiquant un coteau peu éloigné, leur dirent qu'il s'y trouvait un kraal de bétail de Makkabba; mais qu'ils ne leur proposaient pas de l'attaquer. Ils parcoururent, d'un pas très rapide, près de quarante milles, souvent à travers des bois épais. Les missionnaires ne purent découvrir l'objet réel de cette expédition; ils conjecturèrent seulement que c'était une espèce de bravade, afin que les autres nations qui en entendraient parler eussent peur des Maroutzis.

Le régent avait enfin convoqué pour le lendemain un pitso (assemblée générale des capitaines) pour entendre les nouvelles des missionnaires. Le 10, Campbell rencontra, dans sa promenade, un détachement d'hommes armés allant dans les quartiers extérieurs de la ville, pour appeler les capitaines au pitso; il passa ensuite devant Moïlouay et une douzaine d'hommes qui se peignaient mutuellement le corps avec une argile grise. Vers onze heures du matin, des bandes de vingt à trente hommes, marchant deux à deux comme des militaires bien disciplinés,

commencèrent à entrer dans l'enclos. La plupart étaient armés de quatre sagaies, de haches de bataille et de boucliers de peau de bœuf; en mettant le pied dans l'enceinte, ils exécutaient leurs manœuvres guerrières d'une manière terrible, tantôt avançant, tantôt reculant, puis retournant brusquement à l'attaque; quelquefois imitant le geste de percer un ennemi. Ils sautaient en l'air à une hauteur incroyable. Chaque bande, après avoir terminé ces mouvements, sortait de l'enclos et parcourait la ville.

A la fin, le régent arriva à la tête d'un détachement nombreux qui exécuta les évolutions militaires, et ensuite s'assit dans l'angle oriental de la place; d'autres compagnies parurent bientôt, et s'assirent en lignes régulières, chacun le visage tourné vers le régent, qui, dans cette occasion, présidait; sa troupe faisait face aux autres. Le pitso était composé d'à peu près quatre cents individus. D'abord tout le monde chanta en chœur; ensuite un capitaine, se levant, ordonna de faire silence; puis il cria fortement par trois fois, et, s'appuyant sur ses sagaies, il demanda si on voulait l'écouter : on lui répondit par un murmure d'approbation. Alors il s'écria : « Vou« lez-vous faire attention à ce que je vais dire? » Le même signe fut répété. Il commença par dire qu'il soupçonnait fortement les Boquains d'avoir récemment volé le bétail des Maroutzis, et insista pour qu'on envoyât une expédition contre eux. En parlant ainsi, il dirigeait sa sagaie vers le nord, qui est le côté où habitent les Boquains; l'assemblée témoigna son consentement, suivant la coutume de ce peu-

ple, en sifflant. L'orateur parla favorablement de la visite des étrangers.

Moïlouay fut ensuite appelé pour danser, afin que ses compatriotes pussent avoir l'occasion de le féliciter. Il était coiffé du bonnet rouge que Campbell lui avait donné, et qui, bordé d'un galon d'or faux, produisait un très bon effet au milieu de ce groupe bigarré. Lorsqu'il retourna à sa place, il fut extrêmement applaudi par tous les spectateurs, qui frappaient leurs boucliers et brandissaient leurs sagaies, en criant de toutes leurs forces. Alors quelqu'un apporta un plat de bois avec un mets quelconque, et le plaça devant le régent.

Après cela, Pelanghaye le Matchappi se leva, et cria par trois fois, en laissant une demi-minute d'intervalle entre chaque fois. Le cri des Matchappis, qui diffère un peu de celui des Marboutzis, et se rapproche davantage d'un hurlement, divertit beaucoup les femmes qui se trouvaient là; elles éclatèrent de rire. Trois ou quatre des hommes de Pelanghaye s'avancèrent, et dansèrent pendant quelques minutes: l'un d'eux, en imitant une attaque contre l'ennemi, tomba tout de son long à terre; ce qui excita la gaîté de l'assemblée. Pelanghaye prononça ensuite un discours, et se félicita d'avoir amené les hommes blancs, qui étaient pacifiques et haïssaient le vol. A ces mots, le peuple se retourna et regarda les missionnaires, comme s'il ne les eût pas encore vus; probablement il n'avait pas encore entendu parler de gens de cette sorte. Campbell observe que ces témoignages de païens en leur faveur étaient extrêmement hono-

rables pour eux, et prouvaient que ces hommes grossiers avaient la loi de Dieu écrite dans leur cœur, et possédaient une conscience qui les avertissait lorsqu'ils agissaient bien ou mal.

Dès que Pelanghaye eut fini, le directeur du chant entonna une chanson; toute l'assemblée fit chorus. Ces intervalles de chant entre les discours ont sans doute pour but de donner à un autre orateur le temps de se préparer. En effet, pendant le chœur, Munamits, le guide des missionnaires, se leva, et, avec sa gravité ordinaire, commença par aboyer trois fois comme un jeune chien; alors quatre de ses hommes, sortant des rangs, dansèrent de tout leur cœur; comme parmi eux il y en avait d'âgés, leurs mouvements manquaient de souplesse, ce qui amusa beaucoup. Quand ils eurent dansé pendant quelques minutes, et montré leur manière d'attaquer un ennemi, le vieux Munamits et Pelanghaye, homme de près de six pieds deux à trois pouces, dansèrent un peu; ensuite le premier prononça sa harangue, dont voici la substance :

« Votre faiseur de pluie est allé à Lattakou, où il « a été bien accueilli : je suis fâché que Salakoutou, « mon parent, qui avait été envoyé pour le protéger « sur la route, ne l'ait pas bien traité; c'est à cela « que les hommes de Lattakou ont attribué le manque « de pluie dont ils ont souffert; mais quand je me suis « avancé dans le pays, et que j'ai vu que la sécheresse « avait été générale, j'ai reconnu la main de Dieu; « je vous exhorte donc à demander la pluie au Fils « de Dieu, qui peut la donner. Avec l'approbation

« de Matibé, je vous ai amené ces hommes blancs: « je les confie maintenant à vos soins; j'espère que « vous ne les laisserez pas mourir de faim. Ils sont « venus comme amis; ils ont le plus vif désir de for- « mer des liens d'amitié avec les Maroutzis. Les mis- « sionnaires se sont bien conduits à Lattakou; ils ont « agi envers nous comme des pères; ils aiment la « paix. Ils n'ont pas apporté de verroteries, parce « qu'ils ne sont pas marchands; ils sont venus pour « enseigner le vrai Dieu; et à présent que le chemin « de Korritchané à Lattakou est ouvert, je pense « que les communications entre les deux villes seront « si fréquentes que ce chemin ne deviendra plus in- « visible. »

Moïlouay ayant aperçu à la porte de l'enclos beaucoup de gens qui regardaient l'assemblée, et qui peut-être, d'après la loi, n'avaient pas le droit d'en approcher autant, courut à eux avec un bâton; mais ils s'enfuirent si précipitamment qu'il ne put les atteindre.

Sinosi, dont les deux filles avaient épousé le régent, ayant poussé trois cris, plusieurs de ses gens sortirent des rangs et dansèrent; ensuite il prononça un discours très belliqueux pour exciter ses compatriotes à marcher promptement contre la nation qui avait volé leur bétail. Un autre capitaine dit qu'ils n'avaient pas de roi qui protégeât leurs troupeaux, et qu'il n'aimait pas à voir de jeunes monarques avec de grosses jambes et de la corpulence: il faut, s'écria-t-il, qu'ils restent maigres, en veillant et défendant le bétail. Un chef d'une autre ville, qui était très noir, et por-

tait un grand bonnet velu, fit un long discours pour exhorter chaudement les Maroutzis à se venger des Boquains. Un chef aveugle, qui les animait également à faire la guerre, ayant reçu des signes d'approbation, s'écria qu'ils ne les donnaient que d'une manière faible; qu'ils devaient débarrasser leur gosier, et approuver de tels discours avec plus de force et de cœur; il riait en parlant ainsi. Un autre chef dit qu'ils venaient tous au pitso bien poudrés, et pouvaient parler beaucoup d'expéditions guerrières, mais que c'était pure parade, et qu'ils ne faisaient rien; il ajouta, comme Nestor, que dans son jeune temps les capitaines avaient beaucoup plus de courage et de résolution qu'aujourd'hui.

Alors le régent se leva, ce qui causa un mouvement général. Il observa que l'on avait beaucoup parlé d'expédition contre ceux qui avaient volé le bétail; que, quoiqu'il ne fût pas de grande taille, il se croyait en état de se mesurer avec tout individu qui avait enlevé ce bétail, et qu'il n'en craignait aucun, mais qu'il avait ses raisons pour ne pas les attaquer actuellement. « Vous venez devant moi, s'écria-« t-il, poudrés et parés, et vous faites des bravades « pour les expéditions à entreprendre; mais je crois « que vous n'êtes guère disposés à y aller : vous pou-« vez parler hardiment devant les femmes; mais je « vous connais trop bien pour vous prendre avec moi « contre ces nations. » Il ajouta qu'il avait eu plusieurs conversations avec les hommes blancs, et qu'il n'y avait aucun sujet de les craindre et de les éviter; qu'ils aimaient la paix, et étaient venus pour leur

faire connaître le vrai Dieu, et son Fils, qui s'était montré au monde; enfin, il expliqua pourquoi ils n'avaient pas apporté de verroteries.

Son frère termina la séance par un long discours, à une partie duquel tous deux, suivis de beaucoup d'autres, dansèrent. Revenus à leur place, Moïlouay reprit la harangue, et au moment où il la finissait, toute l'assemblée se leva à la fois en faisant un bruit tumultueux, et partit avec tant de précipitation, qu'en une minute la place fut vide : la séance avait duré quatre heures.

Ce pitso offrait une grande diversité de costumes; mais tous ces Maroutzis avaient le corps peint en argile blanche, de la tête aux pieds, et portaient une sorte de turban fait de peau de sanglier, dont les soies sont blanches. Plusieurs avaient sur les épaules des peaux de panthère; et d'autres huit à dix couvertures, ressemblant à des palatines; tandis qu'à d'autres, elles étaient attachées au milieu du corps. Il y avait également une grande variété de manteaux de peau sans poil. Malgré toutes ces parures, il est impossible de se figurer un spectacle plus sauvage que celui de cette assemblée; quelquefois il était effrayant : mais le son de voix et les gestes de la plupart des orateurs étaient gracieux et convenables; tous parlaient avec une facilité extrême; aucun ne montra de la timidité ni de l'hésitation à exprimer librement sa pensée : c'était un singulier mélange de barbarie et de civilisation. Les femmes, qui se tenaient à une soixantaine de pieds de l'assemblée, encourageaient quelquefois les orateurs en prononçant la let-

tre R en cadence. Une femme âgée applaudissait fréquemment de cette manière pendant que le régent parlait (1).

Un nègre d'une figure respectable, messager de Makkabba, fut ensuite présenté aux missionnaires : Munamits, s'avançant aussitôt, lui dit : « Makkabba « n'ayant pas envoyé à Matibé de verroteries en signe « de paix, je ne veux pas consentir à ce que ses amis « aillent chez lui. » Le Wanketzèn répondit que Makkabba avait expédié deux fois un détachement avec des verroteries, mais que toujours ces gens avaient rebroussé chemin par crainte des Boschimans. Munamits répliqua : « C'est bien; et si Makkabba envoie « des verroteries, et si des missionnaires viennent « dans le pays, je les accompagnerai, et je les lui « présenterai. » Le Wanketzen parut satisfait de ces paroles. Il était venu de Melita en un jour. Il resta dans la tente des missionnaires pour les voir dîner, et eut l'air très sérieux : Campbell observe que peut-être il avait vu Cowan et Donovan prendre leur repas de la même manière; il lui fit présent de deux boutons dorés.

« Instruits de la manière favorable dont le régent et la plupart des capitaines avaient parlé de nous dans le pitso, dit Campbell, nos gens éprouvèrent une grande joie; pendant toute la soirée ils chantèrent des hymnes autour du feu; plusieurs Maroutzis vinrent les écouter, et Moïlouay essaya de les imiter. Ils ne voulurent pas consentir à notre départ pour

(1) Campbell's *Travels*, p. 268.

le lendemain, disant qu'ils venaient seulement de faire notre connaissance, et qu'ils seraient tristes quand nous les quitterions. Le régent nous dit qu'il préparait quelque chose pour nous, et que le lendemain il nous donnerait un bœuf, parce qu'il ne pensait pas que nous entreprendrions un voyage sans avoir de quoi manger. Après le pitso, les femmes et les enfants se hasardèrent à entrer dans notre tente, ce qu'ils n'avaient pas osé avant. La confiance pour nous ne semblait naître que de ce moment; nous ne doutions pas que les Maroutzis ne fissent ensuite notre éloge aux nations voisines.

« Un de nos Hottentots avait des verroteries, qu'il échangea dans la journée contre une dent d'éléphant; le régent, à qui elles n'avaient pas été montrées, instruit du fait, ordonna que le Maroutzi lui apportât les verroteries, et le Hottentot la dent d'éléphant : il examina ces objets, et tança vertement le premier d'avoir enfreint la loi, en achetant des verroteries qui n'avaient pas été soumises à son inspection; ensuite il rendit à chacun ce qui lui appartenait, prouvant par cette action qu'il avait la volonté et le pouvoir de réclamer et de maintenir ses droits. »

Dans une dernière conférence que les missionnaires eurent avec le régent, son frère et d'autres chefs, ils reçurent de nouvelles assurances des bonnes dispositions des Maroutzis envers ceux qui viendraient dans le pays. Ensuite l'envoyé de Makkabba arriva, pour qu'on lui remît des présents destinés à son maître. Cet homme semblait avoir conçu des inquiétudes sur la visite de Campbell et de ses compagnons

à Korritchané, parce que, durant leur séjour dans cette ville, il en était parti trois expéditions qui avaient été deux jours absentes.

Le 11, dans la matinée, un homme, annoncé comme étant le principal messager de Makkabba, et qui, quoique très noir, avait un air très respectable, invita les missionnaires à rendre visite à son maître. Ceux-ci consultèrent Munamits et Liqueling : le premier leur dit qu'ils pouvaient y aller, mais qu'il ne les accompagnerait pas; le second les avertit que s'ils faisaient ce voyage, ils devaient se préparer à suivre Makkabba dans une expédition, parce que c'était son projet en les priant de venir. Persuadés de la justesse de ces observations, et n'ayant pas de verroteries, que sans doute il s'attendait à recevoir d'eux, les missionnaires répondirent qu'ils étaient partis de Lattakou avec l'intention de visiter les Maroutzis, et qu'ils ne pouvaient pas changer leur plan; mais que lorsque des hommes blancs seraient établis chez les Tammahas, les Machâous et les Maroutzis, ils iraient probablement chez Makkabba. Ils lui firent des présents; et cet homme s'en alla d'un air mécontent. Campbell remarqua cinq entailles à son côté gauche, ce qui prouvait qu'il avait tué cinq hommes; son manteau empêcha de voir combien il en avait au côté droit. Ces entailles sont des marques de distinction équivalentes aux plaques qui ornent la poitrine des guerriers en Europe.

Quelques jours avant, Campbell avait remarqué que les Hottentots avaient l'air abattu; il supposa qu'ils souffraient du froid. Il observa aussi qu'ils ne

chantaient plus des hymnes le soir autour du feu, comme c'était leur coutume pendant le voyage. Il apprit qu'ils étaient tristes, parce qu'ils craignaient de pénétrer plus avant dans l'intérieur, et soupçonnaient qu'on ne laisserait pas les missionnaires partir de Korritchané. Le soir, ils tinrent conseil sur ce sujet : l'un d'eux dit qu'ils étaient déjà trop loin, expression très forte dans la bouche d'un Hottentot; un autre observa qu'ils se trouvaient déjà si près de la mer, que s'il montait sur le sommet d'une montagne à l'est qu'il indiqua, il verrait certainement l'Océan; mais un autre n'en voulut rien croire. « Je n'avais jamais projeté, dit Campbell, d'aller au-delà de la ville centrale de la nation des Maroutzis, que je trouvai bien plus considérable que je ne l'avais supposé. Grâce à la bénédiction divine, elle pourra être une Jérusalem pour les peuples voisins. Je ne vis pas de motif important qui pût m'engager à essayer de pénétrer plus loin, au risque de perdre la vie et tous les renseignements que j'avais obtenus. Il me semblait également désirable que les circonstances de ma visite à Korritchané fussent connues des nations voisines, afin qu'elles comprissent bien la pureté de nos intentions et le but bienfaisant de nos efforts, avant de faire de nouvelles tentatives pour s'enfoncer davantage dans l'intérieur, et établir d'autres missions. »

Avant le départ des missionnaires, Liqueling fit présent à Munamits d'une grande dent d'éléphant et d'un sac de grains de cuivre; il lui en remit aussi un pour Matibé : Campbell pensa que, par ce moyen,

les liaisons entre les Maroutzis et les Matchappis deviendraient plus intimes. L'assemblée du soir dans la tente fut plus nombreuse qu'à l'ordinaire. Les Maroutzis, en parlant entre eux des missionnaires, les appelaient les capitaines des nouvelles.

On dit qu'au-delà de Korritchané, il y a des nations qui sont très affables pour les étrangers, et se regardent comme obligées de les nourrir tout le temps qu'ils restent dans leur pays. Peut-être en useraient-elles différemment envers des étrangers blancs qu'elles verraient munis de plusieurs choses qu'elles convoitent. Le régent dit aux missionnaires, dans le cas où ils reviendraient, d'apporter des subsistances; car, ajouta-t-il, vous voyez combien nous sommes affamés : mais il entendait par là les verroteries, objet principal de l'affection de ses compatriotes. Moïlouay disait que s'il en avait en abondance il en couvrirait tout son corps, et en entourerait son cou jusqu'à son menton.

Le 12, dès le point du jour, un grand concours de peuple entourait les chariots. A neuf heures tout étant prêt, les missionnaires partirent; beaucoup de monde les suivit. Le régent et Moïlouay marchèrent avec eux jusqu'au pied du coteau sur lequel la ville est située; alors ils leur dirent adieu. Le temps était magnifique, quoique l'on fût en hiver. On conseilla aux missionnaires de traverser les montagnes par une route différente de celle qu'ils avaient prise en venant : elle était à peu près six milles plus à l'ouest, et, quoique moins pittoresque, beaucoup meilleure pour les chariots. A quatre heures

après midi, on fit halte sur le bord de la rivière que l'on avait traversée la veille de l'arrivée à Korritchané. Le soir, un Hottentot tua un grand rhinocéros, qui fut dépecé le lendemain; sa chair fut chargée sur les bœufs, et l'on se remit en route. Pendant que l'on franchissait une seconde chaîne de montagnes, un orage terrible, accompagné d'une pluie abondante, força les chariots de s'arrêter deux fois. L'après-midi on rejoignit l'ancien chemin, et on termina la journée près de Philip-Fontein. La pluie tombait à torrents; heureusement un vieil enclos à bétail et quelques huttes abandonnées fournirent un abri. Campbell trouva la nuit aussi noire, aussi froide et aussi triste que les nuits d'hiver en Angleterre. Quoique les Matchappis et les Machâous de la caravane eussent une bonne provision de viande, ils étaient mornes et silencieux; c'est qu'un temps pluvieux les abat extrêmement.

On vit passer, le 14, un troupeau de plusieurs centaines de quaggas allant au sud; ils suivaient leur chef, qui marchait à une centaine de pas en avant. Les chasseurs qui font la chasse à ces animaux tâchent d'abord de tuer ce conducteur; ce qui répand une telle confusion parmi les autres, qu'ils ne savent plus de quel côté aller. Un Maroutzi de Korritchané, qui rejoignit la caravane, raconta que, dans la matinée, il en avait vu autant qui se dirigeaient également du même côté. En hiver, ils quittent les terres hautes du nord pour gagner les bords du Malalarin, où la température est plus douce. On rencontra une bande de pauvres gens des deux sexes

du pays des Machâous, avec quatre bœufs de somme. Ils allaient chez les nations du nord chercher du travail pour battre le sorgho; ils suivaient les traces des chariots qui, avec le temps, ne pouvaient manquer de former un sentier, et d'épargner beaucoup d'inconvénients aux voyageurs futurs. On arriva, l'après-midi, sur les rives du Moloppo. Comme on comptait rester en place le lendemain, qui était dimanche, les Matchappis se dépêchèrent d'abattre de jeunes arbres pour faire des clôtures autour du feu et des huttes, afin de se préserver des vents froids de la nuit. En une heure, cet espace désert ressembla à un village. Les Hottentots, excités par ce bon exemple, le suivirent : cet usage leur est inconnu; jamais ceux qui voyageaient avec Campbell n'en avaient fait autant. Un Hottentot se tapit sous un buisson pour y passer une nuit froide, mais jamais il n'a l'idée de couper des buissons pour se former une cabane temporaire; il préfère supporter le froid et l'humidité pendant toute une nuit.

Le samedi, Munamits avait annoncé la nouvelle lune pour le lendemain. En effet, on l'aperçut après le coucher du soleil; mais on ne put apprendre de lui comment il savait cette particularité. Campbell, ayant passé une partie de la nuit sans dormir, entendit les loups et les chacals hurler autour du camp; mais les chiens étaient si accoutumés à ces cris qu'ils n'aboyèrent pas. On parvint, le 16, aux bords du Musari, où l'on tua un rhinocéros; ce qui répandit une grande joie dans la caravane. On voyagea ensuite au milieu de longues herbes où il y a peu de

gibier : on aperçut trois lions. Plus loin, on vit de nouvelles feuilles pousser aux arbres que précédemment on avait trouvés dépouillés. On passa devant deux villages de Bòschimans-Boutchouanas : on s'arrêta près du dernier; il y avait à peu près soixante-dix huttes; il ne s'y trouvait que neuf femmes et quelques enfants. Tout ce monde, à l'exception de trois femmes, se cacha : celles-ci, le dos appuyé contre une cabane, regardaient les voyageurs sans rien dire. Elle semblaient mourir de besoin, et craindre beaucoup pour leur sûreté. Un des Hottentots ayant obtenu la permission de leur porter quelques livres de viande de rhinocéros, la physionomie de ces pauvres créatures passa de l'angoisse et de l'abattement le plus profond à la joie la plus extravagante. Leurs transports firent sortir de leur cachette les autres, qui accoururent aux chariots pour demander de la viande; on y joignit pour toutes un peu de tabac. Elles dansèrent pendant quelques minutes, puis allumèrent du feu pour faire cuire ce qu'elles avaient reçu si inopinément. Leurs doigts noirs paraissaient aussi durs que du bois, et étaient probablement devenus tels en creusant la terre pour en tirer des racines comestibles. Les hommes, partis pour la chasse, devaient être absents pendant trois semaines; ce qui rendait la position de ces femmes très malheureuse.

On avait fait halte, un mille et demi plus loin, près d'une mare, lorsqu'on vit arriver un Machâou qui était allé à Korritchané avec les missionnaires, et y était resté après eux ; il chassait devant lui

quelques bœufs. Il raconta qu'à l'époque où Campbell et ses compagnons avaient quitté cette ville, les Boquains étaient en marche pour l'attaquer. Ils furent arrêtés dans la plaine à l'est par la même pluie que la caravane avait éprouvée le lendemain de son départ. Pendant leur halte, ils furent découverts par Kassauna, roi des Doughoubounés, que les missionnaires avaient vu à Korritchané, et qui retournait chez lui. Ce chef, qui est lié d'amitié avec les Maroutzis, se hâta de gagner leurs kraals à bétail, et y répandit l'alarme; puis il alla annoncer à Korritchané l'approche de l'ennemi. On peut juger de la confusion et des inquiétudes que cette nouvelle causa. Quant au prudent Machâou, il chargea ses bœufs et s'en retourna chez lui; il avait voyagé avec tant de promptitude, qu'il avait parcouru cinquante milles par jour, et craignait tellement les Boquains, qu'il ne voulut pas même attendre les missionnaires pour achever la route avec eux : après avoir raconté son histoire, il détala aussi vite qu'il put.

Campbell observe que ces Boquains, possédant beaucoup de bétail, ont été si souvent attaqués par les nations avides qui les entourent, qu'ils ont dû devenir belliqueux, et peuvent bien, à leur tour, être le fléau des autres. Tous les peuples de l'intérieur dépendent tellement de leur bétail pour subsister, que les en priver d'une partie ou de la totalité doit les pousser au désespoir, et en faire des ennemis formidables (1).

(1) Campbell's *Travels*, p. 291.

En approchant de Machâou, les missionnaires furent surpris de voir que le blé n'était pas encore coupé, tandis qu'avant leur arrivée à Korritchané, les Maroutzis avaient commencé leur récolte. Campbell pense que cela tient peut-être à quelque différence dans le terrain et le climat, ou à ce que, vers la fin de la saison, la pluie avait été plus abondante dans le pays des Machâous que dans celui des Maroutzis.

Les missionnaires entrèrent dans Machâou à cinq heures après midi. Quelques instants après, Iager, le Hottentot qui était resté en arrière avec quelques autres, apporta l'heureuse nouvelle qu'il avait tué deux rhinocéros, et en avait blessé deux. Le roi Kossi et plusieurs des principaux capitaines firent une réception amicale à Campbell et à ses compagnons; bientôt la foule entoura les chariots. Une des premières questions adressées aux missionnaires fut celle-ci : « Les Maroutzis vous ont-ils donné du bœuf « pour votre nourriture durant votre séjour à Kor« ritchané?... » Le roi leur dit qu'ils avaient très bien fait de ne pas aller chez Makkabba. Le lendemain, consulté sur ses intentions relativement aux missionnaires, il répondit qu'il persistait dans les propositions qu'il avait faites, et que ses capitaines avaient approuvées. Il ajouta qu'il espérait qu'une fois les peuples instruits, il ne se ferait plus d'expéditions pour piller ses voisins, et qu'il y avait toujours été contraire. Deux messagers étaient venus de la part de Makkabba pour l'inviter à se joindre à une de ces incursions; les missionnaires furent

témoins de son refus. Ceux-ci avaient eu le projet d'aller à Yattaba, ville où réside Sibinell, et qui est à quatre ou cinq journées à l'est de Machâou; mais en réfléchissant à la contrariété que les Maroutzis avaient éprouvée de ce qu'ils leur avaient apporté si peu de verroterie, ils pensèrent qu'à Yattaba on serait encore plus mécontent de ce qu'ils n'en apportaient pas du tout; d'ailleurs Munamits était décidé à ne pas les accompagner dans cette excursion. En conséquence, le 21 mai, ils partirent de Machâou: le roi alla avec eux jusqu'à un de ses kraals à bétail, éloigné de cinq milles, et leur donna un sac plein de bouillie.

Au lieu de traverser les montagnes, les missionnaires préférèrent de passer par une plaine à l'est. A quatre heures, ils arrivèrent à Meribohouey; presque toute la population vint au-devant d'eux. Comme la récolte était rentrée, il y avait beaucoup de femmes dans la foule, tandis que précédemment le blé étant encore sur pied, les femmes restaient toute la journée dans les champs occupées à chasser les oiseaux. Les mêmes émissaires de Makkabba, que l'on avait vus à Machâou, se trouvaient en ce moment à Meribohouey; ils n'y avaient pas eu plus de succès. « Peut-être, observe Campbell, les conversations que nous avions eues avec les chefs des différentes nations les rendront au moins plus circonspects à s'engager dans ces entreprises criminelles. » Les missionnaires eurent avec le roi et les chefs une conversation sur Dieu et sur la morale; ces Africains montrèrent dans leurs ré-

ponses beaucoup de bon sens et d'excellentes dispositions naturelles; c'étaient des hommes simples et ignorants, mais bons et humains. De même que leurs voisins, ils n'ont pas de prévoyance; et, à cet égard, ce sont de vrais enfants : ils vendent ou mangent les vivres qu'ils ont aujourd'hui, sans songer à ce qui leur sera nécessaire pour les sustenter le lendemain.

Pendant toute la nuit il y eut une violente tempête du nord-est, accompagnée de tourbillons de sable, qui couvrit la tente à un tel point qu'il fut impossible d'y rester. Ce mauvais temps empêcha beaucoup de Tammahas d'assister au départ des missionnaires, qui eut lieu le 23. Ils prirent une route plus à l'est que dans leur premier voyage, marchèrent pendant trois heures dans un pays ouvert, ensuite dans un bois de mimosa, entrèrent de nouveau dans une plaine, et s'arrêtèrent près d'une mare. Le pays paraissait s'incliner à l'est et au sud-est, de sorte que les eaux devaient couler vers le Yellow-Rivier et le Malalarin, au lieu d'aller joindre le Krouman, qui est au sud-ouest (1).

Une pluie, qui tombait à torrents, retint les voyageurs pendant la journée du 24; d'ailleurs, leurs chevaux s'étaient enfuis pendant la nuit : il fallut envoyer à leur recherche. Les Matchappis, qui n'avaient rien à manger, étaient fort abattus. « Nous n'avions pas beaucoup de vivres de reste, dit Campbell, et nous ne voulions pas les leur donner avant

(1) Campbell's *Travels*, t. II, p. 12.

qu'ils eussent senti un peu plus long-temps la souffrance de la faim, afin de leur faire connaître, si c'était possible, la folie de vendre leurs vivres en voyage, au moins sans en garder assez pour les sustenter jusqu'au lieu de leur destination.

« Dans la matinée, dès gnous, apercevant nos bœufs qui païssaient à quelque distance, et les prenant pour des animaux avec lesquels ils avaient l'habitude de pâturer, s'avancèrent vers eux; mais du moment où ils reconnurent leur méprise, ils s'enfuirent à la hâte. Nos bœufs les suivirent aussi vite qu'ils purent, et bientôt tous furent hors de vue; on courut après eux, et il se passa deux heures avant qu'on eût réussi à les ramener.

« La continuité de la pluie changea en une mare tout l'espace qui entourait les chariots; il n'y avait plus de sec qu'un petit emplacement de quelques pieds de circonférence au milieu de la tente, parce qu'il était un peu plus élevé; mais le reste du terrain de la tente était un bourbier d'argile et d'eau; notre position était vraiment fort incommode. Les Hottentots ne proférèrent pas un seul mot; les Matchappis ou les Machâous cherchaient un abri, soit dans le chariot du bagage, soit dans des arbres, soit dans de vieilles huttes. » Un brouillard épais, qui pendant la nuit succéda à la pluie, mouilla complétement la tente et les chariots; la terre était toujours couverte d'eau. On ne rattrapa les chevaux que le 25, à trois heures après midi. Du haut d'un petit coteau, la vue s'étendait au loin, dans le sud et le sud-est, sur un pays aussi uni qu'un boulingrin. A mesure qu'on

avançait, on trouvait toutes les cavités pleines d'eau. Le terrain étant argileux, l'eau ne le pénétrait pas et restait à la surface, ou bien coulait dans l'enfoncement le plus proche, ou dans une rivière. Campbell pense que c'est ce qui peut expliquer les changements brusques du Groote-Oranje-Rivier, qui monte parfois de six à sept pieds en quelques minutes. Une grande partie de ses affluents venant du pays où étaient alors les missionnaires, et d'autres plus à l'est, les eaux provenant des chutes considérables de pluie doivent couler immédiatement dans la rivière King et d'autres, et gonfler ainsi soudainement le Groote-Rivier. ...

Après avoir marché au sud-est dans une plaine couverte seulement d'herbe flétrie, où à peine un buisson récréait la vue, et qui paraissait absolument déserte, on aperçut dans le lointain la rangée de collines voisines du Malalarin ; ensuite on vit douze fosses disposées en croissant ; chacune avait à peu près vingt pieds de longueur, dix de largeur, et cinq de profondeur, indépendamment de la hauteur de la terre qui en avait été retirée. Au fond de chacune, il y avait deux rangées d'autres plus petites, presque remplies. Ces excavations avaient sans doute été faites pour prendre du gibier, et devaient avoir coûté beaucoup de peine, à cause de la faiblesse des instruments employés pour les creuser. Les missionnaires supposèrent qu'elles étaient l'ouvrage des Tammahas, car ils n'avaient rencontré rien de semblable dans les autres pays ; ils conjecturaient qu'elles dataient d'une cinquantaine d'années, parce qu'un arbre qui parais-

sait avoir cet âge croissait au fond de l'un de ces trous. On n'apercevait qu'une couche de beau gravier jaune.

Au milieu de ces déserts, on trouva un petit kraal de Boschimans, qui ne consistait qu'en quatre huttes. Les enfants et quelques femmes s'enfuirent à l'approche de la caravane. Ces gens avaient récemment tué un quagga, que les Matchappis obtinrent à force de sollicitations. « Quoiqu'ils méprisent les pauvres Boschimans, dit Campbell, et les traitent souvent avec dédain, ils ne parurent éprouver aucune honte à leur adresser une demande. » Plus loin, on laissa à droite un grand lac salé, et l'on fit halte près de quelques petites mares d'eau de pluie. Pendant la nuit, des lions attaquèrent, près des chariots, un quagga, dont les cris plaintifs éveillèrent toute la caravane. Au jour, on ne retrouva que la tête et les os du pauvre animal, que les Matchappis furent toute la journée occupés à sucer, à cause de la moelle.

En sortant de ce désert, on descendit dans une belle et vaste vallée, bornée de chaque côté par une rangée de collines basses, filant du nord-est au sud-ouest; sa largeur variait de deux à cinq milles; de gros troupeaux de quaggas y paissaient. C'est dans cette partie de l'Afrique, qui s'étend aussi au sud et au sud-est, que le gibier arrive en hiver des contrées plus septentrionales; il y reste à peu près quatre mois, temps que l'on appelle dans cette région la moisson des Boschimans, à cause du grand nombre d'animaux qu'ils prennent alors : rarement ces sauvages ont la peine de les chasser; la quantité que

les lions et d'autres bêtes carnivores en tuent pendant la nuit est si considérable, qu'ils trouvent abondance de viande le matin. Les Boschimans la font sécher jusqu'à ce qu'elle devienne si dure qu'elle puisse être réduite en poudre. C'est dans cet état qu'ils la gardent pour les temps de disette. Cet exemple de prévoyance et de prudence est le seul que Campbell ait observé parmi cette nation; il pense que l'idée leur en est venue de l'immense provision de gibier qui est en quelque sorte jetée sur leur chemin dans cette saison. C'est aussi alors qu'ils fouillent la terre pour en tirer les racines, dont ils vivent principalement quand la viande leur manque.

On vit sur une éminence à droite un village de Boschimans. Plusieurs habitants regardaient la caravane de derrière les buissons; mais aucun n'osa s'approcher des chariots. On passa ensuite le Kokanna, grande rivière dont le lit était tellement rempli de joncs, que du haut des chariots on n'apercevait pas l'eau couler, quoiqu'elle fût très abondante. Le Kokanna entrait dans la vallée par le nord, et on dit aux voyageurs que dans le sud il allait se joindre à l'Arrowsmith. L'après-midi, on entra dans Mobat, ville des Corannas. Depuis douze heures, on avait principalement marché au sud-ouest (1).

La première chose que Munamits et les autres Matchappis racontèrent au chef des Corannas et à ses capitaines, fut le nombre de bœufs que les rois et les capitaines des autres villes avaient donnés à

(1) Campbell's *Travels*, t. II, p. 21.

la caravane pendant son séjour chez eux. Leur objet était de les engager à faire de même. « Notre séjour dans l'intérieur, dit Campbell, prolongé au-delà du temps que l'on avait supposé, avait causé des inquiétudes aux Corannas; ils avaient envoyé un messager à Lattakou, pour informer leurs amis qu'ils n'avaient pas de nos nouvelles. Ils appartiennent à la même nation que les Corannas que j'avais vus à Malapitzi dans mon premier voyage. Ils nous fournirent généreusement du lait doux et de la bouillie, et parurent très heureux de ce que nous étions revenus sains et saufs. Les Matchappis qui voyageaient avec nous ayant des *marts*, ou amis, à Mobati, furent bien accueillis chez eux. »

La ville de Mobati a été ainsi nommée d'après la rivière qui coule dans une jolie vallée étroite, bornée par deux rangées de collines basses : vers la partie supérieure, il n'y a guère que l'espace nécessaire pour le passage de l'eau. Des arbres qui couvraient la vallée et une partie du flanc des collines, ajoutaient beaucoup à la beauté du paysage. Les Corannas de Malapitzi, pour la commodité de leurs grands troupeaux de bœufs, se sont séparés en trois divisions; la plus nombreuse demeure à Mobati, avec le chef. Cupidon, ce Hottentot chrétien dont il a été question dans le premier voyage de Campbell, remplissait les fonctions de missionnaire à Mobati. Il se trouvait absent à l'arrivée des voyageurs : il était allé instruire une autre division des Corannas-Malapitzi, vivant à une vingtaine de milles plus au sud. Campbell pense que ceux de Mobati sont, de toute cette nation, les plus

reculés vers le nord. Cupidon revint le 28 mai ; et le lendemain dimanche dirigea le service divin, fit la prière, et adressa l'exhortation aux fidèles. Depuis qu'il est venu s'établir chez les Corannas, les Matchappis ne font plus d'incursions chez leurs voisins pour leur enlever du bétail.

Les missionnaires partirent, le 31, de Mobati, après avoir reçu du capitaine un bœuf en présent. Ils ne tardèrent pas à traverser le Mobati, qui était rempli de roseaux si hauts que l'on ne voyait que la partie supérieure des chariots pendant qu'ils passaient. Vers midi on arriva au confluent du Mobati et de l'Arrowsmith, qui coule au sud et se perd bientôt dans le sable : après avoir coulé quelque temps sous terre, il reparaît au jour et va grossir le Malalarin. Dans son précédent voyage au nord-est, Campbell n'était pas allé au-delà de ce confluent du Mobati et de l'Arrowsmith. L'après-midi il traversa l'ancienne route de ses chariots, vis-à-vis le col de Wilberforce, conduisant à Malapitzi; mais il ne put reconnaître les traces des roues. Malapitzi ayant été abandonné par ses habitants, afin de trouver ailleurs de l'herbe pour leurs nombreux troupeaux, il n'avait aucun motif de gagner ce lieu ; il continua donc à monter vers le sud dans la vallée jusqu'aux rives du Maboun, qui y entre par une ouverture dans les collines de l'ouest, et se joint à l'Arrowsmith. On fit halte dans cet endroit pour attendre Makoun, auquel Cupidon était allé annoncer l'arrivée des missionnaires. Le lendemain, 1er de juin, ce chef des Boschimans parut. Ayant regardé Campbell pendant

quelques minutes, il se souvint de l'avoir vu à son kraal quelques années avant. Ce dernier, qui lui avait promis de lui envoyer un missionnaire, lui apprit que celui qui devait séjourner dans sa tribu était mort peu de temps après avoir débarqué en Afrique. Ensuite il lui fit des présents ainsi qu'à son frère, et partit après lui avoir assuré de lui procurer un instituteur. On marcha au sud dans la vallée du Malapitzi, et ensuite on tourna vers l'ouest par un défilé étroit, dans l'intention de traverser le pays des Boschimans-Matchappis, situé entre le Malalarin et Lattakou. « Ce qui me parut extraordinaire, dit notre voyageur, c'est que Makoun, qui avait constamment vécu à quelques milles à l'est du canton où nous passâmes ensuite, ne le connaissait nullement, et que Munamits, Pelanghaye et les autres Matchappis de notre caravane, qui depuis leur enfance avaient occupé le terrain à l'ouest, n'en savaient pas davantage; ils croyaient que c'était une grande plaine, mais aucun n'avait entendu dire s'il s'y trouvait de l'eau. Nous espérâmes que, grâces aux dernières pluies, nous en trouverions, ainsi que de l'herbe pour notre bétail.

« Le défilé avait rarement plus d'un quart de mille de largeur; les coteaux des deux côtés étaient couverts d'herbe sèche. Çà et là des rochers saillants, en forme de monceau ou de môle, avaient leur extrémité ornée d'un arbre isolé ou d'un groupe d'arbres. Au bout d'un mille, les coteaux semblèrent se rencontrer; un grand arbre remplissait presque tout l'espace, laissant à peine assez de place pour le pas-

sage des chariots. Un ruisseau serpentait dans le milieu de la vallée, souvent caché par les hautes broussailles qui croissaient dans son voisinage. Le long de sa rive nord s'étendait un petit sentier frayé par les bêtes sauvages, bien peu de créatures humaines ayant jamais passé par là. En sortant de ce défilé, on arriva au sommet d'un coteau; mais au lieu de trouver une descente de l'autre côté, on n'aperçut à l'ouest qu'une plaine à perte de vue. A l'est, on découvrait les monts Malapitzi, et au sud-est, le pays situé au-delà du Malalarin, où arrive principalement le gibier venant du nord.

On entrait dans un désert absolument inconnu, et l'on n'était pas sans inquiétude sur les résultats de la tentative. Le terrain, couvert de grosses pierres plates, faisait éprouver de rudes cahots aux chariots. Plus loin, ce pavé naturel était aussi uni que les trottoirs d'une ville. La plaine montait vers l'ouest, et paraissait abandonnée de toute créature vivante; enfin, sur une butte, on aperçut des arbres, mais pas une goutte d'eau; au-delà, une plaine entièrement nue. Vers le soir, un autre bocage de mimosa s'offrit à la vue; heureusement il s'y trouvait de l'eau; on y campa. Deux Boschimans sauvages se montrèrent à peu de distance, mais s'enfuirent à l'approche de la caravane : leur kraal était entièrement abandonné. « Quelle existence pour des êtres humains, s'écrie Campbell, que de vivre ainsi séparés du reste du monde, au milieu d'un désert aride et triste ! leur malheureuse condition appelle hautement l'assistance des hommes plus heureux. S'il y

avait une mission chez Makoun sur le Malalarin, sans doute ces hommes du désert se réuniraient peu à peu en petites sociétés, et seraient ainsi amenés à former des liaisons avec la grande famille du genre humain. Cet événement serait non seulement un bienfait pour les Boschimans, mais un avantage réel pour les nations voisines, dont ils ont été constamment le fléau depuis un temps immémorial » (1).

Dans la nuit, tous les bœufs de la caravane s'en allèrent; les Hottentots et les Matchappis coururent à leur poursuite : on avait reconnu des vestiges de Boschimans avec les pas des bœufs; on en conclut que ceux du voisinage, auxquels appartenaient les deux qu'on avait vus la veille, étaient les voleurs; mais bientôt trois de ceux-ci étant venus de leur propre mouvement, et ayant déclaré qu'ils ne savaient rien au sujet des bœufs, on imputa la disparition de ces animaux à des Boschimans étrangers, ou à des loups. Cependant on les regarda de nouveau comme les voleurs, lorsqu'on vit qu'ils ne tenaient pas la promesse qu'ils avaient faite de revenir avec leurs enfants. Les voyageurs se trouvaient dans une position critique, étant à quatre ou cinq journées de distance de tout lieu où ils pouvaient espérer de l'assistance, et n'ayant que de très minces provisions pour la troupe nombreuse qui les entourait. Heureusement les bœufs furent retrouvés. Les gens qui étaient allés à leur recherche pensaient que l'approche d'un loup les avait fait fuir; et un instant

(1) Campbell's *Travels*, t. II, p. 39.

après, on en tua un qui s'était avancé vers les chariots. Les pauvres Boschimans furent donc reconnus innocents; et, à ce sujet, Campbell raconte que trois des Machâous de la caravane avaient volé des nattes dans le kraal voisin. Dès que les missionnaires en eurent connaissance; ils les forcèrent de les rendre; ce qui ne s'effectua qu'avec répugnance. Les tribus plus civilisées que les Boschimans sont accoutumées à ne voir que des coquins dans ces malheureux; et elles-mêmes les pillent quand elles en trouvent l'occasion. La seule différence, relativement à l'honnêteté, c'est que les Boschimans ne commettent de vols qu'en petites bandes, et que les autres les exécutent en grandes troupes.

Deux des Boschimans que l'on avait vus dans la matinée revinrent l'après-midi, avec trois femmes; l'une d'elles avait son enfant attaché à son dos. Ils s'assirent à une certaine distance de la caravane; ils parlèrent à peine, et regardèrent rarement du côté des étrangers : tout chez eux annonçait la méfiance. Campbell leur donna de la viande, du tabac et des bagatelles; ils reçurent ces présents sans dire un mot, et firent du feu; les hommes allumèrent leurs pipes. « Si nous n'avions pas été là, dit Campbell, il est très probable que nos Machâous et nos Matchappis les auraient tués. Nous leur rendîmes les cinq nattes volées. Quoique le temps fût sombre et froid, ils étaient faiblement vêtus, mais en revanche couverts de toute l'ordure imaginable, accumulée sur leurs corps depuis leur enfance : ils n'étaient pas peints; tous étaient de petite taille. »

En quittant Hankey-Fontein, on fit route à l'est sur un terrain rocailleux; heureusement pour les bœufs, il croissait de l'herbe dans les intervalles entre les pierres. On traversa deux chaînes de hauteurs parallèles, séparées l'une de l'autre par un espace d'une cinquantaine de pieds, s'étendant à une grande distance, et ressemblant aux ruines des fondations d'un mur romain. Un peu plus loin, la roche, dont le sol se composait, était divisée d'une manière si régulière en pierres carrées, qu'on l'aurait prise pour le pavé d'une cathédrale. Bientôt on aperçut quelques bouquets d'arbres végétant au milieu d'une terre sablonneuse et rougeâtre. Ensuite on entra dans une plaine nue, mais remplie de gibier de toutes les sortes : ces animaux étaient si farouches, que l'on n'en put tuer aucun. Plus tard les arbres reparurent de divers côtés; cependant ce ne fut qu'à quatre heures du soir que l'on rencontra de l'eau : heureusement un orage terrible fut accompagné, pendant la nuit, d'une pluie abondante, qui remplit complétement les mares près desquelles la caravane avait campé. La pluie continua par intervalles pendant toute la journée du lendemain. Quand on se remit en chemin, on retrouva le terrain pavé et entremêlé d'herbe, mais pas un buisson. Ensuite il devint plus ondulé dans la direction du sud au nord : on aperçut des broussailles, et dans les enfoncements des arbres et des arbrisseaux, enfin une mare alimentée par un ruisseau. Pendant toute la journée, on avait vainement cherché à voir des collines dans l'ouest, de sorte que l'on ignorait à quelle distance

on se trouvait encore de Lattakou. Le soir on fut tiré d'embarras par le retour des chasseurs; ils racontèrent qu'ils avaient vu une partie de la chaîne qui se termine derrière Lattakou : alors Munamits reconnut où l'on était; et dit qu'il était déjà venu dans cet endroit; que l'élévation sur laquelle on avait fait halte s'étendait à une distance considérable au nord et au sud, et contenait une rangée de belles mares peu éloignées les unes des autres, ajoutant qu'elles étaient fréquentées par les buffles. Bientôt on rencontra effectivement une mare inférieure à la première, et recevant de celle-ci un ruisseau, qui ensuite coulait dans de vastes prairies qu'il fertilisait. Après avoir voyagé à travers des broussailles, on se trouva au milieu d'herbes hautes; et un grand cri se fit entendre, parce que les gens de la caravane avaient aperçu les montagnes voisines de Lattakou. Des touffes d'herbes coriaces, dont les racines étaient entourées d'argile durcie, formant de petits tertres qui avaient un à trois pieds de circonférence, et séparés l'un de l'autre par un espace de dix-huit pouces à deux pieds, gênaient beaucoup la marche des chariots. Le terrain entre ces tertres est nu, de sorte que dans les pluies abondantes d'innombrables petits ruisseaux coulent dans toutes les directions, creusent la profondeur de leur lit, et par conséquent rendent le sol extrêmement raboteux. Presque partout où il n'y a pas de sentier frayé, on voyage, en Afrique, sur une surface de ce genre.

On arriva sur les bords du Maklarin, dans un endroit où il forme un très grand lac, que l'on ne voit

pas à cause de la quantité de joncs et de roseaux qui cache ses eaux; sa largeur est d'un quart de mille; on ne le traversa pas sans peine. Il pleuvait à torrents : les bœufs trouvaient de l'herbe pour pâturer; mais plusieurs Matchappis et Machâous, mourant de faim, grimpaient aux arbres afin d'y chercher de la gomme pour se sustenter. Ce qui mit le comble à la détresse des voyageurs fut de voir revenir, sans gibier, les chasseurs qui avaient battu la campagne pendant toute la journée.

Le 8 de juin, on traversa le lit d'une rivière rempli de joncs et de roseaux. Quand elle coule, elle se jette dans le Maklarin. A la brune, on passa le Krouman; et bientôt après les missionnaires rentrèrent dans Lattakou, d'où ils étaient absents depuis huit semaines et deux jours. Le lendemain, Matibé et plusieurs capitaines vinrent leur témoigner leur satisfaction de leur heureuse arrivée. Une assemblée fut indiquée sur la place publique pour midi. Campbell raconta tous les événements du voyage qu'il jugea de nature à intéresser Matibé, et ne manqua pas de parler de son refus d'aller chez Makkabba, suivant ce qu'il avait promis avant son départ de Lattakou. Matibé répliqua qu'il ne connaissait pas Makkabba; ce qui voulait dire qu'il ne le comprenait pas. Il ajouta, continue Campbell, que nous l'avions laissé en paix, et que nous le retrouvions en guerre : Moïti, un de ses capitaines, qui demeurait plus bas sur les rives du Krouman, ayant battu la veuve de Mallayabang, qui était allée assister à une danse, et s'étant enfui avec son bétail, il

voulait employer la force pour qu'il revînt. Notre voyageur, consulté, lui conseilla d'avoir plutôt recours aux moyens de douceur; ce qui ne parut pas être du goût de Matibé, qui, quelques jours après, entreprit une expédition contre Moïti : elle n'eut pas de succès.

§ V.

Voyage à l'ouest de Lattakou. Séjour dans cette ville. Retour au Cap.

Campbell et son compagnon avaient résolu de visiter les peuplades situées sur les rives du Krouman, afin de connaître leurs sentiments relativement à l'envoi de missionnaires parmi elles. Ils partirent donc le 17 juin, accompagnés de M. et madame Moffat. Arrivés à un quartier de Lattakou, éloigné d'un mille de celui de Matibé, ils virent un détachement qui revenait d'un voyage lointain. Les femmes coururent au-devant des hommes, et les suivirent à la ville en chantant et poussant des cris de joie. Les missionnaires apprirent bientôt que ces gens étaient allés commercer chez les Kalliharrys, peuple qui habite à un mois de route au nord-ouest de Lattakou. Ils s'y procurent des peaux de chats sauvages, dont ils font leurs plus beaux manteaux. Campbell apprit que ces Kalliharrys avaient été pillés par un certain Lynx, qu'il avait vu dans son premier voyage. Ce forcené avait enlevé leur bétail et brûlé leurs maisons.

On arriva le soir à Hamapery (deux laits), village

agréablement situé entre le Krouman au nord, et l'extrémité d'un coteau au sud, et gouverné par Metalouay (dettes), où l'on fut très bien accueilli. Ce lieu est fort petit, et ne consiste qu'en une trentaine de maisons : une partie des habitants était absente; ils reconnaissent Matibé pour leur supérieur. Campbell observa chez eux des pots, des gobelets, et des plats profonds en argile, très bien faits, et des gamelles de diverses grandeurs. M. Moffat leur adressa une exhortation par le canal d'un interprète, et la plupart assistèrent à la prière.

On continua, le 18, de voyager à l'ouest, en suivant la rive gauche du Krouman; le pays était fort beau; les espaces que ne couvraient pas les grands mimosa ou des buissons étaient tapissés d'herbe émaillée de fleurs. Quelquefois on traversait de belles prairies, que l'eau du Krouman rendait presque marécageuses, et qui, avec un peu de travail, produiraient du grain en abondance. On passa par un village habité par de pauvres Boutchouanas, dont quelques uns suivirent les chariots à une certaine distance. Bientôt on arriva devant Kokkouro; on avait raconté, à Lattakou, que les habitants avaient tué des Machâous quelques jours avant; mais des informations ultérieures apprirent qu'ils avaient attaqué un poste de cette tribu, blessé trois hommes, et enlevé tous les bœufs de somme. Les chariots continuèrent leur route; les missionnaires entrèrent dans la ville, et trouvèrent sur la place publique Mangalli, chef de ce lieu, assis au milieu d'une douzaine de ses principaux capitaines; il leur dit qu'il le

voyait dans la tristesse, parce qu'il venait d'enterrer l'un d'eux, mort la veille. « Nous fûmes fâchés, ajoute Campbell, de n'être pas arrivés plus tôt pour assister aux cérémonies que ces peuples observent dans ces occasions : ayant demandé à voir le tombeau du défunt, ils nous conduisirent au kraal du bétail, et montrèrent un emplacement sous la clôture à l'angle septentrional du kraal, dont ils ajoutèrent qu'ils avaient déplacé une partie ; puis ayant creusé une fosse large et profonde, avec un siége dans la partie méridionale, ils y avaient assis le corps, le visage tourné vers le soleil du midi ; ensuite le trou avait été rempli, la clôture replacée, et la terre étalée avec tant de soin, que l'on ne pouvait remarquer d'autre vestige de ce qu'ils avaient fait que la fraîcheur de la surface du terrain vers cette portion de l'enclos. Les habitants nous parurent mélancoliques ; leur nombre peut être de cinq à six cents ; leurs maisons sont en bon état ; ils reconnaissent Matibé pour leur supérieur. »

Les missionnaires s'étant remis en route, franchirent un coteau, et trouvèrent leurs chariots dételés à Matchatchanai, ville de sept à huit cents habitants, gouvernée par deux chefs, Mallyanyang et Clohah : ce dernier est le plus jeune. Les chariots étaient entourés d'une foule bruyante. L'habillement de madame Moffat attirait surtout l'attention. Mallyanyang fit servir aux missionnaires d'excellent lait caillé, et leur fournit à chacun une cuiller en bois délicatement sculptée. L'un d'eux ayant témoigné le désir d'en posséder une d'un travail très artis-

tement fait, la demande fut adressée au chef, dont la femme répondit qu'elle souhaitait vivement d'avoir des verroteries des voyageurs : il n'y avait pas moyen de conclure le marché. Campbell, qui examina une cinquantaine de ces cuillers, dit qu'il n'en vit pas deux qui se ressemblassent ; ce qui dénote que ce peuple n'est pas dénué du génie de l'invention : plusieurs de ces cuillers offraient des fleurs très-bien sculptées. Les missionnaires observèrent, sur la place publique, vis-à-vis de la maison du chef, une dizaine d'hommes qui préparaient des peaux pour les manteaux. Il n'est pas étonnant que les habitants de Matchatchanai aient la réputation d'être laborieux, humains et gais ; ils ont des rapports d'amitié avec Matibé, qui est, dit-on, plein de déférence pour les conseils de leur chef. En passant dans un des quartiers de cette ville, les missionnaires apprirent que la plupart des hommes avaient été tués dans la dernière expédition de Matibé, et qu'il n'y restait plus que des enfants et des adolescents. Quelque temps avant le fils du chef étant allé à Lattakou, y assista aux prières des missionnaires, et fut si frappé de tout ce qu'il apprit sur leur compte, qu'il ne voulut plus prendre aucune part aux folies de ses compatriotes, ni aider, comme auparavant, le faiseur de pluie dans ses sortiléges. On raconta même aux voyageurs que depuis il réunissait ses gens chez lui pour faire une espèce de prière. Ils ne purent le voir, parce qu'il était absent ; mais on leur assura qu'un missionnaire serait accueilli avec plaisir. Comme ils comptaient passer par ce lieu à leur

retour, ils se mirent en route dans l'après-midi. En approchant de Patanni, ils virent à leur droite de vastes enclos où l'on avait précédemment cultivé du sorgho. Beaucoup d'arbres étaient couchés à terre ; ils avaient été abattus exprès, en les brûlant près de la racine, non pour en avoir le bois, mais pour se procurer plus facilement le branchage propre à faire les clôtures des champs.

Lintua, chef de Patanni, accueillit très amicalement les missionnaires, et, afin qu'ils ne fussent pas dérangés pendant qu'ils mettraient leurs effets en ordre, il ne laissa entrer dans la place publique qu'un petit nombre des principaux habitants ; mais une foule considérable restée en dehors les regardait d'un œil curieux. Patanni, avec quelques autres villages, est gouverné par Lintua (incursion), frère de Laheisey, chef qui demeure à une quarantaine de milles à l'ouest, et dont il reconnaît l'autorité ; celui-ci à son tour relève de Matibé. Toutes les affaires qu'ils ne peuvent pas décider sont renvoyées au jugement du roi de Lattakou.

Environ deux cents habitants assistèrent à la prière du matin ; comme quelques uns parlaient pendant l'exhortation, un capitaine nommé Seretz (argile) les montra au doigt jusqu'à ce qu'il eût attiré leur attention ; alors il rapprocha ses lèvres en les tournant, ce qui voulait dire qu'ils devaient tenir leur bouche close. Il avait été à Lattakou et à Griqua-Town ; c'était presque le seul capitaine qui parût montrer le désir d'imiter les mœurs des hommes civilisés. Il portait une veste et un pantalon qu'il avait

faits en peau, et un chapeau qui lui avait été donné par un Griqua. Il l'avait orné d'une plume.

Le 20, au lever du soleil, le thermomètre marquait 38° (2° 66), et à midi 74° (18° 65); il avait gelé pendant la nuit, et l'effet sur les fleurs en était visible.

Lintua se montra très disposé à recevoir les missionnaires. Son discours fut celui d'un homme qui ne manquait pas d'adresse; car il dit que, dépendant entièrement de Matibé, il ne pouvait mieux faire que suivre son exemple. Comme l'oncle de Matibé se trouvait présent, Lintua savait que chacune de ses paroles serait rapportée à celui-ci, et que ses expressions flatteuses l'exempteraient de lui envoyer des présents de manteaux et de peaux, dont elles tiendraient lieu. Lintua montra également beaucoup de bon sens et d'humanité, en exprimant son vif chagrin de ce que des habitants d'un village des bords du Krouman avaient attaqué une troupe de Machâous qui venaient trafiquer à Pâtanni. Il regretta surtout que ce malheur fût arrivé aussitôt après que les missionnaires venaient d'ouvrir une communication avec ces peuples éloignés, puisque cet événement briserait toutes les liaisons avec eux. Il pria les missionnaires, lorsqu'ils passeraient par là, d'engager le capitaine des pillards à rendre aux Machâous ce qui leur avait été pris. Munamits s'unit aux missionnaires pour promettre de remplir les désirs de Lintua. Mais les sujets de celui-ci, un an avant, avaient attaqué de la même manière une troupe de Wanketzens, qui voyageaient pour trafi-

quer, en avaient tué dix, et enlevé tout ce qu'ils possédaient.

Les missionnaires, en allant à pied au quartier de Seretz, éloigné d'un mille et demi, en visitèrent un autre, où ils trouvèrent un des Machâous qui avait été pillé; il leur raconta sa lamentable histoire. Les pillards leur avaient permis de faire halte à leur kraal au bétail, de replacer leurs marchandises sur leurs bœufs, et de partir; mais bientôt ils les avaient attaqués en leur tirant des flèches empoisonnées. Les Machâous se défendirent jusqu'au moment où leur capitaine reçut une blessure à la tête; alors ils furent obligés de laisser dix bœufs au pouvoir des assaillants, et se réfugièrent à Patanni avec cinq autres. Les missionnaires allèrent voir le capitaine blessé, qui était un homme d'une figure respectable. Il était couché sur des peaux entre des buissons; car l'usage de ces peuples n'est pas de loger des étrangers dans leurs maisons. Il dit qu'il avait beaucoup souffert. Ces deux Machâous avaient l'air extrêmement abattu.

La maison de Seretz est bâtie à la mode du pays; mais il en a une autre, derrière celle-là, construite à l'européenne; il en avait pris le plan à Lattakou. Campbell lui donna deux scies, deux ciseaux et quatre forets, présent qui le combla de joie. On compte dans le territoire de Patanni trois cent vingt-trois maisons réparties dans huit quartiers séparés. En comptant cinq individus par maison, le nombre des habitants doit être de mille six cent quinze (1).

(1) Campbell's *Travels*, p. 82.

On partit de Patanni le 21. Le pays, a plusieurs milles alentour, n'offre que du sable rouge. On est surpris que cette peuplade se soit fixée dans un emplacement si stérile et si triste, tandis qu'elle pouvait en choisir un meilleur; mais c'est probablement parce que la nudité du terrain permet de découvrir l'approche des ennemis à une certaine distance; ce qui ne serait pas possible s'il était boisé.

On passa le Krouman, qui était considérable, et, une demi-heure après, le Maklarin près de son confluent avec le Krouman. Les missionnaires examinèrent des sources sur le flanc d'une colline basse, baignée par le Maklarin. Seretz avait recommandé ce lieu comme favorable pour y établir un poste de missionnaires, ajoutant qu'il s'y transporterait avec d'autres capitaines de Patanni, dès que la mission y serait établie. Campbell observe que cet homme manifestait le désir le plus ardent de voir les arts et la civilisation s'introduire parmi ses compatriotes. Il cultive du sorgho et du tabac près de cette source, qui est abondante, et qui, dit-on, coule toute l'année. Il s'éloigne en cela des usages reçus dans son pays; mais il paraît ne pas en faire grand cas, lorsqu'ils sont contraires à ce qui lui semble bon et utile.

Après avoir traversé le Maklarin, il fallut monter un coteau rocailleux. A mi-chemin du sommet, on examina une caverne d'une soixantaine de pieds de circonférence dans une roche de poudingue : elle avait été probablement creusée par les eaux; on y remarquait plusieurs cavités plus petites, dans l'une

desquelles il y avait une ruche, que la troupe aurait bien voulu enlever; mais la cellule était si étroite, et la multitude des abeilles, prêtes à la défendre, si grande, que la tentative ne fut pas faite. Au sommet du coteau, on trouva la petite ville de Lattaka. Sehori, chef de ce lieu, homme âgé, était assis sur la place publique avec quelques autres habitants, tous occupés à préparer des peaux. Les femmes de Sehori présentèrent de la bouillie aux missionnaires, qui leur donnèrent des boutons de métal doré, et les gratifièrent, ainsi que Sehori, d'un peu de tabac. Lattaka contient une trentaine de maisons, et relève de Lintua. Ce lieu, extrêmement écarté du reste du monde, est sur la lisière du désert immense qui commence au sud au Groote-Oranje-Rivier, se prolonge au nord peut-être jusqu'à l'équateur, et à l'ouest jusqu'aux pays des Namaquas et des Damaras.

Après une visite de trois quarts d'heure à Lattaka, les missionnaires entrèrent dans le désert; deux des fils de Sehori les accompagnèrent à une distance de deux milles, afin de leur montrer la direction qu'ils devaient suivre pour trouver de l'eau. Le lit du Krouman, où l'on arriva dans l'après-midi, était à sec, l'eau s'étant infiltrée à travers le sable, presque vis-à-vis de Lattaka. Quelques trous creusés par les indigènes en contenaient: dans l'un elle était bonne, quoique trouble; dans le second, bourbeuse; dans le troisième, verdâtre. On fut très content de faire halte sous un pan de rocher orné de touffes d'arbrisseaux. Un Matchappi de Laheisey, qui traversait seul le désert, fut heureux de rencontrer des compagnons

de voyage. On continua le lendemain de marcher dans le lit desséché du Krouman, dont le fond était d'argile durcie, tandis que le terrain au-dessus des bords était couvert de sable. On laissa à droite un petit village de Corannas entièrement abandonné, et composé seulement de six maisons. Plus loin, on aperçut, entre les buissons, des femmes corannas, qui regardaient avec étonnement les chariots, mais n'osaient s'en approcher. Ensuite on rencontra deux Boschimans armés de sagaies, qui chassaient en avant une vache et son veau; le lait faisait leur nourriture dans cette excursion. Il faut toujours que le veau suive sa mère; car, s'il était absent, elle ne donnerait pas de lait.

A mesure que l'on avançait, on examinait chaque trou pour y chercher de l'eau; mais tous étaient vides. Enfin on arriva devant un kraal de Corannas, où il y avait un puits profond de dix-neuf pieds et percé dans la craie : l'eau s'y puisait d'une façon bien incommode. Un homme se tenait au fond, un autre à six pieds à peu près au-dessus de lui, les pieds appuyés sur des entailles creusées dans les flancs presque verticaux du puits, et un troisième à six pieds au-dessus du deuxième : le premier remplissait une grande gamelle qu'il faisait passer au second, et celui-ci la transmettait au troisième, qui la vidait dans une petite mare voisine de l'orifice du puits; puis elle retournait en bas. Cette opération se faisait avec une vitesse surprenante, la gamelle allant et revenant trois fois en une minute; mais quoique la plus grande partie du jour y soit employée, ces gens

ne peuvent suffire à donner suffisamment à boire à leurs bœufs une fois en vingt-quatre heures. Ils en laissent approcher quatre à la fois de la mare. Dès qu'un animal a retiré la tête de l'eau, on le regarde comme désaltéré; on ne lui permet plus de l'y replonger, et il est chassé à coups de bâton. Une vingtaine de bœufs est amenée près du puits, où ils attendent impatiemment que leur tour arrive; quand ils ont bu, ils font place à d'autres. Tous les hommes font chacun à leur tour le travail fatigant de puiser de l'eau; mais il leur est salutaire; car autrement ils passeraient la plus grande partie de leur temps à dormir, et éprouveraient constamment de la langueur et un certain manque de courage. Les missionnaires observèrent dans les manières de cette peuplade une vivacité et un enjouement qui les avaient rarement frappés dans les endroits où les indigènes peuvent se procurer leurs besoins sans travail. A l'exception des vaches laitières, on laisse le bétail pâturer dehors la nuit comme le jour, parce qu'il n'y a ni lions ni Boschimans dans cette partie du pays.

Le kraal est à peu de distance du lit de la rivière, au milieu de sables profonds, et par conséquent a un aspect misérable. Le soir, les habitants apportèrent du lait aux missionnaires, qui leur donnèrent du tabac. Ce kraal se nomme Mouchouana; et le chef, Hanno-Komo (point de bétail); c'était un homme de trente-six ans. Il déclara qu'il était, ainsi que sa peuplade, très pauvre : cependant il put donner une vache aux missionnaires. Cette tribu était autrefois

aussi nombreuse que les Matchappis; mais la rougeole, et ensuite une expédition entreprise, sur l'invitation de ceux-ci, contre les Machâous, les Tammahas et les Towans, détruisirent presque toute la population.

Les vieillards racontèrent à Campbell que, dans leur jeunesse, le Krouman était une grande rivière, sujette à des crues considérables, et qu'il y croissait beaucoup de joncs; qu'il recevait beaucoup d'eau du Meloppo et d'une autre rivière nommée le Mesari, mais que maintenant il n'en était plus de même; que le Krouman était tari, et que, dans les temps de pluies abondantes, il se formait de grandes mares dans son lit.

Quand on fut parti de Mouchouana, au lieu de continuer à voyager dans le lit du Krouman, on fit route au sud-sud-ouest à travers le désert, afin d'arriver à une mare qui avait été indiquée; on marcha dans des sables profonds, mêlés de touffes d'herbe flétrie et de buissons. On fit halte près de la seule colline visible dans cette solitude. Le lendemain matin, 24, on découvrit de l'eau dans une cavité de trois pieds de tour au pied de la colline; l'eau sortait d'un rocher, et en si petite quantité qu'un bœuf aurait pu la boire entièrement; mais il avait gelé pendant la nuit, et le bétail semblait ne pas être altéré. On se dirigea pendant trois heures à l'ouest, et l'on arriva dans un grand enfoncement au milieu duquel il y avait un petit lac; ensuite on passa de nouveau à travers des sables rouges, parmi des bouquets de mimosa, remplis de nids ayant une forme

allongée, et habités par un nombre considérable d'oiseaux.

En approchant des montagnes de Turrihey, on vit qu'elles s'étendaient, en forme de demi-cercle, sur une longueur de dix à douze milles du nord au sud; elles offraient des formes variées et pittoresques; et comme elles étaient entourées d'une plaine immense, elles ressemblaient à une île au milieu de l'Océan. On campa à peu de distance de leur pied, au milieu de buissons et d'arbres. On n'y trouva pas d'eau, quoique l'on distinguât sur le sable des traces nombreuses de girafes et d'autres animaux. La nuit fut froide. Le 25, en arrivant de bonne heure à une mare, on vit que la glace avait près d'un quart de pouce d'épaisseur. On s'avança ensuite entre les collines par une longue montée qu'embellissaient des mimosa et d'autres arbres, et du haut de laquelle on aperçut une vaste vallée circulaire, couverte de bois et bornée par des coteaux. Des sentiers multipliés annonçaient que ce canton était peuplé. On descendit dans cette vallée, où les bœufs, qui n'avaient pas bu depuis vingt-quatre heures, s'abreuvèrent avec avidité de l'eau d'un étang, qui était de bon goût quoique trouble. On s'engagea ensuite dans un défilé montant, escarpé et sablonneux, où les bœufs eurent bien de la peine à faire avancer les voitures : en haut, on trouva la ville de Turrihey, resserrée de tous les côtés entre des montagnes. La présence des étrangers voyageant dans des chariots attira toute l'attention des habitants, charmés d'un spectacle si nouveau.

Cette ville, peu considérable et bâtie comme Lattakou, porte quelquefois le nom de Laheisey, son chef. C'était un homme âgé qui, entouré de ses capitaines, reçut les missionnaires dans la place publique; il avait une figure respectable, et semblait ne parler qu'avec beaucoup de circonspection. Les missionnaires ne tardèrent pas à avoir une entrevue formelle avec lui et avec ses capitaines; et après lui avoir expliqué le motif de leur venue, ils lui demandèrent s'il désirait avoir à Turrihey un missionnaire pour instruire journellement son peuple. « Nous lui dîmes aussi, ajoute Campbell, que notre voyage chez lui avait été approuvé hautement par Matibé, qui s'était écrié: « Laheisey est mon père. » Le vieillard répondit: « J'entends: la parole de Dieu est une parole « paisible; j'aimerais bien qu'elle dît que les hommes « ne mourront pas, ou comment un vieillard peut « redevenir jeune. On m'a raconté qu'elle défendait « aux hommes, quand leur bien avait été emporté, « de poursuivre ceux qui l'avaient pris; je n'aime pas « cela, je ne suis pas ami des incursions, je n'ai ja- « mais voulu en faire partie. Ce n'est que sur les in- « vitations pressantes des Matchappis que j'y ai pris « part. Dans la dernière que Matibé a faite, beaucoup « d'hommes de mon peuple ont été tués. Je suis ma- « ladif, et je ne pourrai jamais apprendre votre « chant. J'aime la parole de Dieu depuis qu'elle est « venue chez les Griquas; car c'est depuis cette épo- « que que les Corannas, mes voisins, ne sont plus « venus voler mon bétail; ainsi je ne puis la refu- « ser. »

Munamits le satisfit entièrement sur ces difficultés; ensuite Campbell porta chez Laheisey les présents qu'il lui avait destinés, et qui firent l'admiration de toute sa famille; chacun voulait connaître l'usage des objets qu'il voyait; le tout fut mis dans un grand plat, et la femme de Laheisey examina minutieusement chaque chose, probablement afin de s'assurer une autre fois s'il n'y manquait rien; car ensuite son fils aîné emporta le tout dans une autre maison. Dans une visite que Laheisey fit plus tard aux missionnaires, il leur dit qu'il verrait avec plaisir des hommes enseignant la parole de Dieu venir dans sa tribu.

Seretz, le capitaine de Patanni, qui avait servi de guide aux voyageurs à travers le désert, invita le peuple à venir à la prière en proférant le mot *ikakkou*, qui dans la langue des Boschimans signifie *venez ici*. Le principal capitaine de Laheisey le répéta après lui, et en expliqua le sens. Plusieurs habitants se montrèrent à une certaine distance, mais ne voulurent s'approcher que lorsque le chant commença; alors l'assemblée fut nombreuse et en dehors. Le soir, ce peuple revint à ses habitudes. A huit heures, il y eut, en honneur de Seretz, des chants et des danses qui continuèrent pendant toute la nuit jusqu'au matin. Personne ne paraissait fatigué, cependant les femmes étaient un peu enrouées.

Le 27, Laheisey amena un messager venant de Clohas, lieu situé sur le Krouman, au-dessous de Lattakou. Cet émissaire annonça que des Wanketzens, envoyés par Makkabbà, étaient arrivés près de Matibé. Il ajouta que Lintua était allé avec un détache-

ment au kraal qui avait volé et blessé les Machâous, pour demander la restitution du bétail, et que quelques uns des gens de Lintua étaient entrés dans les kraals à bétail de la tribu, avaient coupé les sacs à lait, et commis d'autres dégâts. Le capitaine du kraal allégua pour son excuse que des jeunes gens avaient attaqué les Machâous; que, quant à lui, il était innocent et très fâché de ce qui s'était passé; qu'enfin Lintua aurait dû venir le trouver pour lui demander satisfaction, au lieu de commencer par dévaster ses avant-postes, et de plus qu'il ne pouvait rendre le bétail, Matibé s'étant réservé la décision de cette affaire. A cette déclaration, les gens de Lintua n'osèrent pas aller plus loin, et retournèrent chez eux. Ces nouvelles faisaient l'entretien de Turrihey.

Cette ville est partagée en deux quartiers: le plus grand est celui où demeure Laheisey; l'autre est à un demi-mille plus à l'ouest. Turrihey renferme à peu près une centaine de maisons, bâties comme celles de Lattakou. Les champs des habitants ne sont pas d'une grande étendue, mais l'herbe passe pour excellente, et le bétail est nombreux. Les montagnes entre lesquelles cette ville est située sont appelées, par les indigènes, Mâyey ê Laheisey (monts de Laheisey). Les missionnaires gravirent sur un coteau très élevé, d'où ils purent contempler le vaste désert qui s'étend à plus de cinq cents milles à l'ouest, et à plus de mille au nord, et qui mérite le nom de grand Sahara méridional. C'est une plaine absolument unie, et bornée seulement par l'horizon; beaucoup d'arbres épars croissent dans le sable. On

apercevait à une distance considérable deux à trois colonnes de fumée, produite probablement par le feu que les Boschimans avaient mis aux herbes sèches.

Les missionnaires ayant ensuite questionné les habitants les plus âgés de Turrihey sur le désert dont ils sont si proches, reconnurent que, quoiqu'ils eussent vécu sur ses bords depuis leur enfance, ils n'en savaient pas plus sur ce qui se trouvait à l'ouest et au nord, que sur le continent de l'Amérique. Campbell pense que Turrihey ne convient pas pour l'établissement d'une mission, à cause de la rareté de l'eau et du petit nombre de ses habitants, et aussi parce que probablement toute la population, à la mort de Laheisey, qui ne peut être éloignée, retournera à Patanni. Cette peuplade a les mêmes usages que les Matchappis; jamais elle n'avait vu des hommes blancs, ce qui explique la frayeur que l'apparition des missionnaires causa aux femmes et aux enfants; ils s'enfuyaient comme s'ils eussent aperçu un lion ou un tigre.

Laheisey raconta aux missionnaires sa généalogie, jusqu'à son sixième aïeul, qui s'était séparé des Maroutzis (1); il dit qu'il avait fini par se fixer à Turrihey plutôt qu'à Patanni, parce que ce dernier lieu étant trop près de Lattakou, il était sans cesse appelé à prendre part aux incursions des Matchappis; ce qui lui déplaisait, et qu'il préférait vivre en paix. Il avait quatre femmes, dont une ne paraissait pas âgée de plus de dix-huit ans; quoiqu'il eût l'air d'en

(1) Campbell's *Travels*, t. II, p. 110.

avoir soixante-dix, il avait quatre garçons et autant de filles. Quand il était encore enfant, le Krouman coulait à travers le désert; « mais, ajouta-t-il, vous « voyez qu'il n'en est plus de même. Quand les pluies « sont abondantes, nos campagnes sont fertiles, et « nous ne pouvons nous plaindre; mais quand il n'en « tombe pas, elles ne produisent rien, et le bétail « privé d'eau mange de la terre et meurt. Dans les « grandes sécheresses, nous envoyons nos bestiaux à « Patanni. Nous n'employons jamais les faiseurs de « pluie, nous ne les connaissons pas. Je pense que les « hommes ne peuvent faire la pluie. Autrefois les « buffles ne s'approchaient pas de nous, mais depuis « quelque temps il en est venu. Nous n'avons ni « lions ni loups, mais on voit des tigres. Mainte- « nant les Boschimans ne nous volent pas comme « autrefois; j'en ai tué beaucoup, et depuis ils ne « nous ont pas inquiétés. »

A leur départ de Turrihey, les missionnaires furent accompagnés par la plupart des habitants de ce lieu; ils n'en étaient encore éloignés que d'un demi-mille lorsqu'ils rencontrèrent un Matslarou hors d'haleine, qui leur annonça que beaucoup de buffles étaient déjà arrivés à la fontaine de la vallée, afin de boire. A cette nouvelle, tout homme armé d'un fusil courut vers l'endroit indiqué; le bruit en étant parvenu à Turrihey, presque toute la population sortit pour voir le résultat de l'affaire: les missionnaires entendirent beaucoup de coups de fusil; enfin, à sept heures du soir, quelques uns des chasseurs revinrent, et racontèrent que trois buffles avaient été tués, et

plusieurs blessés. Sans doute la rareté de l'eau dans le désert au nord les avait amenés dans les monts de Laheisey; il fallait qu'ils fussent extrêmement altérés, car quelques uns avaient été obligés d'escalader des rochers escarpés pour arriver à une source sur le flanc d'un coteau. Le lendemain, les buffles tués furent dépecés: on donna une partie de la viande aux habitants de Turrihey. On marcha ensuite au sud-sud-est, dans le désert, en longeant les monts de Laheisey. On remplit tous les vaisseaux vides à l'étang de Liboutchané, dont l'eau était bonne, quoique blanchâtre et trouble. On s'arrêta, le soir, à Riboupi, grande mare située vis-à-vis des monts de Laheisey, les plus occidentaux; le lendemain matin, la surface de la mare était couverte d'une croûte de glace assez épaisse pour supporter des oiseaux qui s'y promenaient comme étonnés de ne pouvoir atteindre l'eau. Des arbres et des arbrisseaux se montraient dans ce désert, qu'embellissait dans ce moment la fleur du safran bleu; il y est très commun, sa racine fait les délices des indigènes. Pendant qu'on était à Riboupi à faire sécher une partie de la chair des buffles, on vit des femmes d'un des postes extérieurs de Laheisey qui venaient chercher de l'eau à cette mare. On fit halte, le 30, à Makrouman (mère du Krouman), autre mare semblable aux précédentes.

Le pays que l'on traversait, parallèlement au flanc oriental des monts de Laheisey, était agréablement entremêlé d'arbres et de longues herbes flétries, qui allaient fréquemment jusqu'au dos des bœufs; le terrain est composé de sable très rouge et d'argile.

Des bestiaux que l'on aperçut paissant entre les arbres, indiquèrent que l'on approchait de Tchopo, où l'on arriva le 1er juillet après midi. Cette ville est située sur la rive septentrionale du Nokannan, qui, de même que le Krouman, était tari; mais on y trouva également de l'eau en creusant dans son lit. Les missionnaires examinèrent deux de ces puits, qui avaient vingt-cinq pieds de profondeur jusqu'à la surface de l'eau. Les habitants y descendent par des plates-formes en bois grossièrement construites, et supportées par des pieux qui vont jusqu'au fond. Un homme y descendit pour y puiser un petit seau d'eau; il paraissait aussi difficile qu'il remontât avec ce vaisseau sur la tête que s'il eût dû grimper à un arbre avec cette charge; cependant tel est l'effet de l'habitude, qu'il n'en répandit presque pas. « Nous apprîmes avec douleur, dit Campbell, que, l'année précédente, cinq hommes avaient été ensevelis dans un de ces puits par l'éboulement de l'un des côtés. Leurs compatriotes manquaient de moyens pour creuser la terre avec assez de promptitude pour les retirer; car ils n'ont que des bâtons pointus pour fouir, et des gamelles pour enlever la terre et le sable. Quel travail incalculable l'excavation de ces puits ne doit-elle pas occasionner à ces pauvres gens, et combien il serait important pour eux qu'on leur fît connaître les plus simples efforts de l'industrie européenne! »

Pendant la journée, les chasseurs de la caravane étant dans le voisinage des montagnes, rencontrèrent un kraal de Boschimans-Boutchouanas qui parais-

saient extrêmement misérables. Récemment, étant près de mourir de faim, ils trouvèrent une vache errante, appartenant aux Corannas de Tchopo; ils la tuèrent et la mangèrent. Ce vol fut découvert, et les Boschimans étant hors d'état de remplacer la vache, les Corannas mandèrent à deux autres kraals de leur tribu, situés sur le Krouman, de se joindre à eux dans une incursion chez les larrons.

La ville de Tchopo est petite. Indépendamment des habitations des Corannas, il y avait aussi un groupe de huttes appartenant à des Matslarous qui avaient abandonné leurs demeures sur le Krouman. Le chef, nommé Hanobey, était âgé d'environ soixante-dix ans. Un mouchoir sale, à raies bleues et blanches, était noué autour de sa tête; il était vêtu de peaux rouge foncé qui tombaient en loques. Il avait perdu cinq de ses fils dans une incursion contre les Barrolongs, les Machâous et d'autres tribus; il lui en restait encore deux et quatre filles. Il savait le nom de son père, mais ignorait celui de son aïeul; il se souvenait d'avoir vu le Nokannan, grande rivière, tomber dans le Krouman; mais tout à coup elle tarit. Jadis sa tribu avait été nombreuse, mais beaucoup d'hommes avaient été tués dans trois incursions contre les Wanketzens et les Machâous. Les Boschimans, des longues montagnes au sud de Tchopo attaquent quelquefois la peuplade, et lui prennent du bétail; du reste elle est rarement inquiétée par les lions; quand il en arrive, c'est toujours par le nord; s'il en paraît un grand nombre, ce qui n'a pas eu lieu depuis long-temps, tous les

hommes s'arment, et généralement tuent ces animaux où les chassent. Il y a, dans les environs, des loups et des girafes; mais, généralement, celles-ci se tiennent dans les monts de Lakeisey. Il tombe fréquemment à Tchopo des pluies très abondantes, dans la saison où les jours sont les plus longs; mais jamais on n'y éprouve de coups de vent violents.

Hanobey n'éleva pas d'objection contre l'envoi futur des missionnaires dans sa tribu. Plusieurs habitants de Tchopo assistèrent à la prière; ils donnèrent du lait et un mouton aux voyageurs, qui leur présentèrent du tabac, le meilleur moyen d'échange dans le désert. Cependant, quoique ceux-ci en offrissent encore, ils ne purent obtenir de l'eau pour leurs bœufs; ils en eurent seulement un peu pour leurs moutons. Ils partirent donc de Tchopo, s'éloignèrent des rives du Nokannan, et s'avancèrent dans le désert. La veille, on avait vu sur le bord occidental de la rivière une grande forêt de mimosa; mais sur la rive opposée on ne trouva que des broussailles et de l'herbe courte et brune, croissant sur le sable rouge. Plus loin, on ne rencontra que de petits buissons; et enfin on n'aperçut que des touffes d'herbes éparpillées; mais ensuite on arriva tout à coup au milieu d'herbes qui atteignaient presque jusqu'au dos des bœufs. De trois côtés différents, à une grande distance, les indigènes y avaient mis le feu, qui brûlait encore. On marchait à l'est; le pays semblait être entièrement abandonné par toute espèce d'animal; tout était silencieux; le mouvement des chariots était à peine

entendu, parce que les roues roulaient sur un sable mobile et sec. Le soleil se coucha, les voyageurs restèrent dans l'obscurité; alors les fosses creusées par les Boschimans, et les excavations faites par les animaux, devinrent si nombreuses, que l'on aurait couru de grands dangers en continuant à voyager; on s'arrêta donc auprès d'un bouquet d'arbres.

Pendant la nuit les bœufs s'échappèrent du côté du sud; ils furent ramenés le lendemain à trois heures après midi. Ils étaient allés sur les bords du Krouman, près de la demeure de Cloha. On partit aussitôt; car la provision d'eau était entièrement épuisée. Vers le coucher du soleil, on arriva aux limites orientales du désert, et l'on traversa, non sans peine, une rangée de coteaux parallèles au Krouman, et couverts de buissons épineux très serrés; enfin, à neuf heures du soir, on arriva à Matchatchanai. Pas un habitant ne voulut sortir de sa maison; le lendemain matin, ils se rassemblèrent autour des chariots, et assistèrent au service divin. On quitta ce lieu l'après-midi, et l'on s'arrêta quelque temps au kraal dont les habitants avaient volé les Machâous. Les missionnaires témoignèrent au chef le chagrin que cet événement leur avait causé, et lui représentèrent que cela empêcherait à l'avenir les autres tribus de passer dans son voisinage. Le capitaine répliqua qu'aucun Machâou n'était mort, et que tout le bétail avait été renvoyé; mais Campbell apprit plus tard qu'il n'avait rendu que cinq bœufs. Le capitaine chercha ensuite à rejeter cette attaque sur ses jeunes gens, et pria les missionnaires d'en-

gager Matibé à ne pas fondre sur lui pour le tuer. Il avait conçu des alarmes de ce que Munamits avait passé sans lui rendre visite. C'est ce qui le détermina à suivre les missionnaires à Lattakou, où ils arrivèrent le 5 juillet.

Ils apprirent que les Matchappis, partis quatre mois avant pour la foire de Beaufort, étaient de retour, à l'exception de quatre qui s'étaient noyés au passage de Groote-Oranje-Rivier. Les autres étaient très contents de leur voyage, et se louaient beaucoup du landdrost de Graaff-Reynett, qu'ils qualifiaient roi de ce lieu, et qui les avait comblés de bontés; mais ils se plaignaient de quelques colons qui les avaient tournés en ridicule, ou traités rudement. Ils avaient été très contrariés de ne pas trouver à Beaufort des verroteries qu'ils aiment tant.

Quelques jours avant, des messagers de Makkabba étaient arrivés à Lattakou; aucun d'eux n'appartenait à la tribu des Wanketzens : l'un, Marobey, était d'un kraal situé plus bas sur le Krouman; il convint que Matibé l'entretenait auprès de Makkabba pour être instruit des projets et des actions de celui-ci; l'autre, Tchoukorour (rhinocéros), était un Baroulong ou Machâou, et plus lié avec Buys, colon fugitif établi à Melita, qu'avec Makkabba. Ils dirent aux missionnaires qu'ils désiraient savoir pourquoi étant allés chez les Machâous, les Maroutzis et d'autres peuples, ils n'avaient pas vu ce chef des Wanketzens : le prenaient-ils pour un méchant homme? Les missionnaires leur répondirent que c'était parce qu'il n'avait pas fait sa paix avec Matibé, qui était

leur ami; parce que, dans toutes les villes où ils étaient entrés, ils avaient trouvé des émissaires que Makkabba y envoyait pour exciter les habitants à la guerre; enfin, parce qu'ils craignaient d'aller dans un lieu dont les habitants n'étaient pas d'un caractère pacifique. Les messagers de Makkabba ne purent apprendre aux missionnaires s'il avait reçu le présent qu'ils lui avaient expédié étant à Korritchané; ils dirent qu'il tenait tout très secret, et qu'il leur était rarement possible de s'approcher de lui (1).

Cupidon, avec ses capitaines corannas, arriva le 8 juillet; il allait à Griqua-Town pour en ramener des moutons qu'il y avait. Il partit le 14; une demi-douzaine de Matchappis le suivirent, dans l'intention de trouver de l'emploi chez les Griquas, parce qu'ils mouraient de faim à Lattakou; ils ressemblaient à des squelettes: leurs vêtements de peau étaient tout déchirés. Chez les peuples non civilisés, la misère excite l'aversion et le mépris, mais ne fait jamais naître la pitié et la compassion.

M. Hamilton, le missionnaire avait terminé une meule et une roue pour moudre le grain; on trouva que l'emplacement le plus convenable pour établir un moulin appartenait à un capitaine matchappi, qui était disposé à le vendre; les missionnaires allèrent l'examiner avec le propriétaire: celui-ci en fit le tour en désignant des buissons, des pierres, et d'autres choses qui en marquaient les limites, et deux sources excellentes qui y coulaient. L'étendue de

(1) Campbell's *Travels*, t. II, p. 141.

ce terrain était à peu près de cinq acres. Interrogé sur le prix qu'il en demandait, le capitaine parla d'une certaine quantité de verroterie ; mais M. Hamilton lui ayant répondu qu'il n'en avait pas, il dit qu'il prendrait un rouleau de tabac pesant une vingtaine de livres. M. Hamilton n'en possédant pas autant pour le moment, et le Matchappi n'ayant pas la patience d'attendre le temps de la récolte, il demanda un mouton gras qui ferait plaisir à sa femme, à qui le terrain appartenait. Il ajouta que le champ contigu était à une autre de ses femmes, qui, probablement était disposée à le vendre. Jean Hendric, Hottentot chrétien, offrit de l'acheter; et le capitaine promit d'obtenir le consentement de sa femme. Les terres fouies et semées par quelqu'un deviennent la propriété de sa famille : tous les Matchappis connaissent bien ce que chacune possède de cette manière. Les terrains qui n'ont pas été réclamés peuvent donc être occupés sans formalité, mais seulement par un Matchappi, qui les cultive. Quant aux étrangers, il faut qu'ils obtiennent une concession du roi. Le marché conclu par M. Hamilton était peut-être le premier exemple d'une vente de terrain chez les Matchappis, et peut-être il donnera occasion de constater les propriétés; ce dont on ne s'embarrassait guère auparavant.

Cette affaire venait de se terminer lorsque les missionnaires virent arriver un chariot étranger, ce qui est un événement rare à Lattakou. Cette voiture était celle d'Africanir, qui amenait, du pays des Namaquas, les livres et les meubles de M. Moffat,

qui y avait été missionnaire pendant dix-huit mois. Le voyage avait duré cinq semaines. Campbell observe que c'était un acte remarquable d'affection chrétienne, étant purement gratuit.

Le lendemain, M. Hamilton s'aperçut qu'on lui avait volé sa seule cuiller à soupe; il s'en plaignit à Matibé, qui répondit froidement que les Matchappis étaient des gens stupides, et qu'il lui était impossible de trouver les moyens de recouvrer l'objet dérobé. En conséquence, la porte de la maison fut fermée, afin d'empêcher les habitants d'y entrer en grand nombre. Les vols devaient probablement augmenter, car les vivres devenaient rares, et la population ne pouvait espérer de récolte avant les mois de décembre ou de janvier. Le safran et d'autres racines comestibles ne se trouvent qu'à une certaine distance de la ville.

Le 12, dans la matinée, le cri d'alarme se fit entendre dans la ville; il venait de ce qu'on avait aperçu des Boschimans près des kraals à bétail. En un instant les rues furent remplies de gens armés d'arcs et de flèches, de sagaies, de haches de bataille et de boucliers. Le lieu du rassemblement ayant été indiqué par le crieur public, chaque homme sortit de la ville aussitôt qu'il fut prêt. Plusieurs Matchappis prononcèrent de longues harangues sur la circonstance; Matibé aussi marcha, en se dirigeant au sud comme les autres. Le soir, tout ce monde rentra sans avoir vu les ennemis.

Au dernier pitso, les Matchappis avaient résolu de courir sus aux Boschimans, afin de se venger de

leurs vols. A la nouvelle lune, terme fixé pour cette expédition, ils demandèrent à Matibé s'ils se mettraient en route; il leur répondit qu'il fallait attendre les couches de la femme de Brumella, qui est un guerrier renommé, et sans lequel ils n'aiment pas à commencer leurs incursions.

« Trois jours après, le cri d'alarme à l'extrémité orientale de la ville annonça que les Boschimans avaient enlevé du bétail. Au bout de cinq minutes, des hommes armés sortirent à la hâte de la ville. Le soir, on apprit que les brigands avaient emmené le bétail d'un autre kraal, et même les gardiens, sans doute pour les tuer, de crainte qu'ils n'allassent donner l'éveil à Lattakou. Ces déprédations causèrent une tristesse universelle dans cette ville. Après le coucher du soleil, on n'entendit pas le plus petit bruit ni le plus léger mouvement: cette consternation n'est pas surprenante, car ce peuple dépend principalement du bétail pour sa subsistance, les fréquentes sécheresses faisant souvent manquer les récoltes.

« Nous pensions, dit Campbell, que massacrer les Boschimans que l'on rencontre après ces vols, n'effraie pas ceux qui survivent au point de les empêcher d'en commettre de semblables à la première occasion; car les Boschimans ne redoutent pas beaucoup la mort. Si les voleurs étaient arrêtés et sévèrement fustigés, emprisonnés pendant quelque temps, et ensuite rendus à la liberté, probablement ils ne déroberaient pas de nouveau. D'ailleurs, les marques que porterait leur corps du châtiment qu'ils

auraient subi, pourraient décourager les autres de suivre leur exemple. Jean Hendric usa de ce moyen quand il demeurait dans son pays, et s'en trouva bien. Dans l'occurrence actuelle, il accompagna Matibé, et nous espérâmes qu'il pourrait sauver la vie à un innocent; car lorsque les Matchappis arrivent dans un kraal entièrement étranger à l'offense qui leur a été faite, ils égorgent, dans leur rage, hommes, femmes et enfants, avec la plus grande indifférence.

« Nos gens, partis à cheval, revinrent vers minuit: ils racontèrent qu'ayant galopé jusqu'à une distance de vingt milles, ils aperçurent quatre Boschimans chassant devant eux autant de bœufs aussi vite qu'ils pouvaient les faire marcher, et qui, se croyant poursuivis par des Matchappis à pied, frappèrent de leurs sagaies les bœufs les plus faibles, et continuèrent à faire avancer les autres vers les monts Reyner. Mais dès qu'ils reconnurent que les gens qui couraient après eux étaient à cheval, ils blessèrent les autres bœufs, et les firent retourner comme pour dire, voilà tout votre bétail, laissez-nous nous échapper; puis ils s'enfuirent en se cachant au milieu des broussailles et des trous. Nos gens cessèrent leur poursuite, sachant qu'ils courraient les risques d'être atteints par une flèche empoisonnée tirée de derrière les buissons; d'ailleurs, si les voleurs eussent été arrêtés, ils auraient été aussitôt massacrés par les Matchappis, qui étaient aussi à leurs trousses. En conséquence, nos gens se contentèrent de faire rebrousser chemin aux bœufs; il se passa une heure avant qu'ils rencontrassent l'avant-garde des Mat-

chappis, qui furent très contents de voir l'expédition terminée par le recouvrement de leur bétail. Ainsi nos gens se séparèrent d'eux, et revinrent à Lattakou. En chemin, ils virent Matibé assis près d'un feu qu'il avait allumé, et un peu plus loin Munamits qui faisait de même; ainsi ces chefs n'avaient pas l'intention d'aller plus loin avant le lendemain, et il est probable qu'alors ils n'auraient pas attrapé les Boschimans. Peut-être étaient-ils contrariés de ce qu'aucun des bœufs n'était mort de ses blessures; dans ce dernier cas, ils auraient abandonné la poursuite, et se seraient préparés à se régaler, tandis qu'ils se voyaient obligés de dormir à jeun; car, dans ces sortes d'expéditions, ils n'emportent pas de vivres. Comme les Boschimans égorgent généralement le bétail avant qu'on les atteigne, les Matchappis comptent là-dessus pour leur approvisionnement. S'ils rencontrent un bœuf mort laissé par les Boschimans, ils s'asseyent sur le lieu, et mangent l'animal au lieu de poursuivre les voleurs.

« Le 19, vers midi, le détachement rentra en chantant, et imitant une attaque contre les Boschimans. Matibé marchait à gauche de la première ligne. Les Matchappis entrèrent dans l'enclos du roi, s'assirent par rangs à droite de la porte, chacun tenant son bouclier devant lui, et sa sagaie droite, la pointe appuyée à terre. Quelques uns des plus agiles sortirent des rangs, revinrent à leurs places après avoir exécuté diverses évolutions, et chantèrent sur un ton lent. Alors un capitaine se leva, et raconta d'une voix haute tout ce qui était arrivé. Il

termina son discours en prononçant d'une manière martiale le mot *seroumo* (aux armes). Après une autre chanson d'un ton traînant, Makklack, un des principaux capitaines, se leva, et fit le récit du pillage d'un kraal à bétail au nord de Lattakou, que l'on attribuait aux messagers de Makkabba, partis récemment de cette ville : on supposait qu'ils avaient persuadé aux pâtres de se joindre à eux dans ce vol, et de les accompagner dans le pays des Wanketzens; car on n'avait plus entendu parler d'eux. Alors Matibé se leva, et demanda qu'est-ce qui avait donné la permission d'établir un kraal à bétail de ce côté hors de la ville; puis, avec sa sagaie, il désigna tous les points de l'horizon, disant qu'il fallait porter ses armes de ce côté; il fut accueilli par les cris d'approbation de toute l'assemblée; mais ce n'était qu'une bravade » (1).

Campbell, durant son séjour à Lattakou, fut extrêmement surpris de voir, le 9 juillet, dans la matinée, la terre légèrement couverte de neige. Les missionnaires, depuis qu'ils demeuraient dans cette ville, n'en avaient pas même vu sur les coteaux voisins. Pas un Matchappi ne vint à la prière du matin; ils ne sortirent même pas de leurs maisons; tous restaient accroupis, et grelottaient autour du feu dans leurs cours. Au lever du soleil, le thermomètre marquait 30° (—0 89); à midi, 39° (3° 1[illegible]); au coucher du soleil, 52° (8° 88). A midi, toute la neige était disparue, le vent ayant passé du sud au nord-est.

(1) Campbell's *Travels*, t. II, p. 165.

Le jour du départ arrivé, Campbell adressa, le matin, un discours d'adieu aux habitants de Lattakou, et ensuite se mit en route avec ses compagnons. Africanir, venu du pays des Namaquas, se joignit à leur troupe (1). On trouva, près de Krouman-Fontein, trois familles de Boschimans qui paraissaient ne posséder absolument que leurs misérables huttes. Le lendemain, les missionnaires allèrent à pied en avant des chariots pour examiner le terrain voisin du Groote-Koning-Fontein, que l'on regardait à Lattakou comme un emplacement excellent pour une mission chez les Boschimans. En effet, cette vallée était bien boisée, et des rochers épars ajoutaient à la beauté du paysage; une partie du fond était couverte de grands roseaux, qui croissaient dans une terre végétale noire; et à l'est de ces végétaux s'étendait un joli lac, qui donnait naissance à un cours d'eau limpide. Lorsque les missionnaires arrivèrent à l'extrémité du lac, un Hottentot accourut leur annoncer que les Boschimans, dont ils cherchaient à assurer la prospérité, avaient emmené trois de leurs bœufs, et celui d'un Hottentot. « Nous retournâmes aussitôt aux chariots, dit Campbell, et un détachement fut dépêché à la poursuite des voleurs; nous reconnûmes aux pas des bœufs que les Boschimans en avaient d'abord choisi un grand nombre, sur lesquels ils en avaient pris quatre, jugeant qu'il leur serait plus aisé d'en emmener une petite quantité qu'une plus considérable. Pauvres créatures! peut-être n'a-

(1) Campbell's *Travels*, t. II, p. 222.

vaient-ils d'autre alternative que de commettre ce vol ou de mourir de faim! »

Dans la matinée, on aperçut un feu allumé par les Boschimans; c'était un signal annonçant aux autres qu'une capture avait été faite, et qu'ils devaient s'écarter. Quelqu'un avait mis le feu à des roseaux secs, ce qui produisit un incendie qui dura toute la journée. Le lendemain 29, les hommes partis à la recherche du bétail revinrent avec deux Boschimans prisonniers, qui n'avaient pas été arrêtés sans peine, parce qu'il avait fallu se défendre de leurs flèches empoisonnées. Les Matchappis voulaient les percer de leurs sagaies; l'un des prisonniers était un homme fait, l'autre âgé d'une quinzaine d'années. Le délit de ces gens ayant été constaté, il convenait de ne pas laisser aller le plus âgé sans le punir : il s'attendait à mourir, il parut très satisfait d'en être quitte pour des coups de sambok; quant au jeune garçon, il mangeait, et ne tourna même pas la tête pendant que son compagnon subissait son châtiment; il obtint un pardon entier. Un instant après, tous deux exprimèrent le désir d'entrer au service des missionnaires, afin d'être nourris et vêtus.

Du reste, on ne recouvra pas les bœufs; deux furent trouvés égorgés, les deux autres furent emmenés par les voleurs. Les missionnaires gardèrent le jeune garçon, afin de le faire élever, soit au kraal de Berend, qui n'était pas loin, soit à Griqua-Town. Quant à l'homme, ils ne voulurent pas s'en charger; ils lui dirent de retourner chez lui et de ne plus dérober, et laissèrent près de lui deux Hottentots à cheval,

pour le protéger pendant une demi-heure au moins après le départ de la caravane, de crainte que les Matchappis de la bande ne revinssent sur leurs pas pour tuer ce misérable. Campbell apprit plus tard, par une lettre de madame Hamilton, que cet homme s'était dépêché de rejoindre ses compatriotes, pour avoir sa part des bœufs égorgés; qu'ensuite il avait formé un parti et enlevé quatre bœufs du landdrost de Graaff-Reynett qui allait à Lattakou. Le brigand s'était échappé heureusement avec son butin; mais peu de temps après il avait été tué dans une incursion des Matchappis; il avoua qu'il avait participé à tous les vols de bestiaux commis récemment au détriment des habitants de Lattakou.

Après avoir marché dans une plaine aride et entièrement nue, on fit halte, le soir, à une source excellente, dont l'eau coulait à l'est, tandis que celle des deux précédentes se dirigeait à l'ouest; elle fut nommée Nealès-Fontein: Le lendemain, on fit halte à trois milles au sud, sur une éminence, pour examiner une caverne naturelle dont l'antre avait près d'un quart de mille de circonférence; les rochers qui l'entouraient sont perpendiculaires, et élevés de cent pieds au-dessus du fond, excepté dans un endroit où il y avait une déclivité par laquelle les voyageurs descendirent sans peine : cette pente était couverte d'arbres, qui manquaient dans cette partie de la plaine; on descendit au fond, où il y a une mare profonde dont l'eau est excellente. A peu près au niveau de l'eau se trouve une grotte avec une entrée étroite; les Boschimans s'y réfugient fréquem-

ment quand ils ont volé du bétail; les Mætchappis n'ont jamais le courage de les poursuivre jusque dans cette demeure sombre. On observe, dans le flanc méridional, une excavation qui ressemble beaucoup à la fenêtre d'une cathédrale gothique; à l'extrémité orientale, une crevasse large de douze pieds, et très-profonde, s'étend du sommet au fond; une masse de rochers tombée de la partie supérieure s'est arrêtée vers le milieu, et y reste suspendue en apparence assez légèrement. Cette merveille de la nature est tellement cachée, qu'un voyageur peut passer dans son voisinage à quelques centaines de pas, de quelque côté que ce soit, sans se douter de son existence. Elle a été nommée Matchpélah. La plaine voisine offre une terre végétale de couleur jaune, couverte de touffes d'herbes entremêlées de pierres plates, qui sont très incommodes pour les voitures. Quand on fut parvenu à l'extrémité méridionale des monts Reyner, qu'on longeait depuis Lattakou, on fit route au sud-ouest, et l'on atteignit le kraal de Jan Kars, à Kramer-Fontein : c'est le kraal le plus septentrional de la nation des Griquas; il est voisin d'une rivière abondante qui vient de cette source (1). Cet établissement montre les bons effets des travaux des missionnaires pour la civilisation de ces peuplades. Aidé par des Boschimans, Jan Kars, Griqua de naissance, avait, avec beaucoup d'efforts, creusé un canal près de la source de la rivière située à l'extrémité méridionale des monts Reyner, et se procurait ainsi une quantité suffisante d'eau pour arroser ses champs. Plusieurs

(1) Campbell's *Travels*, t. II, p. 231.

Boschimans demeurent près de lui; tous les soirs il leur donne une certaine mesure de grain; mais ceux qui vivent à une certaine distance le traitent en ennemi : pendant un voyage qu'il avait fait récemment au Cap, ils lui avaient volé douze bœufs. Les missionnaires le trouvèrent dans un grand découragement; son grain et sa poudre étaient épuisés; de sorte qu'il était dépourvu des moyens de sustenter ses gens ou de tuer du gibier; du reste, il se remettait entièrement à la providence divine. Les Boschimans avaient leur chef nommé Houkay (petit agneau), fils de Houkaying (très petit agneau). On lui donna une chaîne dorée pour qu'il la portât au cou, afin qu'on le distinguât comme capitaine du kraal. Il est très utile à Kars, quand on lui vole du bétail, en poursuivant les ravisseurs avec une grande activité. L'oncle du jeune Boschiman amené par les missionnaires habitait près de Jan Kars; ils l'envoyèrent chercher : il le reconnut pour son neveu, mais ne lui donna pas la moindre marque d'affection. Le jeune homme, interrogé sur ce qu'il désirait faire, répondit qu'il préférait rester avec son oncle plutôt que d'aller à Griqua, quoique les missionnaires fussent bien convaincus qu'il aurait mieux valu pour lui, sous tous les rapports, qu'il allât à Griqua-Town. Ils ne le pressèrent pas, n'ayant pas le consentement de sa mère, qui vivait encore, et lui firent quelques présents (1).

Ils allèrent ensuite au kraal de Berend, situé deux

(1) Campbell's *Travels*, t. II, p. 233.

milles plus loin, et où beaucoup de monde s'était réuni pour la prière du soir. Il y avait des Griquas, des Namaquas, des Damaras, des Boutchouanas, des Boschimans et d'autres. Malgré cet assemblage si divers, le silence le plus profond régna dans la tente et en dehors pendant toute la durée du service. Il soufflait un vent très froid, le temps était sombre ; le tonnerre et les éclairs étaient accompagnés d'une forte pluie.

Ce Berend était un Griqua, converti plusieurs années avant Africanir. « Ennemis mortels avant leur conversion, ils vivent maintenant, dit Campbell, comme des patriarches; ils instruisent leurs familles, dirigent le peuple pendant l'absence des missionnaires, et ne respirent que paix et bienveillance pour tous les hommes. Une femme griqua tient dans ce kraal une école pour douze jeunes filles de sa tribu; mais celles des Boschimans couraient comme celles des sauvages des montagnes. Nous lui recommandâmes de les instruire également, et sans doute elle l'essaiera. Un grand désastre était arrivé peu de jours avant à ce kraal ; la moitié des terres de Berend venait d'être labourée, lorsque le soc de la charrue cassa ; perte irréparable peut-être pour des années. Ces pauvres gens n'avaient pas l'espoir de pouvoir la remplacer avant la première foire de Beaufort, qui ne devait avoir lieu que dans huit mois; et comme à la dernière il n'y avait que deux socs, il pourrait bien ne pas y en avoir un seul à la prochaine. D'ailleurs il faut entreprendre un voyage de près de six cents milles; et beaucoup de pauvres Boschimans

peuvent mourir de faim dans l'intervalle. Quoique Berend tue du gibier principalement pour le soutien des familles de cette tribu qui dépendent de lui, sa bonté pour eux n'empêche pas que de temps en temps ils ne lui volent un bœuf. Il y a plusieurs sources sur son terrain; il les fait arriver dans les champs par des rigoles creusées avec beaucoup de peine. Africanir nous quitta ici pour retourner dans le pays des Namaquas. Ce fut une séparation attendrissante. »

En partant de ce kraal, les missionnaires firent route au sud; Berend, Kars et d'autres les accompagnèrent dans trois chariots; ils voulaient aller à Griqua-Town, pour y rencontrer le landdrost de Graaff-Reynett, qui y était attendu incessamment. On y arriva le 3 d'août. Campbell visita l'école; il y vit beaucoup d'enfants qui, se tenant en petits groupes autour de feuilles imprimées suspendues aux murs, s'instruisaient mutuellement. Le maître, qui était un Griqua, entendait des filles un peu plus grandes qui lisaient le Nouveau-Testament. Tout offrait l'image de l'ordre et de la régularité. A un examen, il y eut une trentaine d'enfants lisant assez bien le Nouveau-Testament; les autres épelaient; le reste connaissait ses lettres. Il y en avait cent six présents. On dit à Campbell que c'était le nombre moyen des écoliers en hiver, quand beaucoup d'habitants se sont transportés sur les bords du Groote-Rivier, parce que le climat y est plus chaud et l'herbe plus abondante. En été, on compte à peu près cent soixante écoliers.

Les Griquas, à une certaine distance de la mission, et les Boschimans du voisinage étaient très exaspérés

les uns contre les autres. Ceux-ci, pour s'excuser de ce qu'ils volaient le bétail des autres, disaient que jadis le pays leur appartenait, que les Griquas s'étaient emparés des sources, et, ayant tué presque tout le gibier, les réduisaient ainsi à l'alternative de voler ou de mourir de faim. D'un autre côté, les Griquas, pour se défendre de l'accusation de cruauté envers les Boschimans, représentaient que leur subsistance dépendant principalement du bétail, il était bien dur de s'en voir privé dans une seule nuit par ces sauvages, qui ne voulaient ni en élever, ni semer. Tout le monde convenait que s'il y avait une mission distincte spécialement pour les Boschimans, il y aurait un terme aux vols et aux meurtres que ce peuple commet, et que, quoique très sauvages, ils sont plus dociles que les autres nations, et plus reconnaissants des bontés qu'on a pour eux.

Le 6 août, le landdrost de Graaff-Reynett arriva; il parut satisfait de l'accueil qu'il avait reçu des Griquas, sur le Groote-Rivier et à Campbell. Il adressa aux habitants de Griqua-Town un discours vraiment paternel, pour leur recommander d'être laborieux, de se conduire paisiblement, et d'épargner la vie des Boschimans, innocents. Le landdrost et toute sa suite partirent le surlendemain pour retourner à Campbell, où il avait laissé ses chariots; de là il devait aller à Lattakou. Il menait avec lui cinquante béliers ou brebis, outre des agneaux; c'était un présent du gouvernement britannique à Matibé. Sans doute le chef et son peuple auront été étonnés de cette munificence.

Campbell et ses compagnons, partis de Griquã-Town le 16 d'août, s'arrêtèrent à Philip-Fontein, qui est sur un terrain élevé, et d'où l'on jouit d'une perspective étendue, notamment au sud du Groote-Rivier. Le lendemain, ils arrivèrent à Campbell. Abraham Kok dirigeait les assemblées de cette mission. Son vieux père, Corneille Kok, en était le chef; c'est le doyen de tous les capitaines griquas. On cultive du froment dans cet établissement. Les capitaines des Boschimans des environs, voyant qu'on abattait les arbres qui couvraient la terre, vinrent se plaindre de ce que l'on détruisait ce qui leur procurait de l'ombre pendant les chaleurs de l'été. Le vieux Kok et son fils leur donnèrent deux bœufs, dix chèvres et six moutons. C'était une vraie générosité de la part des Griquas; car les pauvres Boschimans n'avaient aucun moyen de faire valoir leurs réclamations. Cette bonne action était un heureux effet du christianisme; car lorsque le premier missionnaire se fixa parmi ces peuples, la culture de la terre, et les sentiments de justice et de compassion envers leurs voisins, leur étaient entièrement inconnus.

Les missionnaires, accompagnés d'Abraham Kok et d'autres Griquas, examinèrent la vallée où coulent une demi-douzaine de sources excellentes, que l'on a déjà conduites dans les champs qu'elles fertilisent; ils y trouvèrent un emplacement convenable pour y bâtir une église, sur un terrain élevé, où elle pourrait être aperçue de toutes parts. Les coteaux qui renferment cette vallée sont formés de couches régulières de grès, ressemblant à un escalier gigantesque;

c'est surtout ce qui caractérise celles de l'est, dont la plupart offrent l'aspect d'un vaste amphithéâtre; on les prendrait pour d'antiques ouvrages des hommes, tant elles sont régulières; elles ont aussi la couleur gris foncé, qui dénote les vieux édifices en ruines. Les buissons et les aloès qui croissent parmi ces rochers ajoutent beaucoup à la beauté de leur aspect, sans cacher leurs contours; et le murmure de ruisséaux cachés par d'innombrables mimosa qui couvrent différentes parties de la vallée, accroît l'intérêt que produit ce tableau.

A peu près à deux milles vis-à-vis de la chaîne de coteaux qui court à l'est, il y a une falaise perpendiculaire, haute d'une centaine de pieds et longue de trois à quatre cents : on trouve au bas une quantité d'ardoises bleues. C'est de là que l'école de Griqua-Town tire celles qu'il lui faut pour faire écrire et calculer les enfants. Il serait possible probablement de les employer à la couverture des maisons. Après les grandes pluies, une masse d'eau considérable se précipite en cascade du haut de la falaise (1).

Pendant toute la journée du 18, le vent, qui souffla avec force du nord-est, enveloppa la tente et les chariots d'un nuage de sable très incommode. A midi, le thermomètre marquait 72° (17° 76).

Les missionnaires eurent, relativement à l'établissement de l'un d'eux, de fréquentes conférences avec les habitants de Griqua-Town. Ceux-ci s'engagèrent

(1) Campbell's *Travels*, t. II, p. 251.

à bâtir une église et une maison, et à lui fournir des bœufs pour ses chariots quand il irait visiter les kraals des Corannas du voisinage. Le 22 août, Campbell se sépara de ses amis de Griqua-Town, venus avec lui jusqu'au village qui porte son nom, et, avec un autre missionnaire, dirigea sa course vers le Groote-Rivier, qu'il traversa l'après-midi sans aucune difficulté. Un des jeunes Matchappis de Lattakou, qui n'avait jamais vu un courant d'eau si considérable, se trouva mal quand il y eut fait quelques pas; ses camarades furent obligés de le transporter de l'autre côté.

Le gué où l'on traversa le Groote-Rivier est à peu près à moitié chemin entre l'embouchure du Cradock et celle de l'Alexander-Rivier; par conséquent il est plus souvent praticable que ceux qui sont au-dessous du confluent du Cradock, presque aussi considérable que la rivière dans laquelle il tombe. A quelques centaines de pas au-dessus de ce gué, il y a une grande île, où paissaient des bœufs appartenant aux Corannas: elle doit être sujette aux inondations dans les crues d'eau, et par conséquent peu propre à la culture. On voyagea ensuite dans un terrain sablonneux; des collines basses s'élevaient à gauche; et on aperçut le Cradock-Rivier à l'ouest, près de son confluent avec le Groote-Rivier; « ou plutôt peut-être, ajoute Campbell, avec le Yellow-Rivier; car les Griquas le nomment ainsi jusqu'à ce qu'il se joigne au Cradock; après cela ce peuple et d'autres l'appellent Groote-Rivier jusqu'à son embouchure dans la mer, qui est à sept cents milles à peu près du confluent du

Cradock. Dans mon précédent voyage, je suivis son cours à l'ouest jusque dans le pays des Namaquas, sans rencontrer aucune rivière qui vînt le joindre, excepté dans la saison pluvieuse; alors plusieurs arrivant du sud, et très peu du nord, lui apportent le tribut de leurs eaux. »

On se trouva bientôt sur les bords du Cradock, qui sont bien boisés, et ensuite au kraal d'Adam Kok, fils du vieux Corneille Kok. Les voyageurs lui ayant témoigné leur surprise du grand nombre de bétail qui paissait autour de son village, il leur dit que lorsque les missionnaires parurent pour la première fois dans le pays des Griquas, il n'avait que soixante bœufs; mais que maintenant il en possédait cinq cents, quoique les Boschimans lui en eussent dérobé soixante-quatorze à différentes reprises. Il les avait perdus au nord de la rivière; mais au sud, les Boschimans ne lui en avaient pas volé. Il regrettait de vivre trop loin des missionnaires pour profiter de leurs instructions, et comptait aller se fixer, soit à Griqua-Town, soit à Campbell, aussitôt qu'il aurait de bons gardiens pour son bétail. Il avait souvent essayé de le confier à des Boschimans; mais dès qu'ils aperçoivent du gibier, ils ne peuvent résister à la tentation de le poursuivre; et les bœufs restent exposés aux attaques des lions, des loups et des autres bêtes féroces.

Lorsque les missionnaires partirent, il se joignit à eux avec une partie de sa famille, ayant affaire à Graaff-Reynett. On marcha d'abord au sud-est-quart-est, ensuite au nord-est-quart-est. Le sable,

d'une couleur rouge pâle, était légèrement couvert d'herbe flétrie. On s'arrêta l'après-midi à deux sources d'eau minérale, parce que les bœufs ne devaient pas trouver, avant le lendemain, d'autre occasion de s'abreuver. L'eau de ces sources avait, suivant l'expression de Kok, le goût de la poudre à tirer. Le ruisseau qu'elles formaient disparaissait dans le sable au bout de quelques centaines de pas. Les missionnaires apprirent que partout où l'on creusait dans cette vallée, on trouvait des sources semblables. On vit quelques autruches, paissant dans le voisinage; et les chiens tuèrent un chacal à peu de distance. Ensuite on laissa, à droite, une mare d'eau salée, sur le bord de laquelle trois loups dévoraient la carcasse d'un animal: ils s'enfuirent à la vue de la caravane. Plus loin, on vit un lac salé, de trois à quatre milles de circonférence; il était à sec, mais le fond offrait une croûte épaisse de sel. Les missionnaires le traversèrent à pied; on aurait dit un vaste champ de neige bien unie, qui, après une pluie aurait été gelée. En y creusant à différents endroits, on trouva que le sel avait trois à quatre pouces d'épaisseur; au-dessous il y avait de la vase et de l'eau. On fit halte à sa partie méridionale, près d'une petite source d'eau douce; elle ne fut pas assez abondante pour qu'on pût en donner aux bœufs, que l'on attacha, pendant la nuit, à cause du grand nombre de lions qui rôdent dans le voisinage; et des hommes firent le guet (1).

(1) Campbell's *Travels*, t. II, 286.

Peu de temps avant, des gens d'Adam Kok avaient soutenu un terrible combat contre un lion, à peu de distance de cette source. Cet animal s'était tenu pendant toute la nuit près d'une cabane de Boschimans, attendant probablement l'arrivée de son compagnon pour attaquer de concert la famille; les indigènes pensaient que, dans ce cas, leur tentative aurait réussi! Des bergers boutchouanas, qui gardaient leur troupeau près de cette hutte, ayant aperçu le lion, coururent en porter la nouvelle au kraal d'Adam Kok, et rencontrèrent en chemin six Griquas, qui, déjà instruits de la présence du lion, venaient pour le combattre: s'étant avancés, ils firent feu sur lui et le blessèrent, mais sans le mettre hors de combat. L'animal irrité voulut se venger de ses assaillants; les Griquas, voyant qu'il s'approchait, sautèrent à bas de leurs chevaux, les rangèrent en ligne, la croupe opposée au lion, et se placèrent à leur tête. Le lion se lança sur un Boutchouana que les chevaux ne protégeaient pas, et qui essaya de se défendre avec son manteau de peau: mais l'animal furieux le saisit par le bras, le renversa; et pendant que le pauvre homme essayait encore de se mettre à l'abri en se tenant enveloppé dans son manteau, il se plaça par-dessous, et lui rongea une partie de la cuisse. L'autre Boutchouana, voyant son compagnon dans cette position périlleuse, lança une sagaie, qui, pénétrant à travers le manteau, atteignit le lion dans le dos; ensuite il en décocha une autre, qui, au lieu d'atteindre le lion, alla percer le corps d'un chien qui aboyait près de là. Les Griquas auraient bien voulu faire feu, mais

ils craignaient de blesser l'homme ; ils firent un grand bruit, et jetèrent des pierres. Alors le lion quitta le Boutchouana pour se précipiter sur eux; mais comme ils le prévinrent en faisant tourner leurs chevaux, il se glissa sous le ventre d'une jument, et lui saisit la jambe de devant; une forte ruade l'obligea de lâcher prise; pour se venger, il lui allongea un coup de pate qui lui ouvrit le corps, puis il se retira; ensuite il essaya d'atteindre les hommes en faisant le tour des chevaux; mais au moment où il n'était pas à plus de six pieds de l'un d'eux, et où il allait bondir, une balle l'atteignit derrière l'oreille, et le tua.

Les voyageurs firent ensuite route au sud-est, ayant à gauche une chaîne de coteaux peu élevés et pittoresques; on arriva bientôt vis-à-vis de son extrémité, en passant à travers d'innombrables fourmilières, composées d'une terre d'un rouge pâle, hautes de 18 pouces à 3 pieds, et de 5 à 10 de circonférence, la plupart de forme conique; leur sommet dominait au-dessus des herbes et des buissons; elles offraient un aspect singulier lorsque le soleil les éclairait. Dans l'après-midi, on s'était dirigé au sud-est, vers le Cradock; on s'arrêta sur ses rives près d'un kraal de Corannas.

La société des missions ayant un poste à Konnah, à une petite distance de la rive opposée, Campbell et son compagnon passèrent la rivière à cheval. Ils trouvèrent d'abord un kraal de Corannas, situé derrière des arbres, sur la rive, haute de trente à soixante pieds. Konnah est à deux milles et demi plus à l'ouest. Ce poste, sous la direction de deux

Hottentots chrétiens, est entièrement habité par des Boschimans. Précédemment il s'y trouvait aussi des Corannas, qui occupaient les deux rives du Cradock; mais une épizootie leur ayant enlevé beaucoup de bœufs, de moutons et de chèvres, et plusieurs personnes qui avaient mangé de la chair de ces animaux étant mortes, ils s'imaginèrent que la terre dans le voisinage de Konnah avait une qualité malfaisante; et en conséquence ils allèrent se fixer dans les lieux où les missionnaires les avaient vus. Les Boschimans restèrent au nombre d'une trentaine, hommes, femmes et enfants. Les Hottentots, leurs instituteurs, leur avaient enseigné à cultiver et à arroser avec l'eau d'une source voisine un terrain assez considérable, dont la récolte en tabac, melons d'eau, ognons et autres plantes, avait été assez abondante pour les récompenser de leur travail. On supposait que les Corannas reviendraient, parce que, vivant séparément en trois divisions, dont l'une est au-delà de la rivière, il est incommode pour leurs instituteurs de veiller à leur instruction. Il y avait à Konnah une maison en roseaux, bâtie à l'européenne. Quelques Griquas, vrais vauriens, étaient récemment venus dans ces établissements, et y avaient extrêmement retardé les progrès de l'Évangile, en disant aux Corannas que c'était une honte pour eux de recevoir des leçons d'hommes qui leur étaient inférieurs, et d'avoir l'obligation de les nourrir. Ces discours, et d'autres semblables, refroidirent l'affection des disciples pour les maîtres, auxquels ils retirèrent leur assistance. Heureusement Adam Kok, instruit de

la position des deux Hottentots chrétiens, leur prêta une vache; sans ce secours ils seraient morts de faim.

Le lendemain, les missionnaires traversèrent de nouveau la rivière, et regagnèrent leurs chariots. «Les dernières nuits ayant été très tranquilles, dit Campbell, le murmure de la rivière, en coulant sur des rochers rapides peu éloignés, excitait dans l'esprit des sensations profondes, mais agréables. Un bruit semblable attire l'attention d'une manière irrésistible, et porte à la rêverie et à la dévotion. Mais une apathie complète semble caractériser les misérables Africains; de sorte qu'ils paraissent également incapables d'étonnement ou de plaisir pour les charmes ou les merveilles de la nature. Nul objet, soit nouveau, utile ou majestueux, ne leur cause de la surprise; la chose la plus inconnue est regardée comme une chose ordinaire; si c'est une substance bonne à manger, ils ne s'embarrassent que d'un point, c'est s'il y en aura en quantité suffisante pour remplir leur estomac; alors, s'ils peuvent se coucher et dormir, ils ont atteint le plus haut degré de leur ambition; c'est pour eux le comble de la félicité imaginable; et l'homme qui peut se satisfaire ainsi tous les jours, ce qui est à peine possible à un seul d'entre eux une fois par semaine, passe pour l'être le plus grand et le plus heureux qui existe. C'est leur vie monotone et solitaire, l'absence de tout événement intéressant, leur ignorance profonde, enfin le défaut d'occupation, rien ne leur ayant été enseigné depuis leur jeunesse, qui semblent avoir ainsi dégradé leur esprit. Les hommes qui parlent si

hautement de l'innocence et du bonheur de l'état de nature, peuvent méditer sur cette peinture de la vie sauvage; il suffit de la connaître même superficiellement, pour être convaincu que, quels que puissent être les maux de la société civilisée, ses avantages l'emportent beaucoup sur ceux de la société sauvage tant vantée» (1).

Le 28 d'août, les missionnaires partirent pour Ramah, poste peu éloigné; ils traversèrent deux chaînes de collines basses, entourant une plaine stérile, dont le terrain uni et jaune n'offrait que des arbustes chétifs. Les hauteurs, au contraire, conservant plus d'humidité, étaient couvertes de végétaux en fleurs. On apercevait de temps en temps des troupes de springboks qui cabriolaient dans la plaine, et des quaggas qui différaient de ceux que l'on voit au nord du Groote-Rivier. On arriva l'après-midi à Ramah, où un Griqua est l'instituteur des Boschimans de ces cantons. Cet homme et quelques uns de ses compatriotes se sont construit de jolies maisons à l'européenne. Des cabanes de Boschimans et de Griquas sont par-derrière. Les premiers semblaient ne pas prendre un bien vif intérêt soit à ce que les autres faisaient pour eux en cultivant la terre, soit aux exhortations du missionnaire.

On partit de Ramah le 30. Une heure après le départ, la roue d'un vieux chariot, que M. Read avait emprunté à Konnah, se brisa; il fallut qu'un homme partît sur un bœuf pour tâcher d'en emprunter une à la colonie. Les autres chariots con-

(1) Campbell's *Travels*, t. II, p. 297.

tinuèrent leur route, laissant des gens pour garder celui qui était endommagé. Bientôt on passa le Cradock : les Corannas le nomment Nougari, et Rivière Jaune ou Grande-Rivière (1); après son confluent avec le Cradock, ils l'appellent Garip ou Garib. Le chariot laissé en arrière ayant été pourvu d'une roue, rattrapa les autres avant le coucher du soleil. Six Corannas de Konnah conduisant des bestiaux, qu'ils avaient le dessein d'échanger dans la colonie contre des marchandises, vinrent se joindre à la caravane, qui se trouva ainsi composée d'une cinquantaine d'individus de différentes nations, et d'à peu près trois cents bœufs.

On suivit, le 31, les rives du Cradock jusqu'à un endroit où l'on coupa du bois, pour pouvoir plus tard réparer les chariots. On quitta finalement cette belle rivière, et on fit route au sud. Des Boschimans vinrent demander du tabac, qu'on leur donna. Interrogés pourquoi ils n'en semaient pas, ils répondirent qu'ils n'avaient pas de bêche pour fouir la terre. Le soir, après qu'on se fut arrêté dans un endroit sans eau, les cris de deux chacals se firent entendre; aussitôt les enfants furent amenés près des voitures, parce que les indigènes pensent que la venue de cette espèce de chacal annonce l'approche des lions; Kok dit aussi que ces terribles animaux fréquentaient le lieu où l'on était, et qu'en conséquence il n'aimait pas à voyager après le coucher du soleil. Le lendemain, 1er septembre, on vit un peu plus loin les traces d'un grand lion. On rencontra une rivière qui coule durant la saison des

(1) Campbell's *Travels*, t. II, p. 305.

pluies, et qui ensuite ne consiste plus qu'en flaques d'eau, qui est fort bonne, quoique de couleur blanche, à cause de l'argile qui y est mêlée; cette rivière se jette dans le Cradock. On voyageait, depuis la veille, entre des collines basses qu'il fallait franchir; quelques unes étaient de forme conique; il y en avait qu'on aurait cru couvertes de ruines d'anciens châteaux. Du sommet des hauteurs la perspective était fort belle de tous les côtés. En arrivant au pied d'une longue descente, on vit accourir une troupe de Boschimans des deux sexes, qui, sortant du milieu des buissons, témoignèrent leur joie de la venue des missionnaires; ils avaient fait partie d'une mission établie jadis à Hepzibah ou Tkanni, à un quart de mille de distance, mais depuis abandonnée, au moins temporairement. Tous ces Boschimans étaient déguenillés et couverts d'ordure; cependant la plupart avaient des ornements en cuivre et en verroterie. Instruits de l'approche des missionnaires, ils promirent d'aller avertir leur capitaine. Il arriva le soir, lorsqu'on eut fait halte à l'emplacement où la mission avait été : on distinguait encore les ruines d'un four, et une rigole par laquelle l'eau d'une source était amenée dans les champs et les jardins.

Le lendemain, le nombre des Boschimans venus pour voir les missionnaires était d'une cinquantaine; ils n'avaient pas d'enfants âgés de plus de quatre ans. Une exhortation leur fut adressée par un Griqua. Le chef était un homme de bon sens; il raconta que le christianisme ne faisait pas des progrès rapides parmi ses compatriotes, et qu'il avait beaucoup de

peine à les empêcher de se quereller, de se battre et de se tuer entre eux.

La caravane continua de voyager dans un canton montueux; les collines ne formaient pas des chaînes, elles étaient séparées. Du sommet d'une hauteur, Campbell en compta soixante-dix, indépendamment de beaucoup d'autres, trop éloignées pour qu'on pût supputer leur nombre; elles s'élèvent brusquement de la surface d'une plaine unie. On traversa plus tard un vaste marécage, où il y avait beaucoup de sources, et dont le sol était noir et gras; sans doute il conviendrait à la culture. On s'arrêta, le soir, près de la demeure de deux colons, qui vinrent aussitôt trouver les missionnaires, et leur donnèrent du lait. Ce lieu solitaire et pittoresque, nommé Dass-Port, est dans une vallée entourée de coteaux; le terrain paraît être convenable pour le grain, mais le bois y est rare. Dans le jour, le vent y souffle généralement du nord; mais, au coucher du soleil, il tourne au sud-sud-est et à l'est. Ces colons n'avaient qu'une sorte d'habitation temporaire; ils racontèrent que les Boschimans du voisinage ne commettaient pas de vols comme ceux du pays des Griquas : ils venaient quelquefois demander du pain et de la viande, et quand on leur en avait donné, ils s'en allaient tranquillement. Ils avaient une douzaine de ces gens à leur service pour garder leur bétail.

En sortant de la vallée de Dass-Port par une ouverture au sud; on entra dans une autre plaine, dont la circonférence était d'à peu près douze milles, et entièrement entourée de jolis coteaux; à son ex-

trémité, un défilé conduisit dans une autre plaine de forme carrée, mais, du reste, entièrement semblable à la précédente, et où des troupeaux de springboks et de gnous pâturaient. On rencontra plusieurs mares, et, le 4 au soir, on arriva sur les bords du Zee-Koe-Rivier, qui, en ce moment, était bien peu considérable; il formait dans son cours plusieurs étangs grands et profonds, qui devaient parfaitement convenir aux hippopotames (zee-koe), cet animal aimant à se tenir, pendant le jour, dans l'eau assez profonde pour le couvrir entièrement. Cette rivière se jette dans le Cradock; elle diffère de la plupart des autres, dont les bords sont boisés, tandis que les siens sont nus jusqu'à son embouchure. Quelques uns des étangs que son lit renferme ont jusqu'à quarante pieds de profondeur. A peu près à quatre journées du Zee-Koe-Rivier et du Cradock, cette dernière se forme de la jonction de deux autres qui sont considérables. Suivant le rapport d'un colon qui les avait vues, l'une vient de l'est, l'autre du sud-est. Il est probable que toutes deux ont leur source dans la chaîne de montagnes situées à la limite occidentale de la Cafrerie, et tellement infestées de Boschimans sauvages, qu'ils empêchent les Cafres d'inquiéter leurs voisins de ce côté. Dans ces pays hauts et dégarnis de bois, les missionnaires trouvèrent que, même après une journée chaude, les soirées étaient trop fraîches, et les nuits extrêmement froides.

On arriva, le 5, à une petite source, près de laquelle un colon avait élevé une habitation temporaire;

ses nombreux bestiaux paissaient à l'entour. Monté sur une éminence voisine, Campbell vit très bien les collines à l'est; elles ne se distinguaient ni par leur hauteur ni par leur escarpement; mais elles offraient de belles formes : elles ne sont pas revêtues d'arbres, de buissons ou de verdure; leur surface ne présente que de l'herbe flétrie d'un aspect triste, ou des pierres de couleur brune ou d'un jaune foncé. Pas une créature vivante ne se montrait dans cette plaine. Lorsque les missionnaires y arrivèrent, elle était couverte de springboks, d'élans, de gnous, et d'autre gibier; mais la plupart de ces animaux ont été tués ou effrayés par l'augmentation récente du nombre des colons.

Les missionnaires, en continuant leur route, rencontrèrent quatre Boschimans qui accoururent à eux, et qui avaient autrefois appartenu au poste de Toornberg, nommé ainsi d'après une montagne en forme de cône tronqué, que l'on apercevait et qui s'élevait au-dessus de toutes celles du voisinage. Na-a-Kâ, chef des Boschimans du Toornberg, vint voir les missionnaires; il désirait beaucoup que quelqu'un des compagnons de ceux-ci s'établît dans son territoire, dont l'étendue était assez considérable. Sa tribu était dispersée à cause du manque de nourriture. Plusieurs de ses compatriotes avaient été baptisés, et se conduisaient bien : ils avaient commencé à cultiver de petits jardins. Des enfants savaient un peu lire, d'autres connaissaient leurs lettres. (1)

(1) Campbell's *Travels*, t. II, p. [illegible]

On voyagea ensuite entre des tas nombreux de grandes pierres ou de rochers de cinq à cinquante pieds de hauteur, souvent amoncelés avec tant de régularité les uns sur les autres, qu'on les aurait crus ajustés au niveau. Dans les interstices croissaient des arbres et des arbrisseaux toujours verts. L'ensemble ressemblait à des ruines de palais, de châteaux, d'édifices; et couvrait un espace de peut-être vingt milles de circonférence. Après avoir passé Vander-Waults-Fontein, où un colon a construit cinq maisons en roseaux et labouré des terres, on entra dans une vaste plaine bornée par des collines basses, et où l'on rencontra un chariot, le premier que l'on eût vu depuis six mois, sauf ceux de la caravane. Le soir, on franchit les limites de la colonie, et l'on arriva bientôt à la ferme de Pinar, dont les bâtiments sont étendus (1). La rareté des fourrages avait obligé les habitants d'aller dans les hauteurs du Sneeuwberg. Il ne restait que quelques esclaves et deux à trois familles de Boschimans qui habitent constamment ce lieu; ils étaient cependant aussi misérables, et paraissaient aussi sauvages que ceux qui vivent loin des hommes civilisés; ce qui prouve la nécessité de joindre l'instruction religieuse aux autres moyens employés pour policer les peuplades barbares.

Les voyageurs traversèrent ensuite un pays stérile, triste et montueux. Le coassement des grenouilles leur fit découvrir une mare. Dans ces cantons du Sneeuwberg, on prit des springboks, et on

(1) Premier voyage de Campbell, p. 326.

trouva des œufs d'autruche. Quoique les springboks, à défaut de pâturages, fussent réduits à brouter les arbustes, ils n'étaient pas moins nombreux, et l'on ne manqua pas de gibier. On passa devant deux fermes : l'un des colons avait semé un champ de blé, dont il n'espérait pas récolter un seul grain, parce que les springboks mangeaient tout. On rencontra, le soir, plusieurs personnes revenant d'une vente à l'encan ; huit esclaves s'étaient trouvés parmi les choses offertes aux enchérisseurs.

Dans la matinée du 15 septembre, on descendit des hauteurs du Sneeuwberg par un chemin long, roide et rocailleux, et l'on eut le plaisir de revoir des arbres, qui ne croissent pas dans la contrée froide d'où l'on sortait. L'après-midi, les voyageurs arrivèrent à Graaff-Reynett. Ils y passèrent quelques jours pour régler les affaires de la mission et faire réparer les chariots. Campbell trouva cette ville augmentée du double depuis sept ans qu'il ne l'avait vue ; mais il pense que la grande quantité de colporteurs du Cap, qui parcourent la colonie, empêchera Graaff-Reynett de prendre un plus grand accroissement, parce que probablement les colons n'y viendront pas pour acheter les marchandises qui leur seront apportées chez eux. Dans ce moment, l'aspect de Graaff-Reynett était ravissant par les allées de citronniers et d'orangers qui ornaient les rues et les jardins.

Le 27, Campbell partit de Graaff-Reynett, traversa le Zondag-Rivier, et un peu plus loin se sépara de M. et de madame Read et des Hottentots de la mission

de Bethelsdorp, qui l'avaient accompagné à Lattakou. Il remarque que, pour la première fois depuis qu'il voyageait en Afrique, il n'avait avec lui personne qui parlât l'anglais. « Je ne sais que très imparfaitement le hollandais, ajoute-t-il; je devais encore rester cinq à six semaines en route. Aucun de nous ne connaissait celle de Beaufort. Je n'avais pu me procurer un guide à Graaff-Reynett. Je fus plus ému que je ne l'aurais supposé, en me séparant des Hottentots qui m'avaient accompagné dans la partie la plus périlleuse de mon voyage, et aux visages desquels j'avais été habitué pendant cinq mois. Je m'étais sincèrement attaché à ces hommes simples et fidèles que je venais de quitter, sans espoir de les revoir jamais dans ce monde. Cette diminution de nombre dans notre caravane nous attrista tous. »

On traversa, le soir, le Zwarte-Rivier; le lendemain le Camdebo, affluent du Zondag-Rivier. Pendant plusieurs jours on eut à droite les monts Camdebo, dont les sommets étaient généralement escarpés et inaccessibles; à gauche s'étendaient de vastes plaines désertes et incultes; mais dans le voisinage des montagnes on aperçut plusieurs fermes. Quelques uns des colons passent pour posséder dix à douze mille moutons, et des champs cultivés en blé. Le 6 octobre, on entra dans Beaufort; on en sortit le 14. Campbell apprenant que, dans cette saison, l'eau et l'herbe étaient rares sur la route du Kârrou, en prit une plus à l'ouest. Le 17, il traversa le Gamka. Ensuite on voyagea dans un pays stérile, souvent inégal, où l'herbe n'était pas toujours abondante, et où l'on

rencontra quelques fermes éparses, et même des chariots. Le trajet du Karrou dura six jours. Le 27, notre voyageur atteignit le haut du Hex-Rivier-Valley, et, le 10 novembre, il arriva heureusement dans la ville du Cap, après un voyage de neuf mois dans l'intérieur de l'Afrique.

Le 15 février 1821, Campbell s'embarqua pour l'Angleterre, et le 8 mai suivant attérit à Portsmouth.

§ VI.

Observations de Campbell sur les Matchappis, les Boutchouanas, les Machâous, les Mároutzis, les Corannas et les Boschimans.

La ville de Lattakou est, comme il a été dit dans le premier voyage de Campbell, partagée en plusieurs quartiers. Le nom de ces divisions est Côtlaai; ainsi, en parlant du quartier de Matibé, on dit : Côtlaai ê Machy. Ce dernier mot est le nom de famille de Matibé. Tous ces quartiers sont également désignés par l'ancienne appellation de famille du chef. On compte vingt-neuf de ces Côtlaai.

Les manteaux des Matchappis offrent beaucoup de variétés; les tzipa sont en peau de chat; ils n'en font pas plus de cas que de ceux de la peau des autres animaux; les étrangers, au contraire, y attachent le plus de prix. Le coubou-poukoudjay est en peau de chacal de couleur foncée; le coubou-klouff, en peau de chacal rouge; le coubou-ou-komo, ou le meilleur manteau, est en peau de bœuf ou de vâche, amollie à force d'être raclée, frottée, roulée; le cou-

bou-ou-tuou est en peau de lion, avec le poil; le kokong, en peau de gnou; le kamma, en peau de harte-best, dont le poil a été raclé; il ne se porte que dans le temps chaud. Il y a aussi des manteaux en peaux de tigre, de léopard et de chat rouge, et seulement un petit nombre en peau de mouton.

Ces manteaux sont portés par les personnes des deux sexes; les hommes ont par-devant une petite couverture, fixée par une ceinture attachée autour de la taille; les femmes ont un tablier de peau par-devant et par-derrière. De jolis bonnets en peau de chacal sont d'un usage général, et tout le monde se sert, surtout en voyage, de litchakou ou sandales. On orne de colliers de verroteries et d'anneaux toutes les parties du corps où l'on peut en suspendre, ou que l'on peut en entourer. Ce peuple est si accoutumé à voir des vêtements de peaux, qu'il ne peut concevoir comment on en fait d'une autre manière. La reine Mahoutou, examinant un jour la robe de cotonnade de la femme de l'un des missionnaires, reconnut qu'elle n'était pas faite de la peau d'un animal, et ajouta qu'elle avait dû venir d'au-delà de la grande eau. Elle ne pouvait concevoir que la matière première fût produite par un arbre. Lorsque M. Hamilton lui dit que sa veste de laine provenait de la toison d'un mouton, elle la regarda, et dit qu'elle pouvait bien ajouter foi à ce récit, mais non pas à l'autre. Quoique les vêtements des Européens leur causent de l'admiration, ils semblent ne pas désirer de les imiter (1).

(1) Campbell's *Travels*, t. II, p. 219, etc.

Les Matchappis nomment mabelay le sorgho, qu'ils cultivent depuis un temps immémorial; ils plantent l'intch ou la canne à sucre, qu'ils mangent dans son état naturel; ils ignorent l'art d'en extraire le suc. Toutes les tribus de ces régions aiment à mâcher la tige, et la regardent comme la friandise la plus exquise. Ils sèment le lénaou (petit haricot); ils ont aussi une plante de la même famille dont les gousses mûrissent sous terre. Le lickatana est une espèce de melon d'eau; ils les coupent en tranches qu'ils font sécher au soleil et conservent pour l'hiver. Le litchapou est un autre melon qu'ils ne gardent pas. Les Griquas leur ont apporté les potirons, et les missionnaires leur ont fait connaître le melon d'Europe et le melon d'eau. Les Matchappis n'éprouvèrent nulle répugnance à semer ces végétaux, parce qu'ils ressemblent à ceux qu'ils connaissent déjà; mais quoiqu'ils aiment les pommes de terre et d'autres productions naturelles dont se nourrissent les Européens, ils n'ont pas encore pu se décider à en élever : ce serait une innovation dans leurs vieux usages, qu'ils respectent, comme leur ayant été transmis par leurs sages ancêtres. Du reste, ce préjugé est commun aux nations civilisées comme aux peuples barbares. Le maïs, le chou et d'autres plantes qu'ils aiment beaucoup, ne sont regardés que comme des plantes médicinales; ils supposent qu'en les soignant ils deviendraient impurs, et empêcheraient la pluie de tomber. Cependant Matibé a résolu, quoique ce soit contraire à la loi, de planter du tabac pour lui.

Le tamma est une grosse racine bulbeuse, dont les Matchappis vivent pendant une partie de l'année;

elle est à peu près de la dimension de la tête d'un homme, et a une vertu purgative: dans une autre saison, on a recours au petit bulbe d'un safran. Souvent on cueille une baie noire qui croît sur les buissons, très communs dans différentes parties du pays; on les mange crues, ou bien on les fait sécher, et on les réduit en farine que l'on pétrit ensuite en gâteaux excellents; ces gâteaux émiettés sont mêlés avec le lait, et fournissent un breuvage agréable. Il y a une autre baie qui croît principalement dans les environs du vieux Lattakou, mais moins abondamment que la première: on l'emploie de la même manière, mais son goût est moins estimé.

Quelques parties des animaux sont rôties, d'autres sont bouillies, et souvent la viande est coupée en petits morceaux. Le cœur, le foie, la panse, sont émincés après avoir été bouillis, puis mêlés avec de la graisse, et cuits une seconde fois; c'est ce qui compose le premier plat après que l'animal a été tué. On fait cuire aussi le sang avec la graisse, et ce mélange est très recherché. On fait fréquemment bouillir le sorgho, et il se mange comme le riz en Angleterre; ou bien il est moulu et bouilli avec du lait; c'est ce qui s'appelle bohovay ou pain; ensuite on le coupe en tranches. On fait souvent cuire des lickatana avec des haricots; les premiers corrigent la vertu purgative des autres, et il en résulte un breuvage agréable. Les potirons se cuisent au four après avoir été coupés en tranches.

Le lait se boit tel que la vache le donne, et porte alors le nom de machy louwis (lait doux); ou bien on le

laisse pendant quelque temps dans un sac de cuir, alors c'est du machy abiela (lait préparé). Le koukka est le sac dans lequel il se caille. Le massipi apiri tire ce nom de l'aspect particulier qu'il offre par son long séjour dans les sacs de cuir.

L'eau est la boisson habituelle; quelquefois on boit du boyalla, espèce de bière faite de sorgho bouilli et moulu qu'on laisse fermenter; ce breuvage peu agréable est salubre; son goût ressemble à celui de la bière aigre d'Angleterre qui serait mêlée de farine d'avoine. Quoique les Matchappis connaissent une liqueur que les Boschimans font avec le miel, ils ne l'imitent jamais.

Comme la plupart des peuples peu civilisés, les Matchappis sont paresseux. Un des missionnaires en pria deux fort robustes de lui aider à cueillir des fèves dans son jardin; en moins de dix minutes ils cessèrent ce travail, et vinrent se plaindre de ce qu'ils avaient les bras presque cassés. Ils sont également enclins à mendier; plusieurs fois les missionnaires rencontrèrent, dans leurs promenades, des hommes, des femmes, ou des jeunes filles qui tendaient la main pour demander du tabac à fumer ou en poudre, de la verroterie ou des boutons; une fois, Campbell et M. Moffat, pour éprouver une jeune fille, lui tendirent également la main; elle se cacha aussitôt le visage comme par honte, éclata de rire, et s'en alla. Un jour plusieurs Matchappis, après avoir obtenu de Campbell du tabac, informèrent les autres de leur succès; alors les uns lui demandèrent le cachet, d'autres les clefs attachées à sa chaîne de montre,

pour les suspendre à leurs oreilles. Afin de les convaincre qu'il ne pouvait s'en passer, Campbell poussa le ressort, et la montre s'ouvrit comme d'elle-même; ce qui les alarma tellement, que tous s'enfuirent à une cinquantaine de pas; mais voyant qu'il riait de leur frayeur, ils revinrent peu à peu, et examinèrent avec précaution l'ouvrage de l'intérieur: le mouvement des roues excita leur étonnement. On voit constamment des hommes qui dorment pendant le jour; mais jamais Campbell n'aperçut une seule femme qui en fît autant, car les femmes sont bien plus laborieuses que les hommes. Au mois de juin; quoique ce ne fût pas la saison de travailler à la terre, ni de veiller les moissons ni de les récolter, les femmes allaient chercher des branchages à une certaine distance, pour réparer les clôtures autour des maisons; besogne qui exige beaucoup de temps, parce qu'elles ne laissent pas la moindre branche faire une saillie, ce qui donne une apparence de propreté extrême à ces clôtures. Jamais Campbell ne remarqua que les hommes s'occupassent de cet ouvrage (1).

Campbell a beaucoup parlé, dans son premier voyage, du goût extrême des Matchappis pour le tabac; il raconte qu'au milieu de la campagne, en revenant de Korritchané à Machâou, deux Matchappis n'ayant pas de pipes eurent recours à un singulier expédient pour fumer: ils creusèrent en terre un trou de la forme d'un bassin, et y formèrent avec leurs doigts un passage arrondi, ayant une

(1) Campbell's *Travels*, t. I, p. 86; t. II, p. 183.

issue en haut et l'autre en bas, de la figure d'un arc renversé; ils y firent une voûte en argile, et remplirent le tout de terre, ne laissant que les extrémités de passage ouvertes; alors plaçant à l'une leur tabac ou plutôt leur chanvre sauvage avec de la cendre ardente, et appliquant leur bouche à l'autre, ils aspirèrent la fumée.

Il a déjà été question de l'industrie des Matchappis. Campbell alla chez un forgeron qui fabriquait des couteaux et des sagaies; ses outils étaient en petit nombre; une pierre lui servait d'enclume; il avait un marteau grossier en fer, dont la tête pesait près d'une livre, et deux petits soufflets en peau, avec un morceau de corne de vache à l'extrémité pour donner issue à l'air; l'autre extrémité était ouverte comme une bourse, et cousue autour de deux morceaux de bois arrondis. Ces soufflets étaient posés à terre, vis-à-vis du feu; une pierre pesante en tenait le côté inférieur fixé. L'artisan soufflait en levant et abaissant avec vitesse la partie supérieure, et les faisait agir tous deux en même temps avec beaucoup de facilité. Le fer qu'il façonnait venait du nord-est, assez loin dans l'intérieur du pays.

Les Matchappis font des pots avec une pierre verte, qu'ils réduisent d'abord en poudre; puis ils pétrissent la pâte : ils commencent par former l'orifice; quand il est séché et durci au soleil, ils y ajoutent à peu près un pouce de matière, et continuent ainsi jusqu'à ce que le vaisseau soit fini; alors ils l'emplissent et l'entourent de bouse de

vache, à laquelle ils mettent le feu : cette opération le rend assez dur pour qu'on en fasse usage. Ces pots sont aussi bien façonnés que s'ils étaient en fonte.

« Dans mon premier voyage à Lattakou, dit Campbell, je fus averti de saluer le roi par ces mots : « Matibé o is. » Ce qui signifie qu'il est le seul homme de considération du lieu. Les capitaines des différents quartiers sont regardés comme ses domestiques, et sont nommés calla coss (chef). Les serviteurs d'un rang inférieur sont appelés maklamka. Le roi seul a le pouvoir de concéder des terres, mais avec des restrictions ; car il ne peut donner un terrain qui a été occupé par un capitaine, au moins pendant la vie de celui-ci. Ce qui indique le profond respect que l'on a pour le roi, c'est que dans les temps de sécheresse tout le peuple exprime le désir qu'il gratifie le faiseur de pluie d'un présent, parce qu'il pense que ce don aura un double pouvoir pour procurer de la pluie.

La montagne de laquelle les Boutchouanas tirent le minerai d'un bleu luisant qu'ils pulvérisent pour orner leurs têtes, est réclamée par Matibé et par les Matchappis comme une propriété ; ils exigent un droit de tous les étrangers qui vont prendre cet objet. Matibé ne permet à sa tribu d'y aller qu'une fois par an, peut-être pour empêcher que cette poudre, devenant trop commune, n'en fasse baisser le prix chez les nations éloignées. En conséquence, lorsque les Matchappis font leur course annuelle à cette montagne, ils enlèvent autant de minerai que

leurs bœufs en peuvent porter; le voyage ne se fait que lorsque la récolte est rentrée.

Il y a à peu près huit ans, une ville située sur le Krouman, au-dessous de Lattakou, se sépara de Matibé, lorsque les Matchappis eurent été attaqués et pillés par un détachement de Cafres. Ensuite les habitants allèrent à la montagne prendre du minerai, sans la permission préalable du roi. Dès que celui-ci en eut été instruit, il expédia un parti qui enleva tout le bétail d'un de leurs kraals, choisit ce qu'il y avait de mieux, et renvoya le reste aux propriétaires; c'était une espèce d'amende qu'il infligeait. Du reste, ces gens s'étaient séparés de lui non par manque d'affection pour son gouvernement, mais parce qu'il avait changé de demeure. Matibé, dans une autre occasion, refusa d'accorder à Mahoumou Pelou, qui demeure au vieux Lattakou, la permission de prendre du minerai, et déclara qu'il fallait acheter la poudre de son peuple tant qu'on habiterait si loin de lui.

Matibé sait faire respecter ses droits, car Mahoumou Pelou, pour se venger, arrêta des Barrolongs qui portaient des marchandises au nouveau Lattakou, et les leur fit vendre à ses gens. Matibé leur envoya dire que s'ils persistaient dans cette conduite, quoiqu'il eût renoncé aux incursions, il irait les attaquer. Depuis, Mahoumou Pelou n'a plus interrompu le trafic avec le nouveau Lattakou. Un Griqua étant allé au vieux Lattakou, y échangea des verroteries contre du bétail; lorsqu'il retournait chez lui, s'étant arrêté au nouveau Lattakou, Matibé lui dit

de ne pas recommencer ce trafic, et ajouta que les Griquas devaient d'abord lui apporter leurs verroteries, pour lesquelles il leur offrirait un prix; et que s'ils n'étaient pas contents de celui-là, ou de celui qui leur serait proposé par son peuple, ils pourraient aller chez Laheisey. Il voulait priver de toute espèce de privilége Mahoumou Pelou et ses sujets, parce qu'ils refusaient de se transporter sur les bords du Krouman.

Laheisey et les autres chefs voisins recherchent l'amitié de Matibé, surtout, à ce que l'on présume, à cause de ses liaisons avec les hommes blancs.

Suivant une loi des Matchappis, on ne peut couper le sorgho qu'après la première gelée, et lorsque le roi en a donné la permission formelle. Cet usage fut enfreint par une femme, qui n'attendit pas le consentement de Matibé; alors la loi ne fut plus regardée comme obligatoire pour le reste de l'année. Matibé dit, pour la défense de la loi, que si chacun avait la faculté de couper le sorgho à mesure qu'il mûrit, le grain qui parviendrait le premier à maturité serait coupé, et alors, les premiers besoins étant satisfaits, ce qui resterait sur pied serait négligé, et finirait par devenir la proie des oiseaux. Comme, dans ce cas, la perte est supportée également par tout le monde, elle est moins sensible pour les individus; mais si une moitié des champs était récoltée avant l'autre, alors la perte serait proportionnellement plus considérable pour ceux dont le sorgho mûrirait plus tard. On voit, par là, que la loi n'est

pas aussi ridicule ni aussi tyrannique qu'elle le paraît au premier coup d'œil.

La plus grande liberté d'expression règne dans les pitso ou assemblées publiques. Des capitaines ont dit tout haut que le roi a l'esprit engourdi à force de fumer, et n'est plus propre au gouvernement. Lorsqu'il fut résolu que les Matchappis renonceraient entièrement aux incursions, Simino, un des capitaines opposés à la proposition, s'écria que si l'on s'en abstenait, les jeunes gens seraient privés de toute occasion de se distinguer en tuant des ennemis, et que plutôt de cesser de s'illustrer par ce moyen, il leur recommanderait de tuer leurs mères.

Tous les pitso commencent et finissent par le mot poulê (pluie), que prononcent les spectateurs; ce même mot est employé au commencement et à la fin des discours, et enfin quand on se sépare. La subsistance des Matchappis dépendant entièrement du lait et du sorgho, rend la pluie de la plus haute importance; une sécheresse continuelle les plongerait dans les horreurs de la famine.

Les batailles des Boutchouanas ne doivent pas durer long-temps, les guerriers ne composant qu'une multitude irrégulière et indisciplinée, et chacun se regardant comme libre d'agir à sa fantaisie. Si dans l'attaque un parti est hardi et furieux, quelques uns de leurs antagonistes peuvent être saisis d'une terreur panique, et céder; leur exemple est bientôt suivi par ceux qui se trouvent près d'eux, et aussitôt la fuite devient générale. La poursuite de

l'armée défaite continue tant que la masse principale du parti vainqueur a la force de courir ; c'est une scène de dévastation et de carnage, car ils n'ont pas l'habitude de faire des prisonniers. Dans la fuite, plusieurs jettent leurs bonnets, leurs manteaux, leurs sandales, et même leurs sagaies pour être plus lestes. Quand la poursuite est abandonnée, les vaincus songent à se reposer, ou à exhaler leur chagrin en se reprochant mutuellement leur lâcheté.

Lorsqu'ils attaquent un kraal de Boschimans pour se venger de leurs vols, ils n'épargnent personne ; ils disent qu'ils tuent les femmes pour empêcher qu'elles n'engendrent des larrons, et les enfants, de crainte qu'ils ne deviennent des brigands comme leurs pères. Quand ils reviennent de ces expéditions sanguinaires, un pitso est convoqué ; tous les détails de l'affaire y sont racontés. Ensuite les hommes et les femmes se dispersent par la ville, en imitant les cris des personnes qui ont été tuées, répétant leurs expressions de terreur, et représentant leurs gestes lorsqu'elles demandaient la vie. Les femmes de Lattakou montrent, dans ces occasions, un naturel plus cruel que celui des hommes. Dans l'expédition telle que celle que Matibé entreprit contre le capitaine qui avait battu la femme d'un grand personnage, les Matchappis se soucient moins d'arrêter l'homme que de s'emparer de son bétail ; ils sont certains que, dans ce dernier cas, le propriétaire suivra son troupeau, que s'il ne s'y résout pas les bêtes leur resteront, et qu'alors l'homme sera assez puni d'être réduit à un état de pauvreté.

Durant le premier séjour de Campbell à Lattakou, des pluies long-temps attendues avaient fertilisé la terre. Dans la soirée, le son des instruments de musique se fit entendre près de la maison du roi. Les missionnaires étant allés de ce côté-là, trouvèrent une troupe nombreuse qui dansait, et, par là, témoignait la joie que lui faisait éprouver la cessation de la sécheresse. Une quinzaine d'hommes dansaient en rond, chacun tenant un roseau dans lequel il soufflait; ils sautaient comme des grenouilles, et gardaient la mesure. Le roi dirigeait la danse, sautant et soufflant dans son roseau tout comme les autres; on ne le distinguait qu'à une longue baguette qu'il portait et qui dépassait de beaucoup sa tête. Piklo, son fils aîné, était le seul jeune homme qui dansât. Plusieurs femmes sortirent brusquement de la foule des spectateurs, et cabriolèrent autour des danseurs en chantant et en battant des mains. Campbell ayant dans ce moment tiré sa tabatière de sa poche, il fut entouré à l'instant de femmes et de filles qui lui demandèrent effrontément du tabac; et toutes celles qui le purent fourrèrent leurs doigts dans la boîte. Le roi, voyant leur incivilité, ordonna à son fils de quitter la danse et de chasser ces importunes; ce qui ne s'effectua pas sans qu'elles subissent de rudes traitements, ni avant que la tabatière eût été vidée.

Une autre fois, une danse eut lieu en commémoration de l'arrivée des missionnaires à Lattakou; elle commença vers quatre heures après midi. Une douzaine de femmes étaient rangées en ligne, sous le mimosa de la place publique; elles battaient des

mains, et chantaient ou plutôt criaient en mesure. Des hommes, en nombre égal, dansaient sur deux lignes vis-à-vis d'elles, faisant des mouvements lents et grotesques, et donnant à leur visage une expression d'idiotisme; les femmes sortaient tour à tour de leurs rangs, faisaient des mouvements semblables à ceux des hommes, et prenaient la même physionomie. Un parent de Matibé avait le visage peint d'une manière singulière : de même que les autres, il était barbouillé d'ocre rouge; mais une ligne transversale de couleur orange s'étendait à un pouce au-dessus et au-dessous des yeux, et bariolait aussi les jambes. Plusieurs des gestes et des attitudes des danseurs sont significatifs : tantôt ils élèvent les mains au-dessus de la tête, comme s'ils ôtaient doucement une couverture; tantôt ils les étendent par-derrière, comme pour empêcher quelqu'un de les gêner; puis en avant, comme s'ils entouraient leurs bras de rubans; tantôt on aurait dit qu'ils jetaient par dégoût quelque chose à terre. D'autres gestes ressemblaient à ceux de quelqu'un qui passe près d'un objet désagréable, qu'il ne voudrait pas même toucher de ses vêtements.

Vers le moment du crépuscule, il y eut du changement dans les figures. Les femmes sortaient de temps en temps de la ligne, se précipitant vers les hommes, et les poussant de la tête. Si l'homme attaqué, tâchant de conserver son équilibre, était renversé, sa chute excitait le rire général. Campbell observa qu'un jeune homme se laissa tomber exprès,

se voyant attaqué par une jeune femme chargée de verroteries; elle fut hautement et universellement félicitée sur sa victoire. Du reste, l'ensemble de cette scène avait quelque chose de très sauvage, et parut choquant à Campbell; il pense que cet aspect eût suffi pour effrayer momentanément une armée européenne, qui serait arrivée à l'improviste, parce qu'elle aurait cru apercevoir la bouche de l'enfer ouverte devant elle. Les Boutchouanas qui avaient accompagné les missionnaires dans la colonie ne voulurent pas prendre part à la danse, et en parlèrent avec un mépris manifeste. La danse finit à dix heures, après en avoir duré sans relâche près de six; ce qui fut regardé comme très court : si c'eût été le temps du clair de lune, elle se serait probablement prolongée jusqu'au point du jour. Alors les femmes seraient allées à leur ouvrage dans les champs aussi alertes et aussi actives que si elles eussent dormi toute la nuit. Campbell n'a pas observé que les Matchappis eussent besoin de boire dans ces occasions, malgré la transpiration que cet exercice occasionne. Ils peuvent voyager long-temps sans eau, et se contentent d'une petite quantité de vivres; ils ne dépérissent même pas; ils ne s'inquiètent pas de la chaleur; mais dès qu'il tombe une goutte de pluie tout travail extérieur cesse: cela vient peut-être de ce que la pluie durcit leurs manteaux de peaux, et enlève la peinture de leur corps. Quand ils n'ont pas de quoi manger, ils boivent beaucoup d'eau. Dans ce cas-là, un Hottentot, s'il est en voyage, se serre le corps

avec une corde, ou, s'il est dans sa hutte, chasse la faim en dormant ; il semble, en effet, avoir le sommeil à sa disposition.

Dans les enclos publics où les hommes passent ordinairement la journée, soit à travailler, soit à causer, il y a à l'angle oriental ce qu'on pourrait appeler un pavillon d'été ; les Matchappis s'y retirent quand la chaleur du soleil devient incommode ; ce bâtiment est fait de forts branchages, courbés de manière à former une voûte, qui s'appuie sur un pilier placé au milieu. Le tout est proprement couvert de branches d'épines entrelacées.

Tous les capitaines ont beaucoup de gens qui sont regardés comme leurs domestiques, et il en est de même de leurs enfants. Ils peuvent réclamer leurs services en tout temps, quand ils leur fournissent des vivres ; mais, en général, ces gens ont la faculté d'aller où ils veulent, et de faire ce qui leur convient. Les Boutchouanas ont divers usages superstitieux. Le poisson étant regardé comme impur, ils n'en mangent pas. Il n'est pas permis non plus de couper certains arbres pendant que le sorgho est sur pied, parce qu'ils croient que cela empêcherait la pluie de tomber. Quoique la terre de leurs kraals à bétail soit couverte quelquefois de deux à trois pieds de fumier durci, ils refusent aux missionnaires d'en prendre pour leurs champs et leurs jardins, de crainte qu'il n'en résulte des maladies ; mais ils laissent enlever tout ce qui est épars. Ils considèrent les chiens et les chats comme impurs, et ne veulent ni les écorcher ni les manger ; mais ils ne sont pas

si scrupuleux pour les chats sauvages, les chacals, les loups, et d'autres animaux. Si une vache met bas dans un champ, et si on y laisse le veau deux à trois jours avant de l'amener à la maison, ils croient qu'il ne sera jamais bien apprivoisé, et aura toujours peur des hommes.

Si une matinée, avant le mois de décembre, est nuageuse, on ne peut se mettre en route, ni faire aucun ouvrage dans les champs, de crainte que le travail n'arrête la pluie. Quelquefois les femmes ne tiennent aucun compte de cette prohibition; mais, en général, les hommes les chassent. Lorsque quelqu'un meurt dans la ville, personne ne peut aller aux champs ce jour-là. L'apparition des météores dans l'air les alarme beaucoup; si, dans ce moment, ils dansent, ils cessent aussitôt, et se retirent dans leurs maisons. Ils attribuent au faiseur de pluie tout le bien qu'ils éprouvent, et à un être surnaturel tous les maux, tels que les mauvaises récoltes, la maladie, la mort. Ils pensent que la Divinité agit ainsi contre eux par malice. On ne doit pas tuer d'éléphant pendant la croissance du grain, ni toucher une défense de cet animal, avant qu'une certaine quantité de pluie soit tombée, parce qu'autrement celle qui est nécessaire ne rafraîchirait pas la terre.

Quoique les Matchappis aiment beaucoup le sel, ils ne veulent ni entrer dans un lac salé ni en prendre la moindre parcelle, parce que cela est contraire à leur loi ou coutume; mais si une autre personne leur apporte le sel, ils l'achètent comme un objet de commerce. Un jour, après le déjeuner, sur la route,

de Kouritchané, Campbell pria des Matchappis de la caravane de lui raconter des histoires ; ils lui apprirent qu'ils ne le pouvaient avant le coucher du soleil, à moins de vouloir que les nuages du ciel tombassent sur leurs têtes. Ils se purifient, au retour d'un voyage, en se rasant la tête, de crainte d'avoir contracté de la part des étrangers quelque mal par sorcellerie.

Si un Matchappi tue un codou, animal qui est à peu près de la grosseur d'un mulet, et a de longues cornes, il paie une amende; mais ensuite il peut en abattre autant qu'il veut. Quand ils chassent en grande troupe, ils entourent le gibier en formant un cercle; s'il s'y trouve un codou, ils lui laissent un espace libre pour qu'il puisse s'échapper.

A l'apparition de la nouvelle lune, tout travail doit cesser; et on observe une sorte de jour férié. Chez tous les peuples qui n'ont ni lampes ni chandelles, il n'est pas étonnant que le retour de la nouvelle lune soit hautement apprécié; un feu assez faible, qu'il faut sans cesse entretenir, ne supplée qu'imparfaitement à la clarté de la lune.

Le vieux Corneille Kok dit à Campbell qu'il avait connu plusieurs Boutchouanas qui portaient autour du corps un furet ou un autre animal qui lui ressemble, parce que ces créatures ayant la vie très dure, elles les empêchent d'être tués aisément.

Quand une femme accouche de jumeaux, un des deux est mis à mort : la même chose se pratique pour les vaches; l'un des veaux est égorgé ou envoyé ailleurs. La première matinée qui suit la récolte, on

laisse ses vaches sortir du kraal sans les traire; mais on les trait à midi. Dans cette même matinée, on attache beaucoup de tiges de sorgho à l'enclos qui entoure la maison; c'est pour que le bétail les mange, afin qu'il ne devienne pas malade en se nourrissant de la paille laissée dans les champs. Quand le bétail meurt de maladie, le propriétaire doit fixer un roseau à l'entrée de l'enclos; on en use de même quand quelqu'un de la famille est malade, afin que personne n'entre, à moins d'être invité (1).

En 1820, une femme qui prétendait être douée de beaucoup de sagesse et de prévision dit aux habitants de Lattakou qu'il n'était pas nécessaire cette année-là de semer le grain près de la rivière, ou dans un terrain humide, parce que la récolte du sorgho, semé sur les terrains élevés, serait abondante. Cette femme fut aussitôt récompensée de son conseil, auquel on se conforma. Cependant les missionnaires ne se départirent pas de leur habitude de semer leurs champs près de la rivière: ils eurent une bonne moisson, qui était rentrée à la fin de mars, tandis que les pauvres Matchappis, dupes de leur crédulité, n'obtinrent pas le cinquième d'une récolte ordinaire, les pluies ayant été rares: cependant ils ne firent aucun reproche à la femme qui les avait induits en erreur. Un jour, deux jeunes femmes sortirent brusquement d'un jardin, en criant qu'elles avaient vu Dieu; ce qui excita de grandes alarmes. Depuis ce moment ces femmes ont été très respectées, et ont reçu beau-

(1) Campbell's *Travels*, t. II, p. 157, etc.

coup de présents. L'une d'elles, que vit Campbell, paraissait âgée de moins de vingt ans.

Après la naissance d'un enfant, le père ne peut entrer dans sa maison avant la révolution de deux lunes : à cette époque la mère subit certaines cérémonies, et paraît en public avec des espèces de glands attachés à son tablier : ce qui indique sa réclusion récente. Durant ces deux lunes, son mari ne peut prendre part aux excursions de chasse.

Le roi étant heureusement guéri d'une maladie, un jour fut fixé pour qu'il parût en public dans l'enclos vis-à-vis de sa maison. Beaucoup de monde s'y réunit à cette occasion. Il s'avança lentement, tenant à la main un long bâton, au haut duquel était fixé un hérisson ; tout son corps était frotté de suie. Le lendemain, il fut soumis à une autre cérémonie, dans le même lieu, sous la direction de son médecin. Un bœuf ayant été amené, ses jambes de devant furent attachées par les jointures à ses cornes, et celles de derrière tirées par des cordes de peau, qui bientôt mirent l'animal sur le flanc; alors on plaça sur le côté supérieur une planche, sur laquelle une croix avait été peinte avec un mélange de graisse et de suie. Le roi s'assit à califourchon en travers de cette planche, et le médecin lui versa sur la tête de l'eau qui coula sur son corps; puis on fit entrer de force la tête de l'animal dans un grand vaisseau plein d'eau, qui ne tarda pas à le suffoquer. Les Boutchouanas sont si simples qu'ils crurent l'assertion du jongleur, qui assura que le bœuf était mort de la

maladie dont le roi venait d'être délivré, en la lui communiquant. Ensuite l'animal fut dépecé et mangé.

Matibé avait failli mourir de cette maladie; il l'attribuait à la magie d'un Boschiman avec lequel il s'était disputé pour un manteau de peau. Un médecin boschiman se joignit à un boutchouana pour le soigner, et les médicaments que tous deux lui donnèrent furent publiquement reconnus pour lui avoir été salutaires. Il en fut de même des médecines et des prières des missionnaires. Les deux docteurs reçurent des présents; les missionnaires n'eurent rien.

Le remède le plus ordinairement employé par les médecins est un liniment composé de graisse et de suie; on en frotte la partie malade. Toute la famille du malade en fait de même. Dans quelques cas, on lui souffle dans l'oreille, parce qu'on espère par là chasser le mauvais esprit qui est la cause du mal. Quelquefois cette opération de souffler est continuée avec une grande violence, jusqu'à ce que le malade soit presque sur le point d'expirer : en même temps on crie : « Baou ouaou » d'une voix si forte, que ces mots sont entendus à une grande distance de la maison. Quand tous les moyens de guérison ont été insuffisants, les médecins vont quelquefois dans les champs supplier Dieu de ne pas tuer le malade.

Si une femme ne donne pas à son mari ce qu'il regarde comme nécessaire pour son souper, il se place hors de la maison, et annonce à haute voix sa conduite à tout le voisinage. La femme, quand elle est châtiée par son mari, se pose au même endroit,

et raconte toute l'histoire à ses voisins. Quand un individu perd quelque chose, il le fait connaître de la même manière, et l'objet se retrouve souvent.

Les vieillards étant regardés comme inutiles, sont universellement méprisés. On laissa mourir de faim, à Lattakou, une vieille femme; ensuite on traîna hors de la ville son corps, comme celui d'un chien, pour qu'il fût dévoré par les loups. Le manque de sensibilité et d'humanité est porté à un tel point chez les Matchappis, qu'un vieillard, par excès de négligence, fut mangé par les chiens dans la ville. Cependant, quoique ces gens traitent comme des brutes les vieillards et les hommes très pauvres, ils ont beaucoup de bienveillance mutuelle, et d'affection pour leurs enfants; ils lamentent sincèrement la mort de leurs parents.

Campbell observe que les enfants crient et pleurent absolument comme en Angleterre; mais lorsqu'ils ont plus de trois ou quatre ans, ils font entendre ce cri : *y'o... y'o... y'o... yo... yo*. Malgré le séjour des missionnaires à Lattakou, les petits enfants étaient encore effrayés à la vue des hommes blancs. Un petit garçon de cinq ans s'étant retourné, et ayant aperçu notre voyageur, poussa des cris d'effroi, s'enfuit, et se cacha sous le manteau de son père : ensuite, ayant regardé pendant que Campbell était encore là, sa frayeur le jeta dans des convulsions. Toutefois, ce sentiment d'épouvante commençait, dans quelques cas, à se calmer. Un enfant, du même âge que le précédent, s'avançant hardiment vers Campbell, le prit par la main, puis s'en alla

tout fier d'une action si héroïque. En général, les personnes qui ne sont pas peintes en rouge leur paraissent effrayantes.

Dans le voyage de Lattakou à Korritchané, Pelanghaye avait emmené Tannényana, sa fille, âgée de sept ans, qui se familiarisa bientôt avec le visage de Campbell; elle le suivait partout où il allait, en le prenant par la main ou par son habit; elle montait sur le chariot pendant qu'il lisait, et se couchait sur la planche dont il se servait comme d'une table; elle lui demandait du tabac, et avait recours à toutes sortes de petits artifices pour obtenir des boutons, afin d'en orner ses oreilles; c'étaient absolument les manières d'un enfant européen de cet âge, placé dans les mêmes circonstances. Campbell ayant témoigné le désir de la conduire en Angleterre, pour qu'elle pût y recevoir de l'éducation, le père dit qu'il l'aimait, qu'il ne voudrait pas se séparer d'elle pour vingt bœufs; mais, dans un moment de disette, il offrit aux missionnaires un de ses enfants, pourvu qu'ils le nourrissent. Quant à l'enfant d'un domestique, il serait donné pour une bagatelle.

Un capitaine, quand son fils est jeune, choisit celui d'un domestique qui ait à peu près le même âge, et qui annonce devoir être à peu près de la même stature, afin qu'ils deviennent amis en grandissant. Ces jeunes gens, ainsi élevés du sein de la servitude, lorsqu'ils parviennent à l'âge viril, obtiennent souvent de leur maître la permission de porter pendant quelques jours un ornement de capitaine. Si ensuite ils se signalent par une prouesse

dans une incursion, ils ont la faculté de le porter dans une assemblée publique; mais ils ne peuvent faire aucune proposition. Ils prennent généralement le parti de Matibé dans les pitso, et le défendent des attaques que lui portent les capitaines dans leurs discours; ils ont la liberté de les traiter de fous; ils peuvent également parler pour ou contre les usages et coutumes du pays.

L'usage de se dire bonjour ou bonne nuit en hollandais gagne parmi les Matchappis; ils l'ont appris des missionnaires, et plusieurs d'entre eux ont aussi adopté celui de prendre la main. Quand un Boutchouana rencontre quelqu'un sur une route, sa première question est celle-ci : « Quelles nouvelles? ou, raconte-moi tes nouvelles. » Quand celui-ci a satisfait la curiosité de son interlocuteur, ce dernier communique à l'autre ce qu'il veut lui apprendre. Quand même l'un d'eux dirait à l'autre qu'il est au fait de tout ce qu'il est en train de lui dire, le narrateur poursuivrait son récit jusqu'au bout. Quand ils parlent d'un homme fort ou hardi, ils le comparent à un lion; et s'ils veulent donner une idée d'un homme avide ou vorace, ils disent que c'est un loup (1).

Les Matchappis pratiquent la circoncision; mais ils ignorent l'origine et le but de cette cérémonie, et ne l'observent que parce qu'elle leur a été transmise par leurs pères. Long-temps avant d'être circoncis, les enfants sont battus sévèrement; on dit que c'est

(1) Campbell's *Travels*, t. II, p. 221.

pour leur enseigner à être hommes; et, pendant qu'on les châtie, on leur adresse des conseils sur la manière dont ils devront se comporter quand ils seront hommes. Ils ne peuvent manger de la viande presque jusqu'au jour de la circoncision; on ne leur permet de se nourrir que des entrailles des animaux; mais, peu de jours avant l'opération, on leur laisse manger un morceau de poitrine, et cette permission est accompagnée d'une fustigation; ensuite ils goûtent d'une autre partie de l'animal, puis ils sont battus; et cela continue ainsi, jusqu'à ce qu'ils aient tâté de toutes les parties. Nul ne pousse un cri en éprouvant ces châtiments. Le fils aîné de Matibé en ayant fait entendre dans une de ces occasions, il resta douteux, pendant quelque temps, s'il pourrait succéder à la royauté de son père. Il n'y a pas d'époque fixée pour la circoncision; quelquefois elle n'a lieu qu'une fois en deux ou trois ans; cela dépend peut-être du nombre de jeunes garçons de douze ans et plus qui doivent la subir. Il y a aussi pour les femmes une cérémonie indispensable pour qu'elles puissent se marier. Durant deux mois dans l'année, au temps où les vaches mettent bas, ce qui est généralement vers le mois d'octobre, les seuls incirconcis peuvent faire usage du lait des vaches qui ont eu des veaux.

Mais la fustigation à l'époque de la circoncision n'a pas seulement lieu pour les jeunes garçons, les hommes aussi se fustigent entre eux, et, à cette occasion, se divisent en classes. La plus ancienne de ceux qui ont été circoncis ensemble fustige celle qui

vient immédiatement après; ceux-ci en usent de même envers ceux qui suivent, et cela va ainsi en descendant jusqu'à la classe la plus récente.

Il semblerait que les cérémonies accessoires de la circoncision varient suivant les lieux; car, lorsque les missionnaires étaient à Mouchenana, le chef d'un autre kraal y était venu pour assister à la circoncision du fils aîné de Hanno Komo. « On commence, dit Campbell, par barbouiller entièrement le jeune homme de bouse de vache, à l'exception de la bouche et des yeux, et on l'enferme seul dans une maison, où il tremble de frayeur de ce qui va lui arriver, car on le lui a laissé ignorer. Quand on le fait sortir, on le lave, et on peint des raies blanches sur son corps, de sorte qu'il ressemble à un zèbre; ensuite on l'enferme de nouveau; mais je n'ai pu apprendre quelles sont les autres cérémonies qu'on pratique dans cette occasion. »

La plupart des gens riches ont deux ou trois femmes, et quelquefois plus; néanmoins leurs familles ne sont pas plus nombreuses qu'elles ne le sont ordinairement en Europe. Cette pluralité des femmes est cause que les jeunes gens ont de la difficulté à trouver des épouses. C'est pourquoi beaucoup de filles sont fiancées dans leur enfance, afin de pouvoir être obtenues comme épouses à l'âge convenable. On assura à Campbell que, dans toute la ville de Lattakou, il n'y avait pas un seul homme, jeune ou vieux, qui ne fût marié. Jamais ce missionnaire ne vit un homme broncher à côté de sa femme chez les Boutchouanas, ni chez les Morolougs. Une ou deux fois,

Matibé et Mahoutou allèrent ensemble au service divin, mais au moins à une trentaine de pas l'un de l'autre; toutefois, cela indiquait entre eux une affection plus vive que notre voyageur ne l'avait observé dans tout autre couple. Les femmes mangent avec leurs maris dans la maison, mais n'assistent pas aux repas publics. Une femme ne peut traire une vache, ni un homme une chèvre : les filles seules peuvent traire ce dernier animal, et en boire le lait.

Peu de temps avant l'arrivée de Campbell, trois hommes qui avaient volé du bétail furent découverts, et amenés devant Matibé. Deux d'entre eux, possédant quelque chose, purent effectuer une restitution qui satisfit la personne dont le bétail avait été pris, et on leur fit la remise de la peine : le troisième étant pauvre, par conséquent hors d'état de rien rendre, et de plus s'étant déjà rendu coupable d'un délit du même genre, fut mené dans le kraal au bétail, où les jeunes gens reçurent l'ordre de le tuer; ils fondirent aussitôt sur lui avec leurs couteaux et leurs sagaies, et lui ôtèrent la vie. L'individu dont le bétail avait été volé, et qui demanda la mort du larron, était un riche capitaine. Depuis, il fut très malheureux; il s'éloigna pendant long-temps de Lattakou, et ne consentit à y retourner que sur les instances de plusieurs jeunes capitaines. Il fut alors le plus assidu au service divin, probablement parce qu'il espérait par là rentrer en paix avec lui-même.

Matibé et plusieurs capitaines avaient conçu des préventions contre un de ceux-ci. Matibé lui fit dire par un messager qu'il désirait lui parler. Le capitaine,

ne soupçonnant aucun danger, arriva; mais dès qu'il entra dans la cour du roi, celui-ci le perça de sa sagaie, et le malheureux tomba mort à ses pieds. Ensuite Matibé s'empara de son bétail. Cependant cette conduite cruelle et arbitraire ne causa aucun sentiment d'horreur dans la tribu. Pitklou, son fils aîné, ayant volé quelques moutons de M. Read, fut découvert. Matibé, instruit de l'affaire, le fit fustiger sévèrement, et rendre le bétail. Cette conduite de son fils lui causa un déplaisir extrême; il disait que ce serait un déshonneur éternel pour sa famille.

On regarde comme un discrédit pour un homme que sa femme ait en hiver un manteau chétif. Un des parents d'un homme qui laisse une veuve doit la prendre chez lui comme sa femme : c'est dans une assemblée de la parenté que se fait le choix de celui qui sera chargé de ce soin ; on l'assigne ordinairement à l'homme qui a la famille la moins nombreuse. Si l'individu désigné ne veut pas se conformer à la décision, ce refus est regardé comme une insulte. Tous les enfants que cette femme peut avoir ensuite sont réputés être de son premier mari.

Dans les parties de chasse, il est de règle que quiconque blesse un animal a droit à son corps quand il est pris ou tué; mais il en donne généralement une grande portion aux personnes présentes. Un jour, un des fils de Munamits eut la générosité de tout distribuer, et de ne se réserver que la tête, ce qui lui valut de grands éloges.

Les Matchappis, en sortant le matin de leur logis, demandent au premier venu qu'ils rencon-

trent : « Qui est-ce qui a tué aujourd'hui? » c'est-à-dire un bœuf ou une vache pour la consommation de sa famille. Dès qu'ils en sont informés, ils courent au lieu indiqué, et se joignent à la foule, qui mendie une portion ; l'animal ayant été bouilli et dépecé, est distribué suivant la volonté ou la fantaisie du propriétaire. Le nombre des solliciteurs étant si grand, il en résulte que plusieurs ne reçoivent rien ; mais rarement la *multitude* se sépare avant que tout ait été consommé, sauf la portion réservée pour la famille du propriétaire. Tout individu indépendant, ou quiconque possède assez de bétail pour entretenir une famille, est capitaine, ou en prend le rang, quoique dans un canton il n'y en ait réellement qu'un. Si des gens d'un rang inférieur acquièrent du bien, leur capitaine peut le réclamer, et il a le pouvoir de vendre leurs enfants. C'est certainement le degré le plus bas de la dégradation civile.

Durant le voyage de Lattakou à Korritchané, les capitaines matchappis qui accompagnaient les missionnaires étant entrés dans la tente de ceux-ci, demandèrent à Campbell comment il s'appelait ; ils avaient oublié son nom, et pris l'habitude de le désigner par celui de Mounari, corruption des mots hollandais myn heer. Ils prononcèrent le nom de Campbell, Camilo, parce qu'ils n'ont pas dans leur langue de mot qui se termine par un *l* ; il fallait donc qu'ils y ajoutassent une lettre ; tous essayèrent plusieurs fois de le répéter, mais chacun le terminait par *o* ou par *en*. On leur cita le nom de M. Philip, qui pour eux est Silp, le *f* n'existant pas dans leur lan-

gue. Ils demandèrent si le roi d'Angleterre entretenait du bétail, s'il y avait dans son pays beaucoup de gibier, et abondance de rhinocéros, d'éléphants, de girafes, de quaggas, de gnous et autres qu'ils connaissent. Ils furent surpris d'apprendre qu'il n'y en avait aucun de ceux-là, et que l'on n'y chassait que les lièvres et les renards. Ils ont dû regarder comme inconcevable que les habitants de cette contrée y pussent vivre, parce que, suivant leurs idées, ce sont les grands animaux qui en font la gloire.

Le Matchappi qui était venu de Lattakou au Cap avec Campbell fut amené chez le vice-secrétaire de la colonie, où il y avait un grand dîner, pour voir quel effet produirait sur lui une table couverte de chandeliers à bras, de gobelets de cristaux, de verres et d'autres objets. Lorsqu'il entra dans l'appartement, son attention fut d'abord attirée par plusieurs rangs de perles ornant le cou d'une dame vêtue très élégamment; il s'avança vers elle, et prenant les perles avec sa main noire, il s'écria: « Elles sont très belles. » Il était difficile de deviner qu'il supposât qu'elle les lui donnerait, mais très certainement il les convoitait. Dès qu'il put retirer ses yeux de dessus ces perles, objet de ses vœux, il fut frappé de l'éclat de lumière dont il était entouré, et admira beaucoup les chandeliers à trois branches, les miroirs, les vases en cristal. Du reste, bien loin d'éprouver le moindre embarras, il avait l'air aussi à son aise que s'il se fût trouvé au milieu de ses compatriotes à Lattakou.

Il n'est pas étonnant, d'après plusieurs faits cités précédemment, que le faiseur de pluie soit un per-

sonnage important chez toutes les tribus des Boutchouanas. Cet individu prétend, ainsi que son nom l'indique, exercer une autorité sur les nuages, et posséder la faculté d'amener la pluie dans un pays. On a déjà vu qu'il n'exerce pas ses fonctions chez la nation à laquelle il appartient, et que chacune fait venir le sien d'un canton éloigné. Si la pluie tombe bientôt après son arrivée, sa réputation est établie pour toute sa vie, et il ne manque pas de s'en vanter partout où il va. Lorsqu'il approche d'une ville, une foule d'habitants sort au-devant de lui pour le féliciter, et ordinairement on le gratifie d'un mouton noir. En arrivant au lieu où il doit séjourner, il prend un maintien grave; personne ne peut entrer dans sa maison sans avoir ôté ses sandales. Des bœufs, des vaches ou des moutons de couleur blanche sont alors assemblés et remis aux soins du roi, qui, avec ses principaux capitaines, en fait présent au faiseur de pluie.

Il commence rarement les cérémonies usitées pour en faire tomber avant qu'il ait vu des nuages s'amonceler dans le nord-ouest, côté d'où vient généralement la pluie; mais c'est ce que ces nations ignorent. Dans ces latitudes, il ne pleut guère qu'aux changements de lune, circonstance dont le conjurateur est instruit par l'observation, et il se hasarde fréquemment à en promettre pour ces époques; si sa prédiction ne se réalise pas, il l'attribue à une cause quelconque, et annonce qu'il fera tomber la pluie dans tant de jours de plus, époque qui correspond avec la prochaine phase de la lune..

Quand il a long-temps échoué dans ses tentatives pour donner de la pluie, il faut qu'il déploie tous ses moyens pour inventer des méthodes de maintenir le peuple dans l'espérance; car celui-ci commence à murmurer. La première raison qu'il donne est l'insuffisance des présents qui lui ont été faits. Lorsqu'il s'est avancé de ce côté autant qu'il l'a jugé prudent, il songe à un autre expédient : une fois, par exemple, il ordonna que tout le monde se lavât dans le Krouman. La plupart des Matchappis obéirent, quoique ce soit une opération contre laquelle ils ont des préjugés : mais quelques uns, notamment parmi les plus jeunes, refusèrent, déclarant que si la pluie ne pouvait s'obtenir qu'à ces conditions, ils aimeraient mieux s'en passer. Alors le faiseur de pluie dit à ces hommes récalcitrants de prendre un singe en vie, et de le lui apporter. Il est très difficile de se procurer cet animal. Aussitôt une troupe nombreuse se mit en campagne; ses efforts furent inutiles : enfin elle réussit à tuer un singe qu'elle présenta au faiseur de pluie, mais que celui-ci refusa avec dédain; puis il demanda qu'on lui apportât un hibou vivant. Cette entreprise ne fut pas moins difficile que la précédente; il fallut revenir sans cet oiseau. Cependant ces expéditions inutiles avaient parfaitement répondu aux desseins du faiseur de pluie, qui étaient de gagner du temps; et de plus, elles lui fournirent l'occasion de rejeter le blâme sur ses contradicteurs. Alors il grimpa sur les monts Reyner, et fit rouler en bas de grosses pierres, afin de faire tourner, si c'était possible, les nuages vers

Lattakou; mais ils continuèrent leur route précédente (1).

Deux ans avant le voyage de Campbell, le faiseur de pluie du pays des Machâous, après avoir employé toutes sortes de moyens pendant plusieurs semaines, et reçu beaucoup de présents, n'obtint aucun succès. La patience du peuple était absolument épuisée, et, dans une assemblée générale, il fut appelé coquin, lion, loup, etc. Les missionnaires furent invités à faire des prières pour en obtenir, et la divine Providence voulut bien les exaucer en peu de temps. Le faiseur de pluie des Machâous assista souvent aux sermons des missionnaires pendant son séjour à Lattakou; diverses conversations qu'ils eurent avec lui leur firent penser qu'il avait plus d'esprit qu'aucun Matchappi, quoiqu'il ne fût âgé que d'une vingtaine d'années. Il semblait croire sincèrement à la réalité de son pouvoir de faire tomber de la pluie, malgré l'inutilité de ses dernières tentatives. A la mort du dernier faiseur de pluie des Matchappis, personne ne se présentant pour lui succéder, ils en choisirent un qui refusa d'accepter cette place, disant qu'il n'avait pas le pouvoir de faire la pluie : ils refusèrent de croire cette assertion, affirmèrent qu'il était doué de cette puissance, et lui donnèrent les présents ordinaires, tant ils désiraient de le tromper et de se tromper eux-mêmes.

Campbell fournit plusieurs détails intéressants sur l'état de la mission à l'époque de son second voyage.

(1) Campbell's *Travels*, t. II, p. 197.

Les missionnaires lui dirent qu'ils auraient beaucoup d'enfants pour disciples, s'ils les nourrissaient ou leur faisaient journellement des présents de verroterie. Les Matchappis pensent qu'ils accordent une grâce aux missionnaires quand les enfants vont à l'école, et quand les adultes assistent au service divin. Cela est si général que, lorsque les missionnaires voient un capitaine qui n'a pas été assidu, le devenir pendant quelque temps, ils s'attendent à recevoir de lui une demande pour se servir de leur chariot, ou de leur charrue, ou de quelque autre chose. Il faut aussi qu'on leur prête des bœufs pour traîner le chariot; car quoiqu'ils possèdent beaucoup de bétail, ils l'aiment trop pour souffrir qu'on le soumette au joug. L'état des choses exigeait que l'on condescendît à leurs demandes.

Matibé et plusieurs capitaines assistaient quelquefois aux exercices religieux : il reconnaissait que le séjour des missionnaires parmi ses compatriotes avait été avantageux à ceux-ci; mais ses idées sur la religion n'étaient pas bien nettes. Le dimanche, il y a toujours une assemblée pour prier au point du jour. Le samedi soir, les missionnaires avertissent que le lendemain est le jour du Seigneur : les Matchappis qui n'entendent pas cet avis sont avertis par le son des cloches. Le dimanche, à trois heures après midi, une réunion a lieu; des questions sont adressées aux Matchappis sur des passages de l'Écriture sainte qui leur ont été lus. Leur habitude n'est pas de faire une réponse directe; il faut l'obtenir par d'autres interrogations. Quelques uns ont des idées fort justes sur la nécessité du travail.

L'interrogatoire des enfants satisfit beaucoup Campbell; ils répondirent aussi bien sur les grandes vérités de l'Évangile que l'auraient pu faire des enfants instruits en Angleterre. Quelques enfants parlent le hollandais et lisent la Bible dans cette langue; une petite fille savait écrire, et avait même quelques notions d'arithmétique.

Notre voyageur pense qu'un des grands obstacles à la propagation du christianisme consiste dans l'attachement aveugle et fanatique des Boutchouanas aux usages de leurs ancêtres. Si l'un de leurs capitaines y renonçait et professait la religion chrétienne, il s'exposerait à une vive persécution. Des conversions parmi les pauvres et les vieillards n'exciteraient pas d'abord beaucoup d'alarmes, parce que les uns sont méprisés, et les autres si dédaignés, que l'on aimerait mieux voir les vivres donnés aux chiens qu'à eux. Les missionnaires ont été souvent réprimandés de ce qu'ils soulageaient les besoins de ces gens. Cependant les Matchappis sont si persuadés du bien que les hommes blancs ont opéré en demeurant parmi eux, que probablement ils persécuteraient leurs compatriotes pendant long-temps avant d'essayer de chasser les missionnaires. Ils n'empêchent jamais ceux-ci de planter ou de semer ce qui leur fait plaisir; mais tout Matchappi est obligé de se conformer aux anciennes règles (1).

Campbell donne, sur plusieurs chefs des tribus qu'il a visitées, des détails assez étendus, et les ter-

(1) Campbell's *Travels*, p. 108.

mine par ces réflexions : « Ces récits n'ont d'autre importance que de jeter du jour sur l'état moral de ces malheureuses peuplades. Leur vie semble ne produire nul événement propre à exciter le moindre intérêt raisonnable, soit pour eux-mêmes, soit chez les autres. C'est un tableau monotone et dégoûtant, varié seulement par des excès de sensualité dans un temps, et par une disette totale dans un autre, et quelquefois par des incursions projetées généralement pour enlever du bétail. »

Les mœurs et les coutumes des Machâous diffèrent peu de celles des Matchappis. Les maisons sont bâties à peu près de la même manière; excepté que celles des Machâous ont devant la façade ce qu'on appelle au Cap une terrasse : c'est un espace large de trois pieds, élevé d'environ cinq pouces au-dessus du sol, et dessiné en forme de croissant. De même que les Matchappis, les Machâous achètent leurs femmes pour des bestiaux qu'ils donnent aux parents. La vue d'hommes blancs excita vivement leur curiosité. Pendant que les missionnaires se promenaient sur le penchant d'un coteau un peu élevé, trois femmes s'approchèrent d'eux et leur crièrent de s'arrêter, afin qu'elles pussent les bien voir : leur nombre s'accrut bientôt; il en vint une trentaine. Campbell, qui avait un verre grossissant, leur en fit sentir les effets en réunissant les rayons du soleil dans un foyer; toutes semblèrent douter de son pouvoir, mais en général elles se mirent à crier en éprouvant la première impression; toutefois cette expérience les divertit beaucoup, et elles la regardèrent comme une

opération mystérieuse. Elles examinèrent minutieusement l'habillement de Campbell, mais furent étrangement surprises de trouver que sa tête était couverte de cheveux et non de laine. Deux de ces femmes furent indiquées par les autres comme étant d'un rang élevé.

Mungalli vint dans la tente des missionnaires pendant qu'ils dînaient, s'agenouilla près de la table, et regarda attentivement tout ce qui s'y trouvait. Il n'avait jamais vu de pommes de terre. Kossi refusait de croire que le fromage fût du lait durci ; tous deux connaissaient le sel, mais apercevaient pour la première fois du poivre.

Une fois, pendant que la foule entourait les chariots, un messager arriva de la part du roi pour engager quelques Machâoùs à venir l'aider à punir un criminel. « Aussitôt, dit Campbell, plusieurs coururent pour obéir à la sommation, et nous les suivîmes à un enclos voisin. Le délinquant, qui était jeune, avait été étendu à terre : quatre hommes lui tenaient les bras et les jambes ; le roi se tenait près de la tête, et un domestique près des pieds ; tous deux ayant à la main une longue cravache de peau de rhinocéros, lui en appliquèrent de vigoureux coups sur le dos. Quand le pauvre diable en eut reçu une certaine quantité, on pria le roi de s'en tenir là. Kossi cessa aussitôt, et dit à son domestique de ne plus frapper. Le jeune homme en se relevant commença de dire quelque chose, sans doute pour sa justification ; mais il fut à l'instant battu très rigoureusement par un de ceux qui avaient aidé à le punir. Ayant essayé de

parler une seconde fois, il fut de nouveau maltraité; alors il s'en alla tranquillement, et mit son manteau. Sa peau était presque d'un bleu foncé; chaque coup y laissait une marque blanche, de sorte qu'on aurait dit qu'il avait été frotté avec de la craie. Le roi garda pendant tout le temps son air tranquille; il paraissait pratiquer seulement un acte de justice. Le délit du coupable était d'avoir volé une chèvre. Toute cette affaire fut terminée très sommairement; car le roi était auprès des chariots peu de temps avant qu'elle arrivât; il écouta la cause, rendit le jugement, et le mit lui-même à exécution; tout cela dans l'intervalle de quelques minutes. Crier quand on reçoit une punition, passe pour une faiblesse impardonnable; si cet homme s'en fût avisé, il eût sans doute été percé de coups de sagaie.

Les Machâous connaissent l'inoculation de la petite-vérole, et font l'incision au front. Ils disent que la connaissance de ce remède leur vient d'hommes blancs qui demeuraient au nord-est de leur pays; ils observèrent qu'il ne prévenait pas la maladie, mais qu'il diminuait sa violence.

Les missionnaires virent une femme qui rasait la tête d'une autre, avec un rasoir de la forme d'une palette arrondie; il était en acier et coupait bien; la femme le repassait de temps en temps sur un cuir. Le rasoir fut acheté pour quelques grains de verroterie, marché qui divertit beaucoup les Machâous.

Ce peuple semble ne pas être très hospitalier. Munamits avait à Machâou une sœur et d'autres parents; cependant il dormait sur la place publique. Ce

n'est pas la coutume de loger les étrangers; on les envoie toujours dans l'enclos, où ils font du feu et s'endorment auprès. Souvent il se passe un jour entier avant qu'on leur offre quelque chose à manger. Peut-être faut-il chercher l'origine de cet usage dans le peu d'abondance des subsistances.

Lorsque les missionnaires étaient à Korritchané, ils allèrent visiter un quartier éloigné d'un mille, où le faiseur de pluie, qui y demeurait, les conduisit; ils entrèrent chez le fils de Sinosi, qui en était le commandant : sa maison était presque finie, et, de même que les autres, de forme circulaire; le plafond à l'intérieur était crépi; la paroi, peinte en jaune, offrait des dessins de boucliers, d'éléphants, de girafes; enfin elle était ornée d'une corniche peinte en rouge. Il y avait dans ce quartier de la ville, presque aussi grand que celui où commandait le régent, des figures et des colonnes moulées en argile durcie, et peintes de différentes couleurs : ces ouvrages n'auraient pas été indignes d'un artiste européen. Les missionnaires visitèrent plus tard un autre quartier situé au nord du coteau; ils furent surpris de son étendue, et surtout de ce que, descendus d'un côté par des ruelles étroites, ils revinrent par d'autres du côté opposé; ils y virent plus d'arbres et de haies qu'ailleurs. Campbell fut constamment frappé de la propreté des cours; la surface est unie au moyen de rouleaux d'argile durcie qu'on y fait passer.

Dans la plupart de ces enclos les femmes étaient occupées à battre le grain, dont la récolte paraissait avoir été très bonne. Chaque famille a une maison

qui lui sert de grenier; le grain est mis dans de grands vaisseaux de terre, très artistement faits, qui peuvent contenir une douzaine de boisseaux chacun; ils sont disposés par rangées comme des barriques dans une cave, et un peu élevés au-dessus du sol; quelques uns atteignent jusqu'au plancher : il y en a qui ont une petite porte près du haut, et une autre près de la base, afin de pouvoir être plus facilement vidés ou emplis. Les Maroutzis font, en argile, des jarres et d'autres vaisseaux qu'ils peignent de diverses couleurs et qu'ils vernissent : ils s'en servent pour y mettre de l'eau et du lait; leur boisson est une espèce de bière qu'ils font avec le grain; ils ont aussi toutes sortes de pots et de gobelets qui sont très forts. Ils sont très industrieux. Les autres nations disent que les Maroutzis savent fondre le cuivre; eux-mêmes en conviennent, et nul autre peuple n'a autant d'objets de ce métal. Ils dirent que les fourneaux pour le cuivre étaient derrière les maisons de quelques uns de leurs capitaines; mais les missionnaires ne purent jamais les examiner; on ne leur faisait pas éprouver un refus direct, mais on les remettait à une autre fois. Les missionnaires virent un fourneau pour le fer; il était en terre rendue aussi dure que la pierre : une ouverture ronde avait été laissée au sommet pour recevoir le métal, et il y en avait en bas une autre percée de part en part, non seulement pour faire entrer le bois, mais aussi pour admettre le vent des soufflets.

Les Maroutzis fabriquent en fer des pioches, des doloires, des haches de bataille, des couteaux, des

sagaies, des rasoirs, des alênes, des tarières, des tenailles de forgeron, des marteaux, des anneaux, des grains pour la parure; en ivoire, des manches de couteau, des sifflets, des anneaux pour les bras et les jambes; en cuivre, des anneaux pour le cou, les bras, les jambes, des pendants d'oreilles, des grains pour la parure; en jonc, des paniers et des bonnets; en cuir, des manteaux, des bonnets, des sandales; des boucliers; en bois, toutes sortes de plats et de cuillers; en pierre, des pipes. Leur fer équivaut à l'acier. Campbell pense qu'un coutelier établi à Kortitchané serait en état, s'il était désintéressé, de soutenir la mission, sans aucune dépense pour la société. Chaque couteau qu'il fabriquerait, quand même il ne fermerait pas; vaudrait un mouton, et il pourrait en faire plusieurs dans un jour. Il trouverait à l'instant des chalands parmi les habitants de la ville et parmi les autres nations. Une hache grossière vaut un bœuf.

Dans une de leurs promenades, les missionnaires s'arrêtèrent à la boutique d'un forgeron qui façonnait une pioche : il en avait trois à la main qui étaient presque finies; un aide faisait aller le soufflet. Une pierre siliceuse, fort dure, servait d'enclume; mais cet artisan avait un marteau en fer et à manche de bois, comme ceux des forgerons en Angleterre : dans tous les ateliers où les Européens entrèrent, ils ne virent aucun de ces marteaux qui pesât plus de deux à trois livres. Les ouvriers maroutzis y employaient de grandes pierres au lieu de gros marteaux; elles donnaient à la pioche la forme convenable beaucoup

plus tôt qu'on n'aurait pu le croire, d'après la grossièreté de cet instrument.

Du reste, la principale occupation des hommes est de préparer des peaux, et de faire des manteaux sur les places publiques. Les Maroutzis cultivent beaucoup de tabac pour leur usage et pour le commerce; ils en font cuire les feuilles, ce qui diminue beaucoup sa force, et le rend insipide pour les personnes accoutumées au tabac préparé d'une autre manière : mais tel est le pouvoir de l'habitude, qu'ils le préféraient infiniment à celui des missionnaires, qui pourtant était plus fort.

Ils font de la bière avec du sorgho moulu; elle est de la couleur du lait foncé, et aussi épaisse que du gruau ordinaire. Son goût est à peu près celui de la bière anglaise une heure après qu'elle a été brassée. Campbell en goûta chez Sinosi; elle avait été faite le matin. Un grand vaisseau en terre, de la forme d'un gobelet, pouvant contenir huit à douze bouteilles, et plein jusqu'au bord, fut placé devant Sinosi. Celui-ci y plongea d'abord une petite calebasse, et goûta la liqueur, pour faire voir qu'elle ne contenait pas de poison; ensuite il fit passer la calebasse à la ronde.

Les Maroutzis furent extrêmement contrariés de ce que les missionnaires n'avaient pas apporté de la verroterie, pour échanger avec eux contre du bétail et des dents d'éléphants. La verroterie est le seul signe représentatif de la valeur des choses qui ait cours dans l'intérieur de l'Afrique méridionale, et y remplace la monnaie; elle y remplit le même objet

que les cauris dans l'Inde et dans l'Afrique septentrionale. Les Boschimans et les Morolongs, de même que les peuples plus civilisés, entassent leurs richesses dans des coffres, et attendent des occasions favorables pour faire des achats. Campbell présume que le plus grand danger auquel on est exposé en voyageant dans ces pays, vient de la crainte que conçoit une nation; elle appréhende que si l'on permettait à un Européen de pénétrer dans l'intérieur du continent, il ne fît baisser le prix de la verroterie, chaque nation chez laquelle cette marchandise passe gagnant quelque chose sur celle à laquelle elle la fait parvenir. La verroterie mince, qui se casse aisément, quelque belle qu'elle soit, n'a pas plus de valeur dans l'estime de ces peuples, que la monnaie n'en aurait chez des hommes civilisés, si elle était sujette à se dissoudre et, à s'évaporer. Les boutons de métal, surtout les blancs, et les couteaux qui se ferment, se rapprochent des verroteries pour la valeur. Les mouchoirs rouges et les bonnets de laine de la même couleur, quoique reçus volontiers comme présents, sont appréciés très bas comme objets d'échange.

Les Maroutzis possèdent beaucoup de bétail: Campbell observa, le soir, les bœufs et les moutons rentrant aux kraals ou enclos situés dans la ville; la route, dans l'étendue d'un mille d'un côté, était couverte de ces animaux. Le sifflement des hommes qui les conduisaient ressemblait tellement au chant des oiseaux, qu'un matin, avant de sortir de son chariot, il lui fut impossible de le distinguer. Les Maroutzis ont un enclos public où l'on tue le bétail:

il n'avait pas entendu parler d'un établissement semblable dans les autres villes.

Il n'est pas surprenant que la verroterie et le bétail fixent seuls l'attention des Maroutzis. Campbell remarque à ce sujet que l'égoïsme est, dans tous les pays, le vice dominant de la vie sauvage. « Les Maroutzis, dit-il, sont la septième nation que j'aie visitée au-delà des limites de la colonie ; jamais on ne m'a adressé une seule question sur le peuple ni sur le pays d'où je venais. On ne peut s'empêcher de remarquer combien il est difficile d'obtenir des renseignements des indigènes de l'Afrique méridionale, même sur les contrées qu'ils ont parcourues : la verrotérie et le bétail ; voilà ce qui occupe uniquement leurs idées. »

Toutefois la présence des missionnaires excita une vive curiosité chez les Maroutzis. Campbell raconte qu'au retour d'une promenade, les premiers trouvèrent leurs chariots entourés de plus de monde qu'ils n'en avaient encore vu. Une grande foule environnait également le feu pour observer la manière dont les Hottentots apprêtaient le dîner ; les dix ou douze rangs de curieux les plus proches s'étaient assis à terre, afin que ceux qui restaient derrière pussent mieux regarder ; et quelques uns tenaient les enfants en l'air pour qu'ils pussent voir par-dessus la tête des autres. « Quand le dîner fut servi, l'ouverture de la tente fut étendue autant qu'il y eut moyen, afin que le plus grand nombre possible de curieux pût observer comment nous mangions ; dit Campbell ; car nous savions que c'était tout ce qu'ils

désiraient. Les différents objets qui étaient devant nous, et la manière dont nous nous en servions, fournirent des sujets de discussion très animée entre les spectateurs.

« Un jour, vers l'heure du dîner, l'affluence fut plus considérable que je ne l'avais encore vue; et tout ce monde se rangea, dans le plus grand ordre, devant la tente. Ayant aperçu le régent et Moïlouay assis dans la foule, nous les invitâmes à venir dîner avec nous : ils acceptèrent; et un de leurs domestiques prit son poste à l'entrée de la tente, avec une longue houssine pour chasser les importuns. Le nombre des curieux présents pour examiner comment nous dînions était trois fois plus grand que celui des gens qui, le matin, avaient assisté à l'office divin. Rien ne parut les surprendre davantage que de voir emporter, après le repas, une partie de ce qui avait été posé sur la table : c'était probablement la première fois de leur vie qu'ils étaient témoins d'un fait aussi singulier. Leur ventre pouvant contenir une quantité incroyable de nourriture, ils ne considèrent, de même que les Matchappis, un repas fini que lorsque tout est consommé. L'homme qui pourrait introduire la modération à cet égard chez les tribus de l'Afrique, préviendrait beaucoup de calamités occasionnées par les fréquentes disettes qui proviennent de leur conduite extravagante et imprévoyante; leurs chiens mêmes, auxquels ils semblent très attachés, sont des squelettes ambulants. Il fallait, dans notre tente, faire bonne garde, et user sévèrement du fouet, pour empêcher ces animaux

d'emporter la viande qui cuisait : ils ne perdent aucune occasion de saisir toute chose mangeable qui est à leur portée ; leur persévérance et leur hardiesse à cet égard sont irrésistibles. Une nuit, les souliers d'un de nos Hottentots furent dévorés par ces chiens affamés : les courroies qui attachaient les chevaux aux chariots devinrent entièrement leur proie.

« Une fois, quatre Maroutzis entrèrent dans notre tente après le souper, pour regarder une chandelle qui brûlait sur la table ; les deux les plus proches étaient des jeunes gens de grande taille et de bonne mine : tous deux restèrent dix minutes ou un quart d'heure en contemplation, leurs mains appuyées sur les genoux, et les yeux au niveau de la lumière ; ils étaient dans l'admiration, et exprimaient, par leur sourire, le plaisir que cette vue leur causait : ils étaient extrêmement surpris de ce que la chandelle se consumait si lentement, et très étonnés de ce que la flamme durait si long-temps ; et restait constamment attachée à la mèche. Ils eurent sur ces points de longues discussions ; que je regrettai beaucoup de ne pas comprendre. Les Maroutzis ne s'éclairent, pendant l'obscurité, qu'à la lueur de leur feu. »

La tranquillité qui règne la nuit à Korritchané frappe un étranger ; elle est si grande que, lorsque le temps est calme, si quelqu'un tousse fortement, aussitôt tous les chiens d'alentour aboient. Ce silence est peut-être prescrit, afin que l'on puisse mieux entendre l'approche d'un ennemi. La loi défend de faire usage d'un sifflet après le commencement de

la nuit, probablement parce que c'est le sifflement qui donne l'alarme quand l'ennemi arrive.

L'usage de former une liaison avec une personne appartenant à une autre nation existe à Korritchané; on demeure dans la maison l'un de l'autre; quand on se rend visite, on se fait mutuellement des présents. Les personnes ainsi unies sont appelées marts à Lattakou. A Korritchané, la liaison se contracte en se prenant respectivement par le nez. Un jour que Campbell et M. Read passaient sur la place publique, un vieux capitaine demanda à ce dernier s'il voulait le prendre par le nez; ce qui équivalait à cette question : Consens-tu à être mon mart ?

Tous les enfants, de même que les adultes et les gens âgés, avaient été inoculés de la petite-vérole entre les deux sourcils. Le régent dit à Campbell que les Maroutzis recevaient la matière de l'inoculation des Mahalasilas, nation du nord-est qui porte des habits, monte les éléphants, et qui est composée de dieux. Ils donnent la matière variolique aux Maroutzis, mais ne leur disent point comment ni d'où ils l'obtiennent : le régent pensait qu'ils devaient avoir dans leur voisinage un peuple ressemblant aux missionnaires (1). Campbell vit un jour, hors d'une maison, une femme dont les pieds étaient entourés de sang; une autre femme se tenait près d'elle avec un couteau à la main : une incision profonde avait été faite depuis la partie inférieure de la cuisse jusqu'au milieu de la jambe. C'est leur méthode de saigner pour

(1) Campbell dit, dans une note, que ce peuple doit être les Portugais.

guérir quelques maladies : la femme saignée se tenait fort tranquille, laissant le sang couler librement. Campbell observa que la plupart des Maroutzis avaient aux deux tempes, près des yeux, une enflure de forme ronde, et de la grosseur de la moitié d'une balle de fusil. Elles avaient été produites par des incisions faites pour guérir le mal de tête.

Questionné par Campbell sur les nations voisines des Maroutzis, le régent lui fit la réponse suivante : J'ai entendu parler d'une nation au nord-est, nommée les Mahalasilas, qui se servent des éléphants comme de bêtes de somme : c'est d'eux que nous recevons les verroteries ; ils vivent près de la Grande Eau. J'ai aussi entendu parler des Mallibelays, qui sont à l'est ; ils demeurent également près de la Grande Eau, et ont des cheveux longs ; et des Molloquams, autre nation au nord-est, qui apportent des verroteries aux Boquains ; puis, montrant celles dont son bras était orné, il dit qu'il les avait obtenues par le moyen d'un domestique qu'il avait envoyé avec une dent d'éléphant chez les Boquains. Ceux qui les apportent disent qu'elles sont deux ans en route ; sans doute leur intérêt personnel les fait parler ainsi. Les Molloquams ne se servent à la guerre que d'arcs et de flèches. Ils frottent les défenses des éléphants avec ce qu'ils appellent une médecine, pour les rendre plus légères et plus aisées à porter par leurs domestiques. Ils disent également qu'ils achètent ces dents pour les manger ; ce qui annonce évidemment l'intention d'empêcher les habitants de l'intérieur de transporter l'ivoire au-

delà de leur pays, dans l'espérance d'en avoir un meilleur prix. Campbell lui assura que s'il prenait un jeune éléphant, et l'élevait, cet animal deviendrait aussi privé qu'un bœuf, et porterait de lourdes charges. Le régent lui dit que peu de temps avant un jeune éléphant était entré dans la ville, et qu'on l'avait tué (1).

Un autre jour le régent parla de près de vingt nations voisines des Maroutzis; il ajouta que plusieurs de leurs villes étaient aussi grandes et aussi peuplées que Korritchané : il nomma d'abord les Wânketzens à l'ouest; les Moquanas et les Bamangouatous au nord; les Makallakas au nord-est; les Bapalangayes et les Massounas à l'est; les Bahatjas à l'est-quart-nord-est; les Bassetjas, les Bouropolongs, les Maribonas, les Babouklolas, les Bamouphas, les Bapoupheries au sud-est; les Bapos, les Bammatows, les Balicianas, les Bahobas, les Bapiris, les Buklonlas, les Moulehés, les Mouhoubelons, les Moumanyanas, les Mohapis, les Bammaletis, les Piris, au sud-sud-est (2).

On dit que les alligators sont très communs dans les rivières du pays des Maroutzis : ceux-ci, avant de les traverser ou d'y puiser de l'eau, y jettent des pierres pour effrayer ces gros reptiles, qui sont de couleur verte.

Il y a comme ailleurs, chez ces peuples, un faiseur de pluie; mais ce conjurateur ne jouit d'aucune considération dans sa patrie; il faut qu'il vienne d'une ville un peu éloignée : par exemple, Matibé tire son

(1) Campbell's *Travels*, t. 1, p. 240.
(2) Ibid., t. 1, p. 271.

faiseur de pluie de Korritchané; et Liqueling envoie chercher le sien chez une nation lointaine.

Pendant le séjour des missionnaires à Korritchané, leurs chevaux furent presque constamment entourés d'une foule de gens qui les regardaient avec étonnement; et quand ces animaux agitaient leur queue pour chasser les mouches, les curieux s'enfuyaient comme s'ils eussent vu un lion.

Un jour le régent rendit la justice : il s'assit à la porte de l'enclos; son secrétaire prit place à sa droite, et le demandeur à sa gauche; puis celui-ci exposa son affaire au secrétaire : le régent était assis entre eux, regardant de tous côtés, comme s'il n'eût pas fait attention à ce qui se disait. Le demandeur ayant fini son récit, le secrétaire le répéta au régent qui prononça son jugement; Campbell ne put apprendre ce dont il s'agissait (1).

Les Corannas sont extrêmement attachés au Groote-Rivier ou Orange-Rivier; rarement on les rencontre à une grande distance de ce fleuve. On n'en voit pas le long du Cradock, au-dessus de Konnah; et pas un seul sur le Yellow-Rivier, au-delà de quatre journées de route au-dessus de son confluent avec le Malalarin, et près du Donkin. Les plus septentrionaux sont à Mobati, au-delà de Malapitzi. A l'ouest, on n'en trouve pas au-delà des cataractes du Groote-Rivier, ou à mi-chemin de l'embouchure du Cradock au pays des Namaquas. Bien qu'ils demeurent dans des villages séparés, et indépendants l'un de

(1) Campbell's *Travels*, t. 1, p. 235.

l'autre, ils conservent la même langue et les mêmes usages. Il y a dans chaque village un chef ou capitaine, dont le pouvoir est presque nominal; car on ne lui montre pas beaucoup de déférence ou de respect, et chacun agit à sa fantaisie. Ce chef porte le nom de *gougou;* son emploi est héréditaire; mais l'homme le plus riche, ou celui qui possède le plus de bétail, exerce toujours le plus d'influence dans la communauté. Il ne se tient pas d'assemblée publique pour discuter les affaires, soit publiques, soit particulières. Quand les Corannas transportent leur village plus haut ou plus bas le long du fleuve, c'est uniquement parce que quelqu'un en a eu l'idée; les autres le suivent. L'un d'entre eux est désigné pour les guider dans leurs chasses; lorsqu'il donne le signal, quiconque se sent disposé part avec lui.

Chez eux, il n'y a que les petits garçons qui gardent le bétail pendant le jour, à moins que l'on ne redoute une attaque de l'ennemi; alors les jeunes gens doivent les aider. Le bétail est tellement regardé comme la propriété commune de l'homme et de la femme, que le premier ne peut disposer d'aucun animal sans le consentement de cette dernière. Les femmes s'occupent de traire les vaches; quelques bœufs sont exclusivement à leur usage, les hommes ne pouvant disposer d'aucune portion de leur chair; mais, de son côté, le mari a le même privilége. Dans le premier cas, les femmes seules, dans le second, les hommes seuls, prennent part au partage. Il est rare que les hommes et les femmes mangent de la même bête.

Ce sont les femmes qui construisent les habitations et tressent les nattes de jonc dont les toits sont couverts; les hommes font les kraals ou clôtures où le bétail est enfermé pendant la nuit. Ils vont à la chasse, et préparent les manteaux de peau pour eux et pour les femmes.

Les Corannas ne pratiquent pas la circoncision comme les Boutchouanas et les Morolongs; mais quand un garçon arrive à la puberté, on célèbre une fête appelée dorro; elle est plus ou moins magnifique, suivant les facultés du père : quelquefois huit à dix bœufs sont tués dans cette occasion. On en égorge un avant la naissance d'un enfant; il est entièrement réservé à l'usage de la mère; elle fait avec les tendons de l'animal des anneaux dont elle orne ses bras et ses jambes. Après que l'enfant est né, elle n'a plus que la nourriture commune. Lorsqu'une femme est sur le point d'accoucher, on enlève tout ce qui se trouve dans la maison; elle est placée sur la terre nue; ensuite tout est rapporté.

Quand un enfant guérit d'une maladie dangereuse, on creuse une tranchée profonde, et on place au milieu une arcade, sur laquelle on fait tenir un bœuf; ensuite on amène l'enfant sous l'arcade. Cette cérémonie terminée, l'animal est tué, et mangé par les gens mariés qui ont des enfants; nul autre ne peut participer au régal. Si quelqu'un tombe malade, on conduit un bœuf à l'endroit où il est couché; puis on fait à une des jambes de l'animal une entaille qui va du haut en bas. La peau de la partie moyenne ayant été soulevée, l'opérateur y enfonce

la main, pour frayer le passage à celle du malade, dont tout le corps est ensuite frotté avec le sang du bœuf. Celui-ci finit par être tué; et, de même que dans le cas précédent, les gens mariés, et ayant des enfants, peuvent seuls manger de sa chair.

Si un jeune homme a de l'attachement pour une femme qu'il désire épouser, il va avec ses compagnons prendre un bœuf pour le placer devant sa maison. Si elle laisse tuer le bœuf, elle est supposée avoir consenti à l'union, et les deux personnes sont regardées comme mariées. Quelquefois le bœuf est amené à plusieurs reprises avant que l'approbation de la jeune fille soit obtenue. Il y a même des exemples de jeunes gens et de bœufs chassés à coups de pierres par la fille; mais, la fois suivante, il est possible qu'elle donne son consentement.

Un chef qui meurt est enterré dans le kraal à bétail, la tête tournée à l'est; quand la fosse a été remplie, on amène les bœufs, pour qu'ils foulent la terre aux pieds, afin que le lieu de la sépulture ne soit pas reconnu. Les gens du commun sont enterrés dans les champs, et des pierres sont entassées sur leurs tombes.

La manière de tuer le bétail semble très cruelle: on ouvre le ventre de l'animal, et un Coranna y plonge la main afin de saisir un viscère voisin du cœur, et, en l'arrachant, il cause immédiatement la mort.

Les Corannas permettent la pluralité des femmes; cependant il y en a bien peu qui en aient plus d'une. Ils sont timides contre les Boschimans, mais hardis

dans leurs attaques contre les tribus des Boutchouanas. Celles des Corannas, qui sont nombreuses; s'aidant mutuellement quand elles sont assaillies, il arrive rarement que les autres nations viennent les provoquer (1).

Les missionnaires n'ont pas encore trouvé de nation en Afrique plus indifférente que les Corannas à toute espèce d'instruction; s'il en arrive un dans un de leurs kraals, ils écoutent son discours; il peut rester si cela lui convient; quand il s'en va, ils ne montrent nul désir de le retenir. Tout effort de l'esprit ou du corps paraît les contrarier. Si l'on demande à l'un d'eux combien il a d'enfants, il réfléchit un moment, en regardant à terre; puis, relevant la tête, il a l'air de compter sur ses doigts; cependant il finit par prier ses voisins de l'aider à résoudre la difficulté, calcule de nouveau sur ses doigts, regarde le questionneur en face, et dit qu'il a trois enfants. Il y en a beaucoup qui, pour ne pas déranger leur sommeil en se levant de bonne heure, ne veulent pas traire leurs vaches le matin. Après avoir passé une longue nuit à dormir, ils allument leurs pipes aux cendres ardentes du feu, et fument pendant quelques minutes; puis, lorsque la chaleur du soleil augmente, ils gagnent en rampant le lieu ombragé le plus proche, et s'endorment de nouveau; si les rayons puissants de cet astre les réveillent, ils se traînent à un coin plus ombragé. Vers midi, le bétail revient des champs pour boire.

(1) Campbell's *Travels*, t. II, p. 345 de l'Appendice.

Alors ils font un grand effort pour se lever et pour le traire; ils boivent autant de lait qu'ils peuvent, fument, et se rendorment jusqu'à ce que la fraîcheur du soir semble les exciter un peu. Telle est leur manière ordinaire de vivre, excepté lorsqu'ils sont en voyage. Ils s'y préparent en tuant un mouton, et en mangent autant qu'ils peuvent; ensuite ils se mettent en route, et sont quelquefois absents cinq à six jours sans rien prendre. De même que la plupart des tribus sauvages, s'ils sont privés de nourriture, ils nouent une corde autour de leur corps, qu'ils serrent de plus en plus à mesure qu'ils se sentent pressés par la faim.

Ils ont une singulière coutume; c'est de permettre à peine au fils aîné d'un capitaine de marcher quand il est jeune; ils le tiennent continuellement enfermé dans sa hutte, et l'obligent de boire fréquemment du lait afin de le rendre robuste : il ne peut pas se servir lui-même, on le fait boire. Lorsque son père juge qu'il est arrivé à la puberté, il prend deux kiris, qui sont de petites baguettes à tête ronde; il lui en donne une, et garde l'autre : le père et le fils s'en servent pour s'exercer souvent à se battre. Si le fils jette son père à terre, celui-ci en se relevant comble son fils de louanges, et le reconnaît pour chef du kraal à sa place.

Comme les Boschimans, les Corannas exposent les gens âgés pour être dévorés par les bêtes sauvages; pour justifier cet usage cruel, ils disent que ces individus ne sont bons à rien, et consomment la nourriture qui profiterait aux autres. Ils n'ont ab-

solument d'autre occupation que celle de traire leurs vaches pour se nourrir; ils ne prennent pas même la peine de façonner leurs manteaux de peau; ils les reçoivent des Boutchouanas en échange de bétail : ils ne vont pas chercher l'ocre nécessaire pour peindre leur corps; ils se la procurent par les Griquas, et la paient en bœufs et en moutons.

Il n'y a peut-être pas de contrée de l'Afrique méridionale moins connue que celle qui s'étend à l'est entre le pays des Griquas et l'Océan indien. En arrivant à Konnah, dans le pays des Boschimans sauvages, Campbell rencontra Harina, capitaine coranna d'un des cantons les plus orientaux, habité par sa tribu, qui était venu rendre visite à ses compatriotes du Cradock-Rivier. Désireux de consulter les hommes blancs sur une maladie qui le tourmentait, il prit le parti; à la persuasion de ses amis, de suivre les chariots des missionnaires, afin de recourir aux avis d'un colon dont la réputation médicale s'était étendue jusqu'aux rives du Cradock. Ce capitaine et sa troupe avaient à peu près deux cents têtes de bétail. Il était frère du chef du kraal de Lynx, situé sur les bords du Donkin, qui se joint au Yellow-Rivier, à peu près à quatre journées au-dessus de son confluent avec le Malalarin, et vient de l'est. Le kraal de Lynx est le plus oriental de ceux des Corannas, et en renferme sept à huit cents, ainsi qu'un grand nombre de Boschimans, qui parlent le coranna. Les Corannas épousent fréquemment des femmes boschimans; mais Harina ne se rappelait qu'un seul exemple d'une femme coranna qui eût

épousé un Boschiman. Ceux du Donkin-Rivier sont bien plus civilisés que ceux qui habitent plus à l'ouest; ils ont beaucoup de bétail, et sont enclins à vivre en paix avec leurs voisins. Les gens du kraal de Lynx échangent des peaux avec les Boutchouanas et les Gohas, contre du grain et du tabac. Ils n'ont aucune relation avec les Tammahas et les Machâous, qui sont trop au nord. Cependant la nouvelle de la visite des missionnaires aux Maroutzis était parvenue au kraal de Lynx avant le départ de Harina.

Ce chef dit que ses compatriotes ne savaient pas s'il y avait un Dieu; mais ils croyaient que, dans le commencement, il y eut d'abord un Coranna et un Boschiman : une femme sortit de la terre, le Coranna l'épousa; cette union peupla le pays. Le Coranna employait le Boschiman à tuer du gibier. Un jour celui-ci arriva à une grande caverne où le Coranna tenait ses veaux, parce qu'alors il n'y avait pas de kraal à bétail; il tua un veau d'un coup de flèche, l'écorcha, et l'apporta au Coranna comme si c'eût été du gibier. Le Coranna, en le mangeant, témoigna sa surprise de ce qu'il avait un goût qu'il ne connaissait pas, et demanda d'où il venait; le chasseur se contenta de répondre qu'il l'avait tué. Mais, la première fois qu'il sortit, le Coranna, qui soupçonnait que tout n'était pas dans l'ordre, suivit secrètement le Boschiman, le vit entrer dans la cave, et tuer un veau, et découvrit ainsi sa tromperie. Comme ils ne pouvaient plus rester ensemble, ils convinrent un soir, un peu avant le coucher du soleil, de se séparer, et partagèrent le bétail, qui au-

paravant était regardé comme leur appartenant en commun: Le Boschiman, interrogé sur les animaux qu'il voulait pour sa part, répondit que c'était ceux qui avaient les yeux brillants, ne faisant pas réflexion que, dans ce moment, l'éclat de leurs yeux était causé par la réflexion des rayons du soleil. Le Coranna choisit les bêtes aux yeux sombres, mais attendit, pour faire le partage, que le soleil fût couché. Alors, en examinant le troupeau, le Boschiman ne trouva pas un seul animal qui eût les yeux brillants; et, supposant qu'ils s'étaient égarés, il alla les chercher. Après des courses inutiles, il revint le corps égratigné par les épines : cependant le Coranna s'étant frotté le visage et les jambes avec du beurre, avait si bonne mine, que le Boschiman fut honteux de rester plus long-temps avec lui, et partit, laissant sa part du bétail, afin de vivre uniquement de la chasse. Mais la tradition ne disait rien sur la manière dont ce pauvre Boschiman avait obtenu une femme.

Le hasard avait fait découvrir à ce premier Coranna la manière de faire le beurre. Ayant trait ses vaches, il laissa la corne contenant le lait près de l'entrée de la caverne; elle y resta long-temps; quand il vint pour la reprendre, il fut surpris de trouver le lait couvert de crème; comme c'était une substance grasse, il pensa qu'elle serait excellente pour en frotter son corps.

La nation des Gohas (1) est la plus proche du kraal

(1) Sur la carte de l'ouvrage, ce peuple est nommé Gokas, et dans le texte Gohas.

de Lynx du côté de l'est; on la rencontre à quatre journées en remontant le Donkin. Leur ville principale est sur les bords de cette rivière, et une autre est près des rives du Kaap, qui se réunit également au Yellow-Rivier, à deux journées au-dessus du confluent du Donkin, et qui de même vient à peu près de l'est. Quelques maisons des Gohas ressemblent un peu à celles des Boutchouanas. Leur roi actuel se nomme Sakaña, et un des chefs de la seconde ville, Korriêpekou (nouvelles de la lune). La ville principale est plus grande que Lattakou. Harina disait que les habitants sont plus nombreux que les brins d'herbe; mais il y a dans le pays un tel manque de bois de charpente, et même de buissons, que l'on n'en a pas pour faire les clôtures des kraals à bétail. Les Gohas font des cordes avec la queue des gnous, et s'en servent pour attacher leurs veaux; mais faute d'arbres, de pieux ou de grands buissons auxquels ils puissent les fixer, ils les lient à des chevilles qu'ils enfoncent en terre.

Un peuple qui habite au-delà des Gohas, du côté du soleil levant, avait parlé à ceux-ci d'une grande eau qui est plus loin que leur pays, et de laquelle viennent des voyageurs qui apportent des verroteries, et les déposent en différents tas; ensuite ils se retirent, et les indigènes s'avancent pour examiner la marchandise : ils placent sur ce qu'ils veulent acheter une peau ou plusieurs peaux, suivant la valeur qu'ils lui supposent, puis s'en vont aussi, et les hommes de la grande eau reviennent pour voir ce qui a été offert. S'ils sont contents, ils pren-

nent les peaux et laissent les verroteries; autrement ils ne touchent à rien et s'en vont; les indigènes retournent et ajoutent des peaux aux autres; les étrangers les emportent, et les indigènes prennent les verroteries. C'est de cette manière que se fait le commerce. Il n'y a ni éléphants ni girafes dans cette partie du pays; mais on y voit des rhinocéros et d'autres animaux (1).

Aaron, esclave fugitif que Campbell avait vu dans la colonie à l'époque de son premier voyage, apprenant qu'il était au vieux Lattakou, vint le trouver, et sollicita son intervention près de la personne à laquelle il appartenait en ce moment, soit pour être vendu au maître qu'il servait précédemment, soit pour avoir la permission d'acheter sa liberté avec des dents d'éléphants qu'il espérait pouvoir se procurer.

Il raconta que les mauvais traitements de son maître l'avaient forcé de franchir les limites de la colonie pour se cacher. De la maison de son maître, située au nord de Graaff-Reynett, il employa deux mois à parvenir sur les rives du Groote-Oranje-Rivier; pendant dix-sept jours, il ne vécut que d'écorce de mimosa. La faim avait tellement abattu ses forces, qu'il ne pouvait plus marcher que très lentement. Il serait mort au bout de dix-sept jours, s'il n'eût pas tué une pintade. En arrivant à un kraal de Corannas, il se trouva si épuisé par la fatigue du voyage, que pendant onze jours il put à peine bouger de l'endroit où il s'était couché. Les Corannas le traitèrent avec bonté; il demeura six mois chez eux.

(1) Campbell's *Travels*, t. II, p. 348.

Ayant été informé que les Griquas avaient saisi trois esclaves fugitifs qu'ils avaient renvoyés dans la colonie, il s'éloigna des rives du Groote-Rivier, s'enfonça davantage dans l'intérieur du pays du côté des longues montagnes, et de là marcha à l'est, vers le Malalarin, où il rencontra Buys, colon africain fugitif, et se joignit à sa bande. Le lendemain de leur arrivée sur les bords du Yellow-Rivier, ils furent attaqués par un détachement de Griquas qui voulait les faire prisonniers pour les livrer au gouvernement. Après trois fusillades respectives, un Boschiman attaché aux Griquas fut tué. Les fugitifs remontèrent la rivière pour être hors de la portée des Griquas, et envoyèrent des messagers à Sibinell, chef puissant, dont la résidence était éloignée de quelques journées; ils lui demandaient la permission de vivre dans sa ville. Il fut si satisfait de cette requête, qu'il vint en personne les inviter à s'établir chez lui; Kossi, roi des Machâous, était fils de la sœur de ce Sibinell.

Peu de temps après leur arrivée à Yattaba, ville de Sibinell, les fugitifs semèrent du maïs, du tabac, des potirons, des melons d'eau et d'autres végétaux comestibles, et bâtirent pour se loger une maison longue de 50 pieds, large de 14 et haute de 5. Ils observèrent que les pluies dans ce pays étaient extrêmement fortes; pendant qu'elles tombaient, trois femmes furent noyées, et trois des enfants de Sibinell moururent.

Ils n'avaient pas encore demeuré long-temps avec lui, lorsqu'il les contraignit de les accompagner dans une expédition contre les Boquains. L'armée était

composée d'à peu près huit mille hommes. Un petit parti de Boquains, envoyé pour attaquer une partie des troupes de Sibinell, fut cerné, et perdit une quinzaine de soldats. En approchant de la ville des Boquains, placée sur un coteau d'un accès difficile, les gens de Sibinell essayèrent de l'escalader; mais ils furent repoussés par l'ennemi, qui fit rouler des pierres sur eux, de sorte qu'ils furent très contents de se retirer sans avoir pu prendre une seule tête de bétail, qui était le principal objet de leur ambition. Les coups de fusil tirés par Buys, Aaron et d'autres, ne produisirent aucune impression sur les Boquains.

Ayant besoin de vêtements, et entendant parler des Morrimessanis, nation qui habitait à cinq journées à l'est, et vendait de la toile, dont ils avaient vu des échantillons, les fugitifs obtinrent de Sibinell pour Aaron la permission d'aller acheter chez ce peuple ce qu'il leur fallait. Aaron n'y consentit qu'avec répugnance. Arrivé chez les Morrimessanis, il n'y trouva pas ce qu'il cherchait; il continua donc de marcher à l'est. Au bout de deux jours, il aborda chez les Moquainas (1); mais ils étaient en guerre avec les nations plus éloignées, et ne voulurent pas le laisser avancer. Il fut donc obligé de rebrousser chemin sans avoir rien effectué. Ils lui dirent qu'il y avait des Macouas (hommes blancs) qui habitaient plus loin, et qui vendaient des fusils, de la poudre à tirer, des chevaux, des habits, des pots, etc.; mais que le bétail était rare dans ce pays; que les maisons étaient blanches, que les habits et la toile à vendre

(1) Campbell a écrit d'abord Maquainas, et ensuite, et plus souvent, Moquainas.

étaient disposés, dans ces maisons, en tas très hauts; qu'ils lançaient des ballons en l'air. Les Moquainas ajoutaient : Dieu est en eux ; la ville est sur la rive opposée d'une eau très large, qu'ils traversent sur des radeaux. Ils racontèrent aussi à Aaron que, sur le côté de l'eau voisin de leur pays, il y avait une nation à cheveux longs et à teint brun, au milieu de laquelle vit une femme blanche qui reçoit des marchandises d'une ville du côté opposé de l'eau, et les vend aux indigènes. Ils disaient également que la ville des hommes blancs était si près des Morrimessanis, qu'on pouvait l'apercevoir du sommet d'une montagne du voisinage.

Aaron avait vu le bananier dans les jardins des Moquainas, dont les maisons l'emportent sur celles des Boutchouanas, ayant des murs peints et des plafonds crépis. Il y a chez eux une grande quantité de métal; ils lui dirent que c'était de l'or. Jamais dans la colonie autant de verroterie n'avait frappé ses yeux. Ces Moquainas ont une maison où ils demeurent, une autre où ils dorment, une troisième où ils font la cuisine, et d'autres qui leur servent de magasins.

Ils ne peignent pas leur corps comme font les Boutchouanas et les Barrolongs; mais ils portent beaucoup d'anneaux au cou et aux jambes; d'ailleurs ils s'habillent à peu près comme ces peuples. Ils se coiffent de chapeaux en peau et en roseaux, et de la forme de ceux des Malais. Le roi a un manteau de peau de tigre. Aaron rencontra beaucoup d'arbrisseaux nommés, par les colons, buissons à sucre, que l'on ne trouve jamais près de la mer.

Campbell reconnaît des marques d'exactitude dans le récit d'Aaron. La ville blanche dont ce fugitif avait entendu parler doit être un établissement européen près de l'embouchure d'un fleuve à la côte de Mosambique, ou dans la baie de Lagoa (1).

Lorsque notre voyageur était à Turrihey, il obtint des vieillards de ce lieu divers détails sur le pays voisin. Au nord, à trois journées de distance, en suivant le côté oriental du grand désert, on trouve Quisé, ville des Matslarous, dont le capitaine est Moraï, frère cadet de Laheisey; elle est située dans un enfoncement qui était autrefois le lit du Moloppo. Les habitants obéissent à Laheisey, et de même que lui reconnaissent Matibé pour supérieur. Dans l'origine, tous les Matslarous faisaient partie de la nation des Maroutzis; mais ayant envie de s'en séparer, ils prétextèrent une chasse au chacal, et ne revinrent jamais. Ils s'établirent d'abord près d'un bocage d'arbres nommés Matslarou en langue boutchouana; ce qui leur fit donner ce nom. Alors ils n'étaient pas sujets aux ancêtres de Matibé; mais s'étant fixés dans le pays qui appartient au bassin du Krouman, et qui de temps immémorial était regardé comme relevant du roi des Matchappis, ils ont reconnu sa suprématie en lui donnant des présents, peut-être comme une sorte de tribut. On ne trouve à Quisé que trois petits étangs d'eau douce. La ville est représentée comme aussi peuplée que Lattakou.

Le grand désert n'est habité que par des Boschi-

(1) Campbell's *Travels*, t. II, p. 358.

mans sauvages; ils sont obligés de creuser la terre pour se procurer de l'eau; ils connaissent sept lieux où il y en a un peu, et qui sont situés à peu près dans la direction du sud-ouest, en allant vers le pays des Namaquas; ils les désignent par les noms suivants : Quoui, Mobelouay, Loutchakâni, Mâllich, Tsouy, Impatouqua (ventre de chameau), Seriba-Simalcti. Le sixième puits est à cinq journées du dernier, et de celui-ci au pays des Namaquas il y a deux journées. Souvent tous les bœufs et les chiens des voyageurs ont péri dans la traversée du désert; maintenant on marche au sud pour arriver à l'Oranje-Rivier, puis on longe sa rive septentrionale ou droite pour arriver chez les Namaquas. On n'aperçoit dans le désert d'autre terrain élevé que des collines de sable, quoique l'on y trouve toute sorte de gibier, excepté les buffles et les rhinocéros. Les Matchappis supposent que, durant la saison sèche, les bêtes sauvages se passent d'eau, et ne sont désaltérées que par l'humidité de l'herbe; mais il doit y avoir dans le désert des étangs fréquentés par le gibier, et connus seulement des Boschimans, qui généralement ont de la répugnance à donner des renseignements relatifs à l'eau dans les cantons où ils vivent. Les habitants de Tarrihey pensent que le Krouman, comme l'Oranje-Rivier, traversait autrefois le désert, et baignait leur ville.

Campbell reçut aussi des informations sur le grand désert de ce Jean Hendric, instituteur griqua, dont il parle dans son premier voyage (1) Hendric avait

(1) Tome XVIII, p. 451.

parçouru une partie de ce désert, dans l'ouest, parallèlement au pays des grands Namaquas; partout il l'avait trouvé couvert de sable. La surface en était rarement unie; elle offrait des renflements entre lesquels le terrain était couvert de touffes éparses d'herbe flétrie. Il n'y avait pas un seul arbre; çà et là se montrait un chétif arbuste.: mais Hendric y rencontra en grande quantité le melon d'eau sauvage, que l'on peut justement appéler l'ami du désert. Quoique nauséabonde pour le goût délicat des Européens, c'est un mets précieux pour les habitants solitaires et faméliques de ce Sahara du sud. La partie aqueuse étanche la soif, et les graines dont ce fruit est rempli servent de nourriture, en les faisant cuire. On a coutume de l'ouvrir et d'en retirer les graines, que l'on fait rôtir et que l'on mange; puis on fait cuire ce qui reste; on verse l'eau dans un vase, et après s'être nourri de la pulpe restée dans le pot, on conserve l'eau et on la boit quand elle est refroidie. On a aussi recours à une autre méthode: on creuse un trou en terre, on le remplit de ces fruits, on les recouvre de sable, et on allume un grand feu par-dessus. Lorsque les melons sont suffisamment cuits, on les retire, on verse dans des vases ou dans des écales d'œufs d'autruche l'eau qu'ils contiennent, et l'on mange la pulpe.

Ce fruit a été merveilleusement adapté par la Providence aux besoins des indigènes, car ordinairement il conserve sa fraîcheur pendant deux ans; de sorte que, s'il ne tombait pas de pluie durant cette période, ces sauvages trouveraient dans cette pro-

duction les moyens de se désaltérer et de se nourrir. Les Boutchouanas, quand ils en font usage, engraissent plus que lorsqu'ils vivent uniquement de chair. Les habitants du désert font aussi la chasse aux éléphants, aux girafes, aux élans, aux steinboks, et aux quaggas, qu'ils tuent quelquefois à coups de flèches.

Hendric n'avait pas vu d'eau courante dans le désert; mais, après la saison des pluies, il y a des mares dans les cavités. Il avait aussi entendu parler d'un lac salé; on lui avait dit que le sel en était aussi dur que la pierre. Il avait trouvé la population du désert plus nombreuse qu'il ne le supposait. Ces hommes sont éparpillés sur la surface de cette contrée; ils fuyaient généralement la troupe dont il faisait partie. Il apprit également que le désert se prolongeait au nord jusqu'au pays des Quabis, dont le nom signifie herbe au genou. Ses courses au nord, dans l'est du désert, ne s'étaient pas étendues au-delà de Quisé; il comparait la dimension de cette ville à celle de la partie de Lattakou gouvernée par Matibé : on ne voit à l'entour que peu d'arbres et d'eau, et pas de coteaux. Hendric se souvenait aussi d'avoir vu le Krouman couler dans le désert vis-à-vis des montagnes de Laheisey (1).

Maquitzi, un des capitaines de Lattakou, fournit à Campbell, sur les Mampours, des détails plus précis que ceux que ce missionnaire avait obtenus dans son premier voyage (2).

Les Matchappis entendirent parler pour la pre-

(1) Campbell's *Travels*, t. II, p. 114.
(2) Tome XVIII, p. 455.

mière fois des Mampours chez les Kalliharrys, peuple avec lequel ils trafiquaient depuis long-temps, et qui leur fournissait les peaux de chats sauvages. Les Kalliharrys recevaient ces renseignements d'une tribu de Boschimans très petits, qui rôdent dans le grand désert du sud, et qui avaient fait chez ce peuple des incursions dont ils avaient rapporté beaucoup de butin. Les flèches de ces petits Boschimans sont longues de dix-huit pouces; la moitié est en roseau, le reste en os entièrement couvert de poison. La troupe de Maquitzi ne rencontra pas un seul de ces Boschimans en allant chez les Mampours; mais, en revenant, elle fut attaquée par un de leur parti, et un homme reçut une blessure, qui cependant ne fut pas mortelle. Les Matchappis n'employèrent que deux lunes pour aller dans ce pays; il leur en fallut trois en revenant, parce que le bétail qu'ils avaient pris retarda leur marche; ils marchaient depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher. Ils avaient amené des bœufs de somme pour porter le bagage; mais ils trouvèrent si peu à manger le long de leur route, qu'ils furent obligés de les tuer avant d'être parvenus à leur destination. De Lattakou à Kalliharry, le pays était parsemé de beaucoup de mimosa, et de ce lieu à Mampour ils virent beaucoup d'arbres qui étaient nouveaux pour eux, et qui ressemblaient au korri ou saule.

Plusieurs Kalliharrys les accompagnèrent comme guides, et leur indiquèrent les mares où il y avait de l'eau; ils les aidèrent aussi à piller les Mampours. Ils passèrent dix jours sans trouver de l'eau, et

eurent recours aux melons. Une fois, ils arrivèrent à une mare où des éléphants s'étaient tenus pendant la nuit : tout le monde but de l'eau, qui occasionna une violente maladie. Ensuite ils rencontrèrent une mare dans une grande caverne sous un rocher; les bœufs y entrèrent et burent. Le dix-septième jour suivant, les voyageurs atteignirent la grande eau (l'Océan); ils en furent tous effrayés : il y avait sur sa surface des étoiles (sans doute les flots qui réfléchissaient les rayons du soleil); de grandes vagues les poursuivaient, puis retournaient en arrière : ils n'avaient jamais vu chose semblable. L'eau ressemblait à un grand pays sans fin; ils aperçurent des essaims de sauterelles qui tombèrent dans l'eau, où elles furent noyées. Le pays était uni près de la mer; mais, à la distance de dix milles, des collines s'élevaient.

Les Mampours, avertis de l'approche des Matchappis, avaient fait passer leur bétail à la nage, à une île peu éloignée de la côte. Maquitzi, qui était un jeune homme, offrit, avec quelques autres, de marcher en avant pour intercepter le convoi; ils réussirent à prendre une centaine d'hommes et cinquante têtes de bétail. Les Mampours avaient supposé qu'ils voulaient attaquer la ville; mais quand ils virent qu'ils se retiraient avec leur butin, ils les poursuivirent : ayant été repoussés avec une perte de trois hommes, ils revinrent à l'attaque le lendemain; ils furent encore battus, sans perdre personne. Les pillards, qui avaient mis leur bétail en sûreté, observant le courage des Mampours, ne les inquié-

tèrent plus, et s'en allèrent avec leur capture, qu'ils regardaient comme peu considérable; elle les empêcha de mourir de faim dans le désert. Maquitzi eut dix bœufs pour sa part; il fallut en sacrifier six sur la route : il n'en amena que quatre à Lattakou; il n'en arriva pas plus de dix dans cette ville, plusieurs Matchappis n'en ayant pu sauver un seul, après toutes leurs peines.

Personne ne vit la ville des Mampours; mais, d'après ce que Maquitzi avait appris et observé, il lui sembla qu'elle était située sur le bord d'une baie, à l'embouchure d'un grand fleuve, et que l'île dont il a été question était dans cette baie ou dans cet æstuaire. Il est probable que les Mampours ayant été attaqués à diverses reprises par les Boschimans, les Kalliharrys et les Matchappis, ont des sentinelles placées sur les coteaux voisins, pour avertir de l'approche des ennemis (1).

Campbell étant au poste qui porte son nom, reçut des nouvelles du voyage de M. Stockenstrom, landdrost de Graaff-Reynett, et de ses compagnons à Lattakou. Il y arriva au moment où une expédition allait partir pour châtier les Boschimans, qui récemment encore avaient volé du bétail. M. Moffat le missionnaire invita Matibé à rappeler son monde, sous prétexte que le landdrost avait envie de voir tous les habitants de Lattakou; mais Matibé répondit qu'il ne pouvait révoquer ses ordres, et que son monde devait marcher. Le landdrost fit présent de

(1) Campbell's *Travels*, t. II, p. 116 et 7.

quarante moutons à Matibé; il en donna dix à Mahoutou, et cinq à Munamits. On envoya chercher Mahoutou pour qu'elle vînt recevoir les dix moutons; mais on ne put la déterminer à entrer dans le kraal à bétail : cela tenait à un point d'étiquette. Le landdrost adressa, par le moyen d'un interprète, un discours à Matibé, qui évidemment y fut sensible; le landdrost lui parla de l'outrage commis par les Cafres contre la colonie, et du châtiment qui leur avait été infligé; il lui fit entendre que le gouvernement, qui était plein de bonté pour ses amis, devenait un ennemi puissant quand on l'offensait. Il ajouta tout ce qu'il put en faveur des missionnaires, pour que ce chef et son peuple leur marquassent de la bienveillance. Peu de Matchappis assistèrent au service divin durant le séjour du landdrost à Lattakou; ce que les missionnaires attribuèrent à la crainte qu'il leur inspirait, parce que le ton de sa voix et son maintien, pendant qu'il prononçait son discours, leur firent juger que c'était l'homme blanc le plus puissant qu'ils eussent vu.

Cette visite dut être avantageuse aux missionnaires, puisqu'elle put convaincre le gouvernement de la colonie qu'ils étaient inoffensifs, et que, bien loin d'avoir rien à redouter de leurs travaux, on devait au contraire espérer beaucoup de leur conduite pacifique, et de la pureté des principes qu'ils s'étudient uniformément à inculquer à leurs auditeurs. D'ailleurs le Groote-Rivier est une barrière formidable; sa profondeur et sa largeur présentent dans tous les temps un obstacle bien réel aux irrup-

tions des peuplades vivant au nord, et ses crues subites en rendent, pendant des semaines entières, le passage impraticable pour des hommes ignorant la construction des bateaux. Le landdrost et les personnes de sa suite furent très satisfaits de la vue de Lattakou; tout y était nouveau pour eux; l'apparence des habitants et de leurs maisons offre un bien plus grand intérêt que tout ce que l'on observe entre ce pays et la colonie (1).

Dans son second voyage, Campbell recueillit de nouvelles observations sur les Boschimans. Ils n'ont aucune connaissance de Dieu ou père commun des hommes; mais ils croient au diable, et assurent qu'il a tout fait avec sa main gauche. Ils pensent qu'ils ressusciteront après leur mort; car, lorsqu'ils enterrent un corps, ils placent une sagaie à son côté, et couvrent le tout de pierres et de branchages. Cette sagaie est placée là afin que, lorsque le défunt se lèvera, il ait quelque chose pour se défendre et pour se procurer du gibier; mais s'ils ont eu de la haine pour l'homme enterré, ils ne laissent pas d'arme près de lui, afin qu'à son réveil il soit tué ou meure de faim. Ils supposent que, quelque temps après la résurrection, ils iront dans un pays où il y aura abondance de nourriture excellente. Campbell, en donnant ces détails, qu'il tenait de son compagnon Smith, observa que ces notions, bien que confuses et altérées, sont bien au-dessus de la portée de la plupart des Boschimans, et probablement res-

(1) Campbell's *Travels*, t. III, p. 244.

treintes à la partie du pays où ces sauvages ont eu des relations avec les colons. Du reste, nulle espèce de cérémonie ou de formalité pour leurs mariages, si leurs unions méritent ce nom. Les hommes ont souvent quatre à cinq femmes, et souvent les échangent entre eux.

M. Smith avait constamment observé que s'il confiait quelque chose aux Boschimans, ils rendaient fidèlement ce dépôt; mais que pour tout ce qui était renfermé, et dont ils n'avaient pas la garde, ils le dérobaient s'ils le pouvaient. Les Boschimans empoisonnent la pointe de leurs flèches. Une fois, M. Smith fut atteint près du cœur par une de ces armes. Une brochure d'une trentaine de pages qu'il avait dans la poche de sa veste fut percée par la flèche, qui pénétra dans son corps; mais, au grand étonnement de tout le monde, il recouvra la santé. Il ajouta que le poison le plus fort employé par les Boschimans était fourni par le serpent jaune; ils lui coupent la tête, et en tirent les vésicules de venin, placées à la mâchoire supérieure. Cette substance ne tarde pas à durcir; elle est ensuite broyée avec de l'ocre, et mêlée à de la graisse; puis on y ajoute du suc de la racine de Tillitéris : on enduit les flèches de cette composition; la blessure qu'elles font est mortelle. On avait parlé à Campbell, dans son premier voyage, d'un poison noir pris sur les rochers, et qui devait provenir de la fiente d'insectes. M. Smith lui dit qu'il découlait des rochers. Campbell trouve cette conjecture moins probable que la précédente.

Makoun, chef des Boschimans du Malalarin, ra-

conta que, dans sa jeunesse, sa tribu était beaucoup plus nombreuse que dans le moment actuel, et qu'elle avait été diminuée par les meurtres et par les maladies. Il avait pris part à plusieurs incursions contre les Matchappis et les Tammahas; mais le bétail enlevé dans ces expéditions n'avait fourni de la nourriture que pour peu de jours : une fois on n'avait pu rien prendre. Il savait le nombre de tous les gros animaux qu'il avait tués. Interrogé sur Dieu, il répondit que les Boschimans ne le connaissaient pas. Pressé de questions, il parut éprouver de la répugnance à parler, et observa d'un air négligent qu'ils débitaient des mensonges. Enfin il dit : « Ils donnent un nom à Dieu qui est au-dessus d'eux, et un autre à celui qui est au-dessous. Goha, le premier, est mâle; Ko, le second, est femelle; les Gannas sont ses serviteurs. Lorsque les Boschimans dansent, Ko vient quelquefois leur annoncer où ils trouveront du gibier. Quand un animal est tué, certaines personnes peuvent seules en manger telle ou telle partie. Ko est grande, blanche, et si éclatante qu'on a de la peine à voir le feu quand elle se montre : tous la voient et l'entendent quand elle danse avec eux. » Interpellé pour savoir s'il l'avait vue, il répondit affirmativement, après avoir un peu hésité. Il ajouta qu'elle parlait la langue des Boschimans; probablement on le lui avait fait croire dans sa première jeunesse. Il dit aussi que l'on ne pouvait pas la toucher; mais que, lorsqu'un homme en avait la permission, ce qui arrive rarement, elle souffle fortement sur son bras, et il tire avec plus de justesse. Elle ne mange que

des racines bulbeuses. Après être sortie de terre et avoir dansé quelque temps avec les Boschimans, elle disparaît, et est remplacée par ses nymphes, qui se joignent à leur danse.

En ce moment Makoun remarqua que c'étaient de vieux contes, dont il se souciait fort peu. On lui demanda ensuite si les Boschimans croyaient à un autre monde après la mort. Il dit qu'il ignorait ce que d'autres pensaient à ce sujet; mais qu'il savait qu'après sa mort il serait mangé par un loup, et que tout serait fini pour lui. Il ajouta que l'on enterrait les morts le visage tourné vers le soleil levant, parce que, si on les plaçait dans la direction opposée, le soleil se lèverait plus tard le lendemain.

En décrivant la manière de tuer les lions, Makoun dit que les Boschimans savaient le moment du sommeil de ces animaux, et que, comme ils l'ont très dur, les chasseurs s'avancent avec beaucoup de précaution, sans faire le moindre bruit, et saisissent ce moment pour tirer des flèches empoisonnées au lion; ensuite ils se cachent derrière un arbre ou un buisson, et font un grand vacarme. L'animal effrayé s'enfuit; mais le poison ne tarde pas à produire son effet, il tombe, et devient une proie aisée pour ceux qui le cherchent (1).

Jamais les Boschimans ne boivent l'eau de la source la plus proche de leur kraal, parce qu'ils laissent après eux une odeur forte que les animaux connaissent. Si donc ils fréquentaient une source,

(1) Campbell's *Travels*, 1st ed. p. 30.

cette émanation écarterait le gibier, et les priverait des moyens de subsister : c'est pour remédier à cet inconvénient qu'ils creusent, à une certaine distance des sources, des trous où ils vont chercher leur eau.

Ils aiment à l'excès le tabac; mais, quoique plusieurs cantons de leur pays conviennent à cette plante, ils n'ont jamais eu l'idée de la cultiver. Ils semblent croire que le travail et l'industrie, de quelque genre que ce puisse être, ne leur conviennent pas. Lorsque ceux qui habitent dans le voisinage de la colonie aperçoivent de loin un chariot de paysan, ils ne s'en approchent que dans l'espérance d'obtenir un peu de tabac : comme un voyageur n'en porte pas toujours avec lui, ils ont un singulier moyen de s'assurer du fait; ils suivent la piste du chariot, et constatent, par les crachats qu'ils voient à terre, ou par l'odeur de la fumée de la pipe, si l'on a fait usage de tabac; si l'une ou l'autre de ces indications le leur prouve, ils courent après le chariot, et demandent un peu de tabac; dans le cas contraire, ils laissent passer tranquillement la voiture.

Ils font, avec des os, des pipes qui conservent l'huile du tabac après qu'on a fumé. Quand leur provision de tabac est finie, ils versent un peu de cette huile sur des feuilles d'arbrisseaux qu'ils fument, et ainsi une petite quantité de tabac dure très long-temps. Lorsqu'un Boschiman n'a pas de tabac, il dit qu'il ne peut pas fumer, et, dans les cas analogues, qu'il ne peut pas manger ou ne peut pas boire. On a vu dans leur pays des quaggas, des singes, des spring-

boks poursuivis par des bêtes féroces, chercher un refuge près de l'homme.

La première fois que des Boschimans virent des missionnaires fouir la terre avec des bêches, ils exprimèrent leur surprise de ce que l'on pouvait en retourner à la fois une si grande quantité.

Campbell fait une distinction entre les Boschimans sauvages et les Boschimans-Boutchouanas; ceux-ci parlent la langue des nations qui les entourent, et en sont méprisés à cause de leur pauvreté. Notre voyageur pense qu'ils doivent être très nombreux; car il en trouvait partout où il n'y avait pas de sentiers frayés. Un jour, les chasseurs de la caravane rencontrèrent des troupes de leurs enfants qui recueillaient la gomme des mimosa pour la manger; ce qui prouvait la rareté des vivres chez la peuplade: car, quoique la gomme soutienne l'existence, ces peuples pensent que, prise en grande quantité, elle préjudicie à leur constitution. Un missionnaire envoyé à ces hommes épars les réunirait en corps de nation, et leur enseignerait à cultiver une partie des immenses terres fertiles dont ils sont entourés. Les Tammahas étaient autrefois réduits au même état: mais, par une cause que notre voyageur ne put apprendre, ils formèrent une nation, et aujourd'hui leur pays est riche en grains et en bestiaux. La manière de vivre actuelle des Boschimans-Boutchouanas rendrait les travaux d'un missionnaire plus faciles, parce que ce peuple n'aurait pas, contre l'Évangile, les préjugés qui dérivent d'usages superstitieux sanctionnés par l'approbation de ses ancêtres.

Du reste, les nations de l'Afrique méridionale ne cultivent la terre que dans le voisinage des villes : Campbell n'a pas observé qu'ils eussent des champs autour des kraals à bétail, éloignés quelquefois de deux et trois journées des villes. Tant que leur système actuel n'aura pas subi une révolution complète, le grain ne pourra pas être très abondant chez ces peuplades, ni devenir un objet de commerce. Le terrain que chaque nation est en droit de réclamer justement pourrait, s'il était cultivé, nourrir un nombre d'hommes vingt fois plus nombreux, et le travail serait comparativement peu difficile.

Dans le pays des Maroutzis, le vent, en hiver, souffle généralement du nord-est ; dans le pays des Machâous, du sud-est ; et dans celui des Tammahas, pendant le jour, du nord-est, et, pendant la nuit, du sud-est.

Le second voyage de Campbell ne contient pas de vocabulaires ; ce voyageur s'est borné à donner quelques mots : voici ceux que les Boutchouanas emploient comme noms propres.

Boutchouana.	Français.
Duy	Salamandre.
Mahoura	Gras.
Malalla	Pauvre.
Tchecka	Hache de bataille (nom du beau-frère de Matibé).
Hanna-Kouma	Pas de bétail.
Maklanka	Domestique.
Mamabayli	Mère du sorgho.
Mahoutou	Nœud (nom de la reine).
Matibé	Mère.

Boutchouana.	Français.
Marou poula.....	Nuages précurseurs de la pluie.
Siminou.....	Petites gouttes de miel.
Pitklou.....	Coléoptère qui ronge le bois (nom du fils aîné de Matibé).
Rapella.....	Prier.
Rapello.....	Prière.
Rapellang.....	Pour quel objet pries-tu ?.
Rappellell.....	Prie pour nous.

Les Matchappis n'ont pas de nom général pour la partie du monde où ils vivent; mais les Hottentots et les Griquas, par suite de leurs relations avec les missionnaires et les colons, connaissent le mot Afrique.

Quoique les Wanketzens, les Maroutzis, les Machâous, les Yattabas et les Boquains, parlent des dialectes du boutchouana, ils sont appelés, non pas Boutchouanas, mais Barroulongs.

Voici quelques noms tammahas, avec leur signification.

Moureanzi.....	Riche en mouches.
Tata.....	Cordon.
Moetetzi.....	Apprête-le.
Moloyamang.....	Il a été ensorcelé.
Maroumo.....	Sagaie.
Mahalaleouhey.....	Raclures de peau.
Bâbâ.....	Ennemi.
Toouey.....	Lion.
Bâbéré.....	Deux.

ORAISON DOMINICALE EN BOUTCHOUANA.

Boutchouana.	Français.
Hara ê tcheuna,	Père notre,
yo mo behourimo,	là dans ciel,
linè haho le bouiouey;	ton nom soit redouté;
bohoché ya haho boukley;	que le royaume tien arrive;
êhouni kaha ratta kahon mo lèhaatsing	que ce tu veux soit fait sur terre
êoli tcheuansi mo behourimo;	comme cela est fait dans ciel;
rè nëya ka mètcha yokley bohoby;	donne-nous chaque jour notre pain;
in no nékla mohallioua tcheuna,	pardonne-nous notre mal,
yakka kibatie mouritsi onté hela bohali;	ainsi que nous pardonnons à ceux qui nous font du mal;
ousi kouang koghè sebing tcheuna rehoulenting.	conduis-nous pas dans le chemin du mal.
Mo baharing bahoché baho oueuna	Tien est le royaume
ka tahta	et pouvoir
le bohouli	et la grandeur
bousi inhoupi.	pour toujours.
Amen.	Amèn.

CHAPITRE XXIII.

Voyage de Jean Philip, inspecteur de la Société des missionnaires de Londres, au cap de Bonne-Espérance (1).

§ I.

Objet du voyage de Philip et de son livre.

On a vu dans le second voyage de Campbell, que lorsque ce missionnaire partit d'Angleterre, en 1819, pour visiter les établissements formés par la Société des missions dans l'Afrique méridionale, son confrère John Philip l'accompagna. Après leur retour de la partie orientale de la colonie, lorsque Campbell se mit en route pour Lattakou, en 1820, Philip resta au Cap. Celui-ci fit ensuite divers voyages dans la colonie; il alla même, en 1825, jusqu'à Lattakou, et revint en Europe l'année suivante. Il publia son ouvrage en 1828. Son motif, en le composant, fut de défendre les missions contre les assertions des voyageurs et de quelques colons. « Les souffrances

(1) *Researches in South Africa; illustrating the civil, moral and religious condition of the native tribes, including journals of the author's Travels in the interior; together with detailed accounts of the progress of the christian missions, exhibiting the influence of christianity in promoting civilisation.* London, 1828, 2 vol. in-8°, avec une carte et deux planches.

des indigènes; sous le gouvernement hollandais, avaient été bien dépeintes, dit-il, par M. Barrow; mais ce n'est que récemment que l'on a commencé à soupçonner, en Angleterre, que leur condition n'avait pas été beaucoup améliorée par le changement de maîtres qu'ils éprouvèrent lorsque les armées de la Grande-Bretagne s'emparèrent de la colonie du Cap. Il paraît qu'on avait trop aisément regardé comme certain que, parce que nous pouvions déclamer contre l'inhumanité des Hollandais, et parce que les indigènes, dans les premiers temps, regardèrent notre conquête comme leur délivrance, toutes leurs espérances avaient été réalisées, et leur oppression avait disparu avec le pouvoir de leurs anciens maîtres : telles étaient, du moins, les idées avec lesquelles j'arrivai au Cap en 1819, et tels étaient les sentiments que je m'efforçais d'entretenir, jusqu'au moment où il ne me fut plus possible de les conserver. »

Philip raconte que, durant son premier voyage dans l'intérieur du pays, il fut témoin de beaucoup de faits opposés à l'opinion favorable qu'il s'était faite de la condition des indigènes; mais les explications qu'il reçut des autorités locales des cantons où il faisait ses recherches lui donnèrent lieu de supposer que ce qui l'avait frappé venait de vieilles habitudes du peuple que le gouvernement britannique n'avait pu corriger; mais que néanmoins l'amélioration faisait des progrès, et que, dans un petit nombre d'années, il n'existerait plus de motifs de plaintes.

Lorsque ensuite il soumit les griefs des indigènes au gouvernement colonial, les faits furent niés par les autorités locales, contre lesquelles les plaintes étaient élevées. On montra à Philip des proclamations du gouvernement, déclarant que les Hottentots étaient un peuple libre, et que l'amélioration de leur état et leur bonheur avaient toujours été l'objet favori de l'administration coloniale. Malheureusement les lumières que fournissaient les rapports des missionnaires prouvaient que réellement l'oppression des indigènes, bien loin de diminuer, avait augmenté depuis quelques années.

Tant que les colons purent acheter des nègres pour une bagatelle, ils n'attachèrent pas beaucoup de prix au travail des Hottentots, et laissèrent ceux-ci vivre à leur ancienne manière dans les cantons où les esclaves étaient nombreux. Au contraire, dans les districts reculés et peu habités, où il y avait peu d'esclaves, et où le pouvoir des lois et du gouvernement se faisait à peine sentir, les Hottentots étaient plus redoutés, et par conséquent plus haïs et plus opprimés. Incapables de supporter plus long-temps leurs souffrances, ils finirent par prendre les armes contre leurs oppresseurs, et les repoussèrent jusqu'au point où ils rencontrèrent les troupes britanniques dans le district de George.

« Les missions n'avaient jamais été vues d'un bon œil par les colons en général ; mais tant que ceux-ci purent se procurer des ouvriers à bas prix, ils ne troublèrent pas les travaux des missionnaires, qui dans un endroit, étaient gênés, dans un autre sou-

tenus par les autorités locales ; enfin, le gouvernement colonial leur montrait de la bienveillance. Mais, après l'abolition de la traite des nègres, en 1807, la rareté des domestiques devenant graduellement plus sensible, et les autorités locales commençant à sentir l'importance du patronage que l'autorité qu'ils s'étaient arrogée sur le travail des indigènes leur donnait, ceux de ces derniers qui étaient réunis dans les missions où leur condition s'améliorait ne tardèrent pas à exciter la convoitise, et la destruction de ces institutions devint bientôt le but des efforts d'une partie des hommes influents de la colonie. Le colonel Collins, qui, en qualité de commissaire civil, visita l'intérieur du pays et les tribus indigènes vivant sur ses limites, recommanda, à la suggestion de quelques individus, dans un rapport qu'il adressa au gouvernement en 1809, de supprimer Bethelsdorp, et d'en répartir les habitants parmi les colons. Lord Caledon et sir John Cradock (aujourd'hui lord Howden) avaient un caractère trop intègre et trop d'humanité pour écouter une proposition semblable ; mais le projet ne fut pas abandonné, et ceux qui l'avaient soutenu changèrent seulement de méthode pour arriver à leurs fins.

Quelques uns des abus les plus criants qui existaient autrefois, et auxquels l'ancien gouvernement connivait, furent confirmés par des proclamations, et accompagnés de la sanction des lois coloniales. Les missions de l'intérieur virent leurs priviléges restreints, et celles qui avaient été établies au-delà des

limites de la colonie éprouvèrent des tracasseries. Deux postes de missionnaires établis chez les Boschimans furent supprimés; celui de Griqua-Town fut soumis à une intervention qui le menaça de sa destruction; l'institution de Zuurbrak ou Caledon fut enlevée aux missionnaires; les Hottentots furent opprimés et dispersés parmi les colons. Les autres établissements furent menacés d'une ruine imminente; l'espérance de pouvoir réussir, par un dernier effort, à les sauver, décida seule les missionnaires à ne pas abandonner leurs postes.

En 1821, Philip, étant à Uitenhage, découvrit que huit chefs d'accusation portés contre le landdrost de ce district, et qui avaient été déclarés faux par le gouverneur, se trouvaient prouvés par des documents écrits de la propre main de ce fonctionnaire public. Il remit ces pièces au lord Charles Somerset, gouverneur de la colonie, et les accompagna d'une requête, pour qu'on se relâchât du système suivi depuis quelques années envers les missions. Il ne reçut pas de réponse, et eut le chagrin de voir que chaque demande d'adoucir les souffrances du peuple était suivie de nouveaux actes de tyrannie.

Pendant trois ans, il ne cessa de solliciter du gouvernement colonial la permission de laisser les missionnaires poursuivre paisiblement leurs travaux. Il représenta qu'il finirait par être forcé d'en appeler de ce déni de justice à la métropole; ce dont il s'était abstenu jusqu'alors.

Le roi de la Grande-Bretagne envoya une commission d'enquête au Cap. Lorsqu'elle eut terminé

son travail et visité les missions, Philip trouva dans les commissaires des dispositions plus favorables pour ces établissements; mais ils n'avaient pas de pouvoirs pour changer le système adopté; et ne savaient pas de quel poids leur opinion pouvait être auprès du ministère. Alors Philip, ne pouvant obtenir des renseignements satisfaisants sur les intentions du gouvernement de la métropole, relativement à un objet qu'il avait tant à cœur, demanda et reçut de la direction de la Société des missions, la permission de revenir en Angleterre. Son arrivée au mois d'avril 1826 fut annoncée au comte Bathurst, secrétaire d'état. Ce ministre répondit aux directeurs de la Société des missions, qu'il recevrait avec plaisir toutes les communications que Philip aurait à lui faire par écrit. Déjà le comité des missions avait envoyé au ministère des colonies plusieurs mémoires exposant les souffrances des Hottentots. Philip rédigea un abrégé de tous ses papiers, et présenta un exposé des griefs des indigènes et des missions. Le ministre répondit qu'il ne pouvait donner une opinion sur ce sujet, avant d'avoir vu le rapport de la commission d'enquête.

Une adresse à la chambre des communes, imprimée en mars 1827, pour demander des copies et des extraits de tous les documents relatifs à la condition et au traitement des Hottentots, ne reçut pas un accueil plus favorable de lord Bathurst que le mémoire de Philip; sa réponse, au lieu de contenir un extrait de toute la correspondance, ne présente qu'un rapport du gouverneur du Cap, sans la moindre

mention de celui de la commission d'enquête. Ce dernier ne fut imprimé qu'un mois après la réponse à l'adresse; il traitait principalement du gouvernement et des finances de la colonie, et s'occupait fort peu des hommes de couleur. Philip s'attendait à l'impression d'un plus ample rapport sur ce sujet, lorsqu'un membre de la chambre des communes lui apprit que probablement le ministre n'avait pas le projet de le publier. Alors ce missionnaire prit le parti de faire paraître tous les matériaux qu'il avait recueillis durant son séjour dans la colonie du Cap, relativement à l'oppression des indigènes et à l'hostilité manifestée contre l'institution des missions. Son livre a pour objet de prouver que les Hottentots et les autres habitants de la partie de l'Afrique méridionale soumise au gouvernement britannique ont été, par le fait, privés de leurs droits; et que cependant la loi qui les a déclarés un peuple libre leur a accordé, en cette qualité, tous les priviléges qu'ils devaient espérer pour leurs personnes et leurs propriétés. Il demande au gouvernement britannique et aux habitants de la Grande-Bretagne si le système de cruauté et d'injustice qu'il dévoile doit recevoir leur sanction, ou si les hommes qui ont été si longtemps opprimés par l'action de ce système jouiront de nouveau des droits qui leur étaient acquis.

Philip pense que, dans les réclamations qu'il expose au grand jour, il n'y a rien qui puisse donner lieu à l'ombre d'une objection. Les missionnaires ne se sont occupés que d'améliorer le sort des Africains indigènes, et n'ont jamais mis la plus petite entrave

à la marche de l'administration. Ils se sont bornés à demander pour les pauvres indigènes la même protection que la loi accorde à tous les colons. Par là, on fera plus pour la propagation de l'Évangile que ne pourraient effectuer toutes les sommes envoyées par la Société des missions, tant que l'état actuel des choses ne changera pas. Alors cessera le reproche adressé aux missionnaires, qu'ils élèvent les Hottentots comme une population séparée. En effet, les postes de missions sont les seuls endroits où les indigènes de l'Afrique méridionale jouissent d'une ombre de protection, et où ils peuvent réclamer contre un traitement humiliant et dégradant. Mais lorsque le gouvernement britannique aura accordé à ces infortunés la protection des lois, les postes des missionnaires ne seront plus nécessaires comme des lieux de refuge, et les indigènes, vivant aujourd'hui comme un peuple séparé, s'amalgameront avec les autres parties de la population coloniale.

« Partout où nos missionnaires, dit Philip, s'établissent au milieu d'une tribu sauvage, ils y répandent les semences de la civilisation, de l'ordre social et du bonheur, et en même temps étendent, par les moyens les plus louables, l'intérêt, l'influence et l'empire de la Grande-Bretagne.... L'expérience a prouvé que les essais faits par la compagnie des Indes et par différentes personnes pour civiliser les Hottentots ont complétement échoué. On a voulu en inférer que cette race d'hommes avait l'intelligence faible et était presque dénuée de mémoire, et que les Boschimans resteraient toujours étrangers aux bienfaits de

la civilisation : des succès des missions ont démontré le contraire »(1).

C'est à établir ce fait que l'ouvrage de Philip est consacré. « Quand les Portugais, dit-il, découvrirent le cap de Bonne-Espérance, ils trouvèrent les habitants du pays voisin riches en bétail, vivant heureux, et doués d'un courage suffisant pour repousser les attaques et pour ressentir un traitement injuste. Le petit nombre de rapports que l'on eut avec eux pour se procurer de l'eau et des vivres fit concevoir une idée avantageuse de leur caractère. Lorsque les Hollandais prirent possession du Cap en 1652, les indigènes étaient plus nombreux qu'aujourd'hui, et possédaient des troupeaux considérables de bétail. Cet état de choses ne tarda pas à éprouver de grands changements, par le rapprochement des Hottentots et des Européens. La diminution de la population hottentote et du bétail fixa l'attention du gouvernement hollandais. Il paraît, par les minutes d'une investigation faite au commencement du dix-huitième siècle, que des colons avaient enlevé à un seul village hottentot deux mille têtes de bétail : on voit également, par le rapport des officiers commandant les détachements envoyés contre les Boschimans en 1770, que leurs villages renfermaient fréquemment cent à deux cents habitants, et possédaient des bestiaux.

« Tous les documents coloniaux recueillis pendant les cinquante premières années de la colonie s'accordent à faire l'éloge des vertus des Hottentots. Le

(1) Philip's *Researches*, Préface, p. IX à XXXV.

premier vol que ceux-ci commirent eut lieu en 1700, et l'on avait si bonne opinion des indigènes que le soupçon tomba sur les esclaves noirs. Bientôt l'objet dérobé fut découvert dans un kraal peu éloigné de la ville du Cap. Les Hottentots y amenèrent aussitôt le larron, et le livrèrent aux magistrats en demandant qu'il fût puni; et quand il eut été fustigé, ils le chassèrent de leur village.

L'oppression exercée par les colons sur les Hottentots, pendant cent cinquante ans, dut dégrader le caractère de ceux-ci, qui avaient été chassés des cantons les plus fertiles, et privés de l'indépendance qu'ils chérissaient. Néanmoins le caractère que leur attribuaient les premiers écrivains n'avait pas entièrement dégénéré, puisque M. Barrow parle d'eux avantageusement (1). Leur manière de vivre était autrefois celle que l'on a observée plus tard chez les Boutchouanas, les Maroutzis et les autres tribus qui sont jusqu'à présent restées libres. Sparrman (2) et Le Vaillant, qui ont vu des hordes de Hottentots encore indépendantes, rendent également justice à leur bon caractère. Les calomnies dirigées contre ce peuple infortuné ont été inventées par les hommes avides qui voulaient les réduire en esclavage. Les colons jetèrent d'abord un œil d'envie sur le bétail des Hottentots. Ils se procurèrent, par échange, les choses qui leur étaient nécessaires; ensuite ils regardèrent comme leur appartenant les portions de

(1) Voyez t. XVII, p. 295.

(2) Cette orthographe du nom de ce voyageur est la véritable. Je l'ai suivie d'après l'édition de son voyage en suédois. E.

terres fertiles : ils avançaient, les Hottentots reculaient. Quelquefois il y eut des marchés conclus avec les chefs de ceux-ci pour acquérir des terrains ; mais Philip demande si les indigènes comprenaient réellement que, par des transactions de cette nature, ils renonçaient au droit de pâturage et d'occupation temporaire ; et il observe, avec raison, qu'on manque de moyens de s'en assurer, et que probablement ces chefs croyaient ne pas céder la jouissance et l'usage des sources et des herbages communs entre leurs tribus.

La colonie n'étant pas fixée par des limites, le nombre des colons s'accrut rapidement ; et à mesure qu'ils s'éloignèrent du siége du gouvernement, leur trafic avec les Hottentots fut de temps en temps interrompu par des disputes et des querelles. Repoussés vers le nord et le nord-est dans des cantons arides et stériles, les indigènes, qui voyaient leurs troupeaux diminuer, et suffire à peine à leurs besoins, évitèrent les trafiquants en se réfugiant dans les lieux les moins accessibles. Bientôt des dépréda-tions, commises par des colons, augmentèrent chez les indigènes ces sentiments d'aversion et de crainte.

L'état ancien des choses était entièrement changé dès le commencement du dix-huitième siècle. Les colons, fermement établis dans la partie sud-ouest du pays, regardèrent les Hottentots, qui se retiraient devant eux ; comme des envahisseurs et des ennemis ; et quoique des hostilités n'eussent pas éclaté entre eux et les colons, il était évident que l'existence même des indigènes serait bientôt regardée

comme subordonnée aux intérêts des fermiers (1). Le voyage de Kupt fait connaître quel était, en 1705, l'état du pays à cette époque (2). « Cette relation démontre, dit Philip, que quelques voyageurs, tels que Kupt, auraient pu sauver les Hottentots des reproches et de la ruine qui menaçaient leur race; mais d'autres voyageurs, bien différents, avaient déjà pénétré dans ce pays jusqu'alors paisible, et posé les bases d'un système d'oppression et d'extermination.

« Il n'était pas de l'intérêt de la compagnie hollandaise des Indes orientales d'en venir à une rupture avec les indigènes du Cap, ni de les réduire à la pauvreté; elle parvenait plus aisément à se procurer des vivres à bon marché, en encourageant ces hommes à continuer leurs occupations pastorales, et en les protégeant contre les extorsions et le pillage : mais l'accroissement rapide de la colonie lui en ôta bientôt la possibilité; et les gouverneurs, soit par faiblesse, soit faute de renseignements exacts, commencèrent par fermer les yeux sur les agressions des colons, et finirent par les aider dans leurs entreprises. »

Dès 1702, le gouverneur Van der Stell ordonna une enquête sur un détachement de trafiquants qui, alors, avaient pénétré jusque dans le pays des Cafres, et dont il a été question dans cet ouvrage. Arrivés sur les bords du Gamptous, ils n'y trouvèrent que des hordes de Boschimans errants; ils en

(1) Philip's *Researches*, t. I, p. 318.
(2) Tome XV, p. 217.

prirent quelques uns de force et les garrottèrent, pour qu'ils leur montrassent le chemin jusqu'au Coehefous; ils en usèrent de même envers des Hottentots-Fouqua. Ils avaient d'ailleurs échangé du tabac à quelques kraals pour du bétail. Les Cafres, avertis de leur arrivée, fondirent sur eux avec leurs sagaies; les Hollandais firent feu; les Cafres, après être revenus à la charge, s'enfuirent, furent poursuivis, et perdirent plusieurs des leurs. Les Hollandais eurent un homme tué par une sagaie, et ensuite allèrent piller les kraals de diverses tribus paisibles de Hottentots, dont ils enlevèrent le bétail : plusieurs indigènes perdirent la vie. Les pillards, en revenant dans la colonie, partagèrent entre eux le butin, après avoir signé l'engagement de ne pas se trahir les uns les autres; et, ce qui mérite d'être remarqué, cette convention fut signée sur le feuillet blanc qui se trouvait à la fin d'un livre mystique, intitulé *La Navigation chrétienne*.

Ces expéditions, qui devenaient plus fréquentes à mesure que les limites de la colonie s'étendaient, et que la compagnie faisait de nouvelles demandes de bétail, réduisirent les Hottentots à une indigence extrême. Ces malheureux, se voyant resserrés, harassés, pressés de tous les côtés par ces mêmes hommes qu'ils avaient reçus comme des amis, et avec lesquels ils avaient partagé volontairement toutes les choses dont eux-mêmes n'avaient pas un besoin pressant, et s'apercevant que, malgré toutes leurs forces réunies, ils ne pourraient jamais résister aux colons, se partagèrent en petites troupes,

parce qu'ils espéraient trouver plus facilement par là des moyens de subsister, et de dérober à la rapacité de leurs oppresseurs le peu qu'ils possédaient encore. Ce fut dans cette intention que ceux qui préférèrent la famine à l'esclavage se retirèrent, avec quelques moutons et quelques chèvres, dans les montagnes, ou dans les parties des déserts les plus stériles et les moins attrayantes. Quant à ceux qui n'abandonnèrent pas les terrains fertiles, ils perdirent peu à peu leur indépendance, et tombèrent dans la servitude en devenant les bergers et les domestiques des colons. Mais les premiers ne furent pas non plus, par leur retraite, à l'abri de la cupidité de leurs voisins, dont les envahissements ne se ralentissaient pas.

Le nombre des colons augmentait, le territoire qu'ils cultivaient s'agrandissait : il leur fallait un plus grand nombre d'ouvriers ; ils pénétrèrent dans les montagnes et les déserts, pour s'y emparer des femmes et des enfants qu'ils réduisaient à l'esclavage. Les Hottentots, qui avaient long-temps souffert avec une patience exemplaire tous les maux dont on les accablait, trouvant qu'aucun asile ne pouvait les préserver des cruautés de leurs oppresseurs, cherchèrent à nuire à ceux-ci : alors les colons, victimes d'une réaction que leur conduite avait provoquée depuis soixante-dix ans, et qu'ils ne pouvaient plus endurer, conçurent le projet de faire prendre au gouvernement le parti de les aider à rendre esclave, ou à exterminer, tout ce qui restait encore d'habitants indigènes ; mais essayer d'exécuter un plan

aussi monstrueux, où même de saisir ouvertement les biens de toute une nation, sans une provocation apparente, ou sans une nécessité imminente, aurait très probablement encouru l'improbation du gouvernement, et retardé l'accomplissement des desseins des colons. En conséquence, ils lui adressèrent les rapports les plus calomnieux, attribuant aux Boschimans les penchants les plus dépravés et les plus nuisibles, et les accusant de piller sans cesse les propriétés des fermiers. Le gouvernement, qui alors (1770) avait dévié de la pureté de ses principes, fut égaré par la force de ces inculpations; et peut-être, cédant à une opinion qu'il s'était formée sur les indigènes, d'après les récits des colons, il embrassa aussi chaudement qu'eux leur système; car on trouve qu'en 1774 il fut ordonné que tout Boschiman ou Hottentot qui ne se serait pas soumis à la servitude serait arrêté ou exterminé : quant aux femmes et aux enfants, on les réservait pour l'esclavage.

La décision du gouvernement fut suivie de l'ordre de lever trois commandous ou détachements militaires, qui marcheraient contre les indigènes. Il ne reste pas de document qui indique dans quel canton le premier détachement fut envoyé, ni combien de temps il resta en campagne; mais il paraît que, au mois de septembre 1774, il fusilla quatre-vingt-seize Boschimans en huit jours : les femmes et les enfants que l'on fit prisonniers furent partagés entre les hommes du détachement : leur nombre n'est pas spécifié dans le rapport officiel. Le second détachement

fit cent dix-huit prisonniers; c'étaient vraisemblablement des femmes et des enfants : la quantité des tués n'est pas détaillée. Le troisième se porta dans le Bokkeveld, où il détruisit cent quarante-deux Boschimans; mais, soit que l'humanité du commandant fût révoltée d'une mission aussi sanguinaire dont la durée, pour remplir les intentions du gouvernement, devait paraître indéfinie, soit que cet officier craignît la supériorité du nombre des Boschimans, il viola ses instructions, et fit la paix avec les chefs qui restaient. Le gouvernement, instruit de cette démarche, en fut extrêmement offensé, et dégrada tous les officiers qui y avaient concouru. Il paraît que l'année suivante ces opérations furent répétées deux fois. La destruction des Boschimans continua, sans relâche, pendant quatre ans de suite. Des expéditions eurent lieu également en 1785, 1787, 1791, 1792, 1793. Quelquefois des hommes commandés pour faire partie de ces entreprises atroces refusaient d'obéir; ils étaient punis. On peut être surpris de ce que, malgré un système d'anéantissement suivi avec tant de persévérance, il soit resté un seul Boschiman en vie. En effet, les hostilités entre ce peuple et ses implacables ennemis n'éprouvaient pas un seul jour de relâche. Le meurtre d'un Boschiman, partout où on le rencontrait, était regardé comme un acte méritoire; et en même temps les meurtriers, par la capture des femmes et des enfants, augmentaient le nombre de leurs esclaves et de leurs domestiques.

A l'époque de la prise de la colonie par les Anglais,

en 1795, les fermiers, surtout ceux qui demeuraient dans les cantons les plus reculés, commençaient à montrer moins d'ardeur pour les expéditions contre les Boschimans, soit à cause de la fatigue et de la perte de temps qu'elles leur occasionnaient, soit parce qu'ils avaient un nombre suffisant d'esclaves autour d'eux. Les sentiments d'humanité n'entraient pour rien dans la répugnance que montraient les colons pour les excursions; elle venait simplement de ce qu'ils ne se souciaient pas de s'exposer aux flèches empoisonnées des Boschimans, pour satisfaire l'humeur sanguinaire ou la rapacité d'un individu qui trouvait du plaisir et du profit dans ces entreprises. Pour ranimer l'ardeur des colons, il fut proposé de considérer à l'avenir les Boschimans que l'on prendrait comme une propriété qui pourrait se vendre; et afin d'engager le gouvernement à approuver cette mesure, il fut question de payer au fisc un droit de dix rixdalers par Boschiman qui serait vendu; mais le gouvernement refusa de donner sa sanction à ce projet.

On conçoit que, dans un tel état de choses, rien n'avait été fait pour améliorer la condition morale des Hottentots et des autres peuples de la colonie, ou des contrées voisines : ils avaient évidemment dégénéré depuis leurs communications plus fréquentes avec les Européens. Parler de religion aux indigènes passait pour un crime; il leur était défendu d'entrer dans les églises : un placard affiché aux portes mettait à cet égard les Hottentots sur la même ligne que les chiens. Telle était la misère des naturels

dans la colonie : au-dehors plusieurs tribus de sauvages, exaspérées par des attaques et des massacres réitérés, ne cherchaient plus leur subsistance que dans le pillage des colons.

Le gouvernement hollandais avait senti les graves inconvénients qui résultaient de la conduite de ces derniers; mais il était trop faible pour réprimer leurs écarts; enhardis par leur nombre et leur éloignement, ils n'auraient pas manqué de profiter d'une occasion de se déclarer indépendants. La conquête du pays par les Anglais, en mettant l'autorité dans les mains d'un gouvernement plus fort, dut faire penser que l'ordre serait bientôt rétabli, et que les droits de l'humanité seraient reconnus. Si les indigènes n'étaient pas regardés comme entièrement incapables d'être civilisés, il était évidemment avantageux pour tous les partis d'adopter et d'encourager tout système raisonnable qui pût arracher ces malheureux à leur vie sauvage, qui était non seulement inutile, mais préjudiciable à la communauté. Quelque temps avant la prise de la colonie, les frères moraves avaient formé, dans le district de Zwellendam, un petit établissement destiné à enseigner aux Hottentots les arts de la vie civilisée et les principes du christianisme : le succès qui avait accompagné cette tentative prouvait que ces missionnaires n'avaient pas entrepris une chose impraticable.

Le général Dundas fut le premier gouverneur anglais qui parut convaincu de la nécessité d'intervenir entre les indigènes et leurs oppresseurs. La conduite séditieuse de quelques colons, et leur résistance aux

autorités constituées, le rendirent moins enclin à écouter leurs rapports qui attribuaient aux Hottentots un caractère dépravé et malfaisant; mais il est vraisemblable qu'il n'eut pas le loisir de mûrir un plan efficace pour améliorer le sort de ce peuple, et amener graduellement son émancipation. Toutefois il fit un accueil favorable aux missionnaires envoyés par la société de Londres pour travailler dans le même champ que les frères moraves, mais avec plus d'énergie : leurs efforts, unis pour le profit des indigènes, forment depuis cette époque le trait principal de l'histoire de ces derniers.

§ II.

Travaux de divers missionnaires dans l'intérieur de l'Afrique.

Ce fut vers le commencement de 1798 que la Société des missions de Londres fixa son attention sur l'Afrique méridionale, comme un pays où elle pouvait étendre avec fruit ses travaux. Le docteur Van der Kemp vint lui offrir ses services. Les directeurs, après avoir pris les informations nécessaires sur son caractère, le firent partir pour le Cap dans les premiers jours de décembre. Van der Kemp était déjà d'un certain âge; les détails que Lichtenstein donne sur ses premières années (1) sont conformes à ceux qu'on lit dans l'ouvrage de Philip. Il était accompagné de trois autres missionnaires, Kicherer,

(1) Voyez t. XVII, p. 520.

ministre de l'Église hollandaise; Edwards et Edmonds. Ils avaient d'abord eu le projet de s'établir chez les Cafres; mais la destination de Kicherer et d'Edwards fut changée en conséquence de la demande de plusieurs Boschimans, qui, quelques semaines avant l'arrivée des missionnaires, étaient venus au Cap prier qu'on envoyât dans leur pays des instituteurs qui les instruisissent dans la religion chrétienne. Les missionnaires n'eurent qu'à se louer du bon accueil qu'ils reçurent du général Dundas, vice-gouverneur de la colonie. L'état du pays que Van der Kemp devait traverser pour aller dans le pays des Cafres était alors très critique. Les colons de l'intérieur étaient en général très mécontents du gouvernement anglais, tandis qu'au contraire les Hottentots étaient attachés à lui pour qu'il les protégeât. Il en résulta que les colons redoublèrent leurs cruautés envers ces malheureux. Mais comme les Anglais ignoraient s'ils resteraient possesseurs du Cap, ils ne prirent pas, pendant quelque temps, des mesures efficaces pour mettre les Hottentots à l'abri des vexations, ou pour réprimer les soulèvements des colons (1). En conséquence, beaucoup de Hottentots s'enfuirent chez les Cafres, laissant derrière eux leurs familles et leur bétail; n'ayant aucun moyen de se soutenir, ils se réunirent aux Cafres pour attaquer les colons et délivrer leurs familles, espérant obtenir, par ce moyen, le redressement de leurs griefs. Les troupes anglaises ne purent rien effectuer contre les indigènes. Le

(1) Voyez ci-dessus, t. XVII, p. 248.

landdrost de Graaff-Reynett, voyant l'inutilité des mesures militaires mises en usage pour rétablir la paix, pria Van der Kemp de s'établir dans le Zuurveld pour instruire les Hottentots; mais le missionnaire avait un si grand désir d'aller d'abord chez les Cafres, que rien ne put le déterminer à renoncer à ce plan, sans avoir essayé d'en commencer l'exécution dans le Zuurveld. Voyant qu'il n'y pourrait parvenir, il fit demander à Geïka, chef cafre reconnu par le gouvernement anglais, la permission de rester dans son pays; après quelques hésitations, elle lui fut accordée. La méfiance que Geïka montra dans cette occasion provenait des insinuations de quelques colons, qui faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour empêcher les succès des missionnaires. Ayant obtenu de Geïka un morceau de terre, Van der Kemp y construisit une habitation temporaire, planta un jardin, prépara des terres pour y semer du grain, et commença à instruire le peuple.

Quoiqu'il paraisse que ses travaux ne produisirent pas beaucoup d'impression sur l'esprit des Cafres, toutefois la suite a prouvé que son séjour chez cette nation n'avait pas été entièrement inutile. Pendant huit mois il continua ses efforts, au milieu de difficultés nombreuses, et constamment exposé à des dangers de la part des colons mécontents et des Cafres. La seule consolation dont il jouit, durant cette longue période, fut d'être témoin d'un changement avantageux qui se manifesta chez plusieurs Hottentots demeurant en Cafrerie.

Le vif intérêt qu'il ressentait pour les progrès de

leur instruction religieuse le détermina à les suivre lorsqu'ils quittèrent ce pays. Après avoir erré quelque temps avec eux dans le pays des Boschimans, sans cesse exposé aux attaques de ces derniers, qui avaient été réduits au désespoir, il revint à Graaff-Reynett. Il y trouva deux missionnaires envoyés d'Angleterre pour l'aider : ils avaient déjà essayé d'instruire les esclaves et les Hottentots dans l'église dont M. Magnier, commissaire du district, leur avait permis de se servir à cet effet. Van der Kemp se joignit à eux : des troupes nombreuses de Hottentots s'empressèrent de venir à Graaff-Reynett, pour y recevoir l'instruction et y chercher un refuge contre l'inimitié des colons. Les travaux des missionnaires furent couronnés de succès; mais pendant qu'ils s'occupaient ainsi utilement, les colons, choqués de la conduite du commissaire de Graaff-Reynett, se plaignirent de ce que le gouvernement protégeait les Hottentots et les Cafres, et les encourageait à voler et à tuer les fermiers, et de ce qu'on leur enseignait à lire et à écrire; en un mot, de ce qu'on les mettait de niveau avec les chrétiens. Ils se rassemblèrent en armes, et marchèrent sur Graaff-Reynett. Le commissaire leur envoya quelqu'un pour savoir ce qu'ils voulaient. Ils demandèrent que les esclaves et les Hottentots fussent exclus de l'église, qui serait purifiée par le lavage des bancs et la destruction du pavé; enfin que les Hottentots qui avaient tué leurs parents leur fussent livrés. Pour les apaiser, le commissaire consentit à leurs demandes concernant l'église; mais il déclara que les Hottentots désignés comme coupables se-

raient jugés par les tribunaux. Les rebelles, mécontents de ces concessions, se préparèrent à attaquer la place : néanmoins, voyant les troupes prêtes à les recevoir, ils se retirèrent après avoir un peu hésité, et menacèrent de revenir dans quatre jours, si le commissaire n'avait pas rempli ses promesses. Van der Kemp parvint à leur faire entendre raison, et à dissiper leurs craintes : il fut convenu que tout ce qui s'était passé serait oublié.

Bientôt après, Van der Kemp fit une seconde tentative dans la Cafrerie. Le peu de chance de succès qu'il entrevit le ramena promptement à Graaff-Reynett. Les colons, animés par leur haine contre les missionnaires, prétendirent qu'il n'était allé dans le pays des Cafres que pour exciter Geïka contre la colonie; et reprenant les armes, ils attaquèrent Graaff-Reynett et firent feu sur les habitants et sur les soldats. Van der Kemp, contre lequel plusieurs balles furent dirigées, ne fut pas blessé. Pendant que les choses étaient dans cet état, il reçut une lettre du général Dundas qui l'invitait à former un établissement de mission pour les Hottentots dispersés dans les environs de Bethelsdorp et sur les confins de la colonie, lui promettant en même temps des terres appartenant au gouvernement, qui pourraient lui convenir. Van der Kemp, dans sa réponse, indique le lieu où pourra être placée la mission, et annonce que l'état de la communauté de Graaff-Reynett, composée de Hottentots et de quelques individus d'autres nations, est tel qu'il exige la résidence d'un missionnaire dans ce lieu. Le nombre des enfants qui venaient à l'école

était de cent douze; mais il y en avait rarement plus de soixante-dix.

Encouragés par la bienveillance du vice-gouverneur, les missionnaires quittèrent Graaff-Reynett au commencement de 1802, avec cent neuf Hottentots, nombre qui en quelques jours fut grossi de beaucoup d'individus dispersés, de sorte qu'il se trouva de deux cent vingt-deux; mais il subit de fréquentes variations. D'après le conseil de l'officier qui commandait au fort Frédéric, les missionnaires se fixèrent à Bötha, dans le voisinage de la baie d'Algoa. Les troubles qui agitaient le pays les exposèrent à des dangers, quoiqu'ils gardassent la plus exacte neutralité. Ils rendirent des services à la garnison du fort, et Van der Kemp parvint, par son influence, à détacher des Hottentots qui faisaient la guerre aux colons, un certain Klaas Stuurman, qui comptait un grand nombre de partisans. Mais la calomnie représenta les missionnaires comme ayant des liaisons avec les Cafres et les Hottentots rebelles. Le gouvernement leur défendit de recevoir dorénavant des Hottentots, et d'avoir la moindre communication avec ceux du Zondag-Rivier. On trouve dans le voyage de M. Barrow des détails sur ces troubles (1), qui augmentèrent la haine des colons contre les missionnaires.

Le traité de paix d'Amiens rendit la colonie du Cap aux Hollandais. L'intervalle qui s'écoula entre le départ de la garnison anglaise de la baie d'Algoa,

(1) Conférez tome XVII, p. 257.

et l'arrivée des Hollandais, en 1803, fut pour les missionnaires un temps d'épreuve et d'angoisses. Le général Dundas était si persuadé des dangers qu'ils couraient, qu'il les pria instamment de suspendre leurs travaux, et de l'accompagner au Cap jusqu'à ce que l'ordre fût rétabli; mais ils refusèrent ces offres généreuses, ne voulant pas laisser les Hottentots sans protection. Alors le général Dundas autorisa Van der Kemp et ses compagnons, s'ils jugeaient cette précaution nécessaire, à se retirer dans le fort Frédéric, avec leurs Hottentots, en attendant que les autorités hollandaises vinssent dans le pays.

Durant leur séjour à Botha, les missionnaires avaient été livrés à des alarmes continuelles : il fallait qu'ils fussent sans cesse prêts à repousser la force par la force; plusieurs fois ils furent assaillis avec furie : enfin, les attaques devenant plus fréquentes, ils profitèrent de la permission que le général Dundas leur avait donnée; mais ils ne firent cette démarche qu'avec beaucoup de répugnance, et leurs craintes ne tardèrent pas à être vérifiées. Les colons qui étaient dans le fort avaient supposé que Van der Kemp et tout son monde feraient cause commune avec eux contre leurs ennemis : mais voyant leur espoir déçu, ils s'efforcèrent de contrarier leurs travaux en pervertissant les Hottentots.

Van der Kemp, quoique Hollandais de naissance, était fortement attaché au gouvernement anglais; il vit donc avec peine la colonie revenir à ses anciens maîtres : mais en même temps, comme il détestait l'anarchie, il soupirait après l'arrivée des autorités

hollandaises. Le général Janssens, nouveau gouverneur du Cap, vint à la baie d'Algoa, le 2 mai 1803; il avait jadis été intimement lié avec Van der Kemp; il l'accueillit comme un ancien ami; cependant celui-ci s'aperçut bientôt que le général avait trop facilement prêté l'oreille aux faux rapports des ennemis des missions, et il eut beaucoup de peine à lui démontrer qu'il avait été induit en erreur. Il était devenu nécessaire de sortir le plus tôt possible du fort Frédéric : le général Janssens consentit à concéder un nouveau terrain pour y établir la mission; l'ancien établissement était regardé généralement comme très incommode; ce furent les colons qui choisirent celui qu'elle devait occuper. Philip assure qu'ils se vantèrent plus tard de l'avoir désigné exprès pour que les Hottentots ne trouvassent dans le voisinage des moyens de subsistance qu'en entrant au service des fermiers. Les missionnaires n'avaient pas d'alternative; ils se fixèrent dans ce lieu : Van der Kemp le nomma Bethelsdorp.

Au mois de janvier 1804, l'institution fut visitée par le commissaire général de Mist. Lichtenstein a rendu compte de l'entrevue de cet officier et de Van der Kemp (1). Philip repousse avec indignation les imputations alléguées par le voyageur allemand contre Van der Kemp, qui est représenté comme négligeant entièrement l'économie rurale et les arts mécaniques, tandis qu'au contraire ce missionnaire faisait tous ses efforts pour inculquer aux Hotten-

(1) Tome XVII, p. 520.

tots l'amour du travail; mais trop souvent son zèle échouait contre la nonchalance, trait caractéristique de ce peuple.

En février 1805, le général Janssens, cédant à l'influence des préventions des colons, publia une proclamation qui resserra beaucoup la sphère d'activité des missionnaires. Il ne leur était plus permis d'aller dans le pays des Cafres; cependant beaucoup d'individus de cette nation venaient souvent passer quelque temps auprès de Van der Kemp : l'un d'eux devint chrétien, et est actuellement missionnaire parmi ses compatriotes.

Enfin, les clameurs des colons déterminèrent le gouverneur à faire venir les missionnaires au Cap, pour qu'ils répondissent aux accusations portées contre eux : Lichtenstein en a parlé (1). Elles étaient si absurdes qu'elles ne purent être présentées au tribunal. Le gouverneur savait bien que les colons ne pouvaient prouver aucun fait qui tendît à faire regarder les missionnaires comme coupables; mais l'administration était trop faible pour résister aux cris de leurs ennemis. Van der Kemp et son compagnon restèrent pendant huit mois au Cap, ne pouvant obtenir d'être jugés, ou renvoyés dans l'intérieur pour continuer leurs travaux.

Ils étaient décidés à quitter le pays lorsque, le 20 janvier 1806, la colonie tomba au pouvoir des Anglais : le général Baird, nouveau gouverneur, se montra favorable à leurs vues; ils regagnèrent Bethelsdorp.

(1) Tome XVII, p. 522.

Durant leur absence, Smidt et sa femme étaient venus du Cap pour soigner la mission; leur dévouement fut couronné de succès. Quand les missionnaires furent revenus, Smidt et sa femme restèrent encore un an à Bethelsdorp; alors ils retournèrent au Cap. Madame Smidt s'occupa de l'instruction des Hottentots jusqu'à sa mort, en 1821. Ce fut une perte vivement sentie par toute la colonie.

Van der Kemp ne tarda pas à s'apercevoir que les ennemis des missions n'avaient pas abandonné leur ancien projet, et qu'au lieu de chercher à expulser les missionnaires de la colonie, ils s'efforçaient, par des tracasseries continuelles, de les décider à quitter leur poste, et à laisser les colons maîtres du champ. Les missionnaires continuaient, de leur côté, à exposer leurs griefs au gouvernement, et à réclamer contre l'oppression dont les Hottentots ne cessaient d'être les victimes.

Ce fut en conséquence des rapports contradictoires qu'il recevait que le gouvernement envoya, en 1809, le lieutenant-colonel Collins comme commissaire du roi dans le district d'Uitenhagen. On a vu plus haut ce que Collins proposa dans son rapport. Il en fonda les conclusions sur ce que les travaux de Van der Kemp n'avaient pas eu de succès; ce missionnaire ayant avoué qu'il n'avait pas baptisé plus de soixante-sept individus, et que l'institution avait exclusivement pour but le bien des Hottentots, et non l'avantage de la colonie. Philip observe que Collins n'a pas compris les intentions de Van der Kemp, et qu'il est bien extraordinaire qu'un com-

missaire du roi n'ait pas conçu que la civilisation et l'amélioration morale des Hottentots devaient finir par avoir un résultat profitable pour la colonie en général.

Peu de temps après le voyage de Collins, lord Caledon publia une proclamation relative aux Hottentots : c'était dans les vues les plus bienveillantes pour eux; mais elle fut rédigée de manière que toutes les clauses qui devaient leur être favorables furent exécutées par les autorités locales d'une façon qui augmenta les souffrances de ces malheureux. Lorsque le général Dundas eut quitté la colonie, la vie de Van der Kemp ne fut plus qu'un combat continuel pour protéger les habitants et la mission de Bethelsdorp contre les agressions des autorités locales de Uitenhagen; mais ses forces y succombèrent. Appelé au Cap, où il prouva que la conduite d'un landdrost avait été tyrannique, et devait être soumise à une enquête, il se sentit incommodé le 7 décembre 1811, et mourut peu de jours après.

« Van der Kemp, dit Philip, fut un homme extrêmement remarquable; ses talents naturels étaient d'un ordre très élevé, et se trouvaient réunis chez lui à des qualités intellectuelles et morales qui le rendaient capable de grandes choses. Il savait lire et écrire en seize langues différentes, et avait une merveilleuse facilité pour les apprendre en peu de temps. Durant le peu de temps qu'il passa chez les Cafres, il écrivit un essai de grammaire de leur langue, et forma un vocabulaire de près de huit cents mots: il était bon mathématicien, et, de plus, fort habile

en médecine, en chimie, en anatomie comparée, et dans les différentes branches de l'histoire naturelle. Il se sacrifia entièrement pour l'humanité souffrante, et prit la cause des Hottentots avec tant de chaleur et de persévérance que si les missionnaires ont pu continuer leurs travaux, ils lui en ont l'obligation. Souvent les lettres qu'il écrivait aux officiers du gouvernement portaient l'empreinte de l'indignation qu'il éprouvait, et pouvaient paraître peu mesurées. Il s'était fait beaucoup d'ennemis: quand j'arrivai en Afrique comme membre de la députation de la Société des missions, les clameurs contre Van der Kemp étaient si fortes et si générales, les récits désavantageux concernant son caractère étaient si nombreux, si détaillés, et paraissaient être si authentiques, qu'il se passa plus de dix-huit mois avant que les préventions que j'avais conçues se fussent effacées. »

Tant que Van der Kemp vécut, les missions et les indigènes eurent un défenseur habile; sa mort fut suivie d'une confusion qui fournit à leurs ennemis l'occasion qu'ils attendaient depuis long-temps pour les attaquer. Cet état de choses engagea, en 1812, la société des missions à envoyer Campbell en Afrique. Le voyage de cet homme zélé, dont nous avons analysé les travaux, fit renaître les espérances et l'ardeur des missionnaires. En 1818, il fut chargé de nouveau de visiter les établissements de la société; et Philip l'accompagna. Leur nomination et le motif de leur mission furent communiqués à lord Bathurst, ministre d'état, qui fit connaître qu'il l'ap-

prouvait, et qu'il espérait qu'elle serait accompagnée des avantages qu'on en attendait. Les détails du premier voyage de Campbell ayant été publiés, Philip se borne à donner un aperçu des progrès des nouveaux établissements fondés sous sa direction, et des obstacles qu'ils ont rencontrés. Les principaux furent Pacaltsdorp et Théopolis. On a vu, dans le voyage de Campbell, que, le 3 mars 1813, il reçut la visite de Dikkop, chef hottentot de Hooge-Kraal, qui, accompagné d'une soixantaine de ses compatriotes, lui témoigna le plus vif désir de voir un missionnaire s'établir dans le lieu de sa résidence. Le lendemain, Campbell alla au kraal, d'où il écrivit à M. Pacalt, qui était alors à Zwellendam (1); puis il continua sa route vers l'est : il y revint en 1819. En 1825, il publia sur cet établissement un petit écrit, dont nous allons donner l'extrait d'après la traduction française (2).

Hooge-Kraal, ou Pacaltsdorp, est situé au milieu d'une magnifique plaine, près de Mossel-Bay, sur une hauteur d'où l'on découvre la ville de George. Le canton voisin, bien boisé et supérieurement arrosé, offre un paysage riche et magnifique. La terre y est excellente, et convient à la culture du blé et au pâturage. On peut tirer du bois de construction des forêts voisines; on trouve l'argile sur les lieux mêmes, et, à environ une demi-lieue du

(1) *Histoire des Voyages*, t. XVIII, p. 297.

(2) *Pacaltsdorp, ou le Village hottentot, Lettre sur les progrès remarquables de Hooge-Kraal, village de l'Afrique méridionale, sous le rapport de la civilisation et de la religion.* Paris, 1825, 1 vol. in-16.

kraal, le rivage de la mer fournit en abondance de la pierre à chaux.

Quand Pacalt arriva à Hooge-Kraal, il trouva le terrain voisin, comme l'avait vu Campbell, dans l'état de la nature brute. Il n'y avait ni clôtures, ni champs cultivés, ni jardins, ni habitations, à l'exception de quelques chétives huttes en roseaux, et semblables à des ruches. On ne pouvait concevoir comment les Hottentots pouvaient subsister sur un sol si nu. Leurs vêtements ne consistaient qu'en un manteau fort sale; livrés à l'indolence, dès qu'ils avaient satisfait leur appétit, ils s'abandonnaient au sommeil.

Pacalt commença par se construire une habitation; les Hottentots l'aidèrent; il leur payait le travail qu'ils faisaient pour lui. Sa générosité et son désintéressement lui gagnèrent leur affection, établirent son autorité parmi eux, et lui facilitèrent les moyens de les plier à l'exécution de ses plans. Il montra beaucoup de prudence par la méthode qu'il adopta pour surmonter leur aversion pour le travail. Joignant l'exemple au précepte, il ne se bornait pas à les exhorter à quitter leurs mauvaises habitudes, et à devenir des hommes laborieux, mais, la bêche sur l'épaule, il les accompagnait dans leurs travaux, il les aidait à bâtir leurs maisons, à cultiver leurs jardins, et à les entourer de murs; il animait les heures d'occupation en enseignant à ces Hottentots, de la manière la plus aisée et la plus familière, les principes et les devoirs de la religion. Le dimanche, ils étaient ainsi préparés à écouter ses discours; et lui-

même, connaissant mieux l'état de leur esprit, leur adressait des questions qui le mettaient à même de savoir s'ils l'avaient bien compris. Il donnait une attention particulière à l'éducation des enfants, et parvint à distinguer un jeune homme de quatorze ans qui, par sa capacité, se montra capable de conduire convenablement l'école.

La communauté ne put profiter long-temps des travaux de cet excellent homme. Il mourut au mois de décembre 1818, après une maladie de quelques jours; il était né, en 1772, à Kônigingratz en Bohême. La douleur que les Hottentots firent éclater à sa mort prouva combien ils l'aimaient. Mr Van Kervel, landdrost de George, manifesta sa haute estime pour Pacalt en demandant au gouvernement colonial que le village qui avait été le théâtre des pieux travaux du missionnaire portât désormais le nom de Pacaltsdorp.

« A mesure que nous approchions de Hooge-Kraal, dit Campbell, les colons, qui m'avaient connu à l'époque de mon premier voyage, me répétaient souvent que la terre et les hommes de ce lieu avaient subi un si grand changement que je ne les reconnaîtrais pas, et que l'on était redevable de toutes ces améliorations aux efforts d'un seul missionnaire, M. Pacalt, mort depuis six mois.

« Plus nous nous avancions vers le kraal, plus les récits concernant ses progrès rapides se vérifiaient; enfin nous y arrivâmes le 2 de juin dans la soirée. Le lendemain je contemplai avec le plus vif intérêt, de dessus mon chariot, le spectacle qui m'entourait.

Au lieu d'un sol nu et stérile, je voyais deux longues rues, bordées à droite et à gauche de maisons carrées, bâties à égale distance les unes des autres; et l'espace intermédiaire donnait à chacune un assez grand jardin. En avant de chaque rang de maisons régnait un mur haut de six pieds, avec une porte pour chaque habitation. En m'approchant de l'une d'elles, je rencontrai un Hottentot habillé à l'européenne, qui était venu sur le seuil de sa porte pour me recevoir. Un sourire de satisfaction animait sa physionomie : « Cette maison est à moi, me « dit-il, et ce jardin aussi. » J'y vis des pêchers et des abricotiers chargés de leurs charmantes fleurs, des figuiers, des choux, des pommes de terre, des potirons, des melons d'eau, etc. L'objet qui ensuite attira mon attention fut la muraille qui entourait tout l'établissement, et défendait les jardins de l'approche du bétail et des bêtes féroces; cette muraille, solidement bâtie en briques crues, avait six pieds de haut sur quatre pieds d'épaisseur à sa base, et deux à son sommet : nous en fîmes mesurer le circuit, il était de onze mille cent un pieds; mais avant mon départ définitif de l'établissement, plusieurs milliers de pieds y ont été ajoutés. Les Hottentots avaient formé trois vastes enceintes, consistant en murs du même genre, pour y renfermer pendant la nuit leur gros bétail, leurs chevaux et leurs moutons. Ils avaient aussi creusé trois grandes citernes ou réservoirs, afin de ne pas manquer d'eau pour leur bétail pendant la saison de la chaleur et de la sécheresse.

« Ils avaient également construit, pour le service

divin, un édifice qui pouvait contenir trois cents personnes. Le dimanche, ce n'était pas sans un vif plaisir que j'y voyais entrer les femmes proprement vêtues en cotonnades blanches et peintes, et les hommes habillés à l'européenne; tous portant leur Bible sous le bras, assis sur des bancs, et non plus à terre comme autrefois, et chantant les louanges de Dieu avec autant de solennité et d'harmonie, cherchant dans leur Bible le texte indiqué, et écoutant le sermon avec la plus sérieuse attention. Je trouvai parmi eux environ quarante-cinq Hottentots très avancés dans la connaissance de la foi, et admis en conséquence à la communion.

« Pendant la semaine, une école où l'on instruisait soixante-dix enfants se tenait régulièrement dans le temple. Kobus, le maître d'école, était un jeune Hottentot qui, à l'époque de mon premier voyage au kraal, n'était encore qu'un sauvage, n'ayant de sa vie peut-être vu un seul mot imprimé. De l'entrée du temple où je m'étais arrêté, j'aperçus ce Kobus taillant une plume qu'une jeune fille venait de lui apporter. Cette scène était une preuve de civilisation tellement frappante, que j'en fus presque confondu d'étonnement.

« En entrant dans l'école, j'examinai d'abord un rang de classes composées de petites Hottentotes, distribuées le long de la muraille à droite; chaque classe avait devant elle une feuille de papier imprimée suspendue au mur, et chacune un moniteur chargé de la diriger. On lisait sur le visage des jeunes filles chargées de ces fonctions une sorte d'assu-

rance, fondée sur ce qu'elles se voyaient plus savantes que les autres qu'elles instruisaient; j'éprouvai un plaisir extrême quand elles montraient les lettres avec leur baguette, et les faisaient nommer par chaque écolière à son tour.

« Le long du mur opposé, les petits Hottentots étaient rangés et occupés de la même manière; le maître faisait lire aux garçons et aux filles les plus âgés le Nouveau Testament en hollandais : ces écoliers s'en acquittaient fort bien; les uns écrivaient sur des cahiers; les moins avancés traçaient les lettres sur le sable ou sur des ardoises.

« De semblables occupations ne peuvent manquer de répandre parmi les enfants les habitudes et le goût de la civilisation, de développer leurs facultés intellectuelles, et de les rendre plus laborieux : dans leur état primitif, jouer et dormir étaient leur unique affaire, et le sommeil absorbait nécessairement la partie la plus considérable de leur existence.

« Hors de l'enceinte de la muraille, je trouvai une étendue considérable de terre cultivée; les Hottentots la labourent et la sèment tous les ans en froment : il est vrai qu'une partie de la récolte est ordinairement détruite par les bestiaux qui parviennent à y entrer pendant que les jeunes bergers sont profondément endormis, faute dans laquelle il n'y a pas de châtiment qui puisse les empêcher de retomber de temps à autre. Un officier du régiment hottentot me disait, à ce sujet, que si l'on avait fait fusiller tous les soldats de ce corps que l'on avait trouvés endormis pendant la faction, tout le régiment y aurait

passé; et alors, ajoutait-il, à quoi auraient servi les officiers ?

« Les Hottentots, conformément au conseil que leur avait donné le missionnaire, se proposaient d'entourer leurs champs d'un mur semblable à celui qui renferme leurs maisons et leurs jardins. On l'a déjà répété souvent, l'indolence est un défaut presque universel chez ces peuples; elle est cause qu'ils remettent sans cesse leurs travaux au lendemain. Le zèle, la persévérance, les avis paternels de Pacalt, et surtout son exemple, combattirent si puissamment cette disposition dominante, que, sous sa direction, ils firent des merveilles.

« Tous les Hottentots sont entre eux sur le pied de l'égalité la plus parfaite; aucune distinction de rang n'existe parmi eux. Quelques uns sont mieux vêtus; d'autres ont un chariot, un plus grand nombre de bœufs, et peut-être une meilleure maison; mais ces différences n'introduisent aucune supériorité sociale. L'avis ou l'injonction du plus pauvre y obtient autant de déférence que si c'était le plus riche qui eût parlé. L'effet de cet ordre de choses se fit sentir d'une manière fâcheuse pendant les quatre mois qui s'écoulèrent entre la mort de Pacalt et l'arrivée de M. Messer, son successeur. Les Hottentots étaient comme des soldats sans général; toute amélioration cessa : il y eut bien quelques Hottentots qui voulaient que l'on continuât à travailler d'après le plan qui avait été tracé par le guide, ou plutôt l'ami qu'ils avaient perdu; mais les autres dédaignèrent de suivre ce conseil; ils deman-

dèrent que tout restât en suspens jusqu'à ce qu'un autre missionnaire vînt parmi eux. Ils reprirent alors leurs travaux avec la même activité qu'auparavant. »

En 1824, les commissaires d'enquête visitèrent Pacaltsdorp; ils assistèrent au service divin, et entendirent les enfants lire et répéter leur catéchisme; ils témoignèrent leur satisfaction sur l'état où paraissaient être en général les Hottentots de ce kraal, et promirent de faire tout ce qui dépendait d'eux pour le succès d'une institution si recommandable. En 1826, une commission de deux membres de la cour de justice du Cap fut nommée par le gouvernement colonial pour visiter les établissements des missionnaires qui se trouvaient dans la colonie : ces commissaires éprouvèrent non seulement de la satisfaction, mais aussi de la surprise de tout ce qui avait été fait à Pacaltsdorp. D'autres témoignages n'ont pas été moins favorables à cette institution; et cependant il s'est trouvé des hommes assez aveuglés par leur haine contre les missionnaires pour les traiter de déclamateurs enthousiastes, qui se sont répandus dans la colonie et au-delà de ses limites pour enseigner aux indigènes leurs doctrines particulières, et pas autre chose, comme on ne le voit que trop par leurs sales et misérables établissements fourmillant de Hottentots, qui vivent encore dans l'état de nudité, ou ne sont vêtus que de leurs anciens manteaux de peau de mouton (1).

(1) Philip's *Researches*, T. I, p. 252. Philip cite comme calomniateur des missions l'auteur qui, dans le *Quarterly-Review*, a rendu compte du voyage de Latrobe.

Les détails relatifs à l'établissement de Théopolis, aujourd'hui le second poste de mission dans l'Afrique méridionale, prouvent combien ces institutions sont utiles. Le gouvernement, dont l'attention était dirigée vers la sécurité de la frontière orientale de la colonie, pensa qu'il fallait préalablement expulser les Cafres du territoire nommé Zuurveld, aujourd'hui district d'Albany. Le colonel Collins, envoyé, en 1809, pour examiner ce canton, jugea qu'il convenait d'augmenter la population de ce côté, et, pour y parvenir, d'offrir une concession de cent vingt acres de terre à toute personne qui voudrait s'y établir; mais ce ne fut qu'en 1812 qu'on mit à exécution le plan de chasser les Cafres. Les troupes qu'on employa dans cette occasion étaient, en partie, composées de Hottentots appartenant à l'institution de Bethelsdorp, et qui, par la connaissance qu'ils avaient du pays, contribuèrent beaucoup au succès de l'entreprise, et s'acquittèrent de leur devoir à la satisfaction du gouverneur. Des postes militaires furent ensuite établis pour empêcher que les Cafres ne revinssent; et les colons furent mis en réquisition pour former les garnisons.

Au mois de juin 1812, toutes les réclamations des anciens possesseurs de terres à louage dans le Zuurveld furent annulées, et les habitants de toutes les parties de la colonie furent invités à s'établir sur cette frontière. Quatre familles au moins devaient occuper un local déterminé; chacune obtenait à perpétuité la propriété de quatre mille acres de terre. Plusieurs colons, qui avaient précédemment demeuré

dans le Zuurveld, et d'autres aussi vinrent se fixer sur ces nouveaux terrains; mais le petit nombre de ceux qui avaient fait cet essai se dispersa bientôt. D'un autre côté, les Cafres, éludant la vigilance des postes militaires, continuèrent leurs déprédations; le gouvernement changea les dispositions de son réglement précédent, et statua que tout colon qui voudrait obtenir quatre mille acres de terre n'avait qu'à fixer le lieu où il voulait s'établir. Parmi les inconvénients qu'éprouvaient ceux qui désiraient profiter de cette offre, était la difficulté de se procurer des bergers pour défendre leur bétail des attaques des Cafres; ils étaient trop pauvres pour acheter des esclaves, et il n'y avait dans le pays d'autres Hottentots que ceux de Bethelsdorp, qui se trouvaient trop bien pour entrer au service de ces colons indigents. En conséquence, le gouvernement ordonna que les soldats veilleraient à la sûreté du bétail des colons qui demeuraient dans le voisinage des postes militaires.

En 1813, les habitants de Bethelsdorp trouvant leurs pâturages trop resserrés, il fut proposé de former une autre mission. Sir John Cradock étant alors sur la frontière, l'emplacement où est Théopolis fut désigné; il est à l'entrée du Karéga-Kloof, position excellente pour tenir les Cafres en bride de ce côté. La concession de terres faite à Théopolis fut de six mille acres. Les Hottentots de Bethelsdorp qui vinrent s'y fixer se virent possesseurs de vastes pâturages; l'abondance du poisson à l'embouchure du Kasaouga leur donnait la facilité d'y pêcher, et

celle des coquilles sur le bord de la mer leur procurait l'occasion de les brûler pour en faire de la chaux; ainsi ils pouvaient se livrer à deux branches d'industrie avantageuses pour eux et pour les autres habitants.

Les Cafres ne tardèrent pas à s'apercevoir que ce nouveau poste mettait un obstacle à leurs incursions, et semblèrent le signaler comme objet de leur vengeance; mais ils ne purent résister aux Hottentots, toutes les fois que ceux-ci furent instruits de leurs desseins. Néanmoins, ils réussirent souvent à leur enlever du bétail. Ces inconvénients ne ralentirent pas les progrès de l'industrie et de l'activité des Hottentots.

Sur ces entrefaites, le gouvernement ayant échoué dans ses tentatives pour peupler le Zuurveld, publia une nouvelle proclamation en 1814; mais les colons trouvaient que la quantité de terres concédées était insuffisante. Un nouvel effort fut essayé par le gouvernement en 1817. Cependant les incursions des Cafres prenaient un caractère plus formidable, et l'on présuma qu'elles se faisaient sous la direction de T'sambie ou T'lambi, un de leurs chefs. Une expédition envoyée contre eux reprit deux mille têtes de bétail. Ce succès ne mit pas un terme aux déprédations des Cafres, dont il paraît que les habitants de Théopolis eurent plus à souffrir que les autres colons.

A la fin de 1818, un détachement expédié contre les Cafres leur prit seize mille bœufs; mais, un mois après, les Cafres entrèrent sur le territoire de la colonie en troupes si nombreuses, que la plupart des colons furent obligés de prendre la fuite et d'aban-

donner tout ce qu'ils possédaient, et ceux qui restèrent successivement attaqués et contraints de s'éloigner; tous les petits postes militaires furent évacués, les garnisons qui essayèrent de résister furent cernées et massacrées. La terreur se répandit dans le Zuurveld et dans une partie des cantons voisins. Les Cafres s'avancèrent jusqu'à Uitenhagen. Théopolis, entourée par les Cafres au milieu de la saison des pluies, soutint une espèce de siége pendant près de trois mois. Les Hottentots repoussèrent avec tant d'intrépidité et de succès les assauts des Cafres, qu'ils méritèrent et reçurent l'approbation du gouvernement dans la gazette du Cap du 20 mars 1819. Un de leurs détachements contribua même, par son courage et son activité, à empêcher Graham's Town d'être pris par un corps nombreux d'ennemis.

Quand, après huit mois d'alarmes et de souffrances, la tranquillité fut en quelque sorte rétablie, le bétail enlevé aux Cafres fut réparti entre les colons; mais les Hottentots, ou ne reçurent rien, ou n'obtinrent que des animaux chétifs; ceux de Théopolis eurent même la douleur de voir beaucoup de leurs bœufs, qu'ils avaient aidé à reprendre, distribués aux colons. Ils n'eurent pas non plus une indemnité proportionnée pour leur travail aux fortifications de la frontière; ce qui augmenta leurs pertes, déjà considérables, et les réduisit à une condition déplorable. Ensuite, au lieu de recevoir du secours et des encouragements des autorités locales, ils n'en éprouvèrent que des vexations (1).

(1) Philip's *Researches*, t. 1, p. 171.

« Quand je visitai Théopolis, en 1821, dit Philip, le village que nous avions vu Campbell et moi, en 1819, et que les Cafres avaient inutilement essayé de détruire, avait perdu les deux tiers de ses habitants, et le missionnaire Ulbricht, qui avait la direction de cet établissement. Les habitants étaient épars en petites troupes, vivant dans les broussailles, et retournant rapidement à cet état sauvage d'où ils étaient sortis : il n'y avait pas d'école. Le dimanche, les Hottentots assistaient rarement au service divin; les enfants manquaient de vêtements; les adultes ne portaient que des haillons; plusieurs n'avaient que l'ancien manteau en peau de mouton.

« Les moyens d'amélioration adoptés à Bethelsdorp furent introduits à Théopolis, et suivis des mêmes résultats. Maintenant l'école fait l'admiration de quiconque vient la visiter. Le dimanche, le temple est rempli de fidèles attentifs et fervents. Les écoles et les réunions pour la prière offrent un aspect satisfaisant. Animés par l'influence de l'espérance et des bons traitements de la part des missionnaires, les habitants sont devenus laborieux; un nouveau village, qui fait honneur à la société, a été bâti. Vêtus d'étoffes fabriquées dans la Grande-Bretagne, les adultes et même les enfants vont à l'église avec un plaisir qui se manifeste dans leurs physionomies. Il a été établi parmi eux des règles de morale qui condamnent l'ivrognerie, la paresse et la débauche. Ces gens trouvent qu'ils ont une réputation à soutenir; et les habitudes sauvages, autrefois visibles chez eux, ont fait place à la décence, aux

affections douces, aux devoirs sociaux, au respect et à l'amour pour leurs instituteurs.

« Dans mes dernières visites à ces institutions, les habitants venaient au-devant de moi par troupes, à cent et cent cinquante milles de Bethelsdorp; des relais de bœufs, envoyés par les deux établissements, m'attendaient sur la route à deux cents milles de distance. Ces braves gens refusaient toute rétribution pour ce service, déclarant qu'ils étaient heureux de donner ce témoignage de leur affection à moi et à la société. La dernière fois que j'allai à Théopolis, un bruit, sans doute fort absurde, s'était répandu : on disait que je serais assassiné. Prévenus de cette idée, dix Hottentots, ayant à leur tête leur capitaine Bouzak, qui avait si vaillamment et si efficacement dirigé la défense de Graham's Town contre les Cafres, en 1819, voulurent absolument m'escorter » (1).

« L'état des Griquas donne les moyens de juger les effets des travaux des missionnaires chez les sauvages. Campbell et d'autres voyageurs ont développé en détail l'origine de cette tribu (2). Ces bâtards, fruit du commerce des colons avec les Hottentotes, se voyant traités comme une race inférieure par leurs parents de sang européen, et privés de la faculté d'acquérir des terres ou toute autre propriété fixe dans la colonie, cherchèrent, il y a une cinquantaine d'années, un refuge au-delà du Groote-Oranje-Rivier. Le nombre de ces hommes s'augmenta par l'ar-

(1) Philip's *Researches*, t. I, p. 277.
(2) Voyez t. XVIII, p. 395.

rivée de nouveaux réfugiés, et par des mariages avec des femmes des tribus des Boschimans et des Corannas qui vivaient dans le voisinage.

En 1800, quand M. Anderson s'établit chez les Griquas, ils composaient une horde de sauvages errants et nus qui vivaient de pillage et de chasse. Leur corps était barbouillé de peinture rouge, leur chevelure enduite de graisse et de poudre luisante; ils n'avaient d'autres vêtements que des manteaux crasseux; ils vivaient dans l'ignorance, sans morale ni aucune trace de civilisation, plongés dans l'ivrognerie, la débauche, et tous les égarements qui résultent de ces vices. Anderson et son compagnon Krasner passèrent cinq ans et demi à mener une vie errante avec ces Griquas, exposés à tous les dangers et à toutes les privations inséparables de cette manière d'exister; enfin ils leur persuadèrent de rester dans l'endroit où ils sont fixés.

Le pays que ce peuple possède n'est pas aussi favorable à l'agriculture que plusieurs cantons de la colonie; et, dans son état actuel, il ne pourrait pas nourrir, par la seule culture des terres, un accroissement de population; mais aucune peuplade aussi éloignée de la ville du Cap ne mérite mieux d'être regardée comme agricole. «Dans mon dernier voyage chez eux, dit Philip, je ne vis pas une seule source dont les environs ne fussent habités; et ils sont maintenant occupés à faire passer une dérivation du Groote-Oranje-Rivier à travers une grande plaine. Les difficultés de cette entreprise sont réellement effrayantes, et auraient peut-être fait reculer les neuf

dixièmes des habitants de la colonie. On peut douter du succès de cette tentative; mais elle suffirait pour démontrer le changement heureux qui s'est opéré dans l'esprit de cette tribu; c'est ce que prouve aussi son empressement à renoncer à la polygamie.» Lorsque les Griquas eurent abandonné la vie errante, les missionnaires commencèrent à avoir des plantes potagères dans leur jardin; et du pain; alors ils avaient coutume de dire: « Il nous semble que nous n'avons guère de désir terrestre qui ne soit satisfait. » Quand ils eurent de plus des maisons commodes et des vêtements, et qu'ils virent leurs disciples devenus intelligents, religieux et laborieux, ils se trouvèrent amplement dédommagés de toutes leurs souffrances et de leurs sacrifices passés.

Cet état de choses dura jusqu'en 1814; alors Anderson reçut du gouvernement colonial une réquisition pour envoyer vingt hommes de son établissement au régiment du Cap. Après avoir fait tout ce qui était en son pouvoir pour satisfaire à cette demande, il répondit que ses efforts avaient été sans succès. Une dépêche du gouvernement lui déclara que, s'il ne se conformait pas à l'injonction qui lui avait été envoyée, toute communication entre la mission et la colonie cesserait. Anderson étant allé au Cap, peu de temps après, rendit visite au gouverneur lord Charles Somerset, qui lui fit un très bon accueil, et convint qu'Anderson n'avait pas dû employer des moyens coercitifs dans cette affaire; mais il ajouta que lui-même essaierait ce qu'il serait possible de faire, qu'il amènerait tous les Griquas

dans la colonie, et les disperserait parmi les fermiers. Puis, après quelques observations d'Anderson, il lui dit : « Je n'ai pas le dessein d'arrêter les travaux des missionnaires ; personne n'est plus disposé « que moi à les encourager ; mais je voudrais voir « plus de marques d'activité parmi les Hottentots, « et je suis persuadé qu'il faut plus que des exhortations pour les faire travailler. » Il parla ensuite de Gnadenthal et de Groene-Kloof, où il avait été témoin de la paresse des habitants ; quoiqu'ils eussent des jardins, ils ne pouvaient en tirer ce qui leur était nécessaire pour les sustenter pendant quelque temps ; et quand les colons demandaient des ouvriers aux missionnaires, ceux-ci leur répondaient : « Nous ne pouvons qu'exhorter les Hottentots à travailler. » Lord Charles Somerset finit par dire qu'il n'avait pas vu Griqua-Town, mais que certainement les choses n'y allaient pas mieux.

Philip observe qu'il ne peut concevoir sur quel principe le gouvernement colonial pouvait exiger que l'on obéît à ses ordres, puisque les Griquas ne vivaient pas sous la protection de la Grande-Bretagne, et habitaient un canton éloigné de dix journées des limites de la colonie à cette époque. Pendant qu'Anderson était à Graaff-Reynett pour les affaires de la mission, un certain Conrad Buys, fermier de Zwellendam, qui avait épousé la mère de Geika, chef cafre, et s'était toujours montré l'ennemi du gouvernement britannique, vint à Griqua-Town, et à sa grande satisfaction, trouva l'occasion de faire du mal. Il parvint à persuader à plusieurs Gri-

quas que le gouverneur de la colonie avait le projet de les réduire à l'esclavage; que les missionnaires étaient les instruments dont il se servait pour effectuer ce dessein, et qu'Anderson était allé à Graaff-Reynett exprès pour en concerter l'exécution avec le landdrost. Une quarantaine de ces hommes simples quittèrent l'établissement, et suivirent Buys chez lui. Beaucoup de ceux qui restaient étaient en proie aux angoisses et aux fausses alarmes, et les autres avaient le cœur navré du changement qui s'était opéré. Anderson, à son retour, fut soumis à une suite d'épreuves pénibles; sa patience, sa douceur et son bon sens produisirent d'heureux effets; mais jamais il ne recouvra son ancienne autorité ni l'affection des Griquas. Ce peuple devenait riche; le missionnaire était dans l'abondance. Cependant les divisions qui s'étaient glissées dans l'établissement lui firent regretter le temps où il vivait dans le désert errant et prêt à manquer de tout.

Le refus des Griquas de fournir les hommes demandés pour le régiment du Cap, choqua beaucoup le gouvernement de la colonie; il paraît que les soupçons et l'irritation causés par cette circonstance ne se sont jamais dissipés. En 1817, les missionnaires envoyés dans l'Afrique méridionale par la société de Londres furent retenus au Cap sous divers prétextes, et aucun de ceux qui, à cette époque, étaient destinés pour l'intérieur, n'obtint la permission de franchir les limites de la colonie. Sur ces entrefaites, un personnage, missionnaire de la société au Cap, convoqua une assemblée de ses confrères; on y prit

plusieurs résolutions qui blâmaient la marche suivie jusqu'alors par la société, et on adopta un nouveau plan d'opérations, dont l'exécution devait dépendre de ce personnage et de la coopération de quelques autres qui demeuraient dans le pays. Dès que ces délibérations devinrent publiques, les missionnaires qui y avaient pris part furent bien vus du gouvernement colonial.

Les députés de la société des missions, à leur arrivée en Afrique, trouvèrent que la répartition des missionnaires entre les divers établissements n'avait pas été faite conformément à ce qu'on avait réglé à Londres. Les Griquas sont peut-être au nombre de trois mille, et occupent une étendue considérable de terrain; deux missionnaires ne pouvaient donc suffire à leurs besoins spirituels, et cependant on en avait placé ailleurs deux autres qui leur étaient destinés.

La foire de Beaufort, établie en 1819 pour l'avantage mutuel des colons et des tribus sauvages qui vivaient au-delà des limites de la colonie, annonçait déjà que celles-ci avaient fait des progrès dans la civilisation; ce qui réfutait d'une manière assez manifeste les objections des ennemis des missions. Cette foire était principalement fréquentée par les Griquas; ils y apportèrent, en 1820, des dents d'éléphant, du sel, des peaux de toutes sortes d'animaux, du froment, du miel et diverses curiosités, et de plus y amenèrent sept cents bœufs. Tout se passa dans le plus grand ordre; néanmoins, le gouvernement colonial, qui ne pouvait oublier son peu de succès dans l'affaire du recrutement, donna l'ordre au land-

drost de Graaff-Reynett d'envoyer un fort détachement dans le pays des Griquas, de les faire tous prisonniers, et de les conduire dans la colonie.

Heureusement, Philip, instruit à l'avance de ce dessein, adressa une requête à sir R. S. Donkin, gouverneur du Cap; il lui représenta que la mesure que l'on voulait prendre serait préjudiciable à la colonie, parce que les Griquas civilisés lui étaient utiles, et que d'ailleurs il était impossible de les exterminer, puisque cette tribu se retirerait dans le désert avant que les troupes anglaises pussent traverser le Groote-Oranje-Rivier, et que lorsque celles-ci se retireraient, les Griquas reviendraient, se joindraient à des bandits tels que Buys, se partageraient en bandes hostiles parmi les peuples sauvages voisins de la colonie, et lui feraient une guerre terrible depuis le confluent du Kieskamma avec le grand fleuve jusqu'à l'embouchure de celui-ci dans la mer. Philip finissait par dire que les Griquas, sous la direction d'un missionnaire habile, s'attacheraient de plus en plus à la vie civilisée, et qu'ainsi tous les maux dont il venait de parler seraient évités.

Philip apprit plus tard que M. Stockenstrom, landdrost de Graaff-Reynett, en répondant à la dépêche du gouverneur, exposa que les Griquas n'avaient fait aucun mal à la colonie. L'ordre dont il a été question ne fut pas exécuté. Le gouvernement colonial voulant à l'avenir éviter tout malentendu sur un point aussi important, résolut, en 1824, d'établir un agent politique à Griqua-Town. Le choix tomba sur John Melvill, ingénieur et inspecteur des

bâtiments au Cap. Son arrivée à Griqua-Town occasionna de grandes craintes parmi les habitants; toutefois, celles des gens sensés s'évanouirent bientôt; mais un parti d'une dizaine de personnes, les plus mal famées de l'établissement, ne voulut pas reconnaître l'autorité de l'agent, et s'en alla. Cette émigration n'aurait pas été nuisible à la communauté, si ces vauriens n'avaient pas trouvé du soutien ailleurs; mais les ennemis des missionnaires étaient puissants. Les Griquas paisibles virent avec peine que le séjour de l'agent parmi eux ne leur procurait aucun avantage nouveau; ils commencèrent à soupçonner qu'il n'était pas délégué par le gouvernement; son influence diminua. Les mécontents, réfugiés dans les montagnes voisines de Griqua-Town, avaient reçu le nom de Bergenaars; ils obtenaient des colons des marchandises que les Griquas attachés au gouvernement n'avaient pas la faculté de se procurer.

Les Bergenaars, enhardis par les tentatives infructueuses des chefs qui leur étaient opposés, et que la colonie ne soutenait pas, recommencèrent leurs manœuvres pour attirer à eux les Griquas fidèles. Quelques uns de ceux-ci et des Corannas vinrent grossir leur nombre; des munitions que des colons leur fournirent les mirent en état de piller des tribus bouschouanas, et d'enlever une grande quantité de bétail. Melvill, qui écrivit ces détails au gouvernement, le 24 décembre 1824, ajouta que ces bandits, dont le nombre augmentait tous les jours, avaient des communications habituelles avec

les colons, et répandaient la terreur parmi les indigènes, ce qui forçait des milliers de ces derniers à errer pour chercher leur subsistance, et, dans leur désespoir, les réduisait à la nécessité de commettre des déprédations ou de mourir de faim. Les Bergenaars, parmi lesquels on voyait des hommes blancs à cheval, massacraient les malheureux qui leur résistaient, et s'emparaient des jeunes gens, des enfants et des femmes, qui étaient vendus pour du plomb, des fusils et de l'eau-de-vie; ceux qui en échappaient retombaient dans la triste condition des Boschimans sauvages.

En 1824, le bruit courut dans la ville du Cap que la mauvaise récolte avait forcé des troupes nombreuses de Boutchouanas à venir chercher du travail et du pain dans la colonie, et que les fermiers les avaient aidés, puis avaient écrit au gouvernement pour savoir s'il fallait continuer à les recevoir, et comment il fallait pourvoir à leurs besoins. « Peu importe, observe Philip, par qui ces renseignements furent fournis, et quelle réponse fut faite; mais, quelque temps après, une proclamation, insérée dans la gazette du Cap, contenait des instructions adressées aux autorités locales, relativement à ces Boutchouanas, et des éloges donnés à l'humanité des colons. »

Philip, dans son dernier voyage au mois d'août 1825, rencontra plusieurs de ces Boutchouanas dans la partie du district de Graaff-Reynett située entre le Sneeuwberg et les limites de la colonie; ils lui racontèrent qu'ils venaient des sources du Gariep

(Groote-Rivier). Leur pays était à une lune de distance de la colonie; ils vivaient tranquilles, lorsqu'un peuple nommé les Bergenaars, monté sur des chevaux et muni d'armes à feu, vint les attaquer, en tua plusieurs et enleva tout leur bétail, ainsi qu'un grand nombre d'enfants. Les Boutchouanas avaient d'abord essayé de se défendre; mais voyant l'inutilité de leur résistance, ils s'étaient abandonnés au désespoir, et réfugiés au milieu des rochers et des broussailles. Revenus de la consternation où les avaient jetés une attaque si soudaine, plusieurs reconnurent qu'ils avaient perdu leurs enfants, et tous se virent privés de moyens de subsistance. Ils se décidèrent à suivre les brigands qui les avaient pillés, dans l'espoir de recouvrer leurs enfants et leurs biens. Pour se mieux cacher, ils voyagèrent généralement à l'ombre de la nuit. Arrivés dans la colonie, ils avaient été retenus par les fermiers.

Notre missionnaire, parvenu sur les rives du Cradock, y trouva une famille de ces infortunés qui était au service du fermier chez lequel il s'arrêta pour passer la nuit. Philip avait à sa suite un jeune homme de Lattakou. Ces pauvres gens furent ravis de pouvoir raconter dans leur langue la funeste aventure dont ils avaient été les victimes. Cet interprète leur ayant parlé de divers points de la croyance chrétienne, ils montrèrent un grand étonnement, et le père de famille s'écria, en s'en allant : « Les hommes « qui ont tué mes enfants et enlevé mes bœufs croient-« ils ces choses-là? (1) »

(1) Philip's *Researches*, t. II, p. 88.

Le lendemain, Philip traversa le Cradock et arriva le soir à Philippolis, poste de mission établi à la recommandation du ministre hollandais de Graaff-Reynett, afin de civiliser les Boschimans de ce canton. Ce poste est à cinq heures de marche en chariot du fleuve, dans une belle vallée; mais il n'y a pas assez d'eau pour arroser une quantité de terre suffisante à une population considérable. Plusieurs Boschimans recevaient de l'instruction; « mais, ajoute Philip, le contentement que nous éprouvâmes venait plus de ce qui pouvait être fait que de ce qui avait été effectué. M. Clark, européen qui était venu du Cap avec moi, a aujourd'hui la surintendance de cette mission, et j'espère, par la grâce de Dieu, entendre bientôt parler de sa prospérité.

« J'eus la confirmation des récits relatifs au trafic atroce des Bergenaars. Le gué que je venais de traverser était celui par lequel ils entretiennent principalement leurs relations avec la colonie. Ils avaient pris possession de la plupart des fontaines du voisinage, et ils y réunissaient le bétail volé avant de lui faire passer le Cradock. Quand toutes les bandes étaient réunies, un signal était donné, et bientôt un bon nombre de trafiquants les débarrassait de leur butin. Dans leurs incursions, ils prenaient rarement les femmes âgées de plus de vingt ans, et les jeunes garçons qui en avaient plus de quatorze à quinze. Le bétail volé s'échangeait d'une manière régulière; mais quand il s'agissait de créatures humaines, ces Bergenaars avaient recours à une sorte d'artifice. L'acheteur, après avoir examiné la personne qu'il

voulait avoir, étalait devant le vendeur une certaine quantité de poudre à tirer ou d'autres objets. Quand celui-ci était content du prix, il adressait des remerciments à l'acheteur, et prétendait lui faire un présent du garçon ou de la fille pour lequel il avait montré de la prédilection.

« D'après ce que j'avais appris et vu des effets de cet affreux état de choses, et n'entrevoyant aucun moyen de le faire cesser par une mesure énergique de la part de ceux qui auraient dû l'empêcher ou le prévenir, j'écrivis au chef des Bergenaars, pour l'inviter à une conférence sur les bords de l'Alexandre-River. Le lieu que j'indiquais était à quatre-vingts milles de Philippolis. Le messager que j'employai connaissait les Bergenaars : il partit à cheval ; il m'apprit à son retour qu'il les avait atteints à cinquante milles du lieu où je leur avais donné rendez-vous, et que je trouverais dans ce dernier endroit le chef et ceux de ses gens qui pourraient l'accompagner. »

Philip rencontra sur sa route beaucoup de Boutchouanas fuyant devant leurs oppresseurs. Le pays qu'il traversait était un des plus arides de l'Afrique méridionale. Arrivé à la seule source qui se trouvait sur sa route, il aperçut deux chariots de la colonie. Les propriétaires s'y étaient renfermés pour dormir, et ne se montrèrent pas durant tout le temps que le missionnaire passa dans ce lieu. Il ne savait comment expliquer ce mystère, lorsque son interprète boutchouana lui apprit qu'il avait trouvé une vingtaine de ses compatriotes à peu de distance, qui suivaient les

voyageurs dans la colonie. Ces gens racontèrent que les maîtres des chariots étaient des smouses (trafiquants), qui avaient passé plusieurs semaines chez les Bergenaars à y faire un commerce de contrebande.

Le 28 août, Philip trouva sur les bords de l'Alexandre-Rivier les chefs des Bergenaars, et une quarantaine de ceux-ci qui l'attendaient. Ils furent bientôt rejoints par un certain nombre de Corannas qui les avaient aidés dans leurs brigandages.

« Je passai deux jours avec eux, dit le missionnaire, à leur adresser des représentations sur l'impiété de leur conduite, et sur les conséquences probables qui résulteraient de ce genre de vie s'ils y persistaient. Ce n'étaient pas des hommes endurcis dans le crime; ils avouèrent franchement le mal dont ils se rendaient coupables, et s'excusèrent sur les tentations qui les avaient portés à se livrer à ce système de déprédation et à le continuer. Profitant de leur aveu et des dispositions qu'ils manifestaient, j'employai tous les motifs divins et humains qui me parurent propres à augmenter les impressions produites sur leur esprit; plusieurs d'entre eux furent si émus qu'ils versèrent des larmes. Alors je leur proposai de venir me trouver à Griqua-Town, où se tiendrait une assemblée générale, à laquelle les tribus voisines seraient invitées : mon intention était de faire mes efforts pour ajuster leurs différends, et de leur soumettre, pour l'avenir, quelque plan de gouvernement. »

« Au jour fixé, qui était le 20 septembre, près de quatre cents personnes se trouvèrent réunies. Les trois premiers jours furent consacrés à réconcilier

les différents partis. Cette tâche, terminée avec un succès qui passa l'attente de Philip, quelques réglements fort simples, adaptés aux idées de ces hommes, à leurs progrès dans la civilisation, et à leurs connaissances générales, furent présentés, discutés et adoptés par acclamation. La résolution prise la dernière portait que tous se réuniraient pour abolir les expéditions contre les Boschimans et les Boutchouanas, et pour mettre un terme au système coupable suivi par les Bergenaars. Tandis que tous les hommes debout tenaient la main levée pour montrer leur approbation, Philip leur dit : « Vous venez de vous engager solennellement, en présence de Dieu et de ses anges, à observer fidèlement cette résolution ; si vous la violez, je paraîtrai comme témoin contre vous au jour du jugement. » Cette scène fut réellement imposante. Philip raconte qu'il fut puissamment aidé, dans cette affaire difficile, par M. Gleig et le capitaine Warrens, tous deux attachés au gouvernement de la colonie, et qui revenaient de Lattakou. L'état de Griqua-Town exigeait que cet établissement fût dirigé par quelqu'un plus familiarisé avec les hommes et les affaires que ne le sont ordinairement les missionnaires; car les Griquas étaient parvenus à ce degré de civilisation qui rend nécessaire l'action d'un gouvernement agissant d'après des lois purement civiles. Les affaires temporelles de Théopolis avaient prospéré sous la gestion de M. P. Wright; on lui proposa d'aller exercer son activité bienfaisante à Griqua-Town : c'était lui demander un sacrifice pénible, car il s'était sincèrement attaché au lieu où il

avait développé ses talents d'une manière si avantageuse pour la communauté qui lui était confiée ; mais l'espoir que sa présence à Griqua-Town y produirait, avec l'aide de Dieu, des résultats satisfaisants, le détermina. Il y arriva vers la fin de 1825. Au bout de quelques mois, une amélioration visible se manifesta dans cet établissement. Par malheur, un acte de sévérité de la part d'un chef que M. Melvill avait précédemment soutenu, réveilla l'animosité des Bergenaars, et menaça Griqua-Town d'une destruction entière. La brièveté du séjour de M. Wright dans ce lieu ne lui avait pas encore permis d'acquérir sur l'esprit du chef en question un ascendant suffisant pour prévenir cet acte de justice imprudent et intempestif; mais son intervention préserva le village et ses habitants des fâcheux effets qui auraient pu en résulter, et il faut espérer que M. Wright sera aidé par des personnes que l'état prospère des affaires de la mission y attirera.

Griqua-Town est situé au bas d'une rangée de coteaux de schiste argileux, qui bornent la vue au nord-ouest. Cette vallée plaît moins par sa beauté naturelle que par le contraste qu'elle offre avec le pays qui l'entoure, et par l'association des idées morales qui s'y rattachent. Les habitants de cette partie de l'Afrique n'ont pas la liberté du choix pour le lieu où ils veulent fixer leur demeure : il faut que ce soit dans les endroits où ils peuvent trouver des sources. Les Griquas cultivent autant de terrain qu'ils en peuvent arroser; mais les sources ne sont pas suffisantes pour fournir des moyens de subsistance à un

accroissement de population; et ces gens sont obligés de s'éparpiller et de rester dans les lieux où ils trouvent de l'eau. C'est un des plus grands obstacles que les missionnaires rencontrent dans leurs efforts pour instruire de la morale de l'Évangile et civiliser les tribus errantes de l'Afrique méridionale. Le nombre des Griquas qui demeurent dans ce village est à peu près de seize cents. Ceux qui vivent dans des kraals plus éloignés, et reconnaissent l'autorité des chefs Waterbour, Berend et Kok, peuvent s'élever à un millier de plus; et les Corannas qui se trouvent parmi eux, ou sous leur autorité, étaient moins de deux mille.

Ce poste, lorsque Philip le visita dans cette occasion, n'était pas florissant, par l'effet de plusieurs causes dont les principales ont été exposées. M. Sas, le seul missionnaire qui y résidât, était hors d'état, par son âge et ses infirmités, de bien remplir sa tâche; et cet inconvénient, joint aux dissensions que l'arrivée de M. Melvill avait fait naître, arrêtait depuis quelques années les progrès de la colonie. Plusieurs des individus qui dans un temps avaient joui des bienfaits de l'instruction, avaient renoncé à toute relation amicale avec cet établissement, et retombaient dans leur ancienne condition; mais ce mal passager sera bientôt dissipé.

M. et madame Melvill ayant proposé à Philip de faire le voyage de Lattakou, on partit le 6 septembre. Le pays entre Griqua-Town et Lattakou est très plat, et ne présente que peu d'objets propres à récréer la vue du voyageur. On arriva l'après-midi à Daniel's Kuyl,

lieu où réside Berend, chef griqua, dont il est question dans le voyage de Campbell; c'est un homme qui, à un air très fin, réunit une figure respectable. Philip lui ayant adressé des éloges sur son humanité qui le portait à protéger un kraal de Boschimans situé dans son voisinage, il répondit, en lançant un regard malin et levant les épaules, qu'il n'y avait pas un grand mérite de sa part à en agir ainsi, puisqu'il n'accordait sa protection aux Boschimans que parce qu'ils étaient fort habiles à débarrasser le pays des lions qui l'infestaient.

Le 10 septembre, on parvint à la mission établie à Kourouman-Fontein. Philip fut très satisfait de la position et de l'aspect de ce nouveau poste. La rareté de la pluie est un grand empêchement à toute espèce d'amélioration dans ce pays. MM. Moffat et Hamilton assurèrent à Philip que depuis cinq ans ils n'avaient pas vu une goutte d'eau humecter la terre, et que leur seule ressource, pour faire croître le blé et les plantes potagères, dépendait de l'irrigation. On a vu, dans le voyage de Campbell, que les missionnaires, pendant leur voyage au nouveau Lattakou, avaient creusé un petit canal de dérivation du Krouman à cette ville (1); mais il fut trouvé insuffisant, et il devenait important de choisir un emplacement où l'on pourrait se procurer la quantité d'eau nécessaire. La fontaine du Kourouman jaillit au bas d'un petit coteau qui s'élève à une quarantaine de pieds au-dessus des plaines voisines. Un

(1). Tome XIX, p. 209 et 211.

ruisseau que cette source forme à sa naissance a six pieds de largeur, et à peu près deux pieds de profondeur; il est agrandi par des filets d'eau venant de la même source. Le lieu que les missionnaires ont préféré est celui où la largeur de la vallée permet de répandre l'irrigation sur une plus grande étendue de terre, et n'est qu'à trois milles de la source. Ils ont commencé par faire un canal long de deux milles, profond de deux pieds, et large de trois à cinq; travail difficile, et certainement considérable pour leur force; car ils ne furent pas aidés par les Boutchouanas, qui n'en sentaient pas assez l'avantage pour y coopérer. Jusqu'au moment où ils virent l'eau couler dans la rigole, ils regardèrent l'entreprise comme impossible, et la tournèrent en ridicule. Mais quand elle fut terminée, ils ne pouvaient revenir de leur surprise. Ils essayèrent, à l'insu des missionnaires, de creuser plusieurs fossés au-dessous de la source, espérant que l'eau suivrait les coups de leurs bêches et de leurs pioches le long des hauteurs voisines. Ils ne tardèrent pas à être convaincus de leur erreur, et maintenant quelques uns dérivent l'eau sur un plan incliné pour arroser leurs champs et leurs jardins.

Quand les missionnaires commencèrent leur ouvrage, Matibé leur promit de venir les rejoindre avec son peuple; mais il paraît que son peu de confiance dans la réussite de l'entreprise, et l'état de trouble du pays, l'avaient jusqu'alors empêché de tenir sa parole. Au mois de juin précédent, il avait été attaqué, et avait perdu plusieurs têtes de bétail:

les alarmes occasionnées par cette aventure, et des bruits relatifs à de nouvelles attaques, l'engagèrent à quitter Lattakou, et à se rapprocher des Griquas, comptant sur leur aide et leur protection, notamment sur celle de Waterbour leur chef, dans un cas de danger. Son frère Mahouri, avec une partie de la tribu, s'était fixé au poste des missionnaires.

Ceux-ci étaient parvenus, avec de pénibles efforts, à bâtir une rangée de maisons dans le fond de la vallée; chacune a un grand jardin qu'entoure une clôture très propre. A la distance d'une quarantaine de pieds de la façade des maisons passe le canal; un pont en bois conduit à chaque habitation; à dix pieds de la maison commence le jardin, d'où une porte mène à l'habitation; l'espace entre le canal et la clôture est planté de saules et de peupliers. Ce lieu offrait un aspect charmant à des voyageurs arrivant de Griqua-Town; si la mission continue à y prospérer, et si M. Moffat persévère dans ses projets pour l'embellir, il sera dans peu d'années un des plus agréables de l'Afrique méridionale.

Le dimanche, Philip ne vit qu'une quarantaine de Boutchouanas assister au service divin, et apprit que précédemment, quand ils étaient tous réunis, il s'en trouvait beaucoup moins. Les femmes paraissent être beaucoup plus attachées que les hommes à leurs superstitions; elles font tout ce qu'elles peuvent pour empêcher ceux-ci d'écouter la prédication de l'Évangile. On peut dire que les missionnaires de cet établissement ne travaillent que dans l'espérance de succès futurs; mais quoique les cir-

constances soient décourageantes, ils n'ont pas perdu leur temps. M. Moffat peut adresser un sermon aux Boutchouanas dans leur langue; il a rédigé, pour leur instruction, des livres élémentaires qui ont été imprimés en Angleterre, avec des portions de l'Écriture Sainte, et sont aujourd'hui entre les mains des missionnaires et de leurs disciples. L'assiduité et l'attention de ceux-ci font des progrès.

On a vu, dans le voyage de Campbell, que, par un préjugé superstitieux, les Boutchouanas ne souffraient pas que le fumier fût enlevé d'un kraal à bétail, de crainte que les animaux ne périssent; aujourd'hui les missionnaires peuvent enlever cet engrais sans difficulté. Le faiseur de pluie a vu diminuer son crédit; Mahouri a déjà renoncé à cet attachement aveugle que ses compatriotes montraient pour les usages de leurs ancêtres, et il s'habille à l'européenne.

Après avoir passé quelque temps à Kourouman, les voyageurs allèrent à Lattakou. Philip est d'accord avec Campbell sur la propreté qui règne dans cette ville. Toute trace de végétation dans les environs avait été détruite par l'effet d'une sécheresse excessive et prolongée. Matibé et son peuple allaient d'un lieu à un autre pour chercher de l'eau, afin de soutenir l'existence de leur bétail. En entrant dans la ville, dit notre missionnaire, je la trouvai entièrement déserte; il y régnait un calme et un silence effrayant.

Philip revint à Kourouman, puis en repartit avec M. Moffat à la recherche de Matibé et des Boutchoua-

nas qui l'accompagnaient. Après une course de deux jours, dans une plaine aride, ils arrivèrent, vers le coucher du soleil, en vue du camp de Matibé; il formait une vaste circonférence, qui en renfermait un grand nombre de plus petites à une distance considérable les unes des autres; chaque famille en occupait une entourée de touffes circulaires d'une espèce de laurier : le reste de ces arbrisseaux, qui couvraient précédemment le terrain, avait été abattu, et fournissait du chauffage. « Au moment de notre arrivée, dit Philip, tous les foyers étaient embrasés pour faire cuire le repas du soir : la flamme réfléchie par la surface lisse des feuilles des lauriers produisait, au milieu de ce désert, un effet très pittoresque.

« L'arrangement de ce camp, dit notre voyageur, qui d'abord nous avait paru bizarre, avait été très bien conçu pour la sûreté du bétail, l'unique bien de ces tribus sauvages, et le seul objet qui pût leur attirer une attaque. Les animaux étaient placés, pendant la nuit, dans le cercle intérieur; et les ennemis ne pouvaient s'en approcher sans laisser aux Boutchouanas le temps de se mettre en mesure de tomber sur eux pour défendre leur propriété, leurs femmes et leurs enfants. Chaque point du centre extérieur présente un lieu convenable pour observer ce qui se passe au-dehors; de sorte qu'en cas de danger l'alarme est bientôt donnée; aussitôt les cercles se resserrent; et quand ils se retirent vers le centre, chaque homme conserve la place relative qu'il occupait au commencement de l'action.

« Après avoir traversé plusieurs de ces circonval-

lations, nous pénétrâmes dans le cercle intérieur. Notre approche ayant été annoncée à Matibé, deux de ses principaux officiers nous conduisirent dans le centre, où nous dételâmes nos bœufs. Malgré le désir que les Boutchouanas avaient naturellement de nous voir, la police était si bien maintenue chez eux, qu'à l'exception des personnes dont je viens de parler, personne ne s'avança vers nous, sauf quelques enfants. Nos tentes dressées, nous rendîmes nos devoirs à la famille de Matibé, que nous trouvâmes assise sur un banc de gazon, au milieu d'un entourage d'arbrisseaux, autour d'un feu vers lequel chacun avait les pieds tournés. Matibé était vêtu d'un pantalon, d'une chemise et d'un gilet; il avait sur les épaules un manteau de peau de chat. L'habillement de la reine annonçait qu'elle avait de grandes obligations à la visite récente de MM. Gleig et Warren. Elle portait une robe de cotonnade peinte, et un ample châle fort beau; elle était coiffée d'un mouchoir noué artistement par-derrière. Les filles de Matibé avaient des robes. Toutes ces femmes avaient, de plus, un manteau de peau de chacal, qui leur servait de couverture pendant la nuit ; d'ailleurs elles étaient parées d'une profusion d'ornements qui n'ajoutaient rien à leurs charmes naturels.

« La famille royale ne tarda pas à nous rendre notre visite. Son arrivée auprès de nous fut pour le peuple un signal qui lui annonçait qu'il pouvait s'approcher; et les clameurs que nous entendîmes bientôt au-dehors nous prouvèrent que ce n'était pas faute d'envie si les Boutchouanas ne s'étaient pas

montrés plus tôt. Matibé et toute sa suite restèrent long-temps avec nous; nous leur présentâmes du thé, du café, des biscuits et diverses conserves; il parut qu'ils furent très satisfaits de ce petit régal. Matibé parla peu; il n'avait pas encore reçu ses présents, et ce sujet occupait probablement toutes ses pensées.

« L'habillement anglais allait très bien à la reine, qui ne manquait ni de dignité ni d'aisance dans ses manières, et qui était très communicative. Les jeunes gens avaient beaucoup de vivacité, notamment le dernier fils de Matibé, qui paraissait âgé d'à peu près neuf ans, et dont la figure agréable et spirituelle gagna mon affection. Enfin arriva l'heure si impatiemment attendue, et qui devait décider du degré d'estime que nous méritions, d'après les présents que nous allions faire. Les objets que nous donnâmes furent reçus avec plaisir, et nous valurent des remercîments; ensuite tout le monde s'en alla et nous laissa en repos. »

Le lendemain, au lever du soleil, Philip fut réveillé par le bruit des gens qui entouraient son chariot : les chefs et leurs familles venaient voir s'il n'y aurait rien pour eux. Le missionnaire observa que les gens de la classe supérieure étaient beaucoup plus grands que ceux du commun, et que leur physionomie se rapprochait davantage de celle des Européens : ils avaient le teint plus blanc, et leur air noble indiquait chez eux l'habitude de commander. Parmi ceux qui se trouvaient là, Philip reconnut Teycho, principal conseiller de Matibé, qu'il avait

vu précédemment au Cap. Sa femme et celles qui l'accompagnaient étaient en partie vêtues d'objets européens que Teycho leur avait apportés. Le missionnaire supposa qu'il leur avait également enseigné la manière de se tenir; car si leur maintien n'était pas entièrement conforme à celui de la haute société européenne, du moins on n'y découvrait rien de sauvage ni de gauche. Frappé de la quantité de verroteries et de coquillages dont les femmes en général étaient ornées, Philip en fit la remarque en disant à Teycho : « Vos dames de Lattakou aiment bien la « parure. » — « Mais pas plus que vos dames du Cap », répondit le Matchappi d'un air piqué.

Philip observe que la nature des présents que les voyageurs portent généralement aux peuples sauvages pour se concilier leur affection, montre qu'ils se trompent sur leur caractère. Ils ont pensé que ces hommes aiment extrêmement toute espèce de babioles et de colifichets, parce qu'ils se couvrent d'ornements et mettent du prix à la verroterie; mais ils oublient que ce dernier objet est chez ces peuples la représentation de la valeur des choses; ainsi la quantité de verroterie qu'un individu porte sur lui est une marque de distinction, parce que c'est un signe de richesse; cependant on n'attache aucune importance aux plus belles, lorsqu'elles ne sont pas reçues chez les peuples voisins comme moyen de circulation. « Dans mon dernier voyage, ajoute le missionnaire, j'oubliai d'emporter avec moi les objets que les voyageurs prennent ordinairement; mais à mon arrivée à Lattakou je trouvai que je possédais

de la quincaillerie et des cotonnades, que j'avais achetées au Cap pour échanger dans la colonie contre des moutons et des bœufs : voyant que j'en avais plus qu'il ne m'en fallait, je choisis ce dont il me sembla que je pouvais me passer, et je le distribuai aux Matchappis qui avaient droit à recevoir des présents. Bien loin d'être mécontents de ce que je ne leur avais pas donné des babioles, ils s'écrièrent avec l'accent de la joie, en s'éloignant de mon chariot : « Cet homme ne nous traite pas comme des enfants; « il nous gratifie de choses utiles. »

« Les missionnaires ont eu beaucoup de difficultés à surmonter pour s'établir chez les Boutchouanas, et si on les met en état de persévérer dans leurs travaux, ils en rencontreront encore, malgré le terrain qu'ils ont gagné. Mais je me demande s'il y a beaucoup de contrées païennes où nous trouverions moins de difficultés avec une plus vaste perspective de succès. Quand on réfléchit au manque de protection qui pèse sur les indigènes sans missionnaires, à l'immensité des pays où la langue des Boutchouanas est en usage, et au désir manifesté par les tribus nombreuses vivant au-delà de Lattakou d'avoir chez elles des missionnaires, il serait pénible de voir cette mission abandonnée ou même négligée. » Philip pense que l'on n'y a pas envoyé assez d'ouvriers.

M. Moffat parle la langue des Boutchouanas; il est allé à trois cents milles de distance au-delà de Lattakou; il a trouvé un peuple disposé à recevoir des missionnaires. Voici les particularités de son voyage : il le fit avec un détachement de Griquas. Le 1er août

1824, il s'arrêta à peu de distance de Quaqué, ville principale des Wankitz ou Wanketzens. Pendant la nuit, une cinquantaine de bœufs s'égarèrent; les gens de Makkabba, ignorant à qui ils appartenaient, s'en étaient emparés, et en avaient tué un. Apprenant ensuite qu'ils étaient au missionnaire, ils en rendirent six, promirent de restituer tout, et le prièrent d'intercéder auprès de leur maître; ce qu'il promit. Le lendemain, s'étant remis en route, il rencontra bientôt Marotch, un des fils de Makkabba, à la tête d'une troupe nombreuse. Celui-ci présenta du lait au missionnaire, et lui dit : « Je suis effrayé de votre présence, à cause « du tort que nous vous avons fait; nous aurions tous « pris la fuite, si nous n'avions pas su que vous étiez « des hommes de paix. Vos bœufs vous seront ren- « dus, pas un ne sera perdu. J'ai ordonné aux gens « qui ont tué le bœuf de rentrer dans la ville; ils se- « ront mis en pièces à vos yeux. Makkabba, mon père, « ne leur pardonnera pas; car il vous attend depuis « long-temps, et vous êtes ses amis. Il y a encore loin « d'ici à la ville; la route est sans eau; restez, et buvez « de mon étang; demain je vous conduirai à la mai- « son de mon père. » Mais le missionnaire, craignant que, s'il s'arrêtait trop long-temps, Makkabba ne fît périr les gens qui avaient tué le bœuf, voulut continuer sa marche, et ne campa qu'à huit heures du soir.

« Le 3, dit Moffat, je n'avais pas encore parcouru une grande distance, lorsque des messagers de Makkabba envoyés au-devant de moi me dirent que leur maître n'avait pas dormi, du plaisir que lui causait notre

approche. Beaucoup de femmes travaillaient dans les jardins; en nous apercevant, elles laissèrent là leurs pioches et accoururent à nos chariots, en levant les mains et s'écriant: «Toumaïla!» (c'est leur salutation) elle fut suivie de cris aigus, qui auraient suffi pour effrayer les bœufs. Comme les chariots étaient obligés de prendre une route sinueuse, nous montâmes à cheval, afin d'arriver plus vite à la ville. Parvenus au sommet du coteau au bas duquel est située la capitale des Wankitz, et regardant au nord, nous fûmes surpris de la quantité de villages que nous vîmes épars dans la vallée. Notre guide nous conduisit par une rue tortueuse à l'habitation de Makkabba, qui était assis à la porte, et, suivant la manière usitée, nous témoigna que nous étions les bien-venus. Il parut étonné, et en même temps satisfait, de ce que nous n'étions pas armés; et remarqua, en riant de tout son cœur, qu'il était surpris de ce que nous osions nous hasarder ainsi sans défense dans la ville d'un chef qui passait pour un scélérat insigne. En quelques minutes une foule considérable s'amassa autour de nous pour voir les étrangers et leurs chevaux. Makkabba, entré dans sa maison, nous envoya un grand pot de bière, avec des calebasses de la forme d'une large cuiller. Cette boisson, qui est peu enivrante, nous fit grand plaisir. Sur ces entrefaites nos chariots étaient arrivés. Conformément au désir de Makkabba, nous les conduisîmes par la principale rue, qui est étroite et tortueuse, à la partie inférieure de la ville, où nous dételâmes. Nous fûmes à l'instant environnés de milliers de

Wankitz, qui faisaient leurs remarques sur une chose si nouvelle pour eux, et produisaient un bruit assourdissant : ils ne se retirèrent qu'à la nuit. Dans l'après-midi, Marotch vint avec trois chefs que son père avait nommés ses représentants près de nous : ils devaient rester à côté de nos chariots depuis le lever du soleil jusqu'au moment où nous nous retirerions pour dormir; ils devaient faire droit à nos griefs, et de plus étaient responsables de tout ce que nous perdrions ou de ce qui nous serait pris. Vers le coucher du soleil, Makkabba nous envoya une de ses femmes, en nous faisant dire que la seule marque de respect qu'il pouvait présentement nous donner, était de nous expédier un sac de bouillie, que la femme qu'il aimait le mieux nous remettrait, et que le lendemain nous aurions un bœuf. Le sac était si grand qu'un homme n'avait pas la force de le porter aux chariots.

« Le 4, dès l'aurore, la foule assiégeait nos voitures; nous eûmes beaucoup de peine à passer de l'une à l'autre. Vers dix heures, Makkabba, accompagné de beaucoup de monde, vint s'asseoir vis-à-vis de mon chariot; la multitude se retira aussitôt à une certaine distance, et l'on fit silence. Makkabba nous tint à peu près ce discours : « Mes amis, je suis par-« faitement heureux; mon cœur est plus blanc que « le miel, parce que vous m'avez rendu visite. Au-« jourd'hui je suis un homme considérable; mainte-« nant on dira : Makkabba est lié avec les hommes « blancs. Je sais que tout le monde parle mal de moi : « on cherche à me détruire. C'est parce que l'on ne

« peut pas me vaincre que l'on me hait. Si l'on me « fait du mal, je le rends au double. Mes ennemis « ressemblent à des enfants qui se querellent : quand « le plus faible ne peut réussir par la force, il a re- « cours aux injures. Vous êtes venus voir Makkabba « le scélérat, comme disent les Matchappis, pour « mourir de mes mains. Vous êtes sages et hardis ; « vous pourrez croire le témoignage de vos yeux, et « rire des propos de mes ennemis. »

« Ce discours fut suivi d'une longue conversation sur l'état du pays. Je lui dis que l'objet de mon voyage était d'ouvrir des communications avec lui, afin de le considérer dorénavant comme un de nos principaux amis, et que, pour gage de cette amitié, un missionnaire viendrait résider constamment près de lui. Il me répondit qu'à l'avenir il espérait qu'il ne croîtrait pas d'herbe sur la route entre Kourouman et Quaqué ; puis il ajouta : « Matibé, je le sais, « essaiera de vous en empêcher, parce qu'il a peur « de vous perdre ; il craint que vous ne veuilliez « bâtir votre maison avec moi. » Ensuite il dit que les bœufs égarés seraient tous ramenés dans la journée, et consentit à pardonner à l'homme qui en avait tué un.

« Je lui fis présent de verroteries et de boutons, de quelques autres bagatelles, et d'un chapeau qu'un Griqua lui enseigna à mettre sur sa tête ; mais il l'ôta bientôt, en disant qu'il ne pouvait pas en voir la beauté. La plupart des Griquas, étant venus pour faire des échanges, annoncèrent qu'ils commenceraient le 6. Aussitôt que Makkabba fut parti, la multi-

tude bruyante ne nous laissa pas un instant de repos ; pendant la nuit, nous fûmes inquiétés par des hyènes.

« Le lendemain, Makkabba nous envoya trois bœufs pour notre nourriture, du sorgho bouilli, du potage et de la bière. Je visitai la ville, qui est huit fois plus grande que toutes celles des Boutchouanas que j'avais vues précédemment ; ainsi elle doit être très peuplée, comparativement à celles de l'Afrique méridionale ; et les états de Wankitz offriraient un vaste champ au travail des missionnaires. »

Le 6, Moffat eut encore une conversation avec Makkabba, qui répéta qu'il verrait avec plaisir un missionnaire s'établir à Quaqué. Notre voyageur ayant dit ensuite que probablement un missionnaire irait chez les Baharoutsis, Makkabba répliqua que des hommes de paix devraient vivre chez toutes les nations, afin de maintenir entre elles des relations amicales ; puis, montrant une masse de verroteries qui pendait à son manteau, il observa qu'un des amis de Moffat la lui avait envoyée de chez les Baharoutsis : « Je suppose, ajouta-t-il, que leurs dis-
« cours, en me représentant comme le roi des scélé-
« rats, l'effrayèrent, et lui firent rebrousser che-
« min (1) ; j'espère qu'il n'a pas cru le témoignage
« de mes ennemis, qui ne sont pas en état de juger
« mon caractère. »

Moffat ayant informé Makkabba que, vu la saison avancée, il serait obligé de partir bientôt, il répondit que, recevant rarement des visites, il pensait qu'il

(1) Ceci a rapport à la particularité du voyage de Campbell rapportée plus haut, p. 198.

était juste qu'on lui en fît de plus longues. « Dans nos relations avec les Wankitz, dit Moffat, nous voyons un chef que toute la tribu respecte et écoute; ses ordres sont péremptoires, on y obéit avec la plus grande promptitude; ses sujets sont nombreux et unis, et je pense que la renommée guerrière des Wankitz peut être attribuée à leur union plutôt qu'à leur valeur ou à leur hardiesse personnelle.

« Le dimanche 8, le bruit que faisait la foule nous obligea de cesser le service divin. Dans la matinée, j'allai chez Makkabba. Lui ayant demandé s'il savait quelque chose de Dieu : « Comment serait-ce pos-« sible? répondit-il d'un ton emphatique; personne « ne m'en a rien appris. » Les doctrines de la Bible le remplirent d'étonnement; tous ceux qui l'entouraient écoutaient avec l'attention la plus profonde; l'immortalité de l'âme et la résurrection semblaient être ce qui frappait le plus nos auditeurs. Makkabba observa qu'il était vieux, mais qu'auparavant il n'avait jamais pensé à ces choses-là. Comme je faisais l'énumération de quelques uns des miracles de notre Seigneur, un Wankitz s'écria naturellement : « Quel excellent médecin que celui qui rendait les « morts à la vie ! » Quand je parlai d'un lieu de récompenses et de châtiments, ils n'eurent pas l'air si satisfaits. La description des livres et de l'écriture les intéressa beaucoup : j'instruisais par le moyen de la conversation; et ensuite je vis avec plaisir que plusieurs Wankitz, qui ne m'avaient pas entendu, vinrent me trouver à mon chariot, et m'adressèrent des questions, montrant que les sujets de mes dis-

cours avaient été l'objet des conversations générales. Dans la soirée, le bruit courut, dans notre troupe, que les Wankitz avaient l'intention de nous égorger; ce qui causa une vive alarme. Étant remonté à la source de cette nouvelle, je reconnus qu'elle venait de quelques Batchalpis qui nous avaient accompagnés; et en conséquence je n'y fis pas attention. Toutefois rien ne put calmer les craintes des Griquas, qui firent des préparatifs de défense; et leur imagination interprétait tout mouvement et tout message des Wankitz comme un acte d'hostilité.

« Le 9, dans la matinée, tout était dans la confusion; les Wankitz, voyant que nous nous préparions à partir, se portèrent en foule autour de nos chariots, avec des bœufs et des objets qu'ils voulaient vendre; mais l'air des Griquas annonçait leur défiance. Craignant qu'il n'en résultât un mauvais effet sur l'esprit des Wankitz, je restai à causer avec quelques chefs long-temps après le départ des chariots. Nous fîmes halte à un mille et demi au sud de la ville, où nous trouvâmes des messagers de Makkabba, qui se plaignait justement de notre brusque départ. Dans la soirée, un homme qui arriva essaya de corroborer les bruits qui avaient couru; mais, apprenant que nous allions le garrotter en attendant que nous pussions parler aux personnes dont il attestait le témoignage, il décampa.

« Le 10, conformément à une proposition que j'avais faite la veille, et à ma promesse envers Makkabba, je me levai de bonne heure, et je dis aux Griquas que j'allais à la ville; que j'étais venu si loin

exprès pour ouvrir une porte à l'introduction de l'Évangile, mais que, par leur crédulité, ils venaient de la fermer. Tous s'opposèrent à mon projet, et quelques uns parlèrent d'employer la force, afin de m'empêcher, suivant leur expression, de courir à la mort : cela ne m'arrêta point; mais avant que je fusse arrivé à la ville, je fus rattrapé par trois personnes de notre troupe, qui ne dirent rien, et marchèrent derrière moi. Nous trouvâmes Makkabba assis au milieu de ses capitaines; quand nous nous approchâmes, il nous adressa ces paroles à chacun : « Bonô bouloustan » (bonjour, scélérat). Nous nous assîmes, et nous entamâmes la conversation. Il se plaignit avec raison de notre départ inattendu, et de ce que nous ne lui avions pas communiqué, pour qu'il pût remonter à leur source, les rapports qui nous étaient parvenus, et dont il avait été instruit. Je lui répondis que je n'y avais pas ajouté foi, et que notre visite ce matin, sans armes, comme il pouvait le voir, prouvait suffisamment notre confiance en lui. Il répliqua qu'il n'avait pas dormi de toute la nuit, mais que notre arrivée ce matin le faisait danser de joie. Après quelques moments d'entretien, il nous donna divers rafraîchissements, me fit présent d'un bœuf, et ordonna qu'on en conduisît un certain nombre aux chariots pour les Griquas. Sur ces entrefaites, la foule s'était rassemblée, et nous témoignait sa joie de nous voir encore une fois. Avant de m'en aller, je dis à Makkabba que je lui avais donné, ainsi qu'à son peuple, une preuve satisfaisante de paix et d'amitié, et qu'en retour je le priais de vouloir bien m'accompagner jusqu'aux chariots. Il répondit que, bien qu'il

fût vieux, il ne pouvait se refuser à ma demande.

« Nous nous mîmes donc en route; et quand nous fûmes arrivés, il railla les Griquas de leur crédulité, et en même temps fit don d'un bœuf à chaque chef. Avant de nous quitter, il me pria, ainsi que deux autres personnes de ma compagnie, de seller nos chevaux, parce qu'il avait une grande envie de voir tirer un fusil de dessus un cheval : je déclinai la proposition en lui représentant que d'autres personnes de ma troupe étaient bien plus expertes que moi; mais toutes mes observations furent inutiles, il fallut absolument que j'acquiesçasse à ses souhaits, parce que j'étais un homme blanc. Alors, mettant dans ma poche une paire de pistolets chargés à poudre seulement, je passai devant la troupe au grand galop, et je tirai les deux armes presque en même temps; ce qui causa aux Wankitz plus de surprise que tout ce qu'ils avaient vu. Dès que j'eus mis pied à terre, Makkabba se mit à déboutonner ma veste pour voir les petits coquins (c'est ainsi qu'il appelait mes pistolets), et s'écria : « Quel bonheur que vous, « hommes blancs, cherchiez à être les amis de toutes « les nations! car qui pourrait vous résister? » Puis, posant sa main sur mon épaule, il ajouta : « Je vois « bien que vous étiez sans crainte, autrement vous « auriez pris vos pistolets ce matin. » Quelques moments après il s'en alla très content, et les Griquas ne furent pas moins satisfaits de l'explication qui avait eu lieu. Le 11, nous continuâmes notre route pour Kourouman. » (1)

(1) Philip's *Researches*, t. II, p. 148 à 160.

Après avoir donné l'histoire de la mission des Bouchouanas, Philip revient à celle que Van der Kemp avait fondée chez les Cafres du sud; il remarque que cette tribu se donne à elle-même le nom d'Ammakosæ, et à son pays celui d'Ammakosina. Lichtenstein les a appelés Kousas. Quoique les succès de Van der Kemp ne parussent pas très brillants, néanmoins cet homme zélé rendit le nom de missionnaire si précieux, par son désintéressement, que ces Cafres disaient : « Ce sont nos amis, parce que ce sont les enfants de Djankana, nom qu'ils donnaient à Van der Kemp. Quand il vint dans leur pays, les circonstances étaient critiques; les colons rebelles de la frontière avaient rempli l'esprit du roi et des principaux chefs de préventions contre les Anglais et contre les missionnaires. Néanmoins la conduite de Van der Kemp, durant son court séjour chez les Cafres, fit tellement disparaître ces préjugés, que Gaïka et plusieurs de ses sujets regrettèrent son départ, et que d'autres chefs, ainsi qu'on l'a déjà dit, allaient régulièrement lui rendre visite à Bethelsdorp; et il profitait de ces occasions pour leur recommander fortement d'éviter tous les motifs de plainte, et de cultiver l'amitié de la colonie.

Depuis 1800, des demandes pour le rétablissement de la mission avaient été faites fréquemment par les Cafres eux-mêmes, mais toujours inutilement. En 1815, une émeute dangereuse ayant éclaté parmi les colons ignorants et grossiers de la frontière orientale, on découvrit, quand elle fut étouffée, que les révoltés avaient fait tous leurs efforts pour persua-

der aux chefs de Cafres de les aider à attaquer les troupes anglaises; mais que ce peuple, soupçonnant leur sincérité, avait refusé de se joindre à eux. Alors le gouvernement colonial, voulant prévenir dorénavant des machinations semblables, par le moyen d'un Anglais fixé dans le territoire des Cafres, et en relation immédiate avec leurs chefs principaux, approuva le plan de rétablir la mission, et permit à M. Williams, récemment arrivé en Afrique, d'aller en Cafrerie.

Avant de commencer un nouvel établissement, on jugea convenable de faire une excursion préalable pour examiner le pays, afin de bien s'assurer des sentiments des chefs cafres, et de choisir un emplacement avantageux pour la mission. En conséquence, au mois d'avril 1816, M. Williams, accompagné de M. Read, de John Tzatzoe, jeune chef cafre élevé à Bethelsdorp, et d'une petite troupe de domestiques hottentots, traversa le Groote-Vis-Rivier, qui formait alors la limite de la colonie, et eut une conférence avec S'Lhambi, Makanna, Congo, Habauna, et autres chefs convoqués à cet effet. On alla ensuite chez Gaïka, chef reconnu comme roi par le gouvernement colonial; partout les voyageurs furent reçus avec la plus grande cordialité; chacun des chefs rivaux se disputait à qui leur persuaderait de se fixer sur son domaine. Philip observe que cet empressement et cette émulation doivent probablement être en grande partie attribués à des motifs politiques, plutôt qu'à une juste notion des travaux des missions : néanmoins il était évident qu'une sen-

sation extraordinaire avait été produite chez les Cafres, par les harangues de Makanna, qui exerçait une influence presque illimitée sur les Cafres, et qui, par une fantaisie singulière, prétendait être un disciple et un apôtre du christianisme.

Quoique les discours de ce Makanna fussent, sous beaucoup de rapports, mêlés d'absurdités et d'impostures, on ne pouvait néanmoins s'empêcher d'y reconnaître une morale plus élevée et plus pure que celle qui avait été précédemment inculquée par aucun des instituteurs indigènes. C'est que Makanna avait puisé ce qu'il savait dans ses entretiens avec M. Van der Lingen, et d'autres missionnaires qu'il avait visités dans la colonie; et si à cette époque il y en eût eu un placé près de ce chef, qui eût trouvé par là le moyen de connaître plus intimement les doctrines et l'esprit du christianisme, il est probable qu'il eût été un médiateur de paix et de miséricorde entre ses compatriotes et le gouvernement colonial, au lieu de devenir un faux prophète pour eux, et un fléau terrible pour les colons des frontières. Mais les jalousies qui existaient entre Gaïka et le parti des chefs confédérés associés avec Makanna, empêchèrent de fonder une mission dans le pays occupé par ce dernier : un emplacement sur le Kat-Rivier, près de la demeure ordinaire de Gaïka, et à une soixantaine de milles au-delà du Vis-Rivier, fut désigné comme le plus convenable par M. Williams.

Deux mois après, ce missionnaire y vint de Bethelsdorp avec sa famille. Il lui fallut du courage pour prendre ce parti ; car les colons, et même les

officiers anglais, lui répétaient que les Cafres étaient des hommes si sauvages, si adonnés au vol et au meurtre, qu'un coup de fusil pouvait seul leur faire entendre raison. On ne voulut pas même lui vendre la petite quantité de choses dont il avait besoin, et il fut obligé de laisser son argent entre les mains d'un officier commandant un poste, pour qu'il les lui procurât.

M. Williams arriva le 15 de juin 1816 sur le terrain qu'il devait habiter : il ne paraît pas qu'il y eût un village de Cafres dans le voisinage; mais un grand nombre de réfugiés de cette nation et de Gonaquas vivaient épars le long du fleuve, et la demeure de Gaïka était éloignée d'une quinzaine de milles au plus. Quelques domestiques hottentots, dont la plupart ne tardèrent pas à retourner dans la colonie, étaient les seuls individus que le missionnaire et sa femme eussent pour les aider : quelle position au milieu d'un peuple qu'on lui avait peint des couleurs les plus noires! Une seule fois M. Williams eut à s'en plaindre : divers objets en fer lui furent volés; il s'en plaignit à Gaïka, qui ordonna aussitôt de faire des recherches; les voleurs furent découverts dans un kraal lointain, et condamnés à rendre trois fois la valeur de ce qu'ils avaient pris; mais naturellement M. Williams ne voulut recevoir que ce qui lui appartenait.

Dans une lettre que sa femme écrivit, le 7 août 1817, elle se félicitait de sa position. Cent trente-huit personnes; en y comprenant les femmes et les enfants, demeuraient autour du missionnaire; une

centaine assistaient le dimanche au service divin; les autres jours il y en avait quatre-vingt-dix. Leur attention était surprenante : leurs progrès dans la lecture le prouvaient. Durant le service, on n'en entendait aucun parler; on n'en voyait point sourire ; leur persévérance était remarquable; jamais ils n'avaient l'air fatigués; bien au contraire, ils étaient toujours prêts et bien disposés quand on les appelait. « Les femmes, ajoutait madame Williams, sont généralement adroites : j'ai deux robes faites par des filles cafres. Quelques unes ont appris à coudre très artistement. J'ai aussi un chapeau fait avec des joncs fendus, qui est très joli, surtout si l'on considère que c'est un premier essai. »

Durant son séjour chez les Cafres, qui fut de deux ans et deux mois, M. Williams construisit deux maisons, dont une pour la demeure de sa famille ; il entoura un grand terrain pour un jardin et un champ, planta des racines comestibles, et sema beaucoup de graines; il fit aussi une retenue d'eau pour l'irrigation de son jardin et des champs voisins. Tout cela fut presque entièrement l'ouvrage de ses mains. Pendant qu'il s'efforçait d'éclairer l'intelligence des Cafres, de les instruire des principes du christianisme, de leur enseigner à se bien conduire, de corriger leurs mœurs, et de leur inspirer le goût du travail, il reçut, au mois de mars 1817, une lettre du gouvernement colonial, qui lui mandait d'inviter Gaïka à une conférence avec le gouverneur à la mission. Avant qu'il se présentât une occasion d'exécuter cet ordre, un messager de Gaïka vint lui annoncer

que son maître était très mal, et le priait de venir le voir.

Il partit le 18 avril; il trouva Gaïka souffrant d'une forte inflammation aux yeux; mais l'un d'eux était déjà mieux. « Il parut très flatté de ma visite, dit Williams, et me raconta qu'il avait été empoisonné par un esclave fugitif; une prophétesse le lui avait appris. Lorsque j'essayai de le dissuader de cette opinion : « Je n'en sais rien, me répondit-il, mais elle « le sait bien. » Il me demanda pourquoi je ne lui avais pas envoyé du pain, et me pressa de l'approvisionner de poudre et de balles. Il ajouta qu'il était prêt à se rendre à l'invitation du gouverneur; mais que son peuple marquait toujours de la répugnance pour l'accompagner; de sorte que s'il allait au rendez-vous, il fallait qu'il y vînt seul, et que par conséquent il ne pouvait pas faire de réponse, parce que son peuple était à la chasse.

« Le 21, une autre lettre m'engagea à m'assurer si Gaïka viendrait, et à lui dire que s'il n'était pas à la mission au temps fixé, le gouverneur ne l'attendrait pas, et regarderait son absence comme un manque de respect. Après avoir long-temps réfléchi, Gaïka répondit qu'il ne le rejoindrait pas dans cet endroit, et que le gouverneur devait en indiquer un autre, situé plus avant chez les Cafres, et qu'il ne devait avoir avec lui qu'un faible détachement de soldats.

« Le 29, le major Fraser arriva, suivi d'une trentaine de colons armés : je lui dis que les Cafres avaient des craintes, et qu'il était douteux que Gaïka vînt trouver le gouverneur. Le major me donna sa

parole d'honneur qu'il ne serait fait aucun mal à ce chef. J'envoyai à celui-ci John Tzatzoe et Hendrik Neuka, pour l'informer de ces particularités. Comme ils n'étaient pas revenus le lendemain à midi, le major me pria de l'accompagner chez Gaïka. Les Cafres formaient une assemblée nombreuse. Après avoir conféré pendant près d'une heure avec ses principaux capitaines et ses conseillers, il promit de venir. Le lendemain matin, 1er mai, le gouverneur arriva sur les bords du Kat-Rivier. Il pleuvait; Gaïka envoya demander si l'entrevue était pour ce jour-là. Le 2, il me fit dire qu'il était très effrayé. Cette information et le discours d'un de ses conseillers me prouvèrent que l'on jetterait tout le blâme sur moi, s'il résultait pour eux quelque mal de la visite du gouverneur. Je mesai les messagers au colonel Cuyler et au colonel Bird. Aussitôt le major Fraser fut expédié avec un détachement de colons armés, pour aller avec ces émissaires assurer Gaïka de sa sûreté, et pour le presser de venir. Il y consentit; mais en chemin le cœur lui manqua tellement qu'il s'arrêta plusieurs fois, quoique la marche ne fût que d'une heure. Sur les bords de la rivière, ses alarmes s'accrurent: il me demanda; ma présence sembla le ranimer; il me prit cordialement la main. Les landdrosts Cuyler et Stockenstrom lui donnèrent le bras, ainsi qu'à S'Lhambi, et les amenèrent ainsi au camp, où des détachements de troupes, de colons armés, et d'artilleurs avec des pièces de campagne, étaient rangés sur les trois côtés d'un carré. La tente du gouverneur était placée au centre.

« Dès que Gaïka et sa suite parurent, le gouverneur alla au-devant de lui, l'accueillit amicalement, et le conduisit à sa tente, dont les côtés furent levés, afin que l'entrevue fût aussi publique que ce serait possible. La conférence roulait sur les moyens de prévenir le pillage et les meurtres dont les Cafres se rendaient coupables, et dont les colons souffraient. Gaïka répondit qu'il ne connaissait aucun des siens qui eût commis de tels crimes, et que s'il les découvrait, il les punirait de mort. Alors le gouverneur dit à Gaïka d'user de son influence pour mettre un terme à ces déprédations, et de faire restituer à l'avenir le bétail volé, ou une quantité équivalente. Gaïka consentit à ces propositions. Quant à la condition de réunir les bœufs et les chevaux volés précédemment et les esclaves fugitifs, il répondit qu'il visiterait tout ce qui se trouvait dans sa tribu; mais qu'il y avait d'autres chefs qui se regardaient comme indépendants; que quelques uns étaient présents, et n'avaient qu'à répondre. Le gouverneur ne voulut reconnaître d'autre chef que Gaïka, et déclara que les autres étaient tenus de se conformer aux engagements qu'il contracterait. Le gouverneur proposa aussi d'établir un commerce d'échange entre les deux nations. A cet effet, les Cafres auraient la faculté de venir deux fois par an à Graham's-Town, et d'y passer deux jours, d'y amener ce qu'ils voudraient vendre, et d'acheter ce qu'ils désireraient: aucun ne devait se présenter sans la permission de Gaïka. Si celui-ci avait besoin de quelque chose dans l'intervalle, il pourrait l'envoyer chercher; il serait

responsable de la conduite des gens qui viendraient.

« Gaïka rompit brusquement cette conversation, en s'écriant : « Il est honteux que nous volions en-« core maintenant que nous avons la parole de Dieu « parmi nous; mais les Cafres ne veulent pas l'écou-« ter. » Puis il demanda par qui le missionnaire avait été envoyé. Le gouverneur le lui expliqua, et finit par lui dire que le gouvernement me prenait sous sa protection ; que le devoir de Gaïka était d'en faire autant, d'écouter et de mettre en pratique ce que le missionnaire lui dirait, et que celui-ci devait l'instruire de ce qu'il devait savoir sur ce sujet. »

« Ensuite le gouverneur donna à Gaïka un beau cheval gris et un sac contenant des souliers, des mouchoirs, des châles, des boutons, des couteaux, des verroteries, des miroirs et des boîtes à amadou. Ce chef montra l'empressement d'un enfant : à peine les objets lui étaient remis, que, ne se donnant que le temps de les regarder, il les posait à terre, et tendait de nouveau la main pour d'autres. Quand il eut tout reçu, il se dépêcha de gagner le côté opposé du fleuve, y resta quelque temps, puis retourna au lieu d'où il était venu le matin. Non content de tout ce dont on l'avait gratifié, il m'envoya demander le lendemain matin un couteau, des boîtes à amadou, des miroirs, des mouchoirs, et des vivres. Le colonel Cuyler m'avait donné neuf couteaux et quelques mouchoirs, en me disant de les distribuer à ceux qui avaient fait quelque chose pour moi : sans doute Gaïka avait été instruit de cette particularité. Les chefs qui étaient venus avec lui reçurent

aussi des dons. Le gouverneur aurait voulu les retenir à dîner, et les amuser ensuite en faisant tirer deux pièces d'artillerie de campagne; mais ils s'en allèrent tous avant qu'on eût pu leur offrir ce spectacle. »

Quoique Williams eût rendu dans cette occasion un service signalé au gouvernement, en se rendant responsable auprès des chefs hottentots de leur sûreté, on ne lui tint aucun compte de son dévouement. On voulait en quelque sorte lui imputer d'avoir protégé des Hottentots fugitifs, et d'avoir aidé à recéler des chevaux volés; il eut beaucoup de peine à faire comprendre qu'il était parfaitement innocent de ce dont on l'accusait, et que d'ailleurs il se trouvait dans un pays où il n'exerçait aucune espèce d'autorité, et où il était nécessaire que sa conduite n'excitât pas les soupçons d'une population sauvage, parce qu'autrement la moindre imprudence pourrait compromettre son existence et celle de sa famille.

Malgré son zèle, il succomba sous le poids du travail extraordinaire qu'il avait entrepris; le 23 août, il mourut après quelques jours de maladie, laissant une veuve et deux petits enfants. Elle avait envoyé annoncer ce triste événement à Gaïka; il lui fit répondre qu'il avait donné l'ordre de la protéger, ainsi que tout ce qu'elle possédait, et que si elle avait besoin de quelque chose, elle l'en instruisît. Ce message amical de la part d'un homme aussi avide et aussi égoïste que Gaïka, parut à cette femme désolée un effet de la bonté divine; car, chez les Cafres,

dès qu'un homme a rendu le dernier soupir, le roi dépouille sa veuve de tout ce qu'elle a.

M. Hart, commandant d'un poste sur la frontière, arriva peu de jours après ; les Cafres lui dirent : « Qu'allons-nous faire ? le Seigneur nous a enlevé « notre instituteur, et vous venez pour emmener la « femme qui devait nous instruire ; c'est trop cruel « pour nous. » M. Hart leur représenta qu'une femme seule et deux petits enfants ne pouvaient pas convenablement rester dans ce lieu sans un protecteur, et leur promit de faire connaître leurs vœux au gouvernement, ajoutant que, sans doute, on leur enverrait bientôt un autre instituteur. Il partit le 29 avec la femme et les enfants de Williams : les Cafres auraient bien voulu la retenir : elle-même serait volontiers restée avec eux si c'eût été possible. « Cet attachement réciproque de ces hommes et de leurs instituteurs serait suffisant, observe Philip, pour prouver que les travaux de Williams, parmi eux, n'avaient pas été inutiles. Sa mort causa de vifs regrets ; même le roi et d'autres chefs, qui n'aimaient pas les doctrines qu'il prêchait, s'étaient attachés à lui par l'effet qu'avaient produit sur eux sa discrétion et sa prudence, sa vie laborieuse, sa loyauté et sa bienveillance. Ils respectent encore sa mémoire ; et les Cafres ses disciples se réunirent pour s'instruire mutuellement, et pour prier ensemble jusqu'à l'arrivée d'un autre missionnaire.

Après la mort de M. Williams, le gouvernement colonial défendit aux agents de la société en Afrique de lui donner un successeur : le prétexte allégué fut

qu'il avait l'intention de nommer un missionnaire à ce poste : son choix tomba sur M. Brownlee, précédemment attaché au service de la société, et, depuis peu de temps, à celui du gouvernement. M. Brownlee entra dans la Cafrerie le 6 juin 1820; les anciens disciples de Williams le félicitèrent sur son arrivée parmi eux : il ne tarda pas à reconnaître que les travaux de son prédécesseur n'avaient pas été inutiles ; les idées chrétiennes avaient germé dans le cœur des Cafres. John Tzatzoe fut d'un grand secours à M. Brownlee, qui ne possédait pas encore la langue du pays.

Dans une lettre qu'il écrivit, vers la fin de 1823, à la veuve de Williams, il lui raconte l'histoire de la mission jusqu'à cette époque. Les Cafres attachés à l'établissement y restèrent jusqu'au mois de décembre suivant; la guerre ayant alors éclaté entre Gaïka et S'Lhambi, ils eurent beaucoup à souffrir des reproches et des moqueries de leurs compatriotes, qui leur disaient : Qu'allez-vous devenir, puisque votre instituteur vous a été enlevé? mais d'autres, plus sensés, donnèrent des regrets à la mémoire de Williams.

Gaïka ayant été défait, les habitants de la mission s'enfuirent vers les rives du Kounap, puis, se réunissant aux autres Cafres de Gaïka, ils se retirèrent près des sources du Caha, et le long des montagnes entre ce ruisseau et le Kounap. Des vagabonds, ayant trouvé l'établissement abandonné, prirent les ferrures des portes, et brûlèrent la maison des missionnaires et toutes les huttes voisines. Les fugitifs con-

tinuèrent à rester ensemble : ils faisaient la prière le matin et le soir, et n'oublièrent jamais de sanctifier le dimanche par le chant des hymnes et par la prière ; il en était de même du kraal de Sicana, chef mort peu de temps après Williams, et chrétien fervent.

Dans un premier voyage que M. Brownlee fit en Cafrerie, avec un détachement militaire, il apprit que plusieurs habitants de l'établissement du Kat-Rivier avaient été attirés au service des colons, qui leur répétaient que certainement un autre missionnaire ne viendrait pas se fixer dans ce canton. D'autres, effrayés par les rapports de certains colons, s'étaient enfuis en Cafrerie ; il y en eut que l'on conduisit dans la colonie ; les femmes et leurs enfants furent placés chez les fermiers, et les hommes envoyés à Roben-Eyland, dans la baie du Cap ; quelques uns furent élargis sur la demande du major Fraser. Brownlee ne put apprendre jusqu'à quel point l'instruction chrétienne qu'ils avaient reçue leur avait été utile.

Mais parmi ceux qu'il trouva dans la Cafrerie, il éprouva une vive satisfaction en voyant leur ardent désir d'avoir un instituteur, et leur persévérance à se conformer aux préceptes du christianisme. Quand il se fut établi définitivement sur les rives du Tchoumi, il ne tarda pas à être rejoint par ceux qui demeuraient autrefois sur les bords du Kat-Rivier ; tous montraient beaucoup de zèle. Cependant plusieurs enfants, faute de livres, avaient presque oublié leurs lettres ; mais d'autres avaient continué à s'exercer à l'aide du seul livre élémentaire

qu'ils possédaient, et savaient par cœur plusieurs extraits de l'Écriture Sainte. Les enfants et les adultes firent des progrès sensibles dans le courant de la première année; ils furent en état de répéter en hollandais et en cafre ce qu'ils avaient appris. Au bout d'un an, les Cafres du kraal de Sicana vinrent grossir le nombre des fidèles. Le gouvernement envoya, en novembre 1821, MM. Thompson et Beunie, missionnaires de Glascow, dont la coopération fut très utile à M. Brownlee. Ce dernier espérait que si ces deux aides entreprenaient une mission, dans une autre partie de la Cafrerie, ils pourraient en peu de temps réunir une communauté.

En 1822, M. Brownlee, accompagné de M. Beunie, fit un voyage le long du territoire d'Amakosa, en suivant le rivage de la mer jusqu'à la résidence du chef Hinza, au-delà de la rivière Key, et revint en longeant les bords de la chaîne de montagnes qui séparent la tribu des Amakosas de celle des Amatymbes ou Tamboukies. Partout il trouva les habitants désireux d'avoir des missionnaires. Les gens du kraal de Hinza ne les connaissant pas, ignorant l'objet de leur voyage, et craignant qu'ils ne fussent suivis d'une troupe de soldats, se préparaient à leur résister; mais lorsque les étrangers se furent annoncés pour missionnaires, quoiqu'aucun et à peine même un homme blanc eût jamais été vu dans cette partie du pays, les Cafres quittèrent leurs armes, et reçurent amicalement ces nouveau-venus. Le lendemain, il y eut une conférence avec le chef et une douzaine de ses principaux capitaines; les ve-

rités les plus importantes du christianisme furent expliquées à ces Cafres, qui les écoutèrent avec beaucoup d'attention. Hinza aurait bien voulu retenir les missionnaires; ils lui promirent de revenir bientôt, et de l'avertir à l'avance de leur visite, afin qu'il pût, comme il le désirait, assembler les hommes les plus sages du pays.

En 1824, deux des missionnaires de Glasgow, MM. Rosset et Blennie, fondèrent une nouvelle mission chez les Cafres, à une dizaine de milles de celle des rives du Tchoumi; vers la même époque, les missionnaires Wesleyens formèrent un établissement sur les rives du Kalumna, près de la mer, et ensuite un autre dans le territoire de S'Lambi. Avec l'aide de la divine Providence, il doit résulter des effets importans de ces institutions sur la génération qui s'élève.

En 1825, M. Brownlee, reconnaissant que ses services n'étaient plus essentiels aux progrès de l'institution du Tchoumi, à laquelle M. Thompson son associé suffisait, et de plus, convaincu par l'expérience que sa position, comme agent du gouvernement colonial, était extrêmement préjudiciable à son influence spirituelle parmi les indigènes, résigna sa place et le salaire qu'elle lui valait, et offrit de nouveau ses services comme missionnaire à la société de Londres. Philip accepta cette proposition dictée par des motifs si purs; et après avoir obtenu la permission du gouvernement, M. Brownlee, accompagné de Tzatzou, se transporta sur les bords du Buffalo-Rivier, où il entreprit un nouvel établissement

sous la protection du jeune Cafre son coadjuteur.

Suivant les derniers rapports, la cause du christianisme et de la civilisation paraît gagner graduellement du terrain en Cafrerie. Des écoles pour la jeunesse ont été créées dans les divers lieux dont il vient d'être question; et, tout bien considéré, elles ont eu plus de succès qu'on n'avait pu l'espérer. Des livres élémentaires et des alphabets imprimés par les missionnaires en dialecte amakosa, ont été introduits dans toutes ces écoles, et, dans quelques années, on peut espérer de voir parmi les Cafres le spectacle touchant dont on est témoin à Bethelsdorp et à Théopolis, celui d'enfants qui enseignent à leurs parents à lire l'Évangile dans leur langue maternelle (1).

Le pays des grands Namaquas a été décrit par Campbell (2). Philip lui donne une étendue de trois degrés de latitude depuis la rive droite de l'Oranje-Rivier jusqu'à la baie d'Angra Pequena; il le dépeint comme un des plus stériles, des plus tristes, et le plus chaud de l'Afrique méridionale. Les missions commencèrent chez les grands Namaquas en 1806; une des premières fut établie au Khamiesberg, qui était alors sur la frontière nord-ouest de la colonie. Les missionnaires furent accueillis avec plaisir par le peuple, et, dans l'intervalle de quelques mois, plusieurs Namaquas embrassèrent le christianisme. Les Wesleyens ont actuellement une mission florissante dans ce lieu. La société avait des

(1) Philip's *Researches*, t. II, p. 197.
(2) Tome XVII, p. 458.

postes à Pella, à Steinkopf, à Warmbath, au kraal d'Africanir et à Bethany; mais elle n'a plus qu'un missionnaire et un catéchiste attachés à deux de ces établissements.

Aucun pays n'a plus besoin de missionnaires que celui des Namaquas; et il n'y en a pas en Afrique où l'influence bienfaisante du christianisme se soit manifestée d'une manière plus frappante. La malpropreté est une compagne inséparable de l'indolence, défaut général des peuples sauvages. Un missionnaire, pour le faire disparaître chez les Namaquas, commença par distribuer des récompenses aux enfants qui venaient à l'école le plus proprement vêtus; mais ce moyen n'obtenant pas un grand succès; il punit les plus récalcitrants, et ordonna que celui qui viendrait avec un manteau sale, et sans s'être baigné dans la rivière, y serait trempé et débarbouillé par ses camarades les plus robustes : ce moyen réussit. Depuis cette époque, les Namaquas eurent l'air un peu plus propres. Six femmes nettoient le temple tous les samedis.

M. Kitchingman passa plusieurs années à Steinkopf. Philip, qui arrivait d'Angleterre, le trouva au Cap, où plusieurs Namaquas, placés sous sa direction, l'avaient suivi, afin d'y vendre des plumes d'autruche et des peaux. Philip et tous les Européens qui les virent furent surpris de leur conversation et de leur conduite; rien chez eux n'annonçait des sauvages : ils ne dépensèrent pas un liard pour acheter des liqueurs fortes ou des choses inutiles; leurs discours étaient aussi sensés que ceux des paysans anglais.

M. Kitchingman fut nommé à Bethelsdorp ; lorsqu'ils surent qu'il ne retournerait pas avec eux, ils exprimèrent leurs regrets de la manière la plus touchante. « Je ne puis, ajoute Philip, songer à cette scène attendrissante, et réfléchir à l'état actuel où sont ces peuples, sans éprouver les sensations les plus pénibles. Il est douloureux de voir des hommes qui avaient été convertis à la doctrine divine errer sans guide spirituel, et plusieurs de ceux qui avaient été au moins en partie civilisés par les travaux des missionnaires, retourner à la barbarie faute de moyens d'instruction. »

Dans un temps, on pensa que le meilleur plan était de fonder dans l'Afrique méridionale des postes de missionnaires aussi éloignés les uns des autres qu'il serait possible, parce qu'on présumait que la lumière qui jaillirait de chacun se répandrait à l'entour, et éclairerait tous les cantons intermédiaires. Mais l'expérience a prouvé que l'on doit attendre des résultats plus réels d'un petit nombre de missions considérables, que d'une multitude de missionnaires opérant séparément sur une surface immense. Malgré le temps qui s'est passé depuis qu'on essaie de convertir les tribus sauvages à la religion chrétienne, on n'a pas réussi encore à en élever une seule à un état tel qu'elle pût être abandonnée en sûreté à ses propres ressources.

Bethany est à six journées de route en chariot, ou à deux à trois journées de marche à dos de bœuf, de la baie d'Angra Pequena. M. Schmelen, qui dirigea cette mission, étant allé dernièrement à cette

baie, y trouva une tribu de Boschimans établie. Des relations ont été établies entre les navigateurs qui vont à la pêche de la baleine dans les mers australes, et les indigènes habitant près de cette baie que ces marins fréquentent. Les Namaquas de M. Schmelen sont si désireux de commercer avec les navires qui abordent cette côte, qu'ils ont travaillé avec beaucoup d'ardeur à faire une route de Bethany à la mer. Avant l'établissement des missionnaires dans ces cantons, nulle partie de la côte d'Afrique n'était plus redoutée des navigateurs que celle qui s'étend de l'embouchure de la rivière Orange à la baie d'Angra Pequena. Les habitants passaient pour cannibales; les matelots osaient rarement débarquer chez eux : et, d'après les récits recueillis par les missionnaires, il paraît que, peu de mois avant leur arrivée, l'équipage d'un navire échoué fut victime de la férocité des habitants. Quand on réfléchit au caractère de ce peuple, et à la longueur du temps nécessaire pour effectuer quelque chose dans la civilisation d'une tribu quelconque, les faits les plus incontestables peuvent être invoqués en faveur de nos missions, et servir à réfuter les vagues déclamations dont elles sont l'objet. Depuis trois à quatre ans, quelques navires baleiniers se sont hasardés à avoir des communications avec les habitants de la côte; et les marins, qui connaissaient le caractère de ces gens, parlent avec surprise du changement qu'ils y ont remarqué (1).

(1) Philip's *Researches*, t. II, p. 213.

§ III.

État actuel et résultat des missions.

Après avoir raconté tout ce qui concerne l'établissement des missions de l'Afrique méridionale; et les vicissitudes qu'elles ont éprouvées, Philip s'attache à démontrer qu'elles ont contribué à établir et à entretenir la paix entre les tribus indigènes, et la sûreté des frontières de la colonie. On en a eu la preuve par l'exemple d'Africanir. Ce chef était d'extraction hottentote, et né sur le territoire hollandais. Il avait vécu avec son père et ses frères sur la ferme de Pinar, colon habitant sur les rives de l'Olifhants-Rivier, et avait été, avec sa famille, employé pendant plusieurs années dans des expéditions contre les Boschiesans et les Namaquas. Irrité contre ce fermier, qui était le plus dépravé et le plus cruel des gens de son espèce, il le tua d'un coup de fusil, pour échapper au coup mortel que celui-ci lui destinait, et s'enfuit, avec les membres de sa famille et d'autres Hottentots, dans le pays des grands Namaquas : cet événement se passa vers le temps de la prise de la colonie par les Anglais. On a vu, dans la relation du premier voyage de Campbell, quelle terreur le nom seul de cet Africanir répandait dans la colonie que souvent il ravageait. Néanmoins, pendant qu'on le supposait occupé à méditer la destruction de tous les postes de missionnaires voisins du Groote-Rivier, un message que Campbell lui

expédia, empêcha cet homme d'exécuter ses projets désastreux, et produisit une révolution entière dans ses sentiments et sos idées. Les principes de religion, présentés alors à l'esprit d'Africanir, se développèrent plus tard par les soins de M. Moffat; le fléau des missions devint leur plus ardent défenseur, et un chrétien accompli.

Philip, qui le vit en 1819 au Cap, le dépeint comme un homme dont les yeux et la physionomie exprimaient la douceur, la fermeté et l'intrépidité; ses manières aisées et son maintien prévenaient en sa faveur; sa conversation annonçait du bon sens et de la modestie. Aussitôt après sa conversion au christianisme, il envoya des messages aux chefs des tribus avec lesquels il avait été en guerre; il leur faisait connaître son changement de conduite, regrettait d'avoir fait verser le sang, leur recommandait la doctrine enseignée par les missionnaires, et en même temps les invitait à coopérer avec lui à mettre un terme aux hostilités, et à établir une paix générale. Il ne négligea rien pour la maintenir, rendit de grands services aux missionnaires, ainsi que Campbell nous l'apprend dans son second voyage, et, jusqu'au moment de sa mort, se comporta d'une manière qui lui faisait honneur, et comme homme, et comme chrétien (1).

Le colonel Collins, chargé par le gouvernement de visiter l'intérieur de la colonie, devait, d'après ses instructions, s'attacher à recueillir des renseir-

(1) Philip's Researches, t. II, p. 116.

gnements sur les Boschimans ; après avoir rendu justice à leurs bonnes qualités, il proposa, en 1809, d'établir des missions sur plusieurs points des frontières, afin de parvenir à l'amélioration de cette race d'hommes. Il regrette que le poste fondé par M. Kicherer, sur les limites du Roggeveld, dont on avait ressenti les bons effets, ait été abandonné, faute de fonds suffisants pour subvenir à la dépense; il indique les divers lieux où les établissements de ce genre seraient le plus nécessaires. On avait, dans un temps, distribué des moutons parmi les Boschimans, ce qui contribuait à les faire tenir tranquilles; mais la dépense qui en résultait tombait entièrement sur les habitants des frontières; et la manière dont cette opération s'effectuait devait faire penser à ces sauvages qu'elle dérivait d'un sentiment de peur, et non de bienfaisance. Le colonel recommande fortement de prendre immédiatement des mesures pour subvenir à leurs besoins, parce que si l'on n'emploie pas ce moyen, ou si l'on n'établit pas promptement des missions, les Boschimans qui ont des kraals près ou en dedans des frontières de la colonie, et qui ne travaillent pas pour les fermiers, pourront fatiguer ceux-ci par leurs demandes, et, lorsqu'elles ne seront pas satisfaites, leur faire éprouver leur ressentiment. Le moindre inconvénient qui en puisse résulter est qu'ils retournent à leurs montagnes, et recommencent leurs incursions ; ce qui était déjà arrivé.

Ce n'est pas le zèle pour le salut des Boschimans qui engage le colonel Collins à proposer l'établisse-

ment des missions, puisqu'en même temps il demande qu'on supprime Bethelsdorp ; il n'a en vue que l'avantage des fermiers. Toutefois le plan de Collins fut exécuté ; en 1814, une mission fut fondée à Toverberg, et, plus tard, une autre à Hephzibah. Au bout d'un mois huit cent quatre-vingt-sept Boschimans, sans compter les enfants, étaient réunis autour du missionnaire Smith et de Goodman son adjoint ; ce dernier était un indigène. Le nombre des habitants de la mission ne cessa pas d'augmenter aux deux établissements ; les progrès des Boschimans étaient rapides ; surtout si l'on considère qu'ils n'avaient pas l'habitude du travail, et étaient étrangers à toute idée d'agriculture. Ils cultivaient à la bêche près de deux acres ; s'ils avaient eu une plus grande quantité d'outils, ils auraient certainement fait davantage ; ensuite ils se firent des jardins : jamais ils ne s'éloignaient de l'institution, excepté pour chasser ou pour chercher des racines ; et ils revenaient généralement pour assister, le soir, au service divin. Ils disaient qu'ils voulaient cesser d'être Boschimans, et vivre comme les autres tribus ; quelques uns se réunirent pour bâtir une longue maison ; et y demeurèrent. Leur nombre monta bientôt à dix-sept cents (1).

Pendant toute la durée de l'institution, les Boschimans ne commirent des déprédations ni dans la colonie, ni ailleurs. Cependant, en 1816, le gouvernement colonial ordonna la suppression des mis-

(1) Philip's *Researches*, t. II, p. 114 à 122.

sions de Toverberg et de Hephzibah : celle-ci était dirigée par M. Corner ; les missionnaires reçurent l'ordre de rentrer dans la colonie. On leur demanda pourquoi ils n'instruisaient pas les Hottentots qui y vivaient ; ils répondirent qu'il y avait des missionnaires chargés de ce soin. Le gouverneur les invita à se rendre d'une ferme à une autre, à passer une dizaine de jours dans chacune, et à s'y occuper des esclaves, ajoutant qu'alors le gouvernement se montrerait favorable aux missionnaires ; on leur désigna même les lieux où ils devraient travailler, et on leur défendit de fonder des institutions semblables à celles qui existaient.

Un habitant de la colonie, qui avait été témoin du commencement et des progrès des missions de Toverberg et de Hephzibah, écrivait en 1820 qu'à l'époque où elles furent supprimées, beaucoup de Boschimans apprenaient à lire ; que quelques uns avaient réellement de la piété, et que tous maniaient assez bien la bêche, la faux et les autres instruments de culture. Quoiqu'ils fussent privés de leurs instituteurs, ils conservaient les formes de la religion, et se réunissaient pour s'édifier mutuellement. Cette personne ajoute qu'il est affligeant de voir les terres cultivées précédemment par les Boschimans, possédées maintenant par les colons. L'ancien système d'invasion a recommencé ; il en doit résulter les mêmes inconvénients qu'autrefois. La crainte des colons, de voir leurs injustices dénoncées au gouvernement, a sans doute fomenté leur opposition à l'établissement des missions dans le pays des Boschimans.

Néanmoins plusieurs colons du district de Graaff-Reynett ont au contraire manifesté leur déplaisir de ce qu'on avait supprimé ces établissements, dont ils sentaient tout l'avantage, et désirent qu'on les organise de nouveau. On a observé que les fermiers voisins des limites de la colonie, partageaient ces sentiments, et que les ennemis des missions étaient ceux qui vivaient loin de la frontière.

Philip visita Toverberg en 1825. « Lorsque cette institution fut supprimée, dit-il, elle se trouvait au-delà des limites de la colonie; maintenant le pays est peuplé de fermiers jusqu'au Groote-Rivier, qui en est éloigné de plusieurs journées de route. Nous n'avons pas besoin de chercher ailleurs les causes qui ont fait détruire la mission : il fallait que le pays fût donné aux colons; et que les Boschimans en fussent chassés; ce qui n'aurait pu s'effectuer si les missionnaires s'y fussent trouvés. Nous avons rencontré plusieurs Boschimans qui étaient avec Smith; ils parlent de lui avec émotion, et se plaignent amèrement d'avoir été privés de ses soins. Leurs visages, flétris et attristés, exprimèrent une satisfaction momentanée, quand nous leur dîmes que probablement la mission serait rétablie dans ce lieu. »

Les infortunés Namaquas, Corannas et Boschimans parlent encore, avec une horreur qui fait frémir, des massacres qui avaient eu lieu fréquemment avant l'arrivée des missionnaires. La présence de ceux-ci put seule mettre un terme aux expéditions sanguinaires. Il devint donc nécessaire, pour ceux qui voulaient les recommencer, d'exposer que, malgré l'éta-

blissement des missions, les déprédations des Cafres et des Boschimans continuaient. Des colons assurèrent qu'elles avaient causé à la colonie une perte de 50,000 rixdallers; qu'ils n'avaient pas des moyens suffisants pour poursuivre les voleurs, et que par conséquent ils seraient obligés de se retirer dans l'intérieur avec tout ce qu'ils possédaient. Les commissaires qui, en 1816, visitaient la colonie, crurent trop facilement à la vérité de cet exposé, et en firent leur rapport au gouvernement colonial. Aussitôt le gouverneur écrivit au landdrost de Graaff-Reynett, pour lui exprimer sa surprise de ce qu'un renseignement aussi important lui était parvenu par une voie extraordinaire, et lui intimait en même temps l'ordre de faire marcher tous les militaires cantonnés sur la frontière, et de punir les agresseurs. Des injonctions semblables furent envoyées au commandant des troupes.

Si l'expédition eût eu lieu à cette époque, tous les malheureux Boschimans, depuis les anciennes limites de la colonie jusqu'au Groote-Oranje-Rivier, auraient été tués ou faits prisonniers; mais le landdrost Stockenstrom, après avoir examiné attentivement tous les faits allégués, reconnut qu'ils ne pouvaient être prouvés; et en conséquence, par une dépêche du 10 janvier, adressée au commandant des troupes, il nia la nécessité de la mesure, et déclara qu'il n'y coopérerait pas. Elle ne fut que différée : diverses expéditions partirent de Beaufort; en 1821 et 1822 elles continuaient encore. Un habitant de cette partie de la colonie écrivait à Philip : « Tandis que l'An-

gleterre se vante de son humanité, et représente les Hollandais comme des brutes et des monstres, une revue exacte de tout ce qui s'est passé dans ces cantons depuis deux à trois ans mettrait au grand jour un système qui l'emporte peut-être en cruauté sur tous, les faits que vous avez réunis, relativement aux atrocités commises sous le gouvernement hollandais. »

Lorsque les Boschimans échappaient aux expéditions dirigées contre eux, ils étaient traités comme étant hors la loi, et expulsés de leurs terres paternelles, ou saisis par les fermiers. Toute la partie fertile de leur pays a été mesurée par le gouvernement; et concédée à de nouveaux propriétaires. Ce fait suffit pour expliquer le véritable motif de la suppression des missions (1).

Ce ne furent pas seulement les missions établies sur les confins de la colonie qui éprouvèrent des vexations de la part des autorités déçues par les faux rapports d'hommes malveillants, celles de l'intérieur furent également sujettes à leurs persécutions constantes. Jusqu'en 1820, les Hottentots de Théopolis jouirent tranquillement des terres qu'ils avaient cultivées. A cette époque on leur en prit une partie pour en gratifier les colons; les réclamations qu'ils adressèrent au gouvernement furent inutiles. Tout le terrain qui n'était pas compris dans un tableau qui en marquait les limites, leur fut enlevé : leurs meilleures terres s'y trouvaient, ainsi que deux fontaines.

(1) Philip's *Researches*, t. II, p. 37 à 46.

Les Hottentots furent privés de leur communication directe avec la mer. Néanmoins cette mission était florissante : les dégâts résultant d'une inondation, en 1823, avaient été réparés. En 1825, le village fut transporté dans une position plus avantageuse; les maisons étaient beaucoup plus commodes que les anciennes. Malgré les progrès des Hottentots dans la civilisation, le gouvernement ordonna que les terres promises aux colons ne pourraient jamais être vendues ou cédées aux indigènes, ou à l'institution des missions; celles-ci ne pouvaient en acquérir sans le consentement du gouvernement.

La mission de Caledon vit également une partie de ses possessions occupée par des colons, qui les avaient demandées sous le prétexte qu'il ne s'y trouvait ni Hottentots, ni bétail. Cependant Philip raconte qu'ayant visité cette institution en 1825, il y trouva une population éparse, que l'on pouvait estimer à cinq cent vingt-quatre individus. La plupart de ces gens avaient été éloignés de la mission par l'oppression des colons, et étaient disposés à y retourner, aussitôt que la question de la propriété aurait été décidée en leur faveur. Ailleurs les Hottentots sont sans cesse dérangés dans leurs occupations par des réquisitions pour aller travailler à une certaine distance. Les enfants sont enlevés pour servir comme esclaves. Philip dit dans une note que, depuis qu'il a écrit le chapitre où il rapporte ces griefs, le gouvernement du roi avait résolu la question en faveur des Hottentots. Il espère que cet acte de justice en faveur d'un peuple long-temps opprimé, sera regardé comme

un gage des intentions bienveillantes du gouvernement pour eux. « Quiconque, dit-il, a lu ce que j'ai écrit, doit voir clairement que les efforts des missionnaires ne peuvent se soutenir long-temps, à moins que les Africains et les institutions des missions ne soient protégés par des actes du parlement (1). »

Les établissements des missionnaires sont les moyens les plus efficaces que le gouvernement puisse employer pour accroître la force intérieure de la colonie, et les postes les meilleurs et les moins dispendieux dont un gouvernement sage puisse se servir pour défendre ses frontières contre les incursions de tribus sauvages. On en a eu la preuve le long du Groote-Oranje-Rivier depuis la conversion d'Africanir, et du côté du pays des Cafres depuis que des missions ont été fondées dans cette contrée et sur ses limites; les relations des voyageurs s'accordent à convenir de ce fait. Philip pense que si les Hottentots qui vivent sous la direction des missionnaires, en 1819, avaient été errants sur les frontières de la colonie, et s'étaient joints aux Cafres au lieu de les repousser bravement, la colonie aurait été perdue, ou que, du moins, on n'aurait pas pu parvenir à rejeter ces ennemis chez eux : on ne saurait songer sans frissonner aux maux qui auraient accablé les colons.

Parmi les objections qu'on a élevées contre les postes des missions au-delà des frontières, on a dit

(1) Philip's *Researches*, t. 1, p. 295.

qu'ils fournissent un refuge aux esclaves fugitifs, aux Hottentots et aux déserteurs. Philip déclare qu'aucun fait authentique ne démontre la vérité de cette assertion; les fugitifs ont, au contraire, causé beaucoup d'embarras aux missionnaires, et ceux-ci ont toujours été très satisfaits de s'en débarrasser, tandis que les colons les ont volontiers repris à leur service. Il est très certain qu'avant qu'il y eût des postes de missions au-delà des frontières, les Hottentots et les esclaves quittaient la colonie en bien plus grand nombre que cela n'est arrivé depuis; et il ne l'est pas moins que si ces postes étaient supprimés, le mal, au lieu de diminuer, s'accroîtrait beaucoup.

Enfin, on a dit que la colonie a des dangers d'un autre genre à redouter de la part des établissements fondés au-delà des frontières; on a gravement assuré que lorsque les missionnaires auront acquis un plus grand ascendant sur les tribus sauvages, ils se métamorphoseront en chefs militaires, défieront le gouvernement, et feront la guerre à la colonie. « Mais, s'écrie Philip, cette accusation mérite-t-elle une réponse sérieuse? Les guerres et les combats, les brigandages et les meurtres ne sont pas les fruits de l'Évangile de paix; il est naturel de supposer que jamais nos missionnaires ne songeront à adopter des mesures qui imprimeraient une tache éternelle à leur caractère, les sépareraient de leurs amis et de leurs ressources, et les exposeraient à toutes les conséquences qui résultent de la rébellion et de l'effusion du sang. » Nous pouvons démontrer, par des faits

incontestables, que les missionnaires ont concilié au gouvernement l'affection des tribus voisines de la colonie.

On a recommandé au gouvernement de supprimer les missions fondées chez ces tribus, parce qu'on supposait que si les missionnaires étaient rappelés, ces gens les suivraient; mais cette mesure, dont on pourrait d'ailleurs contester la politique ou la justice, ne se réalisera pas tant que le gouvernement colonial n'adoptera pas un système plus humain envers les indigènes. Une des plus grandes difficultés que les missionnaires aient à surmonter quand ils veulent convertir les sauvages, vient du soupçon inspiré à ceux-ci, par des hommes malveillants, que le but de ces instituteurs est de les rendre sujets de la colonie : toute tentative qui semblerait y tendre détruirait leur confiance dans les missionnaires et dans le gouvernement colonial. Après le départ des missionnaires, les indigènes resteraient où ils sont, et retourneraient à la vie sauvage.

Les indigènes n'ont pas de répugnance à vivre sous le gouvernement anglais, pourvu qu'ils soient traités comme des hommes libres; mais ils ne veulent pas consentir à demeurer dans le voisinage des colons, parce qu'ils savent qu'ils seraient sans cesse exposés à des vexations de tous les genres : ils veulent bien servir le gouvernement anglais, mais ils ont l'esclavage en horreur. Philip raconte qu'un jeune Boutchouana qu'il avait pris à son service au Cap, l'accompagna dans son dernier voyage. Arrivé chez ses compatriotes, ils l'entourèrent, lui demandèrent

s'il était libre, comment il avait obtenu son fusil, ses habits et ses verroteries, et s'il comptait s'en retourner avec son maître. Dès qu'il leur eut dit qu'il était libre, qu'il avait reçu en récompense de ses services volontaires les choses qu'il possédait, et qu'il ne voudrait pas rester dans son pays, quand même on le ferait chef, une douzaine de Boutchouanas s'empressèrent autour du missionnaire, en le priant de les emmener et de les prendre à son service (1).

Tant que l'on suivra le présent système d'oppression envers les indigènes, le manque d'ouvriers ne pourra qu'augmenter, ou bien il faudra recourir à des mesures injustes pour s'en procurer; mais s'ils sont déclarés libres comme les autres colons, et si leur personne, leurs droits et leurs biens sont efficacement protégés par les lois, les colons ne tarderont pas à reconnaître que l'Afrique méridionale peut fournir autant d'ouvriers qu'il leur en faut pour tous leurs travaux. Les hommes, dont la tyrannie diminue comparativement la valeur, en acquerront bientôt une plus considérable, et deviendront plus nombreux; et plusieurs de ceux qui prennent du goût pour la vie civilisée, par leurs relations avec les postes des missionnaires, préféreront le travail, dans l'état de liberté, à la position précaire dans laquelle ils se trouvent maintenant.

« Les faits que j'ai rapportés, dit Philip en récapitulant son ouvrage, montrent les avantages reli-

(1) Philip's *Researches*, t. II, p. 325.

gieux, moraux et politiques que les missions ont procurés à l'Afrique méridionale, les difficultés qu'elles ont eu à combattre, les dispositions favorables des indigènes pour recevoir les missionnaires, et les moyens que le gouvernement doit employer pour secourir les premiers et pour les sauver de la destruction. Les griefs de ceux qui vivent sous le gouvernement britannique et de ceux qui demeurent au-delà des limites de la colonie ont été exposés; et on ne doit pas oublier que nous sommes toujours partis de ce principe, que rendre justice aux uns est la meilleure sûreté dont on puisse faire usage pour conserver l'autre.

« Nous recommandons de nouveau que les indigènes soient placés, à l'avenir, sous les mêmes lois que les colons; les premiers auront encore beaucoup à souffrir, et les derniers, surtout dans les cantons éloignés, n'auront encore que trop d'occasions d'abuser impunément de leur pouvoir, si les lois et même les magistrats sont en leur faveur; mais quand la protection de lois égales sera étendue à tous les hommes de couleur, le gouvernement britannique aura fait une partie de son devoir, et les amis des indigènes recevront quelque encouragement dans leurs tentatives bienveillantes pour les préserver de l'oppression et pour améliorer leur condition. »

Ces sentiments, qui ont fait prendre la plume à Philip pour écrire son livre, donnent l'idée la plus avantageuse du caractère de ce missionnaire; il cite souvent, à l'appui de ses assertions, le témoignage des voyageurs, et de nombreuses pièces justificatives.

Son ouvrage est d'une prolixité fatigante : il n'y règne aucun ordre, il est rempli de digressions inutiles; mais, au moins, on n'y trouve pas de ces déclamations qui, à force d'être véhémentes, refroidissent l'intérêt que le lecteur prend à une infortune réelle. Quoique le livre de Philip ne soit pas bien fait, on ne le lit pas sans sympathiser aux maux des infortunés dont il prend la défense, et sans souhaiter vivement qu'après de longues souffrances ils obtiennent les bienfaits que leur défenseur réclame pour eux.

§ IV.

Observations de Philip sur les Boschimans, les Namaquas, les Griquas, les Wankits, et autres peuplades de l'Afrique méridionale.

« Priver un peuple pastoral de ses troupeaux et de ses pâturages, dit Philip, c'est le réduire à l'alternative de mourir de faim ou de se livrer au brigandage pour soutenir son existence. C'est ce qui est arrivé à beaucoup de tribus hottentotes dans le cours du dix-septième siècle. » On a vu plus haut (1) que, pour échapper aux persécutions des colons, elles se réfugièrent dans les lieux les plus inaccessibles des montagnes. Telle est, suivant Philip, l'origine des Boschimans. Il en appelle, pour appuyer cette opinion, à la relation de Kupt (2). Les Horijous, tribu de Hottentots, sont nommés Boschi-

(1) Tome XIX, *passim*.
(2) Tome XV, p. 224.

mans dans le rapport relatif à l'expédition des colons, qui, en 1702, pénétrèrent dans la Cafrerie avec quatre chariots (1). Les Hottentots avaient été étrangement calomniés par des gens avides, qui s'emparaient de leurs terres et de leurs bestiaux; les Boschimans le furent bien davantage. On les représenta comme des caricatures de l'homme, comme une espèce de demi-singes, et comme remplis d'une malice invétérée contre le reste du genre humain. Colquhoun, dans son ouvrage *sur les Ressources de l'empire britannique*, nous apprend, avec une simplicité incomparable, que toutes les tentatives pour apprivoiser les Boschimans ont été jusqu'à présent inutiles, et que ces êtres ne peuvent être civilisés.

Quand on a examiné avec soin plusieurs Boschimans, on reconnaît évidemment que la plupart des voyageurs qui ont voyagé chez cette tribu ont non seulement remarqué, mais aussi augmenté leurs défauts physiques, et tellement ravalé leurs traits les moins désagréables, qu'ils ont rendu dégoûtant un peuple qui, s'il ne peut se vanter d'avoir des formes qui excitent l'admiration, ne montre cependant qu'un petit nombre des difformités qui lui ont été attribuées. Il y en a beaucoup, notamment les enfants, qui ont des physionomies intéressantes, et qui, sous des circonstances plus favorables, perdraient les traits déplaisants de leur figure; traits qui, on le sait, sont plus ou moins, dans tous les pays, les compagnons de la misère et de la souffrance. Les

(1) Tome xv, p. 217.

individus les plus laids parmi les Boschimans se trouvent parmi les colons de la frontière, ou dans le voisinage immédiat de la colonie. Plusieurs des hordes les plus éloignées, qui vivent comparativement dans un état d'indépendance, ont une plus grande taille; et leur visage est d'une vivacité et d'une gaieté qui offrent un contraste frappant avec celui des autres. Quelques uns ont cinq pieds neuf pouces à cinq pieds dix pouces et demi de haut.

Sans doute les Boschimans sont dans un état d'ignorance et de dégradation extrême; mais leur saleté et leur abjection, qui ont été alléguées comme des preuves de leur incapacité à parvenir à la civilisation, démontrent l'oppression sous laquelle ils gémissent plutôt que l'absence de capacité intellectuelle. Le Boschiman, dans ses déserts, est livré à des alarmes continuelles pour la sûreté du peu qu'il possède, pour celle de sa personne et pour celle de sa famille. La plupart des relations qui ont été publiées en Angleterre sur le caractère sauvage, féroce et intraitable des Boschimans, ne peuvent être lues en Afrique sans exciter le sourire. La civilisation de ce peuple dégradé est possible, et même assez facile. Le témoignage de divers voyageurs fait voir qu'il n'est pas dépourvu d'intelligence, qu'il est susceptible de bienveillance, reconnaissant du bien, fidèle dépositaire de ce qu'on lui confie, disposé à recevoir l'instruction, et que, par l'emploi de moyens convenables, on l'amènerait à échanger sa manière barbare de vivre contre une autre plus douce et plus tranquille.

Le colonel Collins, que l'on ne peut accuser d'être favorablement prévenu en faveur des indigènes, dit que les Boschimans ont été libéralement doués de talents par la nature (1); et cet officier avait eu de nombreuses occasions d'étudier leur caractère. Voici les mesures qu'il recommanda, en 1809, au gouvernement colonial concernant cette tribu : « Quant à nos voisins du nord, dit-il, j'éprouve un plaisir sincère en voyant que je puis inviter à suivre envers eux un système de politique plus libéral que celui que j'ai regardé comme nécessaire, du moins pour un temps considérable, envers ceux de l'est. Bien différents des Cafres et des Tamboukies, les Boschimans sont généralement épars sur un pays immense; ils vivent en petites troupes, qui n'ont aucune liaison les unes avec les autres. Ils peuvent, par conséquent, être introduits avec plus de sûreté dans la colonie, réunis et instruits dans des missions, et dispersés parmi les habitants. J'ai déjà énoncé mon opinion sur l'établissement des missions; je suis très persuadé de leur utilité, pourvu qu'elles soient soumises à certaines règles.

« Les Boschimans sont extrêmement misérables; le plus souvent, ils ne volent que pour satisfaire à leurs besoins; on peut espérer, avec raison, qu'avec le temps ils deviendront utiles à eux-mêmes et à la colonie. Ainsi l'humanité et la politique se réunissent pour conseiller d'adopter toutes les mesures qui contribueront à adoucir leur malheureux sort, et à les attacher aux colons. »

(1) Philip's *Researches*, t. II, p. 14.

Cependant, comme on l'a vu dans le paragraphe précédent, les missions furent supprimées; bientôt les hostilités entre les Boschimans et les colons recommencèrent; les expéditions contre les indigènes furent remises en vigueur, et, de 1819 à 1825, beaucoup de Boschimans furent tués, sans distinction d'âge ni de sexe; les troupes avaient reçu l'ordre de ne pas faire de prisonniers. Les colons semblaient regarder comme un acte méritoire de détruire ces malheureux comme les bêtes sauvages du désert. Philip pense qu'un seul fait suffit pour anéantir les accusations des colons contre ces malheureux afin de justifier ces expéditions sanguinaires; c'est que les seuls fermiers qui, depuis quelques années, ont gagné de l'argent dans la colonie, sont ceux qui se sont établis dans le pays des Boschimans pour élever du bétail.

Les meilleurs terrains que ceux-ci occupaient ont été envahis par les colons. Uithaalder, précédemment chef d'une tribu qui vivait autour du Toverberg, au sud du Groote-Rivier, dans le district de Graaff-Reynett, raconta, en 1825, à Philip, que son père et sa horde vivaient tranquillement avec leurs voisins, lorsque, sans qu'ils eussent commis la moindre provocation, leur kraal fut attaqué par des colons; son père et plusieurs centaines de ses compatriotes furent tués, et dix voitures chargées d'enfants furent conduites dans la colonie, où ces infortunés furent réduits en esclavage. Depuis ce triste événement, sa tribu avait été continuellement exposée aux attaques des colons. Enfin, M. Smith était venu s'établir

parmi les Boschimans, leur avait prêché la parole de Dieu, et leur avait enseigné à lire, à cultiver des jardins, à labourer la terre, à récolter le blé. Ils n'étaient plus troublés par les expéditions; ils étaient heureux, et espéraient que tous leurs maux étaient passés; mais M. Smith ayant reçu du gouvernement l'ordre de quitter Toverberg, ils en ressentirent ainsi que lui une vive affliction. Bientôt des troupes de colons vinrent prendre possession des sources, s'emparèrent des champs des Boschimans, firent de ceux-ci les gardiens de leurs troupeaux, tuèrent ceux qui cherchaient à s'enfuir au milieu des rochers, et enlevèrent leurs enfants. Il serait difficile de se faire une idée des mauvais traitements que Uithaalder et ses compatriotes enduraient de la part des colons. Ces pauvres gens avaient été si contents de revoir des missionnaires, qu'ils s'étaient jetés aux pieds de Philip et de son compagnon.

Lorsque ce missionnaire alla de Griqua-Town à Lattakou, il observa trois indigènes qui étaient près des chariots. « Ils étaient minces, dit-il, très bien faits, d'une couleur bronzée claire; d'une taille au-dessus de la moyenne, vêtus d'une veste et d'un pantalon de cuir, et coiffés de chapeaux qui venaient de la colonie. Ils parlèrent à M. Melvill; puis, ce dernier s'étant éloigné, ils s'assirent à terre; leurs mouvements étaient d'une agilité extrême. Je ne pouvais deviner à quelle nation ils appartenaient, et je fus très surpris quand M. Melvill, revenu près de moi, me dit que c'étaient des Boschimans. J'avais déjà remarqué que ceux-ci avaient bien meilleure mine à

mesure que je m'éloignais des limites de la colonie; je n'en avais pas encore vu, sauf ceux des missions, qui eussent un air aussi intéressant. J'appris qu'ils gardaient les troupeaux d'un chef de Griqua-Town, et qu'ils possédaient aussi beaucoup de bétail.

« Pendant mon excursion dans l'intérieur du pays, je n'ai rien vu qui m'ait fait autant de plaisir que les Boschimans poursuivant le gibier. Quand de nombreuses troupes de springboks sont réunies auprès des sources d'eau après une longue sécheresse, on est sûr de rencontrer dans ces lieux des Boschimans, pourvu que ceux-ci n'aient aperçu chez le voyageur, ou dans ceux qui l'accompagnent, rien qui ait pu les intimider ou exciter leurs soupçons. Ils courent après le gibier avec une vitesse qui surpasse celle de l'animal qu'ils chassent.

« Il paraît qu'ils tuent les lions plus facilement et plus promptement que les meilleurs tireurs du pays n'en viennent à bout avec leurs armes à feu. Ils choisissent le moment où ce terrible animal s'est endormi après s'être gorgé de viande. Les Boschimans ont observé que c'est ordinairement vers le lever ou après le coucher du soleil que le lion dévore sa proie. En conséquence, quand ils en veulent tuer un, ils prennent garde à l'endroit où les springboks pâturent au lever du soleil; et s'ils les voient courir de côté et d'autre l'air effrayé, ils en concluent qu'ils ont été attaqués par un lion. Alors ils remarquent attentivement ce point, y reviennent vers onze heures, quand le soleil est dans toute sa force, parce qu'ils supposent que l'animal s'est livré au sommeil;

et quand ils l'ont trouvé, ils lui lancent une flèche empoisonnée qui lui perce le cœur. Aussitôt que le lion se sent blessé, il s'échappe en bondissant; et le Boschiman sait que, dans quelques heures, il le trouvera mort ou à l'agonie (1).

Philip regarde les Namaquas comme issus de la même souche que les Hottentots; il y a peu de différence entre eux sous le rapport du physique, et ils parlent la même langue : sur ce point, l'autorité de M. Schmelen est décisive; il a traduit en namaqua les quatre Évangiles. Cette version doit être imprimée, et M. Schmelen pense qu'elle sera comprise par toutes les tribus de famille hottentote.

Les missionnaires ayant vécu long-temps avec les peuples indigènes, sont plus à même de donner des détails exacts sur leurs mœurs, qu'un voyageur qui ne les voit qu'en passant. Campbell, en parlant des Namaquas, d'après le récit de ses confrères, a le premier fait connaître le peu d'égards que les Namaquas montrent pour les auteurs de leurs jours et pour les vieillards (2). Philip raconte qu'un missionnaire, en arrivant à un de leurs kraals, trouva un jeune homme de seize ans qui traînait sa mère par les cheveux; les témoins d'une action aussi horrible la regardaient tranquillement. Le missionnaire leur ayant reproché leur coupable indifférence, ils lui répondirent, sans s'émouvoir, que tous les jours des scènes semblables se passaient chez eux. La répression de ce mal fut une des premières choses que le

(1) Philip's *Researches*, t. II, p. 210.
(2) Tome XVIII, p. 459.

missionnaire essaya. Aidé du chef du village, il introduisit dans l'école un système de discipline qui, en deux ans, produisit un changement complet. « Nos enfants, disaient les parents, sont devenus « tout différents de ce qu'ils étaient. Avant que vous « les prissiez sous votre direction, c'étaient des ti« gres; aujourd'hui ce sont des agneaux. »

Les missionnaires réussirent aussi à améliorer la condition des femmes, qui, de même que chez tous les peuples sauvages, étaient réduites à l'esclavage le plus rude. M. Moffat, après avoir résidé chez une tribu de Namaquas, voulut aller au Cap. Les femmes, tourmentées de la crainte qu'il ne revînt jamais, essayèrent de le retenir en lui disant : « Avant que vous « vinssiez parmi nous, notre condition était extrê« mement misérable; les hommes nous traitaient plus « mal que les brutes. Nous étions chargées de con« struire et de réparer nos cabanes; tous les jours, « nous étions obligées de sortir pour aller cher« cher des racines, du miel et du bois. Pendant ce « temps-là, les hommes restaient à ne rien faire; le « soir, quand nous revenions, nous n'osions pas nous « asseoir en leur présence sans leur permission. Si « nos recherches n'avaient pas été heureuses, ce qui « arrivait souvent, nous étions battues. Quand ils « partaient pour la chasse, nous étions contraintes « de porter, outre nos enfants et nos ustensiles de « cuisine, tout ce dont ils avaient besoin pour leur « usage particulier. Ils marchaient devant nous, et « nous les suivions comme des bêtes de somme. Lors« qu'ils avaient tué du gibier, nous le faisions cuire,

« et nous n'avions pas la faculté d'en goûter un mor-
« ceau avant qu'ils se fussent repus; alors nous de-
« vions nous retirer à l'écart pour manger ce qu'ils
« nous laissaient. Depuis votre séjour au milieu de
« nous, notre condition est bien meilleure; nos
« maris ne nous traitent plus d'une manière aussi
« barbare. Mais si vous nous quittez, ils retourne-
« ront à leurs anciennes habitudes, et nous serons
« bien plus mal que si vous ne vous fussiez jamais
« montré dans notre pays. C'est pourquoi nous avons
« résolu de nous jeter à terre devant votre chariot,
« afin qu'en avançant les roues passent sur notre
« corps (1). »

Les premiers Boutchouanas que Philip rencontra sur les frontières de la colonie lui semblèrent généralement très bien faits. Les hommes avaient un maintien agréable; plusieurs femmes étaient minces et très gracieuses; l'air et la démarche de ces gens prouvaient qu'ils n'avaient jamais été esclaves. Ils se rasent la tête, laissant une touffe de cheveux sur le sommet. Quelques hommes y avaient fiché une plume d'autruche; d'autres, une plume de grue dans une direction oblique. Ils étaient d'une couleur bronzée; et, de tous les peuples que Campbell avait vus au sud de l'équateur, leur physionomie était celle qui ressemblait le plus à celle des Européens. Les hommes avaient généralement un anneau à une oreille; les femmes en avaient un aux deux. Les deux sexes avaient à leur touffe de cheveux de petits cordons de verroteries qui leur pendaient sur le front ou

(1) Philip's *Researches*, t. II, p. 207.

sur les tempes. Les hommes se servent du manteau cafre; jamais ils ne se montrent en public sans en être revêtus. Un morceau de cuir blanc, soutenu par une courroie qui fait le tour des reins, cache les parties naturelles; et tout l'habillement est si habilement arrangé, que l'aspect de ces hommes n'aurait pas choqué la délicatesse la plus susceptible.

Les fermiers avouaient que ces gens étaient d'excellents ouvriers, et qu'accoutumés au travail dans leur pays, ils s'y livraient avec plaisir.

Philip a observé que les Boutchouanas commencent à devenir moins superstitieux. On trouve dans les fontaines de leur pays un grand serpent aquatique, qu'ils regardent comme sacré; ils croient que si l'on en tue un, la source tarira. On en avait aperçu un très gros, qui se chauffait au soleil au milieu des roseaux, près du Kourouman-Fontein : la description qu'on en fit donna lieu aux missionnaires de présumer que c'était une espèce nouvelle; et ils désirèrent se le procurer. Quand on apprit qu'ils le guettaient, ce fut une alarme générale. Mahouri, afin de calmer ces anxiétés, réunit tout son monde, et montra la rigole que les missionnaires avaient creusée pour la conduite de l'eau, les maisons qu'ils avaient bâties, et les jardins qu'ils avaient enclos; puis, rappelant aux Boutchouanas l'habileté dont ces étrangers avaient donné tant de preuves, il demanda si les peines qu'ils avaient prises, et les travaux qu'ils avaient exécutés, n'étaient pas des garanties suffisantes qu'ils ne faisaient rien qui pût nuire à la source. Ce raisonnement produisit son effet.

Les Boutchouanas, ainsi que d'autres peuples peu civilisés, attribuent toujours la mort de quelqu'un à la faim, à la violence ou à la sorcellerie, quand même le défunt serait parvenu à une vieillesse extrême. Son trépas doit donc être vengé; ce qui occasionne quelquefois des massacres et de grands malheurs, surtout si le défunt était un homme puissant. Piklou, héritier de Matibé, était un jeune homme intéressant par ses bonnes qualités, qui lui avaient gagné l'affection de ses parents, du peuple et des missionnaires. A son retour du Cap, où il était allé avec M. Moffat, il s'amouracha d'une femme qui était engagée au fils d'un des capitaines de son père. Les missionnaires firent tout ce qu'ils purent pour le dissuader de son projet; ce fut en vain : la première union fut dissoute. Piklou épousa la jeune femme; il mourut huit mois après d'un coup de sang. Cette mort fut imputée à un sortilége employé par la famille du chef dont le fils avait été fiancé à la femme de Piklou. Aucunes recherches ne furent faites; car, dans ce cas, être soupçonné équivaut à être reconnu coupable; la famille du chef fut condamnée à être exterminée. Matibé y consentit; Mahouri, oncle du défunt, devait être chargé de venger le sang de son neveu. Lorsqu'on lui en fit la proposition, il adressa des remontrances à son frère sur la cruauté et l'injustice de ce procédé, et lui demanda si c'était là le fruit du long séjour des missionnaires près de lui. Matibé, tout honteux, essaya de faire changer d'avis à sa femme; elle fut inexorable. Mahouri, voyant qu'il ne pouvait persuader

à son frère de résister aux importunités de sa femme, ni refuser la commission qu'on lui confiait, avertit la famille du chef du danger qui la menaçait ; elle s'enfuit chez les Barolongs. Il la suivit avec ses guerriers, et, à son retour, dit à son frère que ce chef et les siens ayant trouvé de la protection, il n'était pas assez fort pour les attaquer, et que si l'on voulait pousser les choses plus loin, il fallait déclarer la guerre à plusieurs tribus plus puissantes que les Boutchouanas.

Le gouvernement de ceux-ci est monarchique absolu, et la royauté est héréditaire. Toutefois l'exercice de l'autorité suprême est restreinte par la pauvreté du roi et les prérogatives des capitaines. Ceux-ci composent un conseil qui n'a que la faculté de délibérer ; le roi exerce donc le pouvoir exécutif sans contrôle ; mais quand un capitaine est mécontent, il peut s'en aller avec ses partisans, et se joindre à une autre tribu : d'ailleurs, toutes les grandes questions sont décidées dans le pitso. Philip confirme ce que dit Campbell, que la plus grande liberté règne dans les débats. L'assemblée terminée, on voit le roi et les orateurs qui ont blâmé le plus vivement sa conduite se parler amicalement.

Lichtenstein a représenté les Boutchouanas comme étant d'un caractère ouvert, courageux et généreux. Ils sont, s'ils le veulent, très polis envers les étrangers. Ceux qui sont venus à Griqua-Town et dans la colonie sont laborieux ; un Européen peut voyager en sûreté dans leur pays ; mais Philip ajoute que, d'après les observations des missionnaires, on ne

peut louer ceux parmi lesquels ils se sont établis, de leur franchise, de leur générosité, de leur humanité, ou même de leur bravoure. Ils traitent durement leurs femmes. Une jeune fille n'est pas libre dans son choix, le consentement des parents est seul demandé. Un homme prend généralement du goût pour une fille quand elle est encore dans l'enfance; et, s'il est d'accord avec les parents, les deux personnages sont regardés comme fiancés. Cet usage est tellement consacré par son ancienneté, que souvent les Boutchouanas ont demandé à M. et madame Moffat s'ils n'avaient pas trouvé un mari pour leur fille, qui n'avait alors que trois ans, et qu'ils ont montré une grande surprise quand les missionnaires leur ont dit qu'ils ne consentiraient à ce que leur fille contractât un engagement de ce genre que lorsqu'elle serait parvenue à l'âge convenable.

Les missionnaires ont encore beaucoup à travailler pour faire naître dans l'esprit de Matibé et de son peuple des idées de bonté, de générosité et d'humanité. En 1823, Lattakou, menacé par une horde immense de sauvages qui avaient dévasté tout le pays, ne fut sauvé que par les Griquas, qui, sollicités par les missionnaires, vinrent au secours de cette ville. Matibé et son peuple, qui s'étaient comportés lâchement pendant le combat, montrèrent ensuite une férocité horrible envers les prisonniers; malgré les efforts et les remontrances des Griquas, ces malheureux furent égorgés sans distinction d'âge ni de sexe.

L'extension de la langue boutchouana, dans une

grande partie de l'Afrique méridionale, ajoute beaucoup à l'importance de la mission établie chez les Matchappis. Les tribus qui vivent au nord de la colonie jusqu'au vingtième degré de latitude sud, et de la mer des Indes à l'Océan atlantique, parlent des dialectes de la même langue. Lorsque le capitaine Owen, commandant le Leven, était occupé à faire la reconnaissance des côtes orientales de l'Afrique, il perdit tant de matelots par l'insalubrité du climat, qu'il jugea convenable de les remplacer par des indigènes de la baie de Lagoa. « Lorsqu'il vint mouiller dans la baie de Simon, dit Philip, j'eus de fréquentes occasions de causer avec ces hommes; une fois le capitaine Owen en mena plusieurs au Cap, afin que je pusse plus facilement obtenir d'eux des renseignemens sur diverses particularités relatives à l'Afrique australe. Après que j'eus recueilli de leur bouche les noms de nombre, et plusieurs mots, afin de les comparer avec ceux que m'avaient fournis les tribus cafres et boutchouanas, je les mis en rapport avec un Cafre des rives du Keiskanna, que M. Wright amena. Celui-ci eut peur de ces étrangers, et prétendit ne rien comprendre de ce qu'ils disaient; mais son air m'inspira des doutes sur sa sincérité. Comme je n'en pus rien tirer dans le moment, je le priai de rester, et nous continuâmes la conversation avec les autres. Après leur avoir adressé diverses questions sur leurs opinions, leurs usages, et le pouvoir de leurs chefs, nous les invitâmes à nous faire entendre un de leurs chants guerriers; chez tous les peuples barbares dont la guerre est l'occupation principale, les chants

de ce genre exercent une influence absolue sur les passions : dans le cas actuel, l'expérience fut décisive. Le jeune Cafre ne put maîtriser ses sentiments, et à mesure que le ton et l'action des chanteurs prenaient plus de vivacité, il mit de côté toute réserve, et sauta comme les autres; alors il ne lui fut plus possible de nier qu'il connût la langue de ces étrangers; il fit la conversation avec eux. »

Philip cite encore l'exemple d'un capitaine marchand du Cap, qui avait fait plusieurs voyages à la baie de Lagoa : des indigènes de cette baie étaient matelots à bord du navire, qui alla ensuite commercer à la baie aux Baleines sous le vingt-deuxième parallèle sud. Le capitaine reconnut qu'il pourrait communiquer avec les indigènes par l'intermédiaire de ses matelots de la baie de Lagoa. On a vu, dans les voyages de Campbell et de Moffat chez les Maroutzis et les Wankits, que toutes les tribus dont ces voyageurs traversèrent le territoire comprenaient le boutchouana, et connaissaient d'autres peuplades éloignées de plus de trois cents milles de leur pays, et parlant le même idiome.

Enfin l'histoire de la horde, extrêmement nombreuse, de sauvages qui menaça Lattakou et fut repoussée par les Griquas, fournit encore une preuve de l'assertion présentée plus haut. Cette horde, dont l'origine n'est encore connue qu'imparfaitement, se partagea en deux corps, et désola tout le pays des Boutchouanas, depuis le vieux Lattakou jusqu'à la baie de Lagoa. La distance qu'ils avaient parcourue était si grande, que le bruit de leur ap-

proche parvint chez les Wankitz et chez les Maroutzis plusieurs semaines avant leur arrivée; malgré cette circonstance et malgré l'ignorance où l'on était de leur caractère et de leur patrie, on découvrit, après leur défaite à Lattakou, qu'ils parlaient la même langue que les Boutchouanas, à peu près avec la même différence dans la prononciation que l'on distingue en Angleterre dans les dialectes de deux comtés.

Philip observe que Matibé est roi ou chef suprême de plusieurs tribus de Boutchouanas réunis, dont celle des Batclhapis est la plus puissante. Burchell écrit ce nom Batchapins; Campbell, Matchappis; et Thompson, Matclhapis. Philip a adopté l'orthographe des missionnaires comme la plus correcte.

D'après les renseignements que Moffat a fournis à son confrère sur les Wankitz, on voit que ce peuple ressemble beaucoup, pour les usages, aux Matchappis et aux Maroutzis; ils ont comme ceux-ci d'énormes jares pour conserver le grain. Les maisons sont bâties avec plus de goût, et plus commodes; la justesse avec laquelle les lignes circulaires et les lignes perpendiculaires sont tracées, bien qu'avec le seul secours de l'œil, est vraiment surprenante. Les cours extérieures et le sol des maisons sont très propres, et unis comme du papier; leurs gamelles et jattes à lait sont bien mieux nettoyées, et plus blanches que celles des Batclhapis. Le parc à bétail de devant, ou le lieu où se tiennent les assemblées publiques, offre une enceinte circulaire de cent soixante-dix pieds de diamètre, faite de pieux ronds,

hauts de huit pieds, et très serrés les uns contre les autres; chacun a été façonné à la hache. Derrière est le véritable parc au bétail, assez vaste pour renfermer plusieurs milliers de bœufs; il y a aussi de grands parcs à moutons. Durant la première partie du jour, Makkabba s'occupe principalement à tailler des peaux pour en faire des manteaux; l'après-midi, il est généralement ivre; il paraît âgé, quoique sa mère vive encore; il est grand, robuste et bien portant; il a le visage d'un Hottentot; sa physionomie annonce beaucoup de finesse. On découvre aisément dans sa conversation qu'il est très versé dans la politique de l'Afrique. Il ne s'inquiète nullement du déplaisir des tribus voisines; mais il craint les Makouas ou hommes civilisés. Il est presque toujours en guerre avec les Baquins, peuple très nombreux du nord-est et de l'est. Au-delà des Baquins vivent les Mangwattos, renommés par leur industrie et leurs richesses, et au-delà des Mangwattos, les Magalatselas, qui, de ce côté, paraissent former la limite des nations aborigènes; car, bien au-delà, il y a un peuple, moitié blanc, qui fait usage de linge, et dont les mœurs sont très sauvages.

M. Moffat étant allé se promener sur une éminence voisine de la ville, aperçut quatorze grands villages; le plus éloigné l'était d'un mille et demi. On lui dit qu'il y en avait beaucoup d'autres qu'il ne pouvait voir. Malgré cette population serrée, le pays est infesté par les hyènes. Tous les soirs, le voyageur entendait des cris d'angoisse poussés par les femmes et les enfants; et le lendemain il appre-

nait qu'un ou plusieurs de ces animaux féroces avaient emporté de petits infortunés qui s'étaient écartés de quelques pas de leurs maisons, ou bien en avaient poursuivi d'autres qui étaient allés chercher de l'eau. Beaucoup d'enfants que l'on envoie aux étangs pour puiser de l'eau ne reviennent jamais; il doit en périr un grand nombre dans le cours d'une année; car il ne se trouve pas toujours là des hommes pour chasser les hyènes. Moffat ayant témoigné sa surprise la première fois qu'il entendit parler d'un de ces accidents, on lui dit qu'ils étaient très communs, et que, après que les habitants sont couchés, les hyènes parcourent les rues, et emportent tout ce qu'elles peuvent saisir. Ces animaux étant ainsi accoutumés à se gorger de chair humaine, il est extrêmement dangereux de passer la nuit dans les champs, surtout près d'un village ou d'une ville. M. Moffat indiqua divers plans qui lui parurent propres à exterminer ces bêtes malfaisantes; mais les Wankitz semblèrent très indifférents à ses conseils.

Le pays des Wankitz est montueux, et même montagneux, dans le nord et dans l'est. Le terrain est généralement très gras; l'eau y est assez rare : Moffat croit que les pluies sont abondantes; néanmoins l'irrigation serait absolument nécessaire pour cultiver le froment et les plantes potagères. On dit que les pays au nord et à l'est sont arrosés par de nombreuses rivières, très féconds et très peuplés. Les montagnes voisines de Quaquê sont ornées jusqu'au sommet de beaux arbres et d'arbrisseaux inconnus dans les cantons plus méridionaux du continent; ce

qui donne à cette contrée un aspect riant. Les diverses espèces de gibier sont presque les mêmes que celles que l'on voit plus au sud. Les rivières à l'est sont infestées par un animal qui, d'après la description qui en fut faite, doit être le crocodile, car il a de six à douze pieds de long, quatre jambes fort courtes, et le corps couvert d'écailles qui le rendent invulnérable. Il est assez fort pour s'emparer d'un bœuf; ce qu'il fait fréquemment. Les indigènes le nomment quin, et il est probable que la nation qui habite cette région tire son nom de Baquin, de celui de ce reptile au pluriel. Au nord du Moloppo, on trouve le boa constrictor; on en rencontre quelquefois qui ont vingt pieds de long, et deux à trois pieds de tour : on dit qu'ils attaquent rarement l'homme; ils font principalement leur proie d'une espèce d'antilope qu'ils saisissent, partagent en deux, et avalent.

Des habitants du Kourouman donnèrent à Philip quelques renseignements sur le désert au nord de Lattakou; ils l'avaient traversé dans leur jeunesse. Ils voyagèrent pendant deux mois dans des plaines sablonneuses, sans rencontrer une seule créature humaine; ils n'aperçurent pas une source, et lorsqu'ils eurent passé la région où elles jaillissent, ils trouvèrent une abondance de melons d'eau; leur récit sur l'utilité de ce végétal s'accorde avec celui que d'autres indigènes avaient fait à Campbell. Ayant ainsi marché pendant deux lunes, ils arrivèrent à une grande eau; ils ne découvrirent rien au-delà. Les habitants les voyant approcher gagnèrent

à la nage, avec leur bétail, une île voisine. Philip ne révoque pas en doute la sincérité de la narration des indigènes ; cependant elle lui paraît douteuse sur quelques points ; car M. Schmelen, qui était peut-être allé aussi loin que ces gens-là, le long de la côte occidentale de l'Afrique du sud, n'avait jamais trouvé de melons d'eau dans les déserts où il avait passé. Une fois, sur les limites du pays des Damaras, ses bœufs furent cinq jours sans eau, et quand la provision qu'il en avait dans ses chariots pour son usage fut épuisée, il ne rencontra pas ce végétal qui lui aurait été si utile (1).

(1) Philip's *Researches*, t. II, p. 123.

FIN DU TOME DIX-NEUVIÈME.

TABLE

ANALYTIQUE ET CHRONOLOGIQUE

DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

VOYAGES EN AFRIQUE.

SUITE DU LIVRE XVII.

VOYAGES AU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE, ET LE LONG DES CÔTES OCCIDENTALES ET MÉRIDIONALES D'AFRIQUE, DEPUIS LE CAP NEGRO JUSQU'AU CAP CORRIENTES.

CHAPITRE XXI.

Voyage de M. Latrobe au cap de Bonne-Espérance, en 1815 et 1816.

DATES.		PAGES.
1815	Motif du voyage de M. Latrobe	1
déc.	Arrivée de M. Latrobe au Cap	2
	Il visite l'établissement des missionnaires à Groene-Kloof	3
	Se rend à celui de Gnadenthal	4
	Détails sur cette mission	5
	Latrobe se rend aux eaux thermales de Caledon	6
	Retourne au Cap, et repart pour aller établir une mission	7

DATES.		PAGES.
5 mars 1816	Se dirige à l'est, et traverse le Book-Rivier et le Zonder-End	8
8	Arrive à Zwellendam, et visite la mission de Zuur-Brack	9
	Arrive à la ferme de Groot-Vaders-Bosch	10
	Dans la vallée de Zukœgat	11
	Il campe dans la vallée de Zoete-Melk	Ibid.
	Reçoit un bon accueil à la ferme de Harten-Bosch.	12
	Rencontre d'un serpent	13
	Vallée de Zout-Rivier	14
	Mission de Hoogte-Kraal	Ibid.
	Village de George, et détails sur le district de ce nom	16
18	M. Latrobe arrive au défilé de Kaymans-Gat	17
	Traverse celui de Trikata-Kou	18
	Atteint Melkhout-Kraal sur la Knysna	19
	Arrive à la rivière Samson	21
	Description de la plante nommée bukhu	Ibid.
	Montagne de Paerde-Kop	24
	On campe à Klœtes-Kraal	Ibid.
	Rencontre d'un tigre	25
	Ferme de Kliphübel ; histoire de son possesseur Ferreira	26
	Rivière de Wageboom	27
	Ferme d'Essenbosch	28
	Beauté de la végétation	29
	Rivière Chamtoos. — Kleine-Rivier	30
	Excursion à Bethelsdorp	31
	Maison de Van der Kemp	33
9 avril	M. Latrobe part de Uitenhagen pour aller à l'est	34
	Description de la vallée de Witte-Rivier	35
	Kourney. — Ferme de Zand-Vlackte Boschberg	36
	Comadoche	37
	Retour à Gnadenthal	38
	Commerce de Somerset	39
	On rencontre des serpents, des spring-bokken et des éléphants	40
	Arrivée à Uitenhagen	41
22 avr.	Retour vers la ville du Cap	Ibid.
	Rivières de Kierboom, de Gowritz, de Safran et d'Attaquas-Kloof	43
	Groote-Paerde-Kraal	44
11 mai	Arrivée des frères à Gnadenthal	45
	Détails sur cette mission	46

DATES. PAGES.

Séjour à la ferme de Groene-Kloof..... 49
Détails sur Slabbert et Le Vaillant..... 50
Combat d'un missionnaire et d'un tigre..... 51
Collines de Lauwes-Kloof et de Wolfs-Kloof..... 53
Excursions aux fermes de Gaense-Kraal et de Sébastien van Rhenen..... 56
Visite de M. Latrobe aux vignobles de Constantia. 57
13 déc. M. Latrobe aborde en Angleterre..... 58

CHAPITRE XXII.

Second Voyage de Campbell, en 1820.

§ I.

Voyage du Cap à Lattakou.

10 nov. 1818 Campbell et J. Philip s'embarquent à Liverpool..... 58
20 févr. 1819 Ils débarquent au Cap..... Ibid.
18 jan. 1820 Campbell se met en route pour visiter les missions de Griqua-Town et de Lattakou..... 59
Campbell entre dans le Karroo..... 60
Beau groupe de montagnes..... 61
Sort du Pinar de Le Vaillant..... 62
21 fév. Beaufort..... 63
Bosch-duy-plaats..... 65
1er mars Rencontre de Boschimans..... 66
Arrivée de Campbell sur le Groote-Rivier..... 68
Rencontre d'une troupe de Corannas..... 69
Séjour à Griqua-Town..... 70
Rencontre d'une famille de Boschimans..... 71
Steven-Fontein..... 73
Source du Krouman-Rivier..... 74

§ II.

Séjour à Lattakou, et voyage au vieux Lattakou.

Le roi Matibé visite les missionnaires..... 75
Détails sur les Machâous..... 76
—— sur Malita, capitale des Wanketzens..... 78
Détails sur les Matchappis, et leurs relations avec les missionnaires..... 82

DATES. PAGES.

Voyage de Campbell à la grande caverne des monts Reyner..... 88
Description du vieux Lattakou..... 93

§ III.

Voyage du vieux Lattakou à Korritchané.

1820 Montagnes de Malapitzi..... 96
Étang de Masse-Tâtché..... 99
Chasse aux quaggas..... 101
Rencontre de Boschimans..... Ibid.
Lac Manapanné et lac Tchaou-aï-ing-Mirebouh... Ibid.
Ville des Tammahas..... 103
Nation des Sybinell..... 105
Détails sur les Tammahas; et vastes champs de sorgho..... 109
Détails sur les Machâous..... 114
Détails sur les Wanketzens..... 115
27 avr. Campbell traverse la rivière Maretsaney..... 120
Pays des Morolongs..... Ibid.
On tue un gnou..... 122
On traverse la rivière Lotchakan..... Ibid.
Rencontre de Boschimans-Boutchouanas..... Ibid.
On traverse la rivière Me[illegible]ri..... Ibid.
On tue un rhinocéros, et on le mange..... 123
Rivière Moloppo..... 125
Mine de fer..... 129
Rives du Lekkhouwai..... 130
Arrivée à Korritchané..... 131

§ IV.

Séjour à Korritchané. Retour à Lattakou.

Détails sur Korritchané..... 132
Boquins rôdant autour de la ville..... 135
Nouveaux détails sur les Matchappis et les Maroutzis..... 145
Troupeau nombreux de quaggas..... 155
Rivière Moloppo..... 156
Les missionnaires arrivent à Meribphouey..... 160
Rivières Yellow et Malalarin..... 161
Kraal de Boschimans..... 164
On traverse la rivière Kokanna..... 165

DATES.		PAGES.
	On entre à Mobati, ville des Corannas	165
	On traverse la rivière Mobati	167
	Rencontre de Boschimans	170
	On quitte Hankey-Fontein	172
	Lac formé par le Maklarin	173

§ V.e

Voyage à l'ouest de Lattakou. Séjour dans cette ville. Retour au Cap.

	Rives du Krouman	176
	Village de Kokkouro	Ibid.
	Ville de Matchatchanai	177
	Rivière Mesari	186
	Montagnes de Turrihey	187
	Ville de Turrihey	188
	Montagnes de Mâyey ê Laheisey	190
	Généalogie du chef Laheisey	191
	Départ de Turrihey	192
	Monts de Laheisey. — Mare de Makrouman	193
1er juil.	Ville de Tchopo ; sa description	194
	Rencontre d'Africains	200
	Campbell quitte Lattakou	206
	Krouman-Fontein et Groote-Konig-Fontein	Ibid.
	Nealès-Fontein	208
	Kraal de Berend	210
	Campbell arrive à Griqua-Town	212
22 août	Campbell quitte Griqua-Town	216
	Il traverse Groote-Rivier	Ibid.
	Il arrive au kraal des Corannas	220
	Il visite le poste de Konnah	Ibid.
28	On arrive à Ramah	223
	On passe le Cradock	224
	Rencontre des Boschimans	225
	Vallée de Dass-Port	226
15 sept.	Campbell traverse le Sneeuwberg	230
	Il arrive à Graaff-Reynett	Ibid.
	Il traverse le Zondag-Rivier	Ibid.
17	—— le Gamka	231
10 nov.	Campbell entre dans la ville du Cap	232

DATES. PAGES.

§ VI.

Observations de Campbell sur les Matchappis, les Boutchouanas, les Machâous, les Maroutzis, les Corannas et les Boschimans.

Ville de Lattakou 232
Costume des Matchappis ..... Ibid.
Leur nourriture 233
Leurs mœurs et usages 236
Fondation du nouveau Lattakou 240
Agriculture des Matchappis 241
Manière de faire la guerre des Boutchouanas 242
Autres usages des Matchappis 249
Leur insensibilité 253
Circoncision en usage chez les Matchappis 255
Polygamie en usage chez les Matchappis 257
Superstition des Matchappis. — Des faiseurs de pluie 262
Mœurs et habitudes des Machâous 267
Habileté des Maroutzis dans l'art de fondre le fer, le cuivre, et autres métaux 271
Mœurs et habitudes des Maroutzis 274
Inoculation en usage chez les Maroutzis 278
Nations voisines des Maroutzis 279
Mœurs et habitudes des Corannas 281
Ils ne pratiquent pas la circoncision 283
Mœurs et habitudes des Gohas 289
Des Morrimessanis et des Moquainas 293
Du grand désert habité par les Boschimans et les Namaquas 294
Des Mampours et des Kalliharrys 299
Mœurs et habitudes des Boschimans 306
Boschimans sauvages et Boschimans-Boutchouanas. 308
Vocabulaire boutchouana et français 309
Oraison Dominicale en boutchouana 311

DATES. PAGES.

CHAPITRE XXIII.

Voyage de Jean Philip, inspecteur de la Société des missionnaires de Londres, au cap de Bonne-Espérance.

§ I.

Objet du voyage de Philip et de son livre.

1825 Philip est chargé de visiter les missions avec Campbell..... 312
Motif de la publication de son voyage..... 313
Des accusations portées contre les missions, et leur justification..... 315

§ II.

Travaux de divers missionnaires dans l'intérieur de l'Afrique.

De Van der Kemp et des succès de sa mission, en 1798..... 330
Troubles dans le Graaf-Reynett..... 335
Dispositions du gouvernement hollandais, à l'égard des missionnaires..... 338
Situation de la mission de Hooge-Kraal, ou Pacaltsdorp..... 342
Détails relatifs à l'établissement de Théopolis..... 350
Travaux des missionnaires appréciés par l'état des Griquas..... 355
Foire de Beaufort..... 360
Des Bergenaars ou mécontents réfugiés dans les montagnes..... 362
Philip visite Griqua-Town..... 369
10 sep. Philip arrive à la mission de Kourouman-Fontein. 371
1825 Ensuite à Lattakou..... 374
Il retourne à Kourouman, et va à la recherche de Matibé et des Boutchouanas..... Ibid.
Son entrevue avec Matibé. — Détails sur le voyage de M. Moffat vers Quaqué, capitale des Wankitz ou Wanketzen..... 380
Détails sur la mission de Van der Kemp chez les Amakosœ..... 389

DATES. PAGES.

10 avr. Séjour de M. Williams chez les Cafres..... 392
1817 Ses entretiens avec Gaïka..... 394
Arrivée du colonel Fraser chez les Cafres..... Ibid.
Il parvient sur les bords du Kat-Rivier..... 295
Son entretien avec Gaïka..... Ibid.
Entrevue du gouverneur et de Gaïka..... 396
Présents faits par le gouverneur à Gaïka..... 397
23 août Mort du missionnaire Williams..... 398
Le commandant Hart ramène la femme et les enfants de Williams..... 399
1820 M. Brownlee remplace Williams..... 400
1822 Voyage du missionnaire Brownlee chez les Cafres.. 401
1824 Nouvelle mission de MM. Rosset et Blennie..... 403
1825 M. Brownlee se rend de nouveau chez les Cafres... Ibid.
État actuel des missions chez les Cafres..... 404
Missions faites chez les Namaquas..... Ibid.
Travaux du missionnaire Kitchingman à Steinkopf. 405
Travaux du missionnaire Schmelen à Bethany.... 406
Situation actuelle de la baie d'Angra Pequena..... 407

§ III.

État actuel et résultat des missions.

Effet des missions, démontré par la conversion du brigand Africanir..... 408
Inspection des missions par le colonel Collins..... 410
On établit une mission d'après ses conseils, en 1814. 411
En 1816, le gouvernement en ordonne la destruction..... 412
Philip visite la mission de Toverberg, en 1825... 413
Accusation des colons contre les missions..... 414
Cruautés des colons sous l'administration des Anglais..... 415
Terres des missions données aux colons..... Ibid.
Vexations exercées sur la mission de Caledon..... 416
Apologie des missions..... 417
Nouvelles objections contre les missions réfutées.. 418
Jugement sur Philip et son livre..... 421

TES. PAGES.

§ IV.

Observations de Philip sur les Boschimans, les Namaquas, les Griquas, les Wankits, et autres peuplades de l'Afrique méridionale.

Origine des Boschimans, suivant Philip..... 422
Exagérations des voyageurs sur les Boschimans.... 423
Idée qu'on doit se former des Boschimans..... 424
Mesures recommandées par le colonel Collins sur les Boschimans..... 425
Mauvais effets de la suppression des missions chez les Boschimans..... 426
Cruauté exercée envers la tribu des Boschimans commandés par Uithalder..... Ibid.
Rencontre que Philip fait de plusieurs Boschimans. 428
Observations de Philip sur les Namaquas..... 429
Ils sont de la même souche que les Hottentots..... Ibid.
Exemple de leur insensibilité..... Ibid.
Changement opéré chez les Namaquas dans la condition des femmes par les missionnaires..... 430
Remarques de Philip sur les Boutchouanas..... 431
Tribus au nord de la colonie..... 436
Indigènes de la baie de Lagoa..... 437
Renseignements sur les Wankits ou Wanketzen... 438
——— sur le désert qui est au nord de Lattakou.. 441

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME XIX.

00086041

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015